

BIBLIOTECA CENTRAL  
UNIVERSITATII  
BUCURESTI

---

CHOIX

# DE LECTURES

EN PROSE ET EN VERS

---

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE  
rue de Fleurus, 9

---



21/537 CHOIX

1892.

# DE LECTURES

EN PROSE ET EN VERS

EXTRAITES DES CLASSIQUES FRANÇAIS

OU

LEÇONS ABRÉGÉES  
DE LITTÉRATURE ET DE MORALE

PAR M<sup>GR</sup> DANIEL

Evêque de Coutances

Membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique

OUVRAGE AUTORISÉ

par le Conseil de l'Instruction publique

Nouvelle Édition



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1864

84(082.2)

16739

BUCURESTI

11892

CONTRAT 1953

CONTRAT 1953

1961

RC 26/05

B.C.U. Bucuresti



C16739

03131

## PRÉFACE.

Le petit ouvrage dont nous donnons une nouvelle édition, offre dans un seul volume, qui est d'un prix modique et qui peut servir pour toutes les classes de lecteurs, un choix des morceaux les plus remarquables de notre littérature nationale et les plus propres à former l'esprit et le cœur de la jeunesse. Aussi a-t-il été accueilli avec une faveur marquée par le public.

Afin de le rendre plus digne de cette faveur, nous ferons aujourd'hui une place plus large aux chefs-d'œuvre du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle. Nous n'avons pas cru toutefois devoir exclure les auteurs du siècle suivant, ni même les auteurs contemporains. Les fragments en très-petit nombre que nous avons empruntés à ces der-

niers ont aussi un grand mérite littéraire, et on les lira avec intérêt et avec fruit.

La jeunesse trouvera dans tous les morceaux que contient notre recueil des leçons où respirent un goût exquis et une morale parfaite, et, dans quelques-uns, des preuves solides des vérités fondamentales de la religion.

---

# CHOIX DE LECTURES.

---

## PREMIÈRE PARTIE.

### PROSE.

---

### FABLES ET DIALOGUES.

---

#### 1<sup>re</sup> LECTURE.

#### **Le jeune Bacchus et le Faune.**

Un jour, le jeune Bacchus, que Silène instruisait, cherchait les Muses dans un bocage dont le silence n'était troublé que par le bruit des fontaines et par le chant des oiseaux. Le soleil n'en pouvait, avec ses rayons, percer la sombre verdure. L'enfant de Sémélé, pour étudier la langue des dieux, s'assit dans un coin, au pied d'un vieux chêne, du tronc duquel plusieurs hommes

de l'âge d'or étaient nés; il avait même autrefois rendu des oracles, et le temps n'avait osé l'abattre de sa tranchante faux. Auprès de ce chêne sacré et antique se cachait un jeune Faune, qui prêtait l'oreille aux vers que chantait l'enfant, et qui marquait à Silène, par un ris moqueur, toutes les fautes que faisait son disciple. Aussitôt les Naiades et les autres Nymphes du bois souriaient aussi. Ce critique était jeune, gracieux et folâtre; sa tête était couronnée de lierre et de pampre; ses tempes étaient ornées de grappes de raisin; de son épaule gauche pendait sur son côté droit, en écharpe, un feston de lierre; et le jeune Bacchus se plaisait à voir ces feuilles consacrées à sa divinité. Le Faune était enveloppé, au-dessous de la ceinture, par la dépouille affreuse et hérissée d'une jeune lionne qu'il avait tuée dans les forêts. Il tenait dans sa main une houlette courbée et noueuse. Sa queue paraissait derrière, comme se jouant sur son dos. Mais, comme Bacchus ne pouvait souffrir un rieur malin toujours prêt à se moquer de ses expressions, si elles n'étaient pures et élégantes, il lui dit d'un ton fier et impatient: « Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter? » Le Faune répondit sans s'émouvoir: « Hé! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute? »

FÉNELON.





2<sup>e</sup> LECTURE.**Le Dragon et les Renards.**

Un Dragon gardait un trésor dans une profonde caverne; il veillait jour et nuit pour le conserver. Deux Renards, grands fourbes et grands voleurs de leur métier, s'insinuèrent auprès de lui par leurs flatteries. Ils devinrent ses confidents. Les gens les plus complaisants et les plus empressés ne sont pas les plus sûrs. Ils le traitaient de grand personnage, admiraient toutes ses fantaisies, étaient toujours de son avis, et se moquaient entre eux de leur dupe. Enfin il s'endormit un jour au milieu d'eux; ils l'étranglèrent et s'emparèrent du trésor. Il fallut le partager entre eux : c'était une affaire bien difficile, car deux scélérats ne s'accordent que pour faire le mal. L'un d'eux se mit à moraliser : « A quoi, disait-il, nous servira tout cet argent? Un peu de chasse nous vaudrait mieux : on ne mange point du métal; les pistoles sont de mauvaise digestion. Les hommes sont des fous d'aimer tant ces fausses richesses : ne soyons pas aussi insensés qu'eux. » L'autre fit semblant d'être touché de ces réflexions et assura qu'il voulait vivre en philosophe comme Bias, portant tout son bien sur lui. Chacun fait semblant de quitter le trésor; mais ils se dressèrent des embûches et s'entre-déchirèrent. L'un d'eux, en mourant, dit à l'autre, qui était aussi blessé que lui : « Que voulais-tu faire de cet argent? — La



même chose que tu voulais en faire, » répondit l'autre. Un homme passant apprit leur aventure et les trouva bien fous. « Vous ne l'êtes pas moins que nous, lui dit un des Renards. Vous ne sauriez, non plus que nous, vous nourrir d'argent, et vous vous tuez pour en avoir. Du moins, notre race jusqu'ici a été assez sage pour ne mettre en usage aucune monnaie. Ce que vous avez introduit chez vous pour la commodité fait votre malheur. Vous perdez les vrais biens, pour chercher les biens imaginaires. »

FÉNELON.

---

### 3<sup>e</sup> LECTURE.

#### **Les deux Renards.**

Deux Renards entrèrent la nuit, par surprise, dans un poulailier; ils étranglèrent le coq, les poules et les poulets : après ce carnage, ils apaisèrent leur faim. L'un, qui était jeune et ardent, voulait tout dévorer; l'autre, qui était vieux et avare, voulait garder quelques provisions pour l'avenir. Le vieux disait : « Mon enfant, l'expérience m'a rendu sage; j'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour. Nous avons fait fortune; c'est un trésor que nous avons trouvé, il faut le ménager. » Le jeune répondit : « Je veux tout manger pendant que j'y suis et me rassasier pour huit jours; car pour ce qui est de revenir ici, chànsons! il n'y fera pas bon demain : le

maître, pour venger la mort de ses poules, nous assommerait. » Après cette conversation, chacun prend son parti. Le jeune mange tant, qu'il se crève, et peut à peine aller mourir dans son terrier. Le vieux, qui se croit bien plus sage de modérer ses appétits et de vivre d'économie, veut, le lendemain, retourner à sa proie, et est assommé par le maître. Ainsi, chaque âge à ses défauts : les jeunes gens sont fougueux et insatiables dans leurs plaisirs, les vieux sont incorrigibles dans leur avarice.

FÉNELON.

---

#### 4<sup>e</sup> LECTURE.

##### **Le Chat et les Lapins.**

Un Chat, qui faisait le modeste, était entré dans une garenne peuplée de Lapins. Aussitôt toute la république alarmée ne songea qu'à s'enfoncer dans ses trous. Comme le nouveau venu était au guet auprès d'un terrier, les députés de la nation lapine, qui avaient vu ses terribles griffes, comparurent dans l'endroit le plus étroit de l'entrée du terrier pour lui demander ce qu'il prétendait. Il protesta, d'une voix douce, qu'il voulait seulement étudier les mœurs de la nation ; qu'en qualité de philosophe, il allait dans tous les pays pour s'informer des coutumes de chaque espèce d'animaux. Les députés, simples et crédules, retournèrent dire à leurs frères que cet étranger, si vénérable par son maintien modeste et par sa majestueuse fourrure, était un philosophe sobre, désintéressé,

pacifique, qui voulait seulement rechercher la sagesse de pays en pays; qu'il venait de beaucoup d'autres lieux, où il avait vu de grandes merveilles, qu'il y aurait bien du plaisir à l'entendre, et qu'il n'avait garde de croquer les Lapins, puisqu'il croyait en bon bramin la métempsycose, et ne mangeait d'aucun aliment qui eût eu vie. Ce beau discours toucha l'assemblée. En vain un vieux Lapin rusé, qui était le docteur de la troupe, représenta combien ce grave philosophe lui était suspect; malgré lui, on va saluer le bramin, qui étrangla du premier saut sept ou huit de ces pauvres gens. Les autres regagnent leurs trous, bien effrayés et bien honteux de leur faute. Alors dom Mitis revint à l'entrée du terrier, protestant, d'un ton plein de cordialité, qu'il n'avait fait ce meurtre que malgré lui, pour son pressant besoin, que désormais il vivrait d'autres animaux et ferait avec eux une alliance éternelle. Aussitôt les Lapins entrèrent en négociation avec lui, sans se mettre néanmoins à la portée de sa griffe. La négociation dure; on l'amuse. Cependant un Lapin des plus agiles sort par les derrières du terrier et va avertir un berger voisin, qui aimait à prendre dans un lacs de ces Lapins nourris de genièvre. Le berger, irrité contre ce chat exterminateur d'un peuple si utile, accourt au terrier avec un arc et des flèches: il aperçoit le Chat, qui n'était attentif qu'à sa proie; il le perce d'une de ses flèches, et le Chat expirant dit ces dernières paroles: « Quand on a une fois trompé, on ne peut plus être cru de personne, on est haï, craint, détesté, et on est enfin attrapé par ses propres finesses. »

FÉNELON.

5<sup>e</sup> LECTURE.**Le Singe.**

Un vieux Singe malin étant mort, son ombre descendit dans la sombre demeure de Pluton, où elle demanda à retourner parmi les vivants. Pluton voulait la renvoyer dans le corps d'un âne pesant et stupide, pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité et sa malice ; mais elle fit tant de tours plaisants et badins, que l'inflexible roi des enfers ne put s'empêcher de rire et lui laissa le choix d'une condition. Elle demanda à entrer dans le corps d'un perroquet. Au moins, disait-elle, je conserverai par là quelque ressemblance avec les hommes que j'ai si longtemps imités. Étant Singe, je faisais des gestes comme eux ; et étant perroquet, je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations. A peine l'âme du Singe fut introduite dans ce nouveau métier, qu'une vieille femme causeuse l'acheta. Il fit ses délices ; elle le mit dans une belle cage. Il faisait bonne chère et discourait toute la journée avec la vieille radeuse, qui ne parlait pas plus sensément que lui. Il joignait à son nouveau talent d'étourdir tout le monde je ne sais quoi de son ancienne profession : il remuait sa tête ridiculement ; il faisait craquer son bec ; il agitait ses ailes de cent façons, et faisait de ses pattes plusieurs tours qui sentaient encore les grimaces de Fagotin. La vieille prenait à toute heure ses lunettes pour l'admirer. Elle était bien fâchée d'être un peu

sourde, et de perdre quelquefois des paroles de son perroquet, à qui elle trouvait plus d'esprit qu'à personne. Ce perroquet gâté devint bavard, importun et fou. Il se tourmenta si fort dans sa cage et but tant de vin avec la vieille, qu'il en mourut. Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson pour le rendre muet ; mais il fit encore une farce devant le roi des Ombres, et les princes ne résistent guère aux demandes des mauvais plaisants qui les flattent. Pluton accorda donc à celui-ci qu'il irait dans le corps d'un homme. Mais, comme le dieu eut honte de l'envoyer dans le corps d'un homme sage et vertueux, il le destina au corps d'un harangueur ennuyeux et importun, qui mentait, qui se vantait sans cesse, qui faisait des gestes ridicules, qui se moquait de tout le monde, qui interrompait toutes les conversations les plus polies et les plus solides pour dire des riens ou les sottises les plus grossières. Mercure, qui le reconnut dans ce nouvel état, lui dit en riant : « Ho ! ho ! je te reconnais : tu n'es qu'un composé du singe et du perroquet que j'ai vus autrefois. Qui t'ôterait tes gestes et tes paroles apprises par cœur, sans jugement, ne laisserait rien de toi. D'un joli singe et d'un bon perroquet, on n'a fait qu'un sot homme. » Oh ! combien d'hommes dans le monde, avec des gestes façonnés, un petit caquet et un air capable, n'ont ni sens ni conduite !

FÉNELON.



6<sup>e</sup> LECTURE.**Les Abeilles et les Vers à soie.**

Un jour, les abeilles montèrent jusque dans l'Olympe au pied du trône de Jupiter, pour le prier d'avoir égard au soin qu'elles avaient pris de son enfance, quand elles le nourrirent de leur miel sur le mont Ida. Jupiter voulut leur accorder les premiers honneurs entre tous les petits animaux ; mais Minerve, qui préside aux arts, lui représenta qu'il y avait une autre espèce qui disputait aux abeilles la gloire des inventions utiles. Jupiter voulait en savoir le nom. « Ce sont les vers à soie, répondit-elle. » Aussitôt le père des dieux ordonna à Mercure de faire venir sur les ailes des doux zéphirs des députés de ce petit peuple, afin qu'on pût entendre les raisons des deux parties. L'abeille ambassadrice de sa nation représenta la douceur du miel qui est le nectar des hommes, son utilité, l'artifice avec lequel il est composé, puis elle vanta la sagesse des lois qui polissent la république volante des abeilles. « Nulle autre espèce d'animaux, disait l'orateur, n'a cette gloire, et c'est une récompense d'avoir nourri dans un antre le père des dieux. De plus, nous avons en partage la valeur guerrière, quand notre roi anime nos troupes dans les combats. Comment est-ce que ces vers, insectes vils et méprisables, oseraient nous disputer le premier rang ? Ils ne savent que ramper, pendant que nous prenons un noble essor, et que de nos ailes

dorées nous montons jusque vers les astres. » Le harangueur des vers à soie répondit : « Nous ne sommes que de petits vers, et nous n'avons ni ce grand courage pour la guerre, ni ces sages lois ; mais chacun de nous montre les merveilles de la nature, et se consume dans un travail utile. Sans lois, nous vivons en paix, et on ne voit jamais de guerres civiles chez nous, pendant que les abeilles s'entre-tuent à chaque changement de roi. Nous avons la vertu de Protée pour changer de forme. Tantôt nous sommes de petits vers composés de onze petits anneaux entrelacés avec la variété des plus vives couleurs qu'on admire dans les fleurs d'un parterre. Ensuite nous filons de quoi vêtir les hommes les plus magnifiques jusque sur le trône, et de quoi orner les temples des dieux. Cette parure si belle et si durable vaut bien du miel, qui se corrompt bientôt. Enfin, nous nous transformons en fève qui sent, qui se meut et qui montre toujours de la vie. Après ces prodiges, nous devenons tout à coup des papillons avec l'éclat des plus riches couleurs. C'est alors que nous ne cédon plus aux abeilles pour nous élever d'un vol hardi jusque vers l'Olympe. Jugez maintenant, ô père des dieux. » Jupiter, embarrassé pour la décision, déclara enfin que les abeilles tiendraient le premier rang, à cause des droits qu'elles avaient acquis depuis les anciens temps. » Quel moyen, dit-il, de les dégrader ? Je leur ai trop d'obligation ; mais je crois que les hommes doivent encore plus aux vers à soie. »

FÉNELON.



7<sup>e</sup> LECTURE.**Le Connétable de Bourbon et Bayard.**

Il n'est jamais permis de prendre  
les armes contre sa patrie.

LE CONNÉTABLE. N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe, et percé d'un grand coup ? Oui, c'est lui-même. Hélas ! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes, Vandenesse et lui. Ces deux Français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah ! mon pauvre Bayard, c'est avec douleur que je te vois en cet état.

BAYARD. C'est avec douleur que je vous vois aussi.

LE CONNÉTABLE. Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre. Mais je ne veux point te traiter en prisonnier ; je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison comme si tu étais mon propre frère : ainsi tu ne dois point être fâché de me voir.

BAYARD. Eh ! croyez-vous que je ne suis point fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France ? Ce n'est point de ma captivité ni de ma blessure dont je suis en peine. Je meurs : dans un moment la mort va me délivrer de vos mains.

LE CONNÉTABLE. Non, mon cher Bayard, j'espère que nos soins réussiront pour te guérir.

BAYARD. Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

63679



LE CONNÉTABLE. Qu'as-tu donc ? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet ? C'en est pasta faute, c'est la sienne : les armes sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux.

BAYARD. Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie et le royaume de ses ancêtres.

LE CONNÉTABLE. Quoi ! Bayard, je te loue, et tu me condamnes ! je te plains, et tu m'insultes !

BAYARD. Si vous me plaiguez, je vous plains aussi, et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache : j'ai sacrifié la mienne à mon devoir, je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France et regretté de tous les bons Français. Mon état est digne d'envie.

LE CONNÉTABLE. Et moi, je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé ; je me venge de lui ; je le chasse du Milanais ; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu en me poussant à bout : appelles-tu cela être à plaindre ?

BAYARD. Oui, on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir ; il vaut mieux périr en combattant pour la patrie, que la vaincre et triompher d'elle. Ah ! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays !

LE CONNÉTABLE. Mais ma patrie a été ingrate après tant de services que je lui avais rendus. Madame m'a fait traiter indignement, par un

dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme en me dépouillant de mon bien. On a détaché de moi jusqu'à mes domestiques Matignon et d'Argouges. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul : que voulais-tu que je fisse ?

BAYARD. Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer ; mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

LE CONNÉTABLE. Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité ! J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

BAYARD. Il fallait l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

LE CONNÉTABLE. Mais le roi, étant si injuste et si aveuglé par sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui ?

BAYARD. Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait. La dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritait. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouviez être un jour roi.

LE CONNÉTABLE. Eh bien ! j'ai tort, je l'avoue ; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment ?

BAYARD. Je le sais bien ; mais le vrai courage consiste à y résister. Si vous connaissez votre

faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs; et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités, que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperait pas, quand même il vous donnerait sa sœur en mariage, et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle! quelle honte! Écoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité.

FÉNELON.

---

## 8<sup>e</sup> LECTURE.

### **Démocrite et Héraclite.**

DÉMOCRITE. Je ne saurais m'accommoder d'une philosophie triste.

HÉRACLITE. Ni moi d'une gaie. Quand on est sage, on ne voit rien dans le monde qui ne paraisse de travers et qui ne déplaie.

DÉMOCRITE. Vous prenez les choses d'un trop grand sérieux : cela vous fera mal.

HÉRACLITE. Vous les prenez avec trop d'enjouement : votre air moqueur est plutôt celui d'un satyre que d'un philosophe. N'êtes-vous point touché de voir le genre humain si aveugle, si corrompu, si égaré?

DÉMOCRITE. Je suis bien plus touché de le voir si impertinent et si ridicule?

HÉRACLITE. Mais enfin, ce genre humain dont vous riez, c'est le monde entier avec qui vous vivez; c'est la société de vos amis, c'est votre famille, c'est vous-même.

DÉMOCRITE. Je ne me soucie guère de tous les fous que je vois, et je me crois sage en me moquant d'eux.

HÉRACLITE. S'il sont fous, vous n'êtes guère sage ni bon de ne les plaindre pas et d'insulter à leur folie. D'ailleurs, qui vous répond que vous ne soyez pas aussi extravagant qu'eux ?

DÉMOCRITE. Je ne puis l'être, pensant en toute chose le contraire de ce qu'ils pensent.

HÉRACLITE. Il y a des folies de diverses espèces. Peut-être qu'à force de contredire les folies des autres, vous vous jetez dans une extrémité contraire, qui n'est pas moins folle.

DÉMOCRITE. Croyez-en ce qu'il vous plaira, et pleurez encore sur moi, si vous avez des larmes de reste. Pour moi, je suis content de rire des fous : tous les hommes ne le sont-ils pas ? Répondez.

HÉRACLITE. Hélas ! ils ne le sont que trop, c'est ce qui m'afflige. Nous convenons vous et moi, en ce point, que les hommes ne suivent point la raison ; mais moi, qui ne veux pas faire comme eux, je veux suivre la raison qui m'oblige de les aimer ; et cette amitié me remplit de compassion pour leurs égarements. Ai-je tort d'avoir pitié de mes semblables, de mes frères, de ce qui est, pour ainsi dire, une partie de moi-même ? Si vous entriez dans un hôpital de blessés, ririez-vous de voir leurs blessures ? Les plaies du corps ne sont rien en comparaison de celles de l'âme. Vous auriez honte de votre cruauté si vous aviez ri d'un malheureux qui a la jambe coupée, et vous avez l'inhumanité de vous divertir du monde entier qui a perdu la raison !



DÉMOCRITE. Celui qui a perdu une jambe est à plaindre, en ce qu'il ne s'est point ôté lui-même ce membre; mais celui qui perd la raison la perd par sa faute.

HÉRACLITE. Eh! c'est en quoi il est plus à plaindre. Un insensé furieux, qui s'arracherait lui-même les yeux, serait encore plus digne de compassion qu'un autre aveugle.

DÉMOCRITE. Accommodons-nous; il y a de quoi nous justifier tous deux. Il y a partout de quoi rire et de quoi pleurer. Le monde est ridicule, et j'en ris; il est déplorable, et vous en pleurez: chacun le regarde à sa mode et à son tempérament. Ce qui est certain, c'est que le monde est de travers. Pour bien faire, pour bien penser, il faut faire, il faut penser autrement que le grand nombre. Se régler par l'autorité et par l'exemple du commun des hommes, c'est le partage des sots.

HÉRACLITE. Tout cela est vrai; mais vous n'aimez rien, et le mal d'autrui vous réjouit. C'est n'aimer ni les hommes ni la vertu qu'ils abandonnent.

FÉNELON.

---

## SUJETS DIVERS.

---

### 9<sup>e</sup> LECTURE.

**Une nuit d'été sur les bords de la Néva.**

Il était à peu près neuf heures du soir; le soleil se couchait par un temps superbe; le faible

vent qui nous poussait expira dans la voile, que nous vîmes *badiner*. Bientôt le pavillon qui annonce, du haut du palais impérial, la présence du souverain, tombant immobile le long du mât qui le supporte, proclama le silence des airs. Nos matelots prirent la rame; nous leur ordonnâmes de nous conduire lentement.

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier; soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

Le soleil qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule comme un char enflammé sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique : ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et dans toute l'étendue de la ville elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau



en tous sens ; on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers ; ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente et jette l'or, sans compter, à l'avidé marchand.

Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait relevé les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à ce peuple qui ne soit pas ancienne. Une foule d'hommes vivants ont connu l'inventeur, dont le nom réveille constamment dans sa patrie l'idée de l'antique hospitalité, du luxe élégant et des nobles plaisirs. Singulière mélodie ! emblème éclatant fait pour occuper l'esprit bien plus que l'oreille. Qu'importe à l'œuvre que les instruments sachent ce qu'ils font : vingt ou trente automates, agissant ensemble, produisent une pensée étrangère à chacun d'eux ; le méca-

nisme aveugle est dans l'individu : le calcul ingénieux, l'imposante harmonie sont dans le tout.

La statue équestre de Pierre I<sup>er</sup> s'élève sur les bords de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'Isaac. Son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation, créée par le génie du fondateur. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre, n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées, d'où la nature semblait avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore étendu sur leur postérité qui se presse autour de l'auguste effigie : on regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protège ou menace.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éteignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon ; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblaient se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

JOSEPH DE MAISTRE.

---

## 10<sup>e</sup> LECTURE.

### **Le Spectacle d'une belle nuit dans les déserts du nouveau monde.**

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres ; à l'horizon op-

posé une brise embaumée, qu'elle amenait de l'Orient avec elle, semblait la précéder, comme sa fraîche haleine, dans les forêts. La reine des nuits monta peu à peu dans le ciel ; tantôt elle suivait paisiblement sa course azurée, tantôt elle reposait sur des groupes de nues, qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante ; le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans les bois, tour à tour reparaissait toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là dans la savane, formaient des îles d'ombres flottantes, sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte ; mais, au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans des langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais, dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer au bord des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

CHATEAUBRIAND.

---

## 11<sup>e</sup> LECTURE.

### **Les Déserts de l'Arabie Pétrée.**

Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquels l'œil s'étend, et le regard se perd, sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant; une terre morte et, pour ainsi dire, écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés, un désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante : solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme, qui se voit seul, plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes : il voit partout l'espace comme son tombeau; la lumière du jour, plus triste que

l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée, immensité qu'il tenterait en vain de parcourir : car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort.

BUFFON.

---

## 12<sup>e</sup> LECTURE

### La Bétique.

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, et sous un ciel doux, qui est toujours serein. Le pays a pris le nom du fleuve, qui se jette dans le grand Océan, assez près des colonnes d'Hercule, et de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tharsis d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hivers y sont tièdes, et les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphyrus rafraîchissants, qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne, qui semblent se donner la main. La terre, dans les vallons et dans les campagnes unies, porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins, et d'autres arbres toujours verts et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux, qui



fournissent des laines fines, recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce pays; mais les habitants, simples et heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or et l'argent parmi leurs richesses; ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or et l'argent parmi eux employés aux mêmes usages que le fer; par exemple, pour des socs de charrue. Comme ils ne faisaient aucun commerce au dehors, ils n'avaient besoin d'aucune monnaie. Ils sont presque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans, car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes; encore même, la plupart des hommes en ce pays, étant adonnés à l'agriculture ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires pour leur vie simple et frugale.

Les femmes filent cette belle laine, et en font des étoffes fines d'une merveilleuse blancheur; elles font le pain, apprêtent à manger; et ce travail leur est facile, car on vit en ce pays de fruits ou de lait, et rarement de viande. Elles emploient le cuir de leurs moutons à faire une légère chaussure pour elles, pour leurs maris et pour leurs enfants; elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées, et les autres d'écorces d'arbres; elles font et lavent tous les habits de la famille, et tiennent les maisons dans un ordre et une propreté admirables. Leurs habits sont aisés à faire: car, en ce doux climat, on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine

et légère, qui n'est point taillée, et que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres et la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois et le fer en œuvre ; encore même ne se servent-ils guère du fer, excepté pour les instruments nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles, car ils ne bâtissent jamais de maisons. « C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous ; il suffit de se défendre des injures de l'air. » Pour tous les autres arts estimés chez les Grecs, chez les Égyptiens, et chez tous les autres peuples bien policés, il les détestent, comme des inventions de la vanité et de la mollesse.

Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtiments superbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderies et de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instruments dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes : « Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'industrie à se corrompre eux-mêmes ! Ce superflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le possèdent ; il tente ceux qui en sont privés de vouloir l'acquérir par l'injustice et par la violence. Peut-on nommer bien un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais ? Les hommes de ces pays sont-ils plus sains et plus robustes que nous ? vivent-ils plus longtemps ? sont-ils plus unis entre eux ? mènent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie ? Au contraire, ils



doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche et noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice, incapables des plaisirs purs et simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités dont ils font dépendre tout leur bonheur. »

C'est ainsi, continuait Adoam, que parlent ces hommes sages, qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature. Ils ont horreur de notre politesse, et il faut avouer que la leur est grande dans leur aimable simplicité. Ils vivent tous ensemble, sans partager les terres; chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le véritable roi. Le père de famille est en droit de punir chacun de ses enfants ou petits-enfants qui fait une mauvaise action; mais, avant que de le punir, il prend les avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais : car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéissance et l'horreur du vice habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée, qu'on dit qui est retirée dans le ciel, est encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de juges parmi eux, car leur propre conscience les juge. Tous les biens sont communs : les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres, si modérés n'ont pas besoin de les partager. Chaque famille errante, dans ce beau pays, transporte ses tentes d'un lieu en un autre, quand elle a consommé les fruits et épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'était mise. Ainsi, ils n'ont point d'intérêts à soutenir les uns contre les autres, et ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'est le retranchement des

vaines richesses et des plaisirs trompeurs qui leur conserve cette paix, cette union et cette liberté. Ils sont tous libres et tous égaux.

On ne voit parmi eux aucune distinction que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes qui égalent les vieillards consommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle et empestée, dans ce pays chéri des dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversements d'États qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi! disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels, sans se donner encore, les uns aux autres, une mort précipitée? La vie est si courte! et il semble qu'elle leur paraisse trop longue! Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, et pour se rendre mutuellement malheureux?

Au reste, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérants qui subjuguent les grands empires. Quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison et suivant la justice! Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire que de vouloir s'assujettir à gouverner un peuple docile dont les dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son père et son pasteur. Mais gouverner les peuples

contre leur volonté, c'est se rendre très-misérable pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un conquérant est un homme que les dieux, irrités contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colère, pour ravager les royaumes, pour répandre partout l'effroi, la misère, le désespoir, et pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t-il pas assez en conduisant avec sagesse ce que les dieux ont mis dans ses mains ? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur et tyrannique sur tous ses voisins ? Il ne faut jamais songer à la guerre que pour défendre sa liberté. Heureux celui qui, n'étant point esclave d'autrui, n'a pas la folle ambition de faire d'autrui son esclave ! Ces grands conquérants, qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés qui paraissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes, qu'ils devraient seulement arroser.

FÉNELON.

---

### 13<sup>e</sup> LECTURE.

#### **Aspect général de l'Allemagne.**

L'Allemagne offre encore quelques traces d'une nature non habitée. Depuis les Alpes jusqu'à la mer, entre le Rhin et le Danube, vous voyez un pays couvert de chênes et de sapins, traversé par des fleuves d'une imposante beauté, et coupé par des montagnes dont l'aspect est très-pittoresque ; mais de vastes bruyères, des sables,

des routes souvent négligées, un climat sévère, remplissent d'abord l'âme de tristesse; et ce n'est qu'à la longue qu'on découvre ce qui peut attacher à ce séjour.

Le midi de l'Allemagne est très-bien cultivé; cependant il y a toujours dans les plus belles contrées de ce pays quelque chose de sérieux qui fait plutôt penser au travail qu'aux plaisirs, aux vertus des habitants qu'aux charmes de la nature.

Les débris des châteaux forts qu'on aperçoit sur le haut des montagnes, les maisons bâties de terre, les fenêtres étroites, les neiges qui pendant l'hiver couvrent des plaines à perte de vue, causent une impression pénible. Je ne sais quoi de silencieux dans la nature et dans les hommes resserre d'abord les cœurs. Il semble que le temps marche là plus lentement qu'ailleurs, que la végétation ne se presse pas plus dans le sol que les idées dans la tête des hommes, et que les sillons réguliers du laboureur y sont tracés sur une terre pesante.

Néanmoins, quand on a surmonté ces sensations irréfléchies, le pays et les habitants offrent à l'observation quelque chose d'intéressant et de poétique; vous sentez que des âmes et des imaginations douces ont embelli ces campagnes. Les grands chemins y sont plantés d'arbres fruitiers, placés là pour rafraîchir le voyageur. Les paysages dont le Rhin est entouré sont superbes presque partout; on dirait que le fleuve est le génie tutélaire de l'Allemagne; ses flots sont purs, rapides et majestueux comme la vie d'un ancien héros. Le Danube se divise en plusieurs branches; les ondes de l'Elbe et de la Sprée se

troublent facilement par l'orage ; le Rhin seul est presque inaltérable. Les contrées qu'il traverse paraissent tout à la fois si sérieuses et si variées, si fertiles et si solitaires, qu'on serait tenté de croire que c'est lui-même qui les a cultivées, et que les hommes d'à présent n'y sont pour rien. Ce fleuve raconte, en passant, les hauts faits des temps jadis, et l'ombre d'Arminius semble errer encore sur ses rivages escarpés.

MME DE STAËL.

---

## 14<sup>e</sup> LECTURE.

### Les Catacombes.

Un jour, j'étais allé visiter la fontaine Égérie ; la nuit me surprit. Pour regarder la voie Appienne, je me dirigeai vers le tombeau de Cécilia Métella, chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre, et quitoutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance, et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés les mystérieux fantômes. Je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairaient, de loin à loin, quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes, et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles.



En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence ; je n'entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière ; mais il n'était plus temps : je pris une fausse route, et au lieu de sortir du dédale, je m'y enfonçai. De nouvelles avenues qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts, augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin, plus je m'égare ; tantôt je m'avance avec lenteur ; tantôt je passe avec vitesse. Alors, par un effet des échos qui répétaient le bruit de mes pas, je crois entendre marcher précipitamment derrière moi.

Il y avait déjà longtemps que j'errais ainsi ; mes forces commençaient à s'épuiser : je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consumées qui menaçait de s'éteindre. Tout à coup une harmonie semblable au chœur lointain des esprits célestes sort du fond de ces demeures sépulcrales : ces divins accents expiraient et renaissaient tour à tour ; ils semblaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève, et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent ces magiques concerts ; je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcelin célébrait le mystère des chrétiens : des jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantaient au pied de l'autel ; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les Catacombes !

CHATEAUBRIAND.

15<sup>e</sup> LECTURE.**Athènes et Sparte.**

Parmi toutes les républiques dont la Grèce était composée, Athènes et Lacédémone étaient sans comparaison les principales. On ne peut avoir plus d'esprit qu'on en avait à Athènes, ni plus de force qu'on en avait à Lacédémone. Athènes voulait le plaisir ; la vie de Lacédémone était dure et laborieuse. L'une et l'autre aimaient la gloire et la liberté ; mais à Athènes, la liberté tendait naturellement à la licence ; et, contrainte par des lois sévères à Lacédémone, plus elle était réprimée au dedans, plus elle cherchait à s'étendre en dominant au dehors. Athènes voulait aussi dominer, mais par un autre principe. L'intérêt se mêlait à la gloire. Ses citoyens excellaient dans l'art de naviguer, et la mer, où elle régnait, l'avait enrichie. Pour demeurer seule maîtresse de tout le commerce, il n'y avait rien qu'elle ne voulût assujettir ; et ses richesses, qui lui inspiraient ce désir, lui fournissaient le moyen de le satisfaire. Au contraire, à Lacédémone, l'argent était méprisé. Comme toutes ses lois tendaient à en faire une république guerrière, la gloire des armes était le seul charme dont les esprits de ses citoyens fussent possédés. De là, naturellement, elle voulait dominer ; et plus elle était au-dessus de l'intérêt, plus elle s'abandonnait à l'ambition.

Lacédémone, par sa vie réglée, était ferme dans ses maximes et dans ses desseins. Athènes

était plus vive, et le peuple y était trop maître, La philosophie et les lois faisaient, à la vérité, de beaux effets dans des naturels si exquis; mais la raison toute seule n'était pas capable de les retenir. Un sage Athénien, et qui connaissait parfaitement le naturel de son pays, nous apprend que la crainte était nécessaire à ces esprits trop vifs et trop libres, et qu'il n'y eut plus moyen de les gouverner quand la victoire de Salamine les eut rassurés contre les Perses.

Alors deux choses les perdirent : la gloire de leurs belles actions et la sûreté où ils croyaient être. Les magistrats n'étaient plus écoutés; et comme la Perse était affligée par une excessive sujétion, Athènes, dit Platon, ressentit les maux d'une liberté excessive.

Ces deux grandes républiques, si contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite, s'embarraissaient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avaient d'assujettir toute la Grèce, de sorte qu'elles étaient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes grecques ne voulaient la domination ni de l'une ni de l'autre : car, outre que chacun souhaitait pouvoir conserver sa liberté, elles trouvaient l'empire de ces deux républiques trop fâcheux. Celui de Lacédémone était dur. On remarquait dans son peuple je ne sais quoi de farouche. Un gouvernement trop rigide et une vie trop laborieuse y rendaient les esprits trop fiers, trop austères et trop impérieux, joint qu'il fallait se résoudre à n'être jamais en paix sous l'empire d'une ville qui, étant formée pour la

guerre, ne pouvait se conserver qu'en la continuant sans relâche. Ainsi les Lacédémoniens voulaient commander, et tout le monde craignait qu'ils ne commandassent : les Athéniens étaient naturellement plus doux et plus agréables. Il n'y avait rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les fêtes et les jeux étaient perpétuels, où l'esprit, où la liberté et les passions donnaient tous les jours de nouveaux spectacles. Mais leur conduite inégale déplaisait à leurs alliés, et était encore plus insupportable à leurs sujets. Il fallait essuyer les bizarreries d'un peuple flatté, c'est-à-dire, selon Platon, quelque chose de plus dangereux que celles d'un prince gâté par la flatterie.

Ces deux villes ne permettaient point à la Grèce de demeurer en repos. Vous avez vu la guerre du Péloponèse et les autres toujours causées ou entretenues par les jalousies de Lacédémone et d'Athènes. Mais ces mêmes jalousies, qui troublaient la Grèce, la soutenaient en quelque façon, et l'empêchaient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces républiques.

BOSSUET.

---

## 16<sup>e</sup> LECTURE.

### La ville de Tyr.

J'admirais l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer, dans une île.

La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes et des villages qui se touchent presque, enfin, par la douceur de son climat; car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi, elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues et va toucher les astres; une glace éternelle couvre son front; des fleuves pleins de neige tombent, comme des torrents, des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous, on voit une vaste forêt de cèdres antiques, qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent, les brebis qui bêlent, avec leurs tendres agneaux qui bondissent sur l'herbe; là coulent mille ruisseaux d'une eau claire, qui distribuent l'eau partout. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin : le printemps et l'automne y règnent ensemble, pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi, qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève dans la mer l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de toute la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde; et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux mar-



chands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles, semblables à deux bras, qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires ; et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Égypte, et la pourpre tyrienne, deux fois teinte, d'un éclat merveilleux ; cette double teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer : on s'en sert pour les laines fines, qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent.

Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples, jusqu'au détroit de Gadès, et ils ont même pénétré dans le vaste Océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer Rouge, et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher, dans les îles inconnues, de l'or, des parfums et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs. Je ne pouvais rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville, où tout était en mouvement. Je n'y voyais point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes y sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises

ou à les vendre ; à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négociants étrangers. Les femmes ne cessent jamais ou de filer les laines ou de faire des dessins de broderie, ou de plier les riches étoffes.

FÉNELON.

---

## 17<sup>e</sup> LECTURE.

### **Prise de Jérusalem par Titus.**

La famine croissait toujours dans la ville. Sur la moindre apparence de nourriture dans une maison, c'était une guerre, et les personnes les plus chères en venaient aux mains. Les voleurs couraient comme des chiens enragés, la gueule béante, frappaient aux portes, et rentraient aux mêmes maisons deux ou trois fois dans une heure. On mettait tout sous la dent, même ce qui ne serait pas à l'usage des bêtes les plus sales. Ils ne laissèrent ni leurs ceintures, ni les courroies de leurs sandales, ni les cuirs de leurs boucliers. On mangeait des restes de vieux foin ; et on ramassait jusqu'aux moindres brins, dont une grande quantité se vendait au poids quatre drachmes attiques ; on estime la drachme environ huit sous de notre monnaie.

Une femme nommée Marie, fille d'Éléazar, d'au delà du Jourdain, distinguée par son bien et par sa naissance, se trouva comme les autres enfermée dans la ville. Les séditeux lui prirent tout ce qu'elle avait apporté, et enfin le reste de ses bijoux, et jusqu'à la nourriture qu'elle pou-

vait trouver de jour en jour. Outrée de douleur, elle les chargeait d'injures et de malédictions, faisant son possible pour les obliger à la tuer. Enfin, pressée de la fin et du désespoir, elle prit son enfant qu'elle nourrissait de son lait, et le regardant avec des yeux égarés, elle dit : « Malheureux enfant, à qui est-ce que je te garde ? Est-ce pour mourir de faim ou pour devenir esclave des Romains, ou pour tomber entre les mains de ces séditieux encore pires ? » Elle le tue, le rôtit, en mange la moitié et cache le reste. Aussitôt les séditieux accoururent, attirés par l'odeur de la viande, et, tirant leurs épées, menaçaient la femme de l'égorger sur-le-champ si elle ne la leur montrait. « Je vous en ai gardé une bonne part, » dit-elle, et leur découvrit ce qui restait de son enfant. Ils furent saisis d'horreur, et, regardant fixement, ils demeurèrent immobiles et hors d'eux-mêmes. Elle continua : « C'est mon enfant, c'est moi qui l'ai tué : vous en pouvez bien manger après moi. Vous n'êtes pas plus délicats qu'une femme, ni plus tendres qu'une mère. » Ils sortirent de la maison en tremblant ; et le bruit de cette abomination se répandit bientôt par toute la ville. Chacun en eut horreur comme si lui-même l'eût commise, et envia la condition de ceux qui étaient morts avant que de voir un tel désastre. Les Romains eurent peine à le croire ; quelques-uns en eurent pitié ; la plupart en furent plus animés contre cette malheureuse nation. Titus protesta devant Dieu que c'étaient eux qui avaient voulu la guerre, et qui avaient refusé la paix et l'amitié qu'il leur offrait. Ainsi fut accomplie la menace que Dieu avait

faite par Moïse à tout son peuple en général, et la prophétie particulière de Jésus-Christ aux femmes de Jérusalem....

Titus et ses capitaines voulaient conserver le corps du temple; mais le dixième d'août, les Juifs qui le gardaient, ayant fait une sortie sur les Romains qui travaillaient, par ordre de Titus, à éteindre le feu de la seconde enceinte, furent repoussés dans le corps du temple. Alors un soldat romain, sans attendre l'ordre, mais poussé comme d'un mouvement surnaturel, prit un tison à ce feu, et, soulevé par un autre soldat, le jeta dans une des fenêtres dorées des cabinets qui tenaient au temple du côté du septentrion. Le feu prit aussitôt. Titus y accourut lui-même; mais le tumulte était tel qu'il ne put se faire obéir. Le feu pénétra au dedans même du temple et le consuma entièrement, quelque soin que prit Titus pour le faire éteindre. Ainsi fut accomplie la prophétie de Jésus-Christ, qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre. Ce second temple fut brûlé le même jour du même mois que le premier avait été brûlé par Nabuchodonosor.... Tout ce qui se trouva dans le temple fut massacré, sans distinction d'âge, de sexe, de condition : l'autel était environné de corps entassés; le pavé ne paraissait point, tant il était couvert de sang et de carnage.... On compte jusqu'à onze cent mille Juifs morts en ce siège et quatre-vingt-dix-sept mille vendus; mais à peine voulait-on les acheter.

FLEURY.



18<sup>e</sup> LECTURE.**Bataille de Malplaquet (1709).**

La nouvelle de la bataille en Flandre est arrivée hier à Versailles. J'ai été témoin de la désolation de la plupart des mères et des femmes des tués et des blessés, qui, jusqu'ici, ne sont pas en grand nombre pour une bataille qui a duré huit heures, et qui s'est passée de part et d'autre avec un courage qui allait à l'acharnement.

De la manière dont on conte le détail, nous l'aurions gagnée sans la blessure de M. le maréchal de Villars; l'aile qu'il commandait plia dès qu'il l'eut quittée : on y envoya de l'infanterie, et par là on dégarnit un endroit que les ennemis occupèrent bien vite. La blessure est dangereuse, et j'ai grand'peur que nous ne le perdions. Je n'ai pas entendu, ni à la cour ni à l'armée, qu'on ait donné un seul blâme à toute sa conduite. Il avait reçu le maréchal de Boufflers d'une manière qui a bien augmenté l'estime que j'ai pour lui, je veux dire pour le maréchal de Villars; car celle que j'ai pour l'autre est au comble depuis Lille. Il s'est battu comme s'il avait eu une réputation à commencer, et s'est acquis une gloire dont assurément il n'avait pas besoin : point de régiment à la tête duquel il n'ait point donné. Il allait à la charge avec la férocité d'un lion, et donnait ses ordres avec le sang-froid d'un philosophe en robe de chambre. Le maréchal de Boufflers appelle l'action qui vient de se passer *illustre et malheureuse*.

M<sup>me</sup> DE MAINTENON.



19<sup>e</sup> LECTURE.**Jérusalem.**

Au centre d'une chaîne de montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce passage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé par les coups du bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masure arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem.

Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur; mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe; le voyageur éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Les aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Ecriture sont là; chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus,

les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige ; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel.

CHATEAUBRIAND.

---

## 20<sup>e</sup> LECTURE.

### Amour de la patrie.

La société humaine demande qu'on aime la terre où l'on habite ensemble ; on la regarde comme une mère et une nourrice commune, on s'y attache, et cela unit. C'est ce que les Latins appellent *caritas patrii soli*, l'amour de la patrie, et ils la regardent comme un lien entre les hommes.

Les hommes, en effet, se sentent liés par quelque chose de fort, lorsqu'ils songent que la même terre qui les a portés et nourris étant vivants, les recevra en son sein quand ils seront morts. « Votre demeure sera la mienne ; votre peuple sera le mien, disait Ruth à sa belle-mère Noémi ; je mourrai dans la terre où vous serez enterrée, et j'y choisirai ma sépulture. »

Joseph mourant dit à ses frères : « Dieu vous visitera et vous établira dans la terre qu'il a promise à nos pères ; emportez mes os avec vous. » Ce fut là sa dernière parole. Ce lui est une douceur, en mourant, d'espérer de suivre ses frères dans la terre que Dieu leur donne pour leur patrie, et ses os y reposeront plus tranquillement au milieu de ses concitoyens.

C'est un sentiment naturel à tous les peuples. Thémistocle, Athénien, était banni de sa patrie comme traître; il en machinait la ruine avec le roi de Perse, à qui il s'était livré. Et, toutefois, en mourant, il oublia Magnésie, que le roi lui avait donnée, quoiqu'il y eût été si bien traité, et il ordonna à ses amis de porter ses os dans l'Attique pour les y inhumer secrètement, à cause que la rigueur des décrets publics ne permettait pas qu'on le fit d'une autre sorte. Dans les approches de la mort, où la raison revient et où la vengeance cesse, l'amour de la patrie se réveille : il croit satisfaire à sa patrie; il croit être rappelé de son exil après sa mort, et, comme ils parlaient alors, que la terre serait plus bénigne et plus légère à ses os.

C'est pourquoi de bons citoyens s'affectionnent à leur terre natale. « J'étais devant le roi, dit Néhémias, et je lui présentais à boire, et je paraissais languissant en sa présence. Et le roi me dit : « Pourquoi votre visage est-il si triste, « puisque je ne vous vois point malade ? » Et je dis au roi : « Comment pourrais-je n'avoir pas le « visage triste, puisque la ville où mes pères sont « ensevelis est déserte, et que ses portes sont brû-  
« lées ? Si vous voulez me faire quelque grâce, « renvoyez-moi en Judée, en la terre du sépulcre « de mon père, et je la rebâtirai. »

Étant arrivé en Judée, il appelle ses concitoyens, que l'amour de leur commune patrie unissait ensemble. « Vous savez, dit-il, notre affliction. Jérusalem est déserte; ses portes sont consumées par le feu; venez et unissons-nous pour la rebâtir. »

Tant que les Juifs demeurèrent dans un pays étranger et si éloigné de leur patrie, ils ne cessèrent de pleurer, et d'enfler, pour ainsi parler, de leurs larmes les fleuves de Babylone, en se souvenant de Sion. Ils ne pouvaient se résoudre à chanter leurs agréables cantiques, qui étaient les cantiques du Seigneur, dans une terre étrangère. Leurs instruments de musique, autrefois leur consolation et leur joie, demeuraient suspendus aux saules plantés sur la rive, et ils en avaient perdu l'usage. « O Jérusalem ! disaient-ils, si jamais je puis t'oublier, puissé-je m'oublier moi-même ! » Ceux que les vainqueurs avaient laissés dans leur terre natale s'estimaient heureux, et ils disaient au Seigneur, dans les psaumes qu'ils lui chantaient durant la captivité : « Il est temps, ô Seigneur ! que vous ayez pitié de Sion ; vos serviteurs en aiment les ruines même et les pierres démolies ; et leur terre natale, toute désolée qu'elle est, a encore toute leur tendresse et toute leur compassion. »

BOSSUET.

---

## 21<sup>e</sup> LECTURE.

### **Incendie de Moscou.**

L'embrasement, poursuivant ses ravages, eut bientôt atteint les plus beaux quartiers de la ville. En un instant, tous ces beaux palais, que nous avions admirés pour l'élégance de leur architecture et le goût de leur ameublement, furent consumés par la violence des flammes. Leurs super-

bes frontons, décorés de bas-reliefs et de statues, venant à manquer de support, tombaient avec fracas sur les débris de leurs colonnes. Les églises, quoique couvertes en tôle et en plomb, tombaient aussi, et avec elles ces dômes superbes que nous avions vus, la veille, tout resplendissants d'or et d'argent. Les hôpitaux, où se trouvaient plus de vingt mille malades ou blessés, ne tardèrent pas à être incendiés ; le désastre qui s'ensuivit révoltait l'âme et la glaçait d'effroi. Consternés par tant de calamités, nous espérions que les ombres de la nuit en couvriraient l'effrayant tableau ; elles ne servirent qu'à rendre l'incendie plus terrible, et à faire ressortir davantage la violence des flammes : agitées par le vent, elles s'élevaient jusqu'au ciel. On apercevait aussi les fusées incendiaires que les malfaiteurs lançaient du haut des clochers ; elles sillonnaient des nuages de fumée, et de loin ressemblaient à des étoiles tombantes.

Le lendemain, on ne distinguait les endroits où il y avait eu des maisons que par quelques piliers en pierres calcinées et noircies. Le vent, soufflant avec violence, formait un mugissement semblable à celui que produit une mer agitée, et faisant tomber sur nous, avec un fracas épouvantable, les énormes lames de tôle qui recouvraient les palais. De quelque côté qu'on tournât les yeux, on ne voyait que des ruines ou un océan de flammes. Le feu prenait comme s'il eût été mis par une puissance invisible ; des quartiers immenses s'allumaient, brûlaient et disparaissaient à la fois.

A travers une épaisse fumée se présentait une longue file de voitures, toutes chargées de butin,



forcées par l'encombrement de s'arrêter à chaque pas; on entendait les cris des conducteurs, qui, craignant d'être brûlés, poussaient, pour avancer, des imprécations effroyables....

Le feu était au Kremlin; mais Napoléon, maître enfin de ce palais des czars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie. Sourd aux sollicitations, car tous les officiers s'étaient réunis autour de lui, ce ne fut qu'après avoir jugé par lui-même du danger, qu'il se décida enfin à fuir. Il descendit rapidement cet escalier du nord, fameux par le massacre des strélitz. Mais nous étions assiégés par un océan de flammes : elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnements, on découvrit, à travers les rochers, une poterne qui donnait sur la Moskowa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et la garde parvinrent à s'échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie ? Plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer ni demeurer; et comment avancer, comment s'élancer à travers les vagues de cette mer de feu ? Ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres.

Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule rue, étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied, et sans hésiter, dans ce dangereux pas-

sage. Il s'avança au travers du petillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes, et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardents qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faite, fléchissaient alors sous le vent et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu ! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes embrasaient notre respiration, courte, sèche, haletante, et déjà suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements.

PH. DE SÉGUR.

---

## 22<sup>e</sup> LECTURE.

### **La butte du Trésor aux Eaux-Bonnes.**

Quand, dans une de ces matinées où le temps est ce qu'on nomme couvert, parce que le soleil n'a point encore dissipé le rideau de nuages qui s'élève lentement du fond des vallées, vous vous rendez au kiosque de la butte du Trésor, vous voyez au nord-ouest, et à une lieue devant vous, la belle vallée d'Ossan, qui, s'élargissant amplement dans ce lieu, permet à toutes les cultures de la plaine d'entourer de leurs richesses le bourg

de Laruns. Malgré sa pauvreté réelle, la nombreuse réunion de maisons qui le forme lui donne de loin cependant l'air d'une opulente cité, à cause de l'éclat de tous les toits couverts de l'ardoise si commune dans cette partie des Pyrénées. La variété des cultures forme autour de la petite métropole un cercle de verdure tendre et diversément nuancé, tranchant agréablement avec la teinte sombre des hautes montagnes qui, de tous les côtés, encadrent ce tableau. De gros nuages, où le blanc se marie avec toutes les nuances du gris, s'appuyant sur les premiers étages de ces montagnes, dissimulent tout à fait leur gigantesque élévation et la réduisent aux proportions des monts secondaires, au-dessus desquels il ne semble rien exister que l'immensité des cieux. Le lieu où les nuages touchent le sol paraît être l'horizon naturel de cette contrée, de l'autre côté de laquelle l'imagination se représente un décroissement et une pente analogue à celle que l'observateur voit devant lui. Tout à coup et pendant que vos yeux se promènent sur ce vaste paysage, éclairé seulement par la lumière grise et diffuse d'un jour sans soleil, voilà que, bien haut dans le ciel, à quelque cinq ou six cents pieds de ce qui semble l'horizon, presque sur votre tête, les nuages s'écartent, laissant une large ouverture à travers laquelle vous apercevez, non sans une indicible surprise, un joli paysage suspendu dans les cieux. Là, resplendissants des torrents de lumière qu'y verse un soleil invisible pour vous, apparaissent, colorés de ses plus chauds reflets, des forêts de sapins, des tapis de verdure, de bizarres rochers, d'humbles

chalets ; et si votre œil est aidé d'une longue-vue, vous distinguez, dans ce magnifique tableau, le berger couché sur le gazon et entouré de son troupeau. Puis, lorsque, tout entier à la contemplation de cet autre monde, vous avez oublié celui où vous êtes, la vision disparaît, la radieuse ouverture est de nouveau envahie par les nuages, et vos yeux cherchent en vain, dans l'immense étendue, à retrouver ce point du ciel à travers lequel, nouveau Christophe Colomb, vous veniez d'entrevoir une terre inconnue.

Le Dr ÉD. VASTEL, de Caen.

---

## 23<sup>e</sup> LECTURE.

### Le Génie des tempêtes.

Le Soleil avait cinq fois éclairé l'univers depuis que nous avions quitté la terre des barbares. La nuit promenait en silence son char étoilé ; nos vaisseaux fendaient paisiblement les ondes ; assis sur la proue, nos guerriers veillaient, lorsqu'un sombre nuage obscurcit tout à coup le front des étoiles et jeta l'effroi dans nos âmes.

La mer ténébreuse faisait entendre au loin un bruit semblable à celui des flots qui se brisent contre des rochers. « Dieu puissant, m'écriai-je, de quel malheur sommes-nous menacés ? Quels prodiges effrayants vont nous offrir ce climat et cette mer ? c'est ici plus qu'une tempête. »

Je finissais à peine : un spectre immense, épouvantable, s'élève devant nous. Son attitude est menaçante, son air farouche, son teint pâle, sa barbe épaisse et fangeuse ; sa chevelure est char-



gée de terre et de gravier ; ses lèvres sont noires, ses dents livides ; sous ses noirs sourcils ses yeux roulent étincelants.

Sa taille égalait en hauteur ce prodigieux colosse, autrefois l'orgueil de Rhodes et l'étonnement de l'univers. Il parle : sa voix formidable semble sortir des gouffres de Neptune. A son aspect, à ses terribles accents, nos cheveux se hérissent, un frisson d'horreur nous saisit et nous glace.

« O peuple, s'écrie-t-il, le plus audacieux de tous les peuples ! il n'est donc plus de barrière qui vous arrête ? Indomptables guerriers, navigateurs infatigables, vous osez pénétrer dans ces vastes mers dont je suis l'éternel gardien, dans ces mers sacrées qu'une nef étrangère ne profana jamais, et dont l'entrée m'est interdite à moi-même.

« Vous arrachez à la nature le secret que ni la science ni le génie n'avaient pu encore lui ravir ! Eh bien ! mortels téméraires, apprenez les fléaux qui vous attendent sur cette plage orageuse et sur les terres lointaines où vous allez porter vos fureurs.

« Malheur au navire sacrilège assez hardi pour s'élancer sur vos traces ! Je déchaînerai contre lui, j'armerai les vents et les tempêtes. Malheur à la flotte qui, la première après la vôtre, viendra braver mon pouvoir. A peine aura-t-elle paru sur mes ondes, qu'elle sera frappée, dispersée, abîmée dans les flots.

« Avec elle périra le navigateur impie qui, dans sa course vagabonde, aperçut mon inviolable demeure et vous révéla mon existence ; et ce terrible châtiment ne sera que le prélude des mal-



heurs que l'avenir vous prépare. Si j'ai su lire au livre des destins, chaque année ramènera pour vous de nouveaux désastres ; la mort sera le moindre de vos maux. »

Il continuait ses horribles prédictions. « Qui es-tu ? monstre ! lui dis-je en m'élançant vers lui. Quel démon vient de nous parler par ta bouche ? » L'affreux géant jette sur moi un regard sinistre ; ses lèvres hideuses se séparent avec effort et laissent échapper un cri terrible. Il me répond enfin d'une voix sourde et courroucée :

« Je suis le Génie des tempêtes ; j'aime ce vaste promontoire que les Ptolémée, les Strabon, les Plin, les Pomponius, qu'aucun de vos savants n'a connu. Je termine ici la terre africaine, à cette cime qui regarde le pôle antarctique, et qui, jusqu'à ce jour, voilée aux yeux des mortels, s'indigne en ce moment de votre audace.

« De ma chair desséchée, de mes os convertis en rochers, les dieux, les inflexibles dieux ont formé le vaste promontoire qui domine ces vastes ondes, et, pour accroître mes tourments, pour insulter à ma douleur, Thétis vient chaque jour me presser de son humide ceinture. »

A ces mots, il laissa tomber un torrent de larmes et disparut. Avec lui, s'évanouit la nuée ténébreuse, et la mer sembla pousser un long gémissement. Je levai les mains vers le ciel, j'invoquai les célestes génies, guides fidèles des voyageurs ; je les priai d'éloigner de nous les malheurs dont le cruel Adamastor avait menacé notre avenir.

CAMOENS, trad. de Millié.

24<sup>e</sup> LECTURE.**Une tempête dans les mers de l'Inde**

Quand nous eûmes doublé le cap de Bonne-Espérance et que nous vîmes l'entrée du canal de Mozambique, le 23 de juin, vers le solstice d'été, nous fûmes assaillis par un vent épouvantable du sud. Le ciel était serein, on n'y voyait que quelques petits nuages cuivrés, semblables à des vapeurs rousses, qui le traversaient avec plus de vitesse que celle des oiseaux. Mais la mer était sillonnée par cinq ou six vagues longues et élevées semblables à des chaînes de collines espacées entre elles par de larges et profondes vallées. Chacune de ces collines aquatiques était à deux ou trois étages. Le vent détachait de leurs sommets anguleux une espèce de crinière d'écume où se peignaient çà et là les couleurs de l'arc-en-ciel. Il en emportait aussi des tourbillons d'une poussière blanche qui se répandait au loin dans leurs vallons, comme celle qu'il élève sur les grands chemins en été. Ce qu'il y avait de plus redoutable, c'est que quelques sommets de ces collines, poussés en avant de leur base par la violence du vent, se déferlaient en énormes voutes, qui se roulaient sur elles-mêmes en mugissant et en écumant, et eussent englouti le plus grand vaisseau, s'il se fût trouvé sous leurs ruines. L'état de notre vaisseau concourait avec celui de la mer à rendre notre situation affreuse. Notre grand mât avait été brisé la nuit par la foudre, et le mât de misaine, notre

unique voile, avait été emporté le matin par le vent. Le vaisseau, incapable de gouverner, voguait en travers, jouet du vent et des lames. J'étais sur le gaillard d'arrière, me tenant accroché aux haubans du mât d'artimon, tâchant de me familiariser avec ce terrible spectacle. Quand une de ces montagnes approchait de nous, j'en voyais le sommet à la hauteur de nos huniers, c'est-à-dire à plus de cinquante pieds au-dessus de ma tête. Mais la base de cette effroyable digue venait-elle à passer sous notre vaisseau, elle le faisait tellement pencher, que ses grandes vergues trempaient à moitié dans la mer qui mouillait le pied de ses mâts, de sorte qu'il était au moment de chavirer. Quand il se trouvait sur sa crête, il se redressait et se renversait tout à coup en sens contraire sur sa pente opposée avec non moins de danger, tandis qu'elle s'écoulait de dessous lui, avec la rapidité d'une écluse, en large nappe d'écume.

Il était alors impossible de recevoir quelque consolation d'un ami, ou de lui en donner. Le vent était si violent, qu'on ne pouvait entendre les paroles même qu'on se disait en criant à l'oreille à tue-tête. L'air emportait la voix, et ne permettait d'ouïr que le sifflement aigu des vergues et des cordages, et les bruits rauques des flots, semblables aux hurlements des bêtes féroces. Nous restâmes ainsi entre la vie et la mort, depuis le lever du soleil jusqu'à trois heures après midi.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

25<sup>e</sup> LECTURE.**L'Orage dans les déserts de l'Amérique.**

Le soleil se couvre, les premiers roulements du tonnerre se font entendre ; les crocodiles y répondent par un sourd rugissement, comme un tonnerre répond à un autre tonnerre. Une immense colonne de nuages s'étend au nord-est et au sud-est ; le reste du ciel est d'un cuivre sale, demi-transparent et teint de la foudre. Le désert éclairé d'un jour faux, l'orage suspendu sur nos têtes et près d'éclater, offrent un tableau plein de grandeur.

Voilà l'orage ! Qu'on se figure un déluge de feu sans vent et sans eau ; l'odeur de soufre remplit l'air ; la nature est éclairée comme à la lueur d'un embrasement.

A présent les cataractes de l'abîme s'ouvrent ; les grains de pluie ne sont point séparés ; un voile d'eau unit les nuages à la terre.

.... Souvent les orages mettent le feu aux forêts ; elles continuent de brûler jusqu'à ce que l'incendie soit arrêté par le cours de quelque fleuve : ces forêts brûlées se changent en laos et en marais.

Le courlis, dont nous entendons la voix dans le ciel au milieu de la pluie et du tonnerre, nous annonce la fin de l'ouragan. Le vent déchire les nuages, qui volent brisés à travers le ciel ; le tonnerre et les éclairs attachés à leurs flancs les suivent ; l'air devient froid et sonore : il ne reste plus de ce déluge que des gouttes d'eau qui tom-

bent en perles du feuillage des arbres. Nos filets et nos provisions de voyage flottent dans les canots remplis d'eau jusqu'à l'échancrure des avirons.

CHATEAUBRIAND.

---

## 26<sup>e</sup> LECTURE.

### Le Rossignol.

Il n'est point d'homme bien organisé à qui ce nom ne rappelle quelqu'une de ces belles nuits de printemps où, le ciel étant serein, l'air calme, toute la nature en silence, et pour ainsi dire attentive, il a écouté avec ravissement le ramage de ce chanfre des forêts. On pourrait citer quelques autres oiseaux chanteurs, dont la voix le dispute, à certains égards, à celle du rossignol ; les alouettes, le serin, le pinson, les fauvettes, la linotte, le chardonneret, le merle commun, le merle solitaire, le moqueur d'Amérique, se font écouter avec plaisir lorsque le rossignol se tait : les uns ont d'aussi beaux sons, les autres ont le timbre aussi pur et plus doux ; d'autres ont des tours de gosier aussi flatteurs ; mais il n'en est pas un seul que le rossignol n'efface par la réunion complète de ces talents divers, et par la prodigieuse variété de son ramage ; en sorte que la chanson de chacun de ces oiseaux, prise dans toute son étendue, n'est qu'un couplet de celle du rossignol.

Le rossignol charme toujours, et ne se répète jamais, du moins servilement : s'il redit quelque passage, ce passage est animé d'un accent nouveau, embelli par de nouveaux agréments : il



réussit dans tous les genres, il rend toutes les expressions, il saisit tous les caractères, et de plus il sait en augmenter l'effet par les contrastes. Ce coryphée du printemps se prépare-t-il à chanter l'hymne de la nature, il commence par un prélude timide, par des tons faibles, presque indécis, comme s'il voulait essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent ; mais ensuite, prenant de l'assurance, il s'anime par degrés, il s'échauffe, et bientôt il déploie dans leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe.

GUÉNEAU DE MONTBEILLARD.

---

## 27<sup>e</sup> LECTURE.

### Les Insectes.

Jetons les yeux sur ce que la nature a créé de plus faible, sur ces atomes animés, pour lesquels une fleur est un monde et une goutte d'eau un Océan. Les plus brillants tableaux vont nous frapper d'admiration. L'or, le saphir, le rubis ont été prodigués à des insectes invisibles. Les uns marchent le front orné de panaches, sonnent la trompette, et semblent armés pour la guerre ; d'autres portent des turbans enrichis de pierreries, leurs robes sont étincelantes d'azur et de pourpre. Ils ont de longues lunettes comme pour découvrir leurs ennemis et des boucliers pour s'en défendre. Il en est qui exhalent le parfum des fleurs, et sont créés pour le plaisir. On les voit avec des ailes de gaze, des casques d'argent, des épieux noirs

comme le fer, effleurer les ondes, voltiger dans les prairies, s'élancer dans les airs. Ici on exerce tous les arts, toutes les industries ; c'est un petit monde qui a ses tisserands, ses maçons, ses architectes : on y reconnaît les lois de l'équilibre et les formes savantes de la géométrie. Je vois parmi eux des voyageurs qui vont à la découverte ; des pilotes qui, sans voiles et sans boussole, voguent sur une goutte d'eau à la conquête d'un nouveau monde. Quel est le sage qui les éclaire, le savant qui les instruit, le héros qui les guide et les asservit ? Quel est le Lycurgue qui a dicté des lois si parfaites ? Quel est l'Orphée qui leur enseigne les règles de l'harmonie ? Ont-ils des conquérants qui les égorgent et qu'ils couvrent de gloire ? se croient-ils les maîtres de l'univers parce qu'ils rampent sur sa surface ? Contemplons ces petits ménages, ces royaumes, ces républiques, ces hordes semblables à celles des Arabes : une mite va occuper cette pensée qui calcule la grandeur des astres, émouvoir ce cœur que rien ne peut remplir, étonner cette admiration accoutumée aux prodiges. Voici un insecte impur qui s'enveloppe d'un tissu de soie et se repose sous une tente ; celui-ci s'empare d'une bulle d'air, s'enfonce au fond des eaux, et se promène dans son palais aérien. Il en est un autre qui se forme, avec un coquillage, une grotte flottante qu'il couronne d'une tige de verdure. Une araignée tend sous le feuillage des filets d'or, de pourpre et d'azur, dont les reflets sont semblables à ceux de l'arc-en-ciel<sup>1</sup>. Mais quelle flamme brillante se répand tout à coup au milieu de cette multitude

1. L'araignée du Mexique, nommée *atocalt*.

d'atomes animés ! Ces richesses sont effacées par de nouvelles richesses. Voici des insectes à qui l'aurore semble avoir prodigué ses rayons les plus doux : ce sont des flambeaux vivants qu'elle répand dans les prairies. Voyez cette mouche qui luit d'une clarté semblable à celle de la lune : elle porte avec elle le phare qui doit la guider. Tandis qu'elle s'élance dans les airs, un ver rampe au-dessous d'elle ; vous croyez qu'il va disparaître dans l'ombre ; tout à coup il se revêt de lumière comme un habitant du ciel, et il s'avance comme le fils des astres.

AIMÉ MARTIN.

---

## 28<sup>e</sup> LECTURE.

### Le Chien.

Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux : il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté, l'ordre et la discipline sont le fruit de sa vigilance et de son activité : c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants, qu'éclate son courage et que son intelligence se déploie tout entière. Les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se

fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports, il annonce par ses mouvements et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre ; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il recherche ses traces, il les suit pas à pas, et par des accents différents, indique le temps, la distance, l'espèce et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire ; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents ; il attend ses ordres pour en faire usage ; il le consulte, il l'interroge, le supplie ; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment ; il a, de plus que lui, la fidélité, la constance dans ses affections ; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire ; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance. Plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements ; il les subit, les

oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage : loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves ; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

BUFFON.

---

## 29<sup>e</sup> LECTURE.

### L'Oiseau-Mouche.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature ; elle l'a placé, dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de grandeur. Son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche ; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze brillent sur ses habits ; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants : il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs ; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que se trouvent toutes les es-



pèces d'oiseaux-mouches. Elles sont assez nombreuses, et paraissent confinées entre les deux tropiques; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour : ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyr à la suite d'un printemps éternel.

Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillants oiseaux, leur avaient donné les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil*. Pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche-asile (le taon) pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants; les plumes de leurs ailes sont si délicates, qu'elles en paraissent transparentes. A peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus : ils en font peu d'usage, et ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent, pendant le jour, emporter dans les airs. Leur vol est continu, bourdonnant et rapide : on compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet. Leur battement est si vif, que l'oiseau, s'arrêtant dans les airs, paraît non-seulement immobile, mais tout à fait sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre. Il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais; il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes : car cet amant léger des fleurs

vit à leurs dépens sans les flétrir ; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée. Elle est composée de deux fibres creuses, formant un petit canal divisé au bout en deux filets ; elle a la forme d'une trompe, dont elle fait les fonctions ; l'oiseau la darde hors de son bec, et la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer des suc.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace. On les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère ; quelquefois même ils se livrent entre eux de très-vifs combats. L'impatience paraît être leur âme : s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont d'autre voix qu'un petit cri fréquent et répété ; ils le font entendre dans les bois, dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

BUFFON.

---

### 30<sup>e</sup> LECTURE.

#### Le Cheval.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal,

qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats. Aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs : à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse pas emporter à son feu ; il sait réprimer ses mouvements : non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs ; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire : c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir, qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, se sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

BUFFON.

---

### 31<sup>e</sup> LECTURE.

#### Le Lion et le Tigre.

Dans la classe des animaux carnassiers, le lion est le premier, le tigre est le second ; et comme le premier, même dans un mauvais genre, est toujours le plus grand et souvent le meilleur, le

second est ordinairement le plus méchant de tous. A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la noblesse, la clémence, la magnanimité ; tandis que le tigre est bassement féroce, cruel sans justice, c'est-à-dire sans nécessité. Il en est de même dans tout ordre de choses où les rangs sont donnés par la force : le premier, qui peut tout, est moins tyran que l'autre, qui, ne pouvant jouir de la puissance plénière, s'en venge en abusant du pouvoir qu'il a pu s'arroger. Aussi le tigre est-il plus à craindre que le lion : celui-ci souvent oublie qu'il est roi, c'est-à-dire le plus fort de tous les animaux ; marchant d'un pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué ; il ne précipite ses pas, il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse. Le tigre, au contraire, quoique rassasié de chair, semble toujours être altéré de sang ; sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embûches ; il saisit et déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer, et non pas d'assouvir, en dévorant la première ; il désole le pays qu'il habite ; il ne craint ni l'aspect ni les armes de l'homme ; il égorge, il dévaste les troupeaux d'animaux domestiques, met à mort toutes les bêtes sauvages, attaque les petits éléphants, les jeunes rhinocéros, et quelquefois même ose braver le lion.

La forme du corps est ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble : la hauteur de ses jambes est proportionnée à la longueur de son corps ; l'épaisse et grande crinière qui couvre ses épaules et ombrage sa face, son regard assuré, sa démarche grave, tout semble annon-

cer sa fière et majestueuse intrépidité. Le tigre, trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, n'a que le caractère de la basse méchanceté et de l'insatiable cruauté; il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle qui ne connaît, qui ne distingue rien, et qui lui fait souvent dévorer ses propres enfants, et déchirer leur mère lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès, cette soif de son sang, et ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant dès leur naissance la race entière des monstres qu'il produit!

BUFFON.

---

### 32<sup>e</sup> LECTURE.

#### **Le Combat de taureaux.**

Au milieu du champ est un vaste cirque environné de nombreux gradins; c'est là que l'auguste reine, habile dans cet art si doux de gagner les cœurs de son peuple en s'occupant de ses plaisirs, invite souvent ses guerriers au spectacle le plus chéri des Espagnols. Là, les jeunes chefs, sans cuirasse, vêtus d'un simple habit de soie, armés seulement d'une lance, viennent sur de rapides coursiers attaquer et vaincre des taureaux sauvages. Des soldats à pied, plus légers encore, les cheveux enveloppés dans des réseaux, tiennent d'une main un voile de pourpre, de l'autre des lances aiguës. L'alcade proclame la loi de ne se-



courir aucun combattant, de ne leur laisser d'autres armes que la lance pour immoler, le voile pour se défendre. Les rois, entourés de la cour, président à ces jeux sanglants, et l'armée entière, occupant les immenses amphithéâtres, témoigne, par des transports de plaisir et d'ivresse, quel est son amour effréné pour ces antiques combats.

Le signal est donné, la barrière s'ouvre, le taureau s'élance au milieu du cirque; mais, au bruit de mille fanfares, aux cris, à la vue des spectateurs, il s'arrête, inquiet, troublé; ses naseaux fument, ses regards brûlants errent sur les amphithéâtres; il semble également en proie à la surprise et à la fureur. Tout à coup il se précipite sur un cavalier qui le blesse et fuit rapidement à l'autre bout. Le taureau s'irrite, le poursuit de près, frappe à coups redoublés la terre et fond sur le voile éclatant que lui présente un combattant à pied. L'adroit Espagnol, dans le même instant, évite à la fois sa rencontre, suspend à ses cornes le voile léger et lui darde une flèche aiguë, qui, de nouveau, fait couler son sang. Percé bientôt de toutes les lances, blessé de ces traits pénétrants dont le fer recourbé reste dans la plaie, l'animal bondit dans l'arène, pousse d'horribles mugissements, s'agite en parcourant le cirque, secoue les flèches nombreuses enfoncées dans son large cou, fait voler ensemble les cailloux broyés, les lambeaux de pourpre sanglants, les flots d'écume rougie, et tombe enfin épuisé d'efforts, de colère et de douleur.

FLORIAN.

33<sup>e</sup> LECTURE.**Les Castors.**

Les castors commencent par s'assembler au mois de juin ou de juillet pour se réunir en société; ils arrivent en nombre et de plusieurs côtés, et forment bientôt une troupe de deux ou trois cents : le lieu du rendez-vous est ordinairement le lieu de l'établissement, et c'est toujours au bord des eaux. Si ce sont des eaux plates et qui se soutiennent à la même hauteur, comme dans un lac, ils se dispensent d'y construire une digue; mais dans les eaux courantes, qui sont sujettes à hausser ou à baisser, comme sur les ruisseaux, les rivières, ils établissent une chaussée, et par cette retenue ils forment une espèce d'étang ou de pièce d'eau qui se soutient toujours à la même hauteur. La chaussée traverse la rivière comme une écluse, et va d'un bord à l'autre; elle a souvent quatre-vingts ou cent pieds de longueur sur dix ou douze d'épaisseur à sa base. Cette construction paraît énorme pour des animaux de cette taille, et suppose en effet un travail immense; mais la solidité avec laquelle l'ouvrage est construit étonne encore plus que sa grandeur. L'endroit de la rivière où ils établissent cette digue est ordinairement peu profond; s'il se trouve sur le bord un gros arbre qui puisse tomber dans l'eau, ils commencent par l'abattre pour en faire la pièce principale de leur construction. Cet arbre est souvent plus gros que le

corps d'un homme; ils le scient, ils le rongent au pied, et, sans autre instrument que leurs quatre dents incisives, ils le coupent en assez peu de temps, et le font tomber du côté qu'il leur plaît, c'est-à-dire en travers de la rivière; ensuite ils coupent les branches de la cime de cet arbre tombé, pour le mettre de niveau et le faire porter partout également. Ces opérations se font en commun : plusieurs castors rongent ensemble le pied de l'arbre pour l'abattre ; plusieurs aussi vont ensemble pour en couper les branches lorsqu'il est abattu; d'autres parcourent en même temps les bords de la rivière, et coupent de moindres arbres, les uns gros comme la jambe, les autres comme la cuisse; ils les dépècent et les scient à une certaine hauteur pour en faire des pieux : ils amènent ces pièces de bois, d'abord par terre jusqu'au bord de la rivière, et ensuite par eau jusqu'au lieu de leur construction; ils en font une espèce de pilotis serré, qu'ils enfoncent encore en entrelaçant des branches entre les pieux. Cette opération suppose bien des difficultés vaincues; car, pour dresser ces pieux et les mettre dans une situation à peu près perpendiculaire, il faut qu'avec les dents ils élèvent le gros bout contre le bord de la rivière, ou contre l'arbre qui la traverse; que d'autres plongent en même temps jusqu'au fond de l'eau pour y creuser avec les pieds de devant un trou dans lequel ils font entrer la pointe du pieu afin qu'il puisse se tenir debout. A mesure que les uns plantent ainsi leurs pieux, les autres vont chercher de la terre qu'ils gâchent avec leurs pieds et battent avec leur queue; ils la portent

dans leur gueule et avec les pieds de devant, et ils en transportent une si grande quantité, qu'ils en remplissent tous les intervalles de leur pilotis. Ce pilotis est composé de plusieurs rangs de pieux, tous égaux en hauteur et tous plantés les uns contre les autres; il s'étend d'un bord à l'autre de la rivière, il est rempli et maçonné partout. Les pieux sont plantés verticalement du côté de la chute de l'eau : tout l'ouvrage est, au contraire, en talus du côté qui en soutient la charge, en sorte que la chaussée, qui a dix ou douze pieds de largeur à la base, se réduit à deux ou trois pieds d'épaisseur au sommet; elle a donc non-seulement toute l'étendue, toute la solidité nécessaires, mais encore la forme la plus convenable pour retenir l'eau, l'empêcher de passer, en soutenir le poids, et en rompre les efforts. Au haut de la chaussée, c'est-à-dire dans la partie où elle a moins d'épaisseur, ils pratiquent deux ou trois ouvertures en pente, qui sont autant de décharges de superficie qu'ils élargissent ou rétrécissent selon que la rivière vient à hausser ou baisser; et lorsque, par des inondations trop grandes ou trop subites, il se fait quelques brèches à leur digue, ils savent les réparer, et travaillent de nouveau dès que les eaux sont baissées.

BUFFON.



34<sup>e</sup> LECTURE.**Ésope et son maître Xantus.**

Un certain jour de marché, Xantus, qui avait dessein de régaler quelques-uns de ses amis, commanda à Ésope d'acheter ce qu'il y avait de meilleur, et rien autre chose. « Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. » Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que des langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ces mets ; à la fin ils s'en dégoûtèrent. « Ne t'ai-je pas recommandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur ? — Eh ! qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison. Par elle on bâtit les villes et on les police ; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux.

— Eh bien ! dit Xantus, qui prétendait l'attraper, achète-moi demain ce qu'il y a de pis ; ces mêmes personnes viendront chez moi, et je veux diversifier. » Le lendemain Ésope ne fit encore servir que les mêmes mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde : « C'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si l'on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui



de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si, d'un côté, elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. » Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui était fort nécessaire ; car il savait le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe.

LA FONTAINE.

---

### 35<sup>e</sup> LECTURE.

#### Mort de Bocchoris.

Les Égyptiens qui avaient appelé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquèrent les autres Egyptiens qui avaient le roi à leur tête. Je voyais ce roi qui animait les siens par son exemple ; il paraissait comme le dieu Mars : des ruisseaux de sang coulaient autour de lui ; les roues de son char étaient teintes d'un sang noir, épais et écumant : à peine pouvaient-elles passer sur des tas de corps morts écrasés. Ce jeune roi, bien fait, vigoureux, d'une mine haute et fière, avait dans ses yeux la fureur et le désespoir : il était comme un beau cheval qui n'a point de bouche ; son courage le poussait au hasard, et la sagesse ne modérait point sa valeur. Il ne savait ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçaient, ni ménager les gens dont il avait le plus grand besoin. Ce n'était pas qu'il manquât de génie : ses lumières égalaient son courage ;

mais il n'avait jamais été instruit par la mauvaise fortune; ses maîtres avaient empoisonné par la flatterie son beau naturel. Il était enivré de sa puissance et de son bonheur; il croyait que tout devait céder à ses désirs fougueux : la moindre résistance enflammait sa colère. Alors il ne raisonnait plus; il était comme hors de lui-même : son orgueil furieux en faisait une bête farouche; sa bonté naturelle et sa droite raison l'abandonnaient un instant : ses plus fidèles serviteurs étaient réduits à s'enfuir; il n'aimait plus que ceux qui flattaient ses passions. Ainsi il prenait toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, et il forçait tous les gens de bien à détester sa folle conduite.

Longtemps sa valeur le soutint dans le combat contre la multitude de ses ennemis; mais enfin il fut accablé. Je le vis périr : le dard d'un Phénicien perça sa poitrine. Les rênes lui échappèrent des mains; il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'île de Chypre lui coupa la tête; et, la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuse.

Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageait dans le sang; ces yeux fermés et éteints, ce visage pâle et défiguré, cette bouche entr'ouverte qui semblait encore vouloir achever des paroles commencées; cet air superbe et menaçant que la mort même n'avait pu effacer. Toute ma vie il sera peint devant mes yeux; et, si jamais les dieux me faisaient régner, je n'oublierais point, après un si funeste exemple, qu'un roi n'est digne de commander et n'est heureux

dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. Hé! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux!

FÉNELON.

---

### 36<sup>e</sup> LECTURE.

#### Mort d'Adraste.

Télémaque entendit de loin les cris des vainqueurs, et il vit le désordre des siens qui fuyaient devant Adraste, comme une troupe de cerfs timides traverse les vastes campagnes, les bois, les montagnes et les fleuves même les plus rapides, quand ils sont poursuivis par des chasseurs.

Télémaque gémit; l'indignation paraît dans ses yeux : il quitte les lieux où il a combattu longtemps avec tant de danger et de gloire. Il court pour soutenir les siens; il s'avance tout couvert du sang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus sur la poussière. De loin, il pousse un cri qui se fait entendre aux deux armées.

Minerve avait mis je ne sais quoi de terrible dans sa voix, dont les montagnes voisines retentirent. Jamais Mars, dans la Thrace, n'a fait entendre plus fortement sa cruelle voix, quand il appelle les Furies infernales, la Guerre et la Mort. Ce cri de Télémaque porte le courage et l'audace dans le cœur des siens : il glace d'épouvante les ennemis : Adraste même a honte de se sentir troublé. Je ne sais combien de funestes présages

le font frémir; et ce qui l'âme est plutôt un désespoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ses genoux tremblants commencèrent à se dérober sous lui; trois fois il recula sans songer à ce qu'il faisait : une pâleur de défaillance, une sueur froide se répandit dans tous ses membres; sa voix enrouée et hésitante ne pouvait achever aucune parole; ses yeux, pleins d'un feu sombre et étincelant, paraissaient sortir de sa tête : on le voyait, comme Oreste, agité par les Furies; tous ses mouvements étaient convulsifs. Alors il commença à croire qu'il y a des dieux; il s'imaginait les voir irrités, et entendre une voix sourde qui sortait du fond de l'abîme pour l'appeler dans le noir Tartare; tout lui faisait sentir une main céleste, invisible, suspendue sur sa tête, qui allait s'appesantir pour le frapper; l'espérance était éteinte au fond de son cœur; son audace se dissipait, comme la lumière du jour disparaît quand le soleil se couche dans le sein des ondes, et que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

L'impie Adraste, trop longtemps souffert sur la terre, trop longtemps, si les hommes n'eussent eu besoin d'un tel châtiment, l'impie Adraste touchait enfin à sa dernière heure. Il court forcené au-devant de son inévitable destin; l'horreur, les cuisants remords, la consternation, la fureur, la rage, le désespoir, marchent avec lui. A peine voit-il Télémaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre, et les tourbillons de flammes qui sortent du noir Phlégéthon prêtes à le dévorer. Il s'écrie, et sa bouche demeure ouverte, sans qu'il puisse prononcer aucune parole : tel qu'un homme dormant qui, dans un songe affreux, ouvre la

bouche et fait des efforts pour parler; mais la parole lui manque toujours, et il la cherche en vain. D'une main tremblante et précipitée, Adraste lance son dard contre Télémaque. Celui-ci, intrépide comme l'ami des dieux, se couvre de son bouclier; il semble que la Victoire, le couvrant de ses ailes, tient déjà une couronne suspendue au-dessus de sa tête; le courage doux et paisible reluit dans ses yeux; on le prendrait pour Minerve même, tant il paraît sage et mesuré au milieu des plus grands périls. Le dard lancé par Adraste est repoussé par le bouclier. Alors Adraste se hâte de tirer son épée pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Télémaque, voyant Adraste l'épée à la main, se hâte de la mettre aussi, et laisse son dard inutile.

Quand on les vit ainsi tous deux combattre de près, tous les autres combattants, en silence, mirent bas les armes pour les regarder attentivement, et on attendit de leur combat la décision de toute la guerre. Les deux glaives, brillants comme les éclairs d'où partent les foudres, se croisent plusieurs fois et portent des coups inutiles sur les armes polies qui en retentissent. Les deux combattants s'allongent, se replient, s'abaissent, se relèvent tout à coup, et enfin se saisissent. Le lierre, en naissant au pied d'un ormeau, n'en serre pas plus étroitement le tronc dur et noueux par ses rameaux entrelacés jusqu'aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattants se serrent l'un l'autre. Adraste n'avait encore rien perdu de sa force; Télémaque n'avait pas encore toute la sienne. Adraste fait plusieurs ef-



forts pour surprendre son ennemi et pour l'ébranler. Il tâche de saisir l'épée du jeune Grec, mais en vain ; dans le moment où il la cherche, Télémaque l'enlève de terre, et le renverse sur le sable. Alors cet impie, qui avait toujours méprisé les dieux, montre une lâche crainte de la mort ; il a honte de demander la vie, et il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la désire. Il tâche d'émuouvoir la compassion de Télémaque : « Fils d'Ulysse, dit-il enfin, c'est maintenant que je connais les justes dieux ; ils me punissent comme je l'ai mérité ; il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité ; je la vois, elle me condamne. Mais qu'un roi malheureux vous fasse souvenir de votre père qui est loin d'Ithaque, et qu'il touche votre cœur. »

Télémaque, qui, le tenant sous ses genoux, avait le glaive déjà levé pour lui percer la gorge, répondit aussitôt : « Je n'ai voulu que la victoire et la paix des nations que je suis venu secourir ; je n'aime point à répandre le sang. Vivez donc, ô Adraste ! mais vivez pour réparer vos fautes ; rendez tout ce que vous avez usurpé ; rétablissez le calme et la justice sur la côte de la grande Hespérie que vous avez souillée par tant de massacres et de trahisons : vivez et devenez un autre homme. Apprenez, par votre chute, que les dieux sont justes ; que les méchants sont malheureux ; qu'ils se trompent en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité et dans le mensonge ; qu'enfin rien n'est si doux ni si heureux que la simple et constante vertu. Donnez-nous pour otage votre fils Métrodore avec douze des principaux de votre nation. »

A ces paroles, Télémaque laisse relever Adraste, et lui tend la main, sans se défier de sa mauvaise foi. Mais aussitôt Adraste lui lance un second dard fort court qu'il tenait caché : le dard était si aigu et lancé avec tant d'adresse, qu'il eût percé les armes de Télémaque si elles n'eussent été divines. En même temps, Adraste se jette derrière un arbre pour éviter la poursuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie : « Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous ; l'impie ne se sauve que par la trahison. Celui qui ne craint point les dieux craint la mort ; au contraire, celui qui les craint ne craint qu'eux. » En disant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, et fait signe aux siens, qui étaient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraste. Adraste craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pas, et veut renverser les Crétois qui se présentent à son passage ; mais tout à coup Télémaque, prompt comme la foudre que la main du père des dieux lance du haut de l'Olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi : il le saisit d'une main victorieuse ; il le renverse comme le cruel aquilon abat les tendres moissons qui dorent la campagne. Il ne l'écoute plus, quoique l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son cœur : il enfonce son glaive, et le précipite dans les flammes du noir Tartare, digne châtimement de ses crimes !

FÉNELON.



37<sup>e</sup> LECTURE.

## Funérailles d'Hippias.

Nestor et Philoctète étaient étonnés de voir Télémaque si doux, si attentif à obliger les hommes, si officieux, si secourable, si ingénieux pour prévenir tous les besoins; ils ne savaient que croire, ils ne reconnaissaient plus en lui le même homme. Ce qui les surprit davantage fut le soin qu'il prit des funérailles d'Hippias. Il alla lui-même retirer son corps sanglant et défiguré de l'endroit où il était caché sous un monceau de corps morts; il versa sur lui des larmes pieuses; il dit : « O grande ombre ! tu le sais maintenant, combien j'ai estimé ta valeur. Il est vrai que ta fierté m'avait irrité, mais tes défauts venaient d'une jeunesse ardente; je sais combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne. Nous eussions dans la suite été sincèrement unis; j'avais tort de mon côté. O dieux ! pourquoi me le ravir avant que j'aie pu le forcer de m'aimer ! »

Ensuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes, puis on prépara par son ordre un bûcher. Les grands pins, gémissant sous les coups de hache, tombent en roulant du haut des montagnes; les chênes, ces vieux enfants de la terre, qui semblaient menacer le ciel; les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes sont si vertes et si ornées d'un épais feuillage; les hêtres, qui sont l'honneur des forêts, viennent tomber sur le bord du fleuve Galèse : là s'élève avec ordre un bûcher qui ressemble à un bâtiment

régulier; la flamme commence à paraître, un tourbillon de fumée monte jusqu'au ciel.

Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent et lugubre, tenant leurs piques renversées et leurs yeux baissés; la douleur amère est peinte sur ces visages si farouches, et les larmes coulent abondamment. Puis on voyait venir Phérécyde, vieillard moins abattu par le nombre des années que par la douleur de survivre à Hippias, qu'il avait élevé depuis son enfance. Il levait vers le ciel ses mains et ses yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippias il refusait toute nourriture; le doux sommeil n'avait pu appesantir ses paupières, ni suspendre un moment sa cuisante peine; il marchait d'un pas tremblant, suivant la foule, et ne sachant où il allait. Nulle parole ne sortait de sa bouche, car son cœur était trop serré; c'était un silence de désespoir et d'abattement. Mais, quand il vit le bûcher allumé, il parut tout à coup furieux, et il s'écria : « O Hippias ! Hippias ! je ne te verrai plus ! Hippias n'est plus, et je vis encore ! O mon cher Hippias ! C'est moi cruel, moi impitoyable, qui t'ai appris à mépriser la mort ! Je croyais que tes mains fermeraient mes yeux, et que tu recueillerais mon dernier soupir ! O dieux cruels ! vous prolongez ma vie pour me faire voir la mort d'Hippias ! O cher enfant que j'ai nourri, et qui m'as coûté tant de soins, je ne te verrai plus ; mais je verrai ta mère qui mourra de tristesse en me reprochant ta mort ; je verrai ta jeune épouse frappant sa poitrine, arrachant ses cheveux, et j'en serai cause ! O chère ombre ! appelle-moi sur les rives du Styx, la lumière m'est odieuse : c'est toi seul,



mon cher Hippias, que je veux revoir, Hippias ! Hippias ! ô mon cher Hippias, je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir. »

Cependant on voyait le corps du jeune Hippias étendu, qu'on portait dans un cercueil orné de pourpre, d'or et d'argent. La mort, qui avait éteint ses yeux, n'avait pu effacer toute sa beauté, et les grâces étaient encore à demi peintes sur son visage pâle. On voyait flotter autour de son cou, plus blanc que la neige, mais penché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys ou de Ganymède, qui allaient être réduits en cendres : on remarquait dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'était écoulé, et qui l'avait fait descendre dans le royaume sombre de Pluton.

Télémaque, triste et abattu, suivait de près le corps, et lui jetait des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le jeune fils d'Ulysse ne put voir la flamme pénétrer les étoffes qui enveloppaient le corps sans répandre de nouvelles larmes. « Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias ! car je n'ose te nommer mon ami ; apaise-toi, ô ombre qui as mérité tant de gloire ! si je ne t'aimais, j'envierais ton bonheur : tu es délivré des misères où nous sommes encore, et tu en es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélas ! que je serais heureux de finir de même ! Que le Styx n'arrête point ton ombre ; que les champs Élysées lui soient ouverts ; que la renommée conserve ton nom dans tous les siècles, et que tes cendres reposent en paix ! »

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de soupirs, que toute l'armée poussa un cri : on



s'attendrissait sur Hippias, dont on racontait les grandes actions; et la douleur de sa mort, rappelant toutes ses bonnes qualités, faisait oublier les défauts qu'une jeunesse impétueuse et une mauvaise éducation lui avait donnés. Mais on était encore plus touché des sentiments tendres de Télémaque. Est-ce donc là, disait-on, ce jeune Grec si fier, si hantain, si dédaigneux, si intraitable? Le voilà devenu doux, humain, tendre. Sans doute, Minerve, qui a tant aimé son père, l'aime aussi; sans doute, elle lui a fait le plus précieux don que les dieux puissent faire aux hommes, en lui donnant, avec la sagesse, un cœur sensible à l'amitié.

Le corps était déjà consumé par les flammes. Télémaque lui-même arrosa de liqueurs parfumées les cendres encore fumantes; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, et il porta cette urne à Phalante. Celui-ci était étendu, percé de diverses blessures; et, dans son extrême faiblesse, il entrevoyait près de lui les portes sombres des enfers.

Déjà Traumaphile et Nosophuge, envoyés par le fils d'Ulysse, lui avaient donné tous les secours de leur art: ils rappelaient peu à peu son âme prête à s'envoler; de nouveaux esprits le ranimaient insensiblement; une force douce et pénétrante, un baume de vie s'insinuait de veine en veine jusqu'au fond de son cœur; une chaleur agréable le dérobaux mains glacées de la mort. En ce moment, la défaillance cessant, la douleur succéda; il commença à sentir la perte de son frère, qu'il n'avait point été jusqu'alors en état de sentir. « Hélas! disait-il, pourquoi prend-

on de si grands soins de me faire vivre? ne vaudrait-il pas mieux mourir et suivre mon cher Hippias? Je l'ai vu périr tout auprès de moi! O Hippias! la douceur de ma vie! mon frère, mon cher frère, tu n'es plus! je ne pourrai donc plus te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes! O dieux ennemis des hommes! il n'y a plus d'Hippias pour moi! est-il possible! mais n'est-ce point un songe? Non, il n'est que trop vrai. O Hippias! je t'ai perdu, je t'ai vu mourir; et il faut que je vive encore autant qu'il sera nécessaire pour te venger; je veux immoler à tes mânes le cruel Adraste, teint de ton sang. »

Pendant que Phalante parlait ainsi, les deux hommes divins tâchaient d'apaiser sa douleur, de peur qu'elle n'augmentât ses maux et n'empêchât l'effet des remèdes. Tout à coup il aperçoit Télémaque qui se présente à lui. D'abord son cœur fut combattu par deux passions contraires; il conservait un ressentiment de tout ce qui s'était passé entre Télémaque et Hippias; la douleur de la perte d'Hippias rendait ce ressentiment encore plus vif. D'un autre côté, il ne pouvait ignorer qu'il devait la conservation de sa vie à Télémaque, qui l'avait tiré sanglant et à demi mort des mains d'Adraste. Mais quand il vit l'urne d'or où étaient renfermées les cendres si chères de son frère Hippias, il versa un torrent de larmes; il embrassa d'abord Télémaque sans pouvoir lui parler, et lui dit enfin d'une voix languissante et entrecoupée de sanglots :

« Digne fils d'Ulysse, votre vertu me force à vous aimer. Je vous dois ce reste de vie qui va

s'éteindre ; mais je vous dois quelque chose qui m'est bien plus cher : sans vous, le corps de mon frère aurait été la proie des vautours ; sans vous, son ombre, privée de la sépulture, serait malheureusement errante sur les rives du Styx, et toujours repoussée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï ! O dieux ! récompensez-le, et délivrez-moi d'une vie si malheureuse. Pour vous, ô Télémaque ! rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frère, afin que rien ne manque à votre gloire. »

A ces paroles, Phalante demeura épuisé et abattu par un excès de douleur. Télémaque se tint auprès de lui sans oser lui parler, et attendant qu'il reprit ses forces. Bientôt Phalante, revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télémaque, la baisa plusieurs fois, l'arrosa de ses larmes, et dit : « O chères, ô précieuses cendres ! quand est-ce que les miennes seront renfermées avec vous dans cette même urne ? O ombre d'Hippias ! je te suis dans les enfers ; Télémaque nous vengera tous deux. »

FÉNELON.

---

### 38<sup>e</sup> LECTURE.

#### Mort d'Alexandre.

Alexandre fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu.... Pour rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où

il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur ; mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés qui lui demandaient du repos : réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur les bords de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avait tenue, et dompta tous les pays qu'il trouva sur son passage.

Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu ; mais cet empire formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir ses affaires, laissant un frère imbécile, et des enfants en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids.

Mais ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison et pour son empire, est qu'il laissait des capitaines à qui il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteraient quand il ne serait plus au monde ; pour les retenir, ou de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur, ni le tuteur de ses enfants. Il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles par des batailles sanglantes, et il expira à la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort. Son empire fut partagé, toute sa maison fut exterminée, et la Macédoine, l'ancien royaume de ses ancêtres, passa à une autre fa-

mille. Ainsi ce conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères; mais, parce qu'il avait été trop puissant, il fut la cause de la perte des siens. ET VOILA LE FRUIT GLORIEUX DE TANT DE CONQUÊTES!

BOSSUET.

---

### 39<sup>e</sup> LECTURE.

#### Mort de Jeanne d'Arc.

Jeanne fut condamnée à être brûlée vive. Quand cette dure et cruelle mort fut annoncée à la pauvre fille, elle se prit à pleurer. « Ah! j'en appelle à Dieu, le grand juge, dit-elle, des cruautés et des injustices qu'on me fait. »

« Ah! maître Pierre, dit-elle à un assesseur qui lui avait montré quelque intérêt, où serai-je aujourd'hui?—N'avez-vous pas bonne espérance en Dieu? répondit-il. — Oui, reprit-elle, Dieu aidant, j'espère bien aller en paradis. »

Par une singulière contradiction avec la sentence, on lui permit de communier; Jeanne le désirait avec ardeur.

Le 30 mai, elle monta dans la charrette du bourreau; frère Martin l'Advenu, son confesseur, et frère Isambart, qui avaient plus d'une fois réclamé justice dans le procès, étaient près d'elle. Huit cents Anglais, armés de haches, de lances et d'épées, marchaient alentour.



Dans le chemin, elle priait si dévotement et se lamentait avec tant de douceur, qu'aucun Français ne pouvait retenir ses larmes. Quelques-uns des assesseurs n'eurent pas la force de la suivre jusqu'à l'échafaud. Arrivée à la place du supplice : « Ah ! Rouen ! dit-elle, Rouen, est-ce ici que je dois mourir ? »

Ensuite elle se mit à genoux et se recommanda à Dieu, à la sainte Vierge et aux saints, surtout à saint Michel, à sainte Catherine et à sainte Marguerite. Elle laissait voir tant de ferveur, que chacun pleurait, même plusieurs Anglais. Jean de Mailly, évêque de Noyon, et quelques autres du clergé de France, descendirent de l'échafaud, ne pouvant endurer un si lamentable spectacle.

Jeanne demanda la croix ; un Anglais en fit une de deux bâtons et la lui donna. Elle la prit dévotement et la baisa ; mais elle désira avoir celle de la paroisse : on alla la querir, et elle la serra étroitement contre son cœur en continuant ses prières.

Cependant des gens de guerre, des Anglais, et même quelques capitaines commencèrent à se lasser de tant de délais : « Allons donc, prêtre, voulez-vous nous faire diner ici ? disaient les uns. Donnez-la-nous, disaient les autres, et ce sera bientôt fini. Fais ton office, » disaient-ils au bourreau.

Sans autre commandement, et avant la sentence du juge séculier, le bourreau la saisit ; elle embrassa la croix, et marcha vers le bûcher : des gendarmes anglais l'y entraînaient avec fureur.

Le bûcher était dressé sur un massif de plâtre

Lorsqu'on y fit monter Jeanne, on plaça sur sa tête une mitre où étaient écrits ces mots : *Hérétique, relapse, apostate, idolâtre*. Frère Martin l'Advenu, son confesseur, était monté sur le bûcher avec elle; il y était encore que le bourreau alluma le feu : « Jésus ! » s'écria Jeanne; et elle fit descendre le bon prêtre. « Tenez-vous en bas, dit-elle; levez la croix devant moi, que je la voie en mourant, et dites-moi de pieuses paroles jusqu'à la fin. » Elle assura encore que les *voix* venaient de Dieu, qu'elle ne croyait pas avoir été trompée, et qu'elle n'avait rien fait que par ordre de Dieu. Ainsi, protestant de son innocence et se recommandant au ciel, on l'entendit encore prier à travers la flamme; le dernier mot qu'on put distinguer fut : « Jésus ! »

Il n'y avait pas d'hommes assez durs pour retenir leurs larmes; tous les Anglais, sauf quelques gens de guerre qui continuaient à rire, étaient attendris. Les Français murmuraient que cette mort était cruelle et injuste. « Elle meurt martyre pour son vrai Seigneur; ah! nous sommes perdus; on a brûlé une sainte! Plût à Dieu que mon âme fût où est la sienne! » Tels étaient les discours qu'on tenait. Un autre avait vu le nom de Jésus écrit en lettres de flamme au-dessus du bûcher. Mais ce qui fut le plus merveilleux, c'est ce qui advint à un homme d'armes anglais. Il avait juré de porter un fagot de sa propre main au bûcher : quand il s'approcha pour faire ce qu'il avait dit, entendant la voix étouffée de Jeanne qui criait : « Jésus ! » le cœur lui manqua et on le porta en défaillance à la première taverne. Dès le soir, il alla trouver frère Isambart; se

confessa à lui, dit qu'il se repentait d'avoir tant haï la Pucelle, qu'il la tenait pour sainte femme, et qu'il avait vu son âme s'envoler des flammes vers le ciel sous la forme d'une blanche colombe. Le bourreau vint aussi se confesser le jour même, craignant de ne jamais obtenir son pardon de Dieu.

Il demeura établi dans les esprits, en France, et dans les pays chrétiens, que les Anglais avaient cruellement mis à mort cette pauvre fille par basse vengeance, par colère de leurs défaites, et en mettant leur volonté à la place de la justice.

Les Bourguignons eux-mêmes ne partageaient en rien le sentiment des Anglais, et chez eux on parla toujours de la Pucelle comme d'une fille merveilleuse, vaillante à la guerre, et qui ne méritait en rien cette horrible sentence.

DE BARANTE.

---

#### 40° LECTURE.

##### **Bataille des Francs contre les Romains.**

Le soleil du matin, s'échappant des replis d'un nuage d'or, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'Océan et les armées. La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances; les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, les yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leur crinière, frappent de leur bouche écumante leur poitrine

enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants, pour respirer les sons belliqueux. Les Romains commencent le chant de Probus :

« Quand nous aurons vaincu mille guerriers francs, combien ne vaincrons-nous pas de millions de Perses ? »

Les Grecs répètent en chœur le Pæan, et les Gaulois l'hymne des druides. Les Francs répondent à ces cantiques de mort; ils serrent leurs boucliers contre leur bouche, et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher; puis, tout à coup, poussant un cri aigu, ils entonnent le bardit à la louange de leurs héros :

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

« Nous avons lancé la francisque à deux tranchants; la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie; le corbeau nageait dans le sang des morts; tout l'Océan n'était qu'une plaie : les vierges ont pleuré longtemps !

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

« Nos pères sont morts dans les batailles; tous les vautours en ont gémi : nos pères les rassaient de carnage ! Choisissons des épouses dont le lait soit du sang, et qui remplissent de valeur le cœur de nos fils. Pharamond, le bardit est achevé, les heures de la vie s'écoulent. Nous sourirons quand il faudra mourir. »

Ainsi chantaient quarante mille barbares.

Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs

boucliers blancs en cadence, et, à chaque refrain, ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer.

Déjà les Francs sont à la portée du trait de nos troupes légères. Les deux armées s'arrêtent. Il se fait un profond silence. César, du milieu de la légion chrétienne, ordonne d'élever la cotte d'armes de pourpre, signal du combat; les archers tendent leurs arcs, les fantassins baissent leurs piques, les cavaliers tirent tous à la fois leurs épées, dont les éclairs se croisent dans les airs. Un cri s'élève du fond des légions : « Victoire à l'empereur ! » Les barbares repoussent ce cri par un affreux mugissement. La foudre éclate avec moins de fureur sur les sommets de l'Apennin; l'Etna gronde avec moins de violence lorsqu'il verse au sein des mers des torrents de feu; l'Océan bat ses rivages avec moins de fracas, quand un tourbillon, descendu par l'ordre de l'Éternel, a déchainé les cataractes de l'abîme.

Les Gaulois lancent les premiers leurs javelots contre les Francs, mettent l'épée à la main et courent à l'ennemi. L'ennemi les reçoit avec intrépidité. Trois fois ils retournent à la charge, trois fois ils viennent se briser contre le vaste corps qui les repousse : tel un grand vaisseau, voguant par un vent contraire, rejette de ses deux bords les vagues qui fuient et murmurent le long de ses flancs. Non moins braves et plus habiles que les Garlois, les Grecs font pleuvoir sur les Sicambres une grêle de flèches; et, reculant peu à peu sans rompre nos rangs, nous fatiguons les deux lignes du triangle de l'ennemi. Comme un taureau vainqueur dans cent pâturages, fier de



sa corne mutilée et des cicatrices de sa large poitrine, supporte avec impatience la piqure du taon, sous les ardeurs du midi ; ainsi les Francs, percés de nos dards, deviennent furieux à ces blessures sans vengeance et sans gloire. Transportés d'une aveugle rage, ils brisent le trait dans leur sein, se roulent par terre et se débattent dans les angoisses de la douleur.

La cavalerie romaine s'ébranle pour enfoncer les barbares. Clodion se précipite à sa rencontre. Le roi chevelu pressait une cavale stérile, moitié blanche, moitié noire, élevée parmi les troupeaux de rennes et de chevreuils, dans les haras de Pharamond. Un combat violent s'engage entre les cavaliers, sur les deux ailes des armées.

Cependant la masse effrayante de l'infanterie des barbares vient toujours roulant vers les légions. Les légions s'ouvrent, changent leur front de bataille, attaquent à grands coups de pique les deux côtés du triangle de l'ennemi. Les vélites, les Grecs et les Gaulois se portent sur le troisième côté. Les Francs sont assiégés comme une vaste forteresse. La mêlée s'échauffe ; un tourbillon de poussière rougie s'élève et s'arrête au milieu des combattants. Le sang coule comme les torrents grossis par les pluies de l'hiver, comme les flots de l'Euripe dans le détroit de l'Eubée. Le Franc, fier de ses larges blessures, qui paraissent avec plus d'éclat sur la blancheur d'un corps demi-nu, est un spectre déchainé du monument, et rugissant au milieu des morts. Au brillant éclat des armes a succédé la sombre couleur de la poussière et du carnage. Les casques sont brisés,

les panaches abattus, les boucliers fendus, les cuirasses percées. L'haleine enflammée de cent mille combattants, le souffle épais des chevaux, la vapeur des sueurs et du sang, forment sur le champ de bataille une espèce de météore que traverse de temps en temps la lueur d'un glaive, comme le trait brillant du foudre dans la livide clarté d'un orage. Au milieu des cris, des insultes, des menaces, du bruit des épées, des coups des javelots, du sifflement des flèches et des dards, du gémissement des machines de guerre, on n'entend plus la voix des chefs.

Mérovée avait fait un massacre épouvantable des Romains. On le voyait debout sur un immense chariot, avec douze compagnons d'armes, appelés ses douze pairs, qu'il surpassait de toute la tête. Au-dessus du chariot flottait une enseigne guerrière, surnommée *l'oriflamme*. Le chariot, chargé d'horribles dépouilles, était traîné par trois taureaux dont les genoux dégouttaient de sang et dont les cornes portaient des lambeaux affreux. L'héritier de l'épée de Pharamond avait l'âge, la beauté et la fureur de ce démon de la Thrace qui n'allume le feu de ses autels qu'au feu des villes embrasées.

Mérovée, rassasié de meurtres, contemplait, immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avait jonché la plaine. Ainsi se repose le lion de Numidie, après avoir déchiré un troupeau de brebis ; sa faim est apaisée, sa poitrine exhale l'odeur du carnage ; il ouvre et ferme tour à tour sa gueule fatiguée, qu'embarassent des flocons de laine : enfin il se couche au milieu des agneaux égorgés ; sa crinière, hu-

mectée d'une rosée de sang, retombe des deux côtés de son cou ; il croise ses griffes puissantes, il allonge la tête sur ses ongles, et, les yeux demi-fermés, il lèche encore les molles toisons étendues autour de lui.

Le chef des Gaulois aperçut Mérovée dans ce repos insultant et superbe. Sa fureur s'allume ; il s'avance vers le fils de Pharamond, et lui crie d'un ton ironique :

« Chef à la longue chevelure, je vais t'asseoir autrement sur le trône d'Hercule le Gaulois. Jeune brave, tu mérites d'emporter la marque du fer au palais de Teutatès. Je ne veux point te laisser languir dans une honteuse vieillesse.

— Qui es-tu ? répondit Mérovée avec un sourire amer ; es-tu d'une race noble et antique ? Esclave romain, ne crains-tu pas ma framée ?

— Je ne crains qu'une chose, repartit le Gaulois frémissant de courroux : c'est que le ciel tombe sur ma tête.

— Cède-moi la terre, dit l'orgueilleusement Sicambre.

— La terre que je te céderai, s'écria le Gaulois, tu la garderas éternellement. »

A ces mots, Mérovée, s'appuyant sur sa framée, s'élance du char par-dessus les taureaux, tombe à leurs têtes, et se présente au Gaulois qui venait à lui.

Toute l'armée s'arrête pour regarder le combat des deux chefs. Le Gaulois fond l'épée à la main sur le jeune Franc, le presse, le frappe, le blesse à l'épaule, et le contraint de reculer jusque sous les cornes des taureaux. Mérovée, à son tour, lance son angon, qui, par ses deux fers

recourbés s'engage dans le bouclier du Gaulois. Au même instant, le fils de Clodion bondit comme un léopard, met le pied sur le javelot, le presse de son poids, le fait descendre vers la terre et abaisse avec lui le bouclier de son ennemi. Ainsi forcé de se découvrir, l'infortuné Gaulois montre la tête. La hache de Mérovée part, siffle, vole et s'enfonce dans le front du Gaulois, comme la cognée du bûcheron dans la cime d'un pin. La tête du guerrier se partage; sa cervelle se répand des deux côtés, ses yeux roulent à terre. Son corps reste encore un moment debout, étendant des mains convulsives, objet d'épouvante et de pitié.

A ce spectacle, les Gaulois poussent un cri de douleur. Leur chef était le dernier descendant de ce Vercingétorix qui balança si longtemps la fortune de Jules. Il semblait que, par cette mort, l'empire des Gaules, en échappant aux Romains, passait aux Francs. Ceux-ci, pleins de joie, entourent Mérovée, l'élèvent sur un bouclier et le proclament roi avec ses pairs, comme le plus brave des Sicambres. L'épouvante commence à s'emparer des légions. Constance, qui, du milieu du corps de réserve, suivait de l'œil les mouvements des troupes, aperçoit le découragement des cohortes. Il se tourne vers la légion chrétienne : « Braves soldats, la fortune de Rome est entre vos mains; marchons à l'ennemi ! »

Aussitôt les fidèles abaissent devant César leurs aigles surmontées de l'étendard du salut. Victor commande : la légion s'ébranle et descend en silence de la colline. Chaque soldat porte sur son bouclier une croix entourée de ces mots :

« Tu vaincras par ce signe. » Tous les centurions étaient des martyrs couverts des cicatrices du fer et du feu : que pouvait contre de tels hommes la crainte des blessures et de la mort ? O touchante fidélité ! ces guerriers allaient répandre pour leurs princes les restes d'un sang dont ces princes avaient presque tari la source ! Aucune frayeur, mais aussi aucune joie ne paraissait sur le visage des héros chrétiens. Leur valeur tranquille était pareille à un lis sans tache. Lorsque la légion s'avança dans la plaine, les Francs se sentirent arrêtés au milieu de leur victoire. Ils ont conté qu'ils voyaient à la tête de cette légion une colonne de feu et de nuées, et un cavalier vêtu de blanc, armé d'une lance et d'un bouclier d'or. Les Romains, qui fuyaient, tournent le visage ; l'espérance revient au cœur du plus faible et du moins courageux : ainsi, après un orage de nuit, quand le soleil du matin reparait dans l'orient, le laboureur rassuré admire l'astre qui répand un doux éclat sur la nature ; sous les lierres de la cabane antique, le jeune passereau pousse des cris de joie ; le vieillard vient s'asseoir sur le seuil de la porte, il entend des bruits charmants au-dessus de sa tête, et il bénit l'Éternel.

A l'approche des soldats du Christ, les barbares serrent leurs rangs, les Romains se rallient. Parvenue sur le champ de bataille, la légion s'arrête, met un genou en terre, et reçoit de la main d'un ministre de paix la bénédiction du Dieu des armées. Constance lui-même ôte sa couronne de laurier et s'incline. La troupe sainte se relève, et, sans jeter ses javelots, elle marche l'épée haute à l'ennemi. Le combat recommence de toutes parts.



La légion chrétienne ouvre une large brèche dans les rangs des barbares : Romains, Grecs, Gaulois, nous entrons tous à la suite de Victor dans l'enceinte des Francs rompus. Aux attaques d'une armée disciplinée succèdent des combats à la manière des héros d'Iliou. Mille groupes de guerriers se heurtent, se choquent, se pressent, se repoussent ; partout règnent la douleur, le désespoir et la fuite. Filles des Francs, c'est en vain que vous préparez le baume des plaies que vous ne pouvez guérir ! L'un est frappé au cœur du fer d'une javeline, et sent s'échapper de ce cœur les images chères et sacrées de la patrie ; l'autre a les deux bras brisés d'un coup de massue, et ne pressera plus sur son sein le fils qu'une épouse porte encore à la mamelle. Celui-ci regrette son palais, celui-là sa chaumière ; le premier ses plaisirs, le second ses douleurs : car l'homme s'attache à la vie autant par ses misères que par ses prospérités. Ici, environné de ses compagnons, un soldat païen expire en vomissant des imprécations contre César et contre les dieux ; là, un soldat chrétien meurt isolé, d'une main retenant ses entrailles, de l'autre pressant un crucifix, et priant Dieu pour son empereur. Les Sicambres, tous frappés par devant et couchés sur le dos, conservaient dans la mort un air si farouche, que le plus intrépide osait à peine les regarder.

Je ne vous oublierai pas, couple généreux, jeunes Francs que je rencontrai au milieu du champ de carnage ! Ces fidèles amis, plus tendres que prudents, afin d'avoir dans le combat la même destinée, s'étaient attachés ensemble par

une chaîne de fer. L'un était tombé mort sous la flèche d'un Crétois ; l'autre, atteint d'une blessure cruelle, mais encore vivant, se tenait à demi soulevé auprès de son frère d'armes. Il lui disait : « Guerrier, tu dors après les fatigues de la bataille. Tu n'ouvriras plus les yeux à ma voix ; mais la chaîne de notre amitié n'est point rompue ; elle me retient à tes côtés. »

En achevant ces mots, le jeune Franc s'incline et meurt sur le corps de son ami. Leurs belles chevelures se mêlent et se confondent comme les flammes ondoyantes d'un double trépied qui s'éteint sur un autel, comme les rayons humides et tremblants de l'étoile des Gémeaux, qui se couche dans la mer. Le trépas ajoute ses chaînes indestructibles aux liens qui unissaient les deux amis.

Cependant les bras fatigués portent des coups ralentis ; les clameurs deviennent plus déchirantes et plus plaintives. Tantôt une gande partie des blessés, expirant à la fois, laisse régner un affreux silence ; tantôt la voix de la douleur se ranime et monte en longs accents vers le ciel. On voit errer des chevaux sans maîtres, qui bondissent et s'abattent sur des cadavres ; quelques machines de guerre abandonnées brûlent çà et là comme les torches de ces immenses funérailles.

La nuit vint couvrir de son obscurité ce théâtre des fureurs humaines. Les Francs vaincus, mais toujours redoutables, se retirèrent dans l'enceinte de leurs chariots. Cette nuit, si nécessaire à notre repos, ne fut pour nous qu'une nuit d'alarmes : à chaque instant nous craignions d'être attaqués. Les barbares jetaient des cris qui ressemblaient aux hurlements des bêtes féroces. Ils pleuraient

les braves qu'ils avaient perdus, et se préparaient eux-mêmes à mourir. Nous n'osions ni quitter nos armes ni allumer des feux. Les soldats romains frémissaient, se cherchaient dans les ténèbres ; ils s'appelaient ; ils se demandaient un peu de pain ou d'eau ; ils pansaient leurs blessures avec leurs vêtements déchirés. Les sentinelles se répondaient en se renvoyant de l'une à l'autre le cri des veilles.

Tous les chefs des Crétois avaient été tués. Le sang de Philopœmen paraissait à mes compagnons d'un favorable augure ; ils m'avaient nommé leur commandant. En attirant sur moi les efforts de l'ennemi, j'avais eu le bonheur de sauver la légion de fer d'une entière destruction. La confirmation de mon grade, une couronne de chêne et les éloges de Constance, avaient été le prix de ce hasard heureux. A la tête des troupes légères, je touchais presque au camp des barbares, et j'attendais avec impatience le retour de l'aurore ; mais cette aurore nous découvrit un spectacle qui surpassait en horreur tout ce que nous avions vu jusqu'alors.

Les Francs, pendant la nuit, avaient coupé les têtes des cadavres romains, et les avaient plantées sur des piques devant leur camp, le visage tourné vers nous. Un énorme bûcher, composé de selles de chevaux et de boucliers brisés, s'élevait au milieu du camp. Le vieux Pharamond, roulant des yeux terribles, et livrant au souffle du matin sa longue chevelure blanche, était assis au haut du bûcher. Au bas paraissaient Clodion et Mérovée : ils tenaient à la main, en guise de torche, l'hast enflammé de deux piques rompues, prêts à

mettre le feu au trône funèbre de leur père, si les Romains parvenaient à forcer le retranchement des chariots.

Nous restons muets d'étonnement et de douleur; les vainqueurs semblent vaincus par tant de barbarie et tant de magnanimité; les larmes coulent de nos yeux à la vue des têtes sanglantes de nos compagnons d'armes; chacun se rappelle que ces bouches muettes et décolorées prononçaient encore la veille les paroles de l'amitié! Bientôt à ce mouvement de regret succède la soif de la vengeance. On n'attend point le signal de l'assaut: rien ne peut résister à la fureur du soldat; les chariots sont brisés, le camp est ouvert, on s'y précipite. Alors se présente un nouvel ennemi: les femmes des barbares, vêtues de robes noires, s'élancent au-devant de nous, se percent de nos armes ou cherchent à les arracher de nos mains: les unes arrêtent par la barbe le Sicambre qui fuit et le ramènent au combat; les autres, comme des Bacchantes enivrées, déchirent leurs époux et leurs pères; plusieurs étouffent leurs enfants et les jettent sous les pieds des hommes et des chevaux; plusieurs, se passant au coup un lacet fatal, s'attachent aux cornes des bœufs, et s'étranglent en se faisant traîner misérablement. Une d'entre elles s'écrie du milieu de ses compagnes: « Romains, tous vos présents n'ont point été funestes! Si vous nous avez apporté le fer qui enchaîne, vous nous avez donné le fer qui délivre! » Et elle se frappe d'un poignard.

C'en était fait des peuples de Pharamond, si le ciel, qui leur garde peut-être de grandes destinées, n'eût sauvé le reste de leurs guerriers. Un



rent impétueux se lève entre le nord et le couchant; les flots s'avancent sur les grèves; on voit venir, écumante et limoneuse, une de ces marées d'équinoxe qui, dans ces climats, semblent jeter l'Océan tout entier hors de son lit. La mer, comme un puissant allié des barbares, entre dans le camp des Francs pour en chasser les Romains. Les Romains reculent devant l'armée des flots: les Francs reprennent courage, ils croient que le monstre marin, père de leur jeune prince, est sorti de ses grottes azurées pour les secourir. Ils profitent de notre désordre; ils nous repoussent, ils nous pressent; ils secondent les efforts de la mer. Une scène extraordinaire frappe les yeux de toutes parts: là, les bœufs épouvantés nagent avec les chariots qu'ils entraînent; ils ne laissent voir au-dessus des vagues que leurs cornes recourbées, et ressemblent à une multitude de fleuves qui auraient apporté eux-mêmes leurs tributs à l'Océan; ici les Saliens mettent à flot leurs bateaux de cuir, et nous frappent à coups de rame et d'aviron. Mérovée s'était fait une nacelle d'un large bouclier d'osier: porté sur cette conque guerrière, il nous poursuivait escorté de ses pairs, qui bondissaient autour de lui comme des Tritons. Pleines d'une joie insensée, les femmes battaient des mains et bénissaient les flots libérateurs. Partout la lame croissante se brise et jaillit contre les armes; partout disparaît le cavalier qui se noie, le fantassin qui n'a plus que son épée hors de l'eau; des cadavres, qui paraissent se ranimer, roulent avec les algues, le sable et le limon.

CHATEAUBRIAND.



41<sup>e</sup> LECTURE.**Bataille de Rocroi.**

A la nuit, qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, le duc d'Enghien reposa le dernier; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole ou à la victoire ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups.

Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants, trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut

céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés; le prince l'a prévenu : les bataillons enfoncés demandent quartier; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat.

Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque; leur effroyable décharge met les nôtres en furie. On ne voit plus que carnage; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux que dans les bras du vainqueur! De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines! mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments, à la journée de Rocroy, en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou, et, sur le champ de bataille, il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là, on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la

France en repos, et un règne qui devait être si beau commencé par un si heureux présage.

BOSSUET.

---

## 42<sup>e</sup> LECTURE.

### Bataille de Fribourg.

Arrêtez ici vos regards. Il se prépare contre le prince quelque chose de plus formidable qu'à Rocroy; et, pour éprouver sa vertu, la guerre va épuiser toutes ses inventions et tous ses efforts. Quel objet se présente à mes yeux? Ce n'est pas seulement des hommes à combattre, c'est des montagnes inaccessibles; c'est des ravines et des précipices, d'un côté; c'est, de l'autre, un bois impénétrable, dont le fond est un marais, et derrière des ruisseaux, de prodigieux retranchements; c'est partout des forts élevés et des forêts abattues que traversent des chemins affreux; et au dedans c'est Mercy avec ses braves Bavares, enflés de tant de succès et de la prise de Fribourg; Mercy, qu'on ne vit jamais reculer dans les combats; Mercy, que le prince de Condé et le vigilant Turenne n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier, et à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avait perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins, comme s'il eût assisté à leurs conseils. Ici donc, durant huit jours, et à quatre attaques différentes, on vit tout ce qu'on peut soutenir et entreprendre

à la guerre. Nos troupes semblent rebutées autant par la résistance des ennemis que par l'effroyable disposition des lieux, et le prince se vit quelque temps comme abandonné. Mais, comme un autre Machabée, « son bras ne l'abandonna pas, et son courage, irrité par tant de périls, vint à son secours. » On ne l'eut pas plutôt vu pied à terre forcer le premier ces inaccessibles hauteurs, que son ardeur entraîna tout après elle. Mercy voit sa perte assurée ; ses meilleurs régiments sont défaits ; la nuit sauve les restes de son armée. Mais, que des pluies excessives s'y joignent encore, afin que nous ayons à la fois, avec tout le courage et tout l'art, toute la nature à combattre. Quelque avantage que prenne un ennemi habile autant que hardi, et dans quelque affreuse montagne qu'il se retranche de nouveau, poussé de tous côtés, il faut qu'il laisse en proie au duc d'Enghien non-seulement son canon et son bagage, mais encore tous les environs du Rhin. Voyez comme tout s'ébranle : Philipsbourg est aux abois en dix jours, malgré l'hiver qui approche ; Philipsbourg, qui tint si longtemps le Rhin captif sous nos lois, et dont le plus grand des rois a si glorieusement réparé la perte. Worms, Spire, Mayence, Landau, vingt autres places de nom ouvrent leurs portes. Mercy ne peut les défendre, et ne paraît plus devant son vainqueur. Ce n'est pas assez : il faut qu'il tombe à ses pieds, digne victime de sa valeur ; Nordlingue en verra la chute. Il y sera décidé qu'on ne tient non plus devant les Français en Allemagne qu'en Flandre, et on devra tous ces avantages au même prince. Dieu, pro-

tecteur de la France et d'un roi qu'il a destiné à ses grands ouvrages, l'ordonne ainsi.

BOSSUET.

---

### 43<sup>e</sup> LECTURE.

#### Turenne.

Ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme : tout le monde en était plein pendant sa vie, et vous pouvez penser ce que fait sa perte par-dessus ce qu'on était déjà ; enfin ne croyez point que cette mort soit ici comme celle des autres. Vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira, sans croire que la dose de votre douleur l'emporte sur la nôtre. Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avait pour lui : il n'est tombé dans la tête de personne qu'elle ne fût pas en bon état ; on ne saurait comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur ; sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême : chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il était plein, sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes ; une charité généreuse et chrétienne. Il y avait de jeunes soldats qui s'impatientsaient un peu dans les marais, où ils étaient dans l'eau jusqu'aux genoux ; et les vieux soldats leur disaient : « Quoi ! vous vous plaignez ? on voit bien



que vous ne connaissez pas M. de Turenne. Il est plus fâché que nous quand nous sommes mal; il ne songe, à l'heure qu'il est, qu'à nous tirer d'ici; il veille quand nous dormons; c'est notre père: on voit bien que vous êtes jeunes; et ils les rassuraient ainsi. Tout ce que je vous mande est vrai. Je reviens à son âme: c'est donc une chose à remarquer que nul ne s'est avisé de douter que Dieu ne l'eût reçue à bras ouverts comme une des plus belles et des meilleures âmes qui soient jamais sorties de ses mains.

MME DE SÉVIGNÉ.

---

#### 44<sup>e</sup> LECTURE.

##### Cromwell

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance; mais au reste, si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; enfin un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir! Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples et de prévaloir contre les rois; car,

comme il eut aperçu que dans ce mélange infini de sectes, qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière était le charme qui possédait les esprits, il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours sans regarder qu'ils allaient à la servitude, et leur subtil conducteur, qui en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires dont la vertu était indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers.

BOSSUET.



## SUJETS RELIGIEUX.

45<sup>e</sup> LECTURE.**Spectacle général de l'univers.**

Il est un Dieu : les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. L'homme seul a dit : Il n'y a point de Dieu.

Il n'a donc jamais, l'athée, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou, dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre ? La nature est-elle si loin de lui qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard ? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait ?

Ceux qui ont admis la beauté de la nature comme preuve d'une intelligence supérieure, auraient dû faire remarquer une chose qui agrandit prodigieusement la sphère des merveilles ; c'est que le mouvement et le repos, les ténèbres et la lumière, les saisons, la marche des astres, qui varient les décorations du monde, ne sont pourtant successifs qu'en apparence, et sont permanents en réalité. La scène qui s'efface pour nous,

se colore pour un autre peuple ; ce n'est pas le spectacle, c'est le spectateur qui change. Réunissez donc en un même moment, par la pensée, les plus beaux accidents de la nature ; supposez que vous voyez à la fois toutes les heures du jour et toutes les saisons, un matin de printemps et un matin d'automne, une nuit semée d'étoiles et une nuit couverte de nuages, des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépouillées par les frimas, des champs dorés par les moissons, vous aurez alors une idée juste du spectacle de l'univers. Tandis que vous admirez ce soleil qui se plonge sous les voûtes de l'occident, un autre observateur le regarde sortir des régions de l'aurore. Par quelle inconcevable magie ce vieil astre, qui s'endort fatigué et brûlant dans la pourpre du soir, est-il, en ce moment même, ce jeune astre qui s'éveille, humide de rosée, dans les voiles blanchissantes de l'aube ? A chaque moment de la journée, le soleil se lève, brille à son zénith, et se couche sur le monde.

CHATEAUBRIAND.

---

#### 46<sup>e</sup> LECTURE.

**L'infiniment grand et l'infiniment petit.**

La première chose qui s'offre à l'homme, quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire une certaine portion de matière qui lui est propre : mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui, et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnaître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent; qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat à l'égard de celui que les astres, qui roulent dans le firmament, embrassent.

Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre; elle se lassera plus tôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes auprès de la réalité des choses. C'est une sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin, c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Mais, pour présenter à l'homme un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche, dans ce qu'il connaît, les choses les plus délicates. Qu'un cirron, par exemple, lui offre, dans la petitesse de son corps, des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines, des humeurs dans le sang, des vapeurs dans ses gouttes; que, divisant encore ses dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours, il pensera peut-être



que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau.

Je veux lui peindre non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature dans l'enceinte de cet atome imperceptible. Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue; car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était point perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein de tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout à l'égard de la dernière petitesse, où l'on ne peut arriver?

PASCAL.

---

## 47<sup>e</sup> LECTURE.

**Existence de Dieu. — Preuves physiques.**

### DE LA TERRE.

Qui est-ce qui a suspendu ce globe de la terre, qui est immobile? qui est-ce qui en a posé les fondements? Rien n'est, ce semble, plus vil qu'elle; les plus malheureux la foulent aux pieds. Mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne les plus grands trésors. Si elle était plus dure, l'homme ne pourrait en ouvrir le sein pour la cultiver; si elle était moins dure, elle ne pourrait le porter; il enfoncerait partout, comme il enfonce dans le sable ou dans un bourbier. C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux.

Cette masse informe, vile et grossière, prend

toutes les formes les plus diverses, et elle seule devient tour à tour tous les biens que nous leur demandons : cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui charment les yeux ; en une seule année, elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités en faveur des hommes. Rien ne l'épuise : plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée : elle ne ressent aucune vieillesse ; ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein : tout vieillit, excepté elle seule ; elle se rajeunit chaque année au printemps.

Elle ne manque jamais aux hommes ; mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes, en négligeant de la cultiver ; c'est par leur paresse et par leurs désordres qu'ils laissent croître les ronces et les épines en la place des vendanges et des moissons : ils se disputent un bien qu'ils laissent perdre. Les conquérants laissent en friche la terre pour la possession de laquelle ils ont fait périr tant de milliers d'hommes, et ont passé leur vie dans une si terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et incultes ; et ils renversent le genre humain pour un coin de cette terre si négligée. La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait cent fois plus d'hommes qu'elle n'en nourrit. L'inégalité même des terrains, qui paraît d'abord un défaut, se tourne en ornement et en utilité. Les montagnes se sont élevées et les vallons sont descendus en la place que le Seigneur leur a marquée.

Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil, ont leurs avantages. Dans ces profondes vallées, on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux; auprès d'elles s'ouvrent de vastes campagnes, revêtues de riches moissons. Ici des coteaux s'élèvent comme un amphithéâtre, et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers; là de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusque dans les nues, et les torrents qui en tombent sont les sources des rivières. Les rochers, qui montrent leur cime escarpée, soutiennent la terre des montagnes, comme les os du corps humain en soutiennent les chairs. Cette variété fait le charme des paysages, et en même temps elle satisfait aux divers besoins des peuples. Il n'y a point de terroir si ingrat qui n'ait quelque propriété.

#### DE L'EAU.

Regardons maintenant ce qu'on appelle l'eau; c'est un corps liquide, clair et transparent. D'un côté, il coule; il échappe, il s'enfuit; de l'autre, il prend toutes les formes des corps qui l'environnent, n'en ayant aucune par lui-même. Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle deviendrait une espèce d'air; toute la face de la terre serait sèche et stérile; il n'y aurait que des animaux volatiles; nulle espèce d'animaux ne pourrait nager, nul poisson ne pourrait vivre; il n'y aurait aucun commerce par la navigation. Quelle main industrieuse a su épaisir l'eau en subtilisant l'air, et distinguer si bien ces deux espèces de corps fluides? Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle ne

pourrait plus soutenir ces prodigieux édifices flottants qu'on nomme vaisseaux; les corps les moins pesants s'enfonceraient d'abord dans l'eau. Qui est-ce qui a pris le soin de choisir une si juste configuration de parties et un degré si précis de mouvement, pour rendre l'eau si fluide, si insinuante, si propre à échapper, si incapable de toute consistance, et néanmoins si forte pour porter, et si impétueuse pour entraîner les plus pesantes masses?

Elle est docile : l'homme la mène comme un cavalier mène son cheval, sur la pointe des rênes; il la distribue comme il lui plaît; il l'élève sur les montagnes escarpées, et se sert de son poids même pour lui faire faire des chutes qui la font remonter autant qu'elle est descendue. Mais l'homme, qui mène les eaux avec tant d'empire, est à son tour mené par elles. L'eau est une des plus grandes forces mouvantes que l'homme sache employer pour suppléer à ce qui lui manque, dans les arts les plus nécessaires, par la petitesse et la faiblesse de son corps. Mais ces eaux qui, nonobstant leur fluidité, sont des masses si pesantes, ne laissent pas de s'élever au-dessus de nos têtes, et d'y demeurer longtemps suspendues.

Voyez-vous ces nuages qui volent comme sur les ailes des vents? S'ils tombaient tout à coup par de grosses colonnes d'eaux rapides comme des torrents, ils submergeraient et détruiraient tout dans l'endroit de leur chute, et le reste des terres demeurerait aride. Quelle main les tient dans ces réservoirs suspendus, et ne leur permet de tomber que goutte à goutte, comme si on les



distillait par un arrosoir ? D'où vient qu'en certains pays chauds, où il ne pleut presque jamais, les rosées de la nuit sont si abondantes qu'elles suppléent au défaut de la pluie; et qu'en d'autres pays, tels que les bords du Nil ou du Gange, l'inondation régulière des fleuves, en certaines saisons, pourvoit, à point nommé, aux besoins des peuples pour arroser les terres ! Peut-on imaginer des mesures mieux prises pour rendre les pays fertiles ?

Ainsi l'eau désaltère non-seulement les hommes, mais encore les campagnes arides; et celui qui nous a donné ce corps fluide, l'a distribué avec soin sur la terre, comme les canaux d'un jardin. Les eaux tombent des hautes montagnes où leurs réservoirs sont placés; elles s'assemblent en gros ruisseaux dans les vallées : les rivières serpentent dans les vastes campagnes pour les mieux arroser; elles vont enfin se précipiter dans la mer, pour en faire le centre du commerce de toutes les nations.

Cet Océan, qui semble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation, est au contraire, le rendez-vous de tous les peuples, qui ne pourraient aller par terre d'un bout du monde à l'autre qu'avec des fatigues, des longueurs et des dangers incroyables. C'est par ce chemin sans traces, au travers des abîmes, que l'ancien monde donne la main au nouveau, et que le nouveau prête à l'ancien tant de commodités et de richesses. Les eaux, distribuées avec tant d'art, font une circulation dans la terre comme le sang circule dans le corps humain.

Mais, outre cette circulation perpétuelle de



l'eau, il y a encore le flux et le reflux de la mer. Ne cherchons point les causes de cet effet si mystérieux. Ce qui est certain, c'est que la mer vous porte et vous reporte précisément aux mêmes lieux à certaines heures. Qui est-ce qui la fait se retirer, et puis revenir sur ses pas avec tant de régularité? Un peu plus, un peu moins de mouvement dans cette masse fluide déconcerterait toute la nature; un peu plus de mouvement dans les eaux qui remontent inonderait des royaumes entiers. Qui est-ce qui a su prendre des mesures si justes dans des corps immenses? Qui est-ce qui a su éviter le trop et le trop peu? Quel doigt a marqué à la mer la borne immobile qu'elle doit respecter dans la suite de tous les siècles, en lui disant : « Là vous viendrez briser l'orgueil de vos vagues? »

Mais ces eaux si coulantes deviennent tout à coup, pendant l'hiver, dures comme des rochers; les sommets des hautes montagnes ont même, en tout temps, des glaces et des neiges, qui sont la source des rivières, et qui, abreuvant les pâturages, les rendent plus fertiles. Ici les eaux sont douces, pour désaltérer l'homme; là elles ont un sel qui assaisonne et rend incorruptible nos aliments. Enfin, si je lève la tête, j'aperçois, dans les nues qui volent au-dessus de nous, des espèces de mers suspendues, pour tempérer l'air, pour arrêter les rayons enflammés du soleil, et pour arroser la terre quand elle est trop sèche. Quelle main a pu suspendre sur nos têtes ces grands réservoirs d'eau! Quelle main prend soin de ne les laisser jamais tomber que par des pluies modérées?

## DE L'AIR.

Après avoir considéré les eaux, appliquons-nous à examiner d'autres masses encore plus étendues. Voyez-vous ce qu'on nomme l'air ? C'est un corps si pur, si subtil et si transparent, que les rayons des astres, situés dans une distance presque infinie de nous, le percent tout entier, sans peine et en un seul instant, pour venir éclairer nos yeux. Un peu moins de subtilité dans ce corps fluide nous aurait dérobé le jour, ou ne nous aurait laissé tout au plus qu'une lumière sombre et confuse, comme quand l'air est plein de brouillards épais. Nous vivons plongés dans des abîmes d'air, comme les poissons dans les abîmes d'eau. De même que l'eau, si elle se subtilisait, deviendrait une espèce d'air qui ferait mourir les poissons, l'air, de son côté, nous ôterait la respiration s'il devenait plus épais et plus humide : alors nous nous noierions dans les flots de cet air épaissi, comme un animal terrestre se noie dans la mer.

Qui est-ce qui a purifié avec tant de justesse cet air que nous respirons ? S'il était plus épais, il nous suffoquerait ; comme, s'il était plus subtil, il n'aurait pas cette douceur qui fait une nourriture continuelle du dedans de l'homme : nous éprouverions partout ce qu'on éprouve sur le sommet des montagnes les plus hautes, où la subtilité de l'air ne fournit rien d'assez humide et d'assez nourrissant pour les poumons. Mais quelle puissance invisible excite et apaise si soudainement les tempêtes de ce grand corps

fluide ? Celles de la mer n'en sont que les suites. De quel trésor sont tirés les vents qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui tempèrent la rigueur des hivers, et qui changent, en un instant, la face du ciel ? Sur les ailes de ces vents, volent les nues, d'un bout de l'horizon à l'autre. On sait que certains vents règnent en certaines mers, dans des saisons précises ; ils durent un temps réglé, et il leur en succède d'autres, comme tout exprès, pour rendre les navigations commodés et régulières. Pourvu que les hommes soient patients et aussi ponctuels que les vents, ils feront sans peine les plus longues navigations.

#### DU FEU.

Voyez-vous ce feu qui paraît allumé dans les astres, qui répand partout sa lumière ? Voyez-vous cette flamme que certaines montagnes vomissent, et que la terre nourrit de soufre dans ses entrailles ? Ce même feu demeure paisiblement caché dans les veines des cailloux, et il y attend à éclater jusqu'à ce que le choc d'un autre corps l'excite, pour ébranler les villes et les montagnes. L'homme a su l'allumer et l'attacher à tous ses usages, pour plier les plus durs métaux, et pour nourrir avec du bois, jusque dans les climats les plus glacés, une flamme qui lui tienne lieu de soleil, quand le soleil s'éloigne de lui. Cette flamme se glisse subtilement dans toutes les semences ; elle est comme l'âme de tout ce qui vit ; elle consume tout ce qui est impur, et renouvelle ce qu'elle a purifié. Le feu prête sa force aux hommes trop faibles, il enlève tout à

coup les édifices et les rochers. Mais veut-on le borner à un usage plus modéré, il réchauffe l'homme, et il cuit ses aliments. Les anciens, admirant le feu, ont cru que c'était un trésor céleste que l'homme avait dérobé aux dieux.

FÉNELON.

---

## 48<sup>e</sup> LECTURE.

### **Admirable structure du corps humain.**

Nous venons de voir que notre corps devait être composé de beaucoup d'organes capables de recevoir les impressions des objets, et d'exercer des mouvements proportionnés à ces impressions.

Ce dessein est parfaitement exécuté. Tout est ménagé, dans le corps humain, avec un artifice merveilleux. Le corps reçoit de tous côtés les impressions des objets sans en être blessé. On lui a donné des organes pour éviter ce qui l'offense ou le détruit, et les corps environnants qui font sur lui ce mauvais effet, font encore celui de lui causer de l'éloignement. La délicatesse des parties, quoiqu'elle aille à une finesse inconcevable, s'accorde avec la force et la solidité. Le jeu des ressorts n'est pas moins aisé que ferme : à peine sentons-nous battre notre cœur, nous qui sentons les moindres mouvements du dehors, si peu qu'ils viennent à nous ; les artères vont, le sang circule, les esprits coulent, toutes les parties s'incorporent leur nourriture sans troubler notre

sommeil, sans distraire nos pensées, sans exciter tant soit peu notre sentiment : tant Dieu a mis de règle et de proportion, de délicatesse et de douceur, dans de si grands mouvements !

Ainsi nous pouvons dire avec assurance que, de toutes les proportions qui se trouvent dans les corps, celles du corps organique sont les plus parfaites et les plus palpables.

Tant de parties si bien arrangées et si propres aux usages pour lesquels elles sont faites : la disposition des valvules, le battement du cœur et des artères, la délicatesse des parties du cerveau et la variété de ses mouvements, d'où dépendent tous les autres, la distribution du sang et des esprits, les effets différents de la respiration, qui ont un si grand usage dans les corps ; tout cela est d'une économie, et, s'il est permis d'user de ce mot, d'une mécanique si admirable, qu'on ne la peut voir sans ravissement, ni assez admirer la sagesse qui en a établi les règles.

Il n'y a guère de machines qu'on ne trouve dans le corps humain. Pour sucer quelque liqueur, les lèvres servent de tuyau et la langue sert de piston. Au poumon est attachée la trachée-artère, comme une espèce de flûte douce d'une fabrique particulière, qui, s'ouvrant plus ou moins, modifie l'air et diversifie les tons. La langue est un archet qui, battant sur les dents et sur le palais, en tire des sons exquis. L'œil a ses humeurs et son cristallin ; les réfractions s'y ménagent avec plus d'art que dans les verres les mieux taillés ; il a aussi sa prunelle, qui se dilate et se resserre ; tout son globe s'allonge ou s'aplatit, selon l'axe de la vision, pour s'ajuster



aux distances, comme les lunettes à longue vue. L'oreille a son tambour, où une peau aussi délicate que bien tendue résonne au mouvement d'un petit marteau que le moindre bruit agite; elle a, dans un os fort dur, des cavités pratiquées pour faire retentir la voix de la même sorte qu'elle retentit parmi les rochers et dans les échos. Les vaisseaux ont leurs soupapes ou valvules tournées en tous sens; les os et les muscles ont leurs poulies et leurs leviers. Les proportions qui font et les équilibres et les multiplications des forces mouvantes y sont observées dans une justesse où rien ne manque. Toutes les machines sont simples; le jeu en est si aisé et la structure si délicate, que toute autre machine est grossière en comparaison.

A rechercher de près les parties, on y voit de toutes sortes de tissus; rien n'est mieux filé, rien n'est mieux passé, rien n'est serré plus exactement.

Nul ciseau, nul tour, nul pinceau ne peut approcher de la tendresse avec laquelle la nature tourne et arrondit ses sujets.

Tout ce que peut faire la séparation et le mélange des liqueurs, leur précipitation, leur digestion, leur fermentation et le reste, est pratiqué si habilement dans le corps humain, qu'auprès de ces opérations la chimie la plus fine n'est qu'une ignorance très-grossière.

On voit à quel dessein chaque chose a été faite; pourquoi le cœur, pourquoi le cerveau, pourquoi les esprits, pourquoi la bile, pourquoi les autres humeurs. Qui voudra dire que le sang n'est pas fait pour nourrir l'animal? que l'estomac et les

eaux qu'il jette par ses glandes ne sont pas faits pour préparer par la digestion la formation du sang? que les artères et les veines ne sont pas faites de la manière qu'il faut pour le contenir, pour le porter partout, pour le faire circuler continuellement? que le cœur n'est pas fait pour donner le branle à cette circulation? Qui voudra dire que la langue et les lèvres, avec leur prodigieuse mobilité, ne sont pas faites pour former la voix en mille sortes d'articulations, ou que la bouche n'a pas été mise à la place la plus convenable pour transmettre la nourriture à l'estomac? que les dents n'y sont pas placées pour rompre cette nourriture et la rendre capable d'entrer? que les eaux qui coulent dessus ne sont pas propres à la ramollir et ne viennent pas pour cela à point nommé; ou que ce n'est pas pour ménager les organes et la place, que la bouche est pratiquée de manière que tout y sert également à la nourriture et à la parole? Qui voudra dire ces choses fera mieux de dire qu'un bâtiment n'est pas fait pour loger, et que ses appartements, ou engagés ou dégagés, ne sont pas construits pour la commodité de la vie ou pour faciliter les ministères nécessaires; en un mot, il sera un insensé qui ne mérite pas qu'on lui parle.

Si ce n'est peut-être qu'il faille dire que le corps humain n'a point d'architecte parce qu'on n'en voit pas l'architecte avec les yeux, et qu'il ne suffit pas de trouver tant de raison et tant de dessein dans la disposition pour entendre qu'il n'est pas fait sans raison et sans dessein.

Plusieurs choses font remarquer combien

est grand et profond l'artifice dont il est construit.

Les savants et les ignorants, s'ils ne sont tout à fait stupides, sont également saisis d'admiration en le voyant. Tout homme qui le considère par lui-même trouve faible tout ce qu'il a ouï dire ; et un seul regard lui en dit plus que tous les discours et tous les livres.

Depuis tant de temps qu'on regarde et qu'on étudie curieusement le corps humain, quoiqu'on sente que tout y a sa raison, on n'a pu encore parvenir à en pénétrer le fond. Plus on considère, plus on trouve de choses nouvelles plus belles que les premières, que l'on avait tant admirées ; et, quoiqu'on trouve très-grand ce qu'on a déjà découvert, on voit que ce n'est rien en comparaison de ce qu'il reste à chercher.

Par exemple, qu'on voie les muscles, si forts et si tendres, si unis pour agir en concours, si dégagés pour ne se point mutuellement embarrasser ; avec des filets si artistement tissus et si bien tors, comme il le faut pour faire leur jeu ; au reste, si bien tendus, si bien soutenus, si proprement placés, si bien insérés où il faut ! Assurément, on est ravi, et on ne peut quitter un si beau spectacle ; et, malgré qu'on en ait, un si grand ouvrage parle de son artisan. Et cependant, tout cela est mort faute de voir par où les esprits s'insinuent, comment ils tirent, comment ils relâchent, comment le cerveau les forme, et comment il les envoie avec leur adresse fixe ; toutes choses qu'on voit bien qui sont, mais dont le secret principal et le maniement ne sont pas connus.

Et parmi tant de spéculations faites par une curieuse anatomie, s'il arrive quelquefois à ceux qui s'y sont occupés de désirer que, pour plus de commodité, les choses fussent autrement qu'ils ne le voyaient, ils ont trouvé qu'ils ne faisaient un si vain désir que faute d'avoir tout vu ; et personne n'a encore trouvé qu'un seul os dût être figuré autrement qu'il n'est, ni être articulé autre part, ni être emboîté plus commodément, ni être percé en d'autres endroits, ni donner aux muscles dont il est l'appui une place plus propre à s'y enclaver, ni enfin qu'il y ait aucune partie dans tout le corps à qui on pût seulement désirer ou une autre constitution, ou une autre place. Il ne reste donc à désirer, dans une si belle machine, sinon qu'elle aille toujours sans être jamais troublée et sans finir. Mais qui l'a bien entendue en voit assez pour juger que son auteur ne pouvait pas manquer de moyens pour la réparer toujours, et enfin la rendre immortelle ; et que, maître de lui donner l'immortalité, il a voulu que nous reconnussions qu'il la peut donner par grâce, l'ôter par châtement et la rendre par récompense. La religion, qui vient là-dessus, nous apprend qu'en effet c'est ainsi qu'il en a usé, et nous apprend tout ensemble à le louer et à le craindre.

En attendant l'immortalité qu'il nous promet, jouissons du beau spectacle des principes qui nous conservent si longtemps, et connaissons que tant de parties où nous ne voyons qu'une impétuosité aveugle ne pourraient pas concourir à cette fin, si elles n'étaient tout ensemble et dirigées et formées par une œuvre intelligente.

Le secours mutuel que se prêtent ces parties les unes aux autres, quand la main, par exemple, se présente pour sauver la tête, qu'un côté sert de contre-poids à l'autre, que sa pente et sa pesanteur entraînent, et que le corps se situe naturellement de la manière la plus propre à se soutenir ; ces actions et les autres de cette nature, qui sont si propres et si convenables à la conservation du corps dès là qu'elles se font sans que notre raison y ait part, nous montrent qu'elles sont conduites et les parties disposées par une raison supérieure.

La même chose paraît par cette augmentation de forces qui nous arrive dans les grandes passions. Nous avons vu ce qui fait et la colère et la crainte, comme elles nous changent, comme l'une nous encourage et nous arme, et comme l'autre fait de notre corps, pour ainsi dire, un instrument propre à fuir. C'est sans doute un grand secret de la nature, c'est-à-dire de Dieu, d'avoir premièrement proportionné les forces des corps à des besoins ordinaires, mais d'avoir trouvé le moyen de doubler les forces dans les besoins extraordinairement pressants, et de disposer tellement le cerveau, le cœur et le sang, que les esprits, d'où dépend toute l'action du corps, devinssent dans les grands périls plus abondants ou plus vifs, et en même temps fussent portés sans que nous le sussions aux parties où ils peuvent rendre la défense plus vigoureuse ou la fuite plus légère : c'est l'effet d'une sagesse infinie.

BOSSUET.



49<sup>e</sup> LECTURE.**Des esprits forts.**

Les esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie? Quelle plus grande faiblesse que d'être incertain quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connaissances! et quelle en doit être la fin? Quel découragement plus grand que de douter si son âme n'est pas matière comme la pierre et le reptile, et si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures? N'y a-t-il pas plus de force et de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un être supérieur à tous les êtres, qui les a tous faits, et à qui tous se doivent rapporter; d'un être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé et qui ne peut finir, dont notre âme est l'image, et, si j'ose dire, une portion comme esprit et comme immortelle!

Le docile et le faible sont susceptibles d'impressions : l'un en reçoit de bonnes, l'autre de mauvaises ; c'est-à-dire que le premier est persuadé et fidèle, et que le second est entêté et corrompu. Ainsi l'esprit docile admet la vraie religion, et l'esprit faible, ou n'en admet aucune, ou en admet une fausse ; or l'esprit fort, ou n'a point de religion, ou se fait une religion. Donc, l'esprit fort, c'est l'esprit faible.

LA BRUYÈRE.



50<sup>e</sup> LECTURE.**La vraie philosophie.**

C'est en vain, ô hommes, que vous cherchez dans vous-mêmes le remède à vos misères. Toutes vos lumières ne peuvent arriver qu'à connaître que ce n'est point dans vous-mêmes que vous trouverez ni la vérité ni le bien. Les philosophes vous l'ont promis, et ils n'ont pu le faire. Ils ne savent ni quel est votre véritable bien, ni quel est votre véritable état. Comment auraient ils donné des remèdes à vos maux, puisqu'ils ne les ont seulement pas connus? Vos maladies principales sont l'orgueil, qui vous soustrait de Dieu; la concupiscence, qui vous attache à la terre, et ils n'ont fait autre chose qu'entretenir au moins l'une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a été que pour exercer votre superbe : ils vous ont fait penser que vous lui étiez semblables et conformes par votre nature. Et ceux qui ont vu la vanité de cette prétention vous ont jetés dans l'autre précipice, en faisant entendre que votre nature était pareille à celle des bêtes, et vous ont portés à chercher votre bien dans les concupiscences qui sont le partage des animaux. Ce n'est pas là le moyen de vous guérir de vos injustices, que ces sages n'ont point connues. La religion peut seule vous faire entendre qui vous êtes.



51<sup>e</sup> LECTURE.**Nécessité de l'aumône.**

Combien de pauvres sont oubliés ? combien demeurent sans secours et sans assistance ! Oubli d'autant plus déplorable, qu'il est souvent volontaire, et par conséquent criminel. Je m'explique : combien de malheureux réduits aux dernières rigueurs de la pauvreté et que l'on ne soulage pas, parce qu'on ne les connaît pas, et qu'on ne veut pas les connaître ! Si l'on savait l'extrémité de leurs besoins, on aurait pour eux, malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vue de leur misère, on rougirait de ses excès, on aurait honte de ses délicatesses, on se reprocherait ses folles dépenses, et l'on s'en ferait avec raison des crimes. Mais parce qu'on ignore ce qu'ils souffrent, parce qu'on ne veut pas s'en instruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de sa présence, on croit en être quitte en les oubliant ; et, quelque extrêmes que soient leurs maux, on y devient insensible.

Combien de véritables pauvres que l'on rebute comme s'ils ne l'étaient pas, sans qu'on se donne et qu'on veuille se donner la peine de discerner s'ils le sont en effet ! Combien de pauvres dont les gémissements sont trop faibles pour venir jusqu'à nous, et dont on ne veut pas s'approcher pour se mettre en devoir de les écouter ! Combien de pauvres abandonnés ! Combien de désolés

dans les prisons ! Combien de languissants dans les hôpitaux ! Combien de honteux dans les familles particulières ! Parmi ceux qu'on connaît pour pauvres, et dont on ne peut ni ignorer, ni même oublier le douloureux état, combien sont négligés ! S'il n'y avait point de jugement dernier, voilà ce qu'on pourrait appeler le scandale de la Providence.

BOURDALOUE.

---

## 52<sup>e</sup> LECTURE.

### **La Providence prouvée par l'histoire.**

Ce long enchaînement des causes particulières, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence. Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes ; il a tous les cœurs en sa main. Tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants, il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs, il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance ; il leur fait prévenir les maux qui menacent les États, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit ; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances ; il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même : elle s'enveloppe,

elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piège. Dieu exerce, par ce moyen, ses redoutables jugements selon les règles de sa justice toujours infailible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin. Quand il veut lâcher le dernier et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Égypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas; Dieu redresse quand il lui plaît le sens égaré; et celui qui insultait à l'aveuglement des autres, tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses sans qu'il faille souvent autre chose, pour lui renverser le sens, que ses longues prospérités.

C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De la sorte tout concourt à la même fin; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

Par là se vérifie ce que dit l'apôtre, que « Dieu est heureux et le seul puissant, roi des rois, et seigneur des seigneurs. » Heureux dont le repos



est inaltérable , qui voit tout changer sans changer lui-même , et qui fait tous les changements par un conseil immuable ; qui donne et qui ôte la puissance ; qui la transporte d'un homme à un autre , d'une maison à une autre , d'un peuple à un autre , pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt , et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement.

C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent , et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus. Ni ils ne sont maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires , ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir , loin qu'ils ne le puissent forcer. Celui là seul tient tout en sa main , qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore ; qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils.

Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines , ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand Brutus inspirait au peuple romain un amour immense de la liberté , il ne songeait pas qu'il jetait dans les esprits le principe de cette licence effrénée par laquelle la tyrannie qu'il voulait détruire devait être un jour établie plus dure que sous les Tarquins. Quand les Césars flattaient les soldats , ils n'avaient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs et à l'empire. En un mot , il n'y a point de puissance humaine qui ne serve , malgré elle , à d'autres desseins que les siens. Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant , à ne regarder

que les causes particulières, et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée.

BOSSUET, *Histoire universelle.*

---

## 53<sup>e</sup> LECTURE.

### Immortalité de l'âme.

On a, depuis soixante ans, assez plaidé la cause du désespoir et de la mort : j'entreprends de défendre celle de l'espérance. Quelque chose me presse d'élever la voix et d'appeler mon siècle en jugement. Je suis las d'entendre répéter à l'homme : tu n'as rien à craindre, rien à attendre, et tu ne dois rien qu'à toi. Il le croirait peut-être enfin ; peut-être qu'oubliant sa noble origine, il en viendrait jusqu'à se regarder, en effet, comme *une masse organisée qui reçoit l'esprit de tout ce qui l'environne et de ses besoins, jusqu'à dire à la pourriture : Vous êtes ma mère ; et aux vers : Vous êtes mes frères et mes sœurs ;* peut-être qu'il se persuaderait réellement être affranchi de tout devoir envers son auteur ; peut-être que ses désirs même s'arrêteraient aux portes du tombeau, et que, satisfait d'une frêle supériorité sur les brutes, passant comme elles sans retour, il s'honorerait de tenir le sceptre du néant. Je veux le briser dans sa main ; qu'il apprenne ce qu'il est, qu'il s'instruise de sa grandeur, aussi bien que de sa dépendance. On s'est efforcé d'en détruire les titres : vaine tentative ! ils subsistent, on les lui montrera. Ils sont écrits

dans la nature ; tous les siècles les y ont lus, tous, même les plus dépravés. Je les citerai à comparaître, et on les entendra proclamer l'existence d'une vraie religion. Qui osera les démentir et opposer à leur témoignage ses pensées d'un jour ? Nous verrons qui l'osera, quand tout à l'heure, réveillant les générations éteintes, et convoquant les peuples qui ne sont plus, ils se lèveront de leur poussière pour venir déposer en faveur des droits de Dieu et des immortels destins de l'homme.

Et pourquoi périrait-il ? Qui l'a condamné ? Sur qui juge-t-on qu'il finisse d'être ? Ce corps qui se décompose, ces ossements, cette cendre, est-ce donc l'homme ? Non, non, et la philosophie se hâte trop de sceller la tombe. Qu'elle nous montre des parties distinctes dans la pensée, alors nous comprendrons qu'elle puisse se dissoudre. Elle ne l'a pas fait, elle ne le fera jamais ; jamais elle ne divisera l'idée de justice, ni ne la concevra divisée en différentes portions ayant entre elles des rapports de grandeur, de forme et de distance ; elle est une, ou elle n'est point. Et le désir, l'amour, la volonté, voit-on clairement que ce soient des propriétés de la matière, des modifications de l'étendue ? Voit-on clairement qu'une certaine disposition d'éléments composés produise le sentiment essentiellement simple, et qu'en mélangeant des substances inertes, il en résulte une substance active, capable de connaître, de vouloir et d'aimer ? Merveilleux effet de l'organisation ! Cette boue que je foule aux pieds n'attend qu'un peu de chaleur, un nouvel arrangement de ses parties, pour devenir de l'intelligence, pour em-

brasser les cieux, en calculer les lois, pour franchir l'espace immense, et chercher par delà tous les mondes non-seulement visibles, mais imaginables, un infini qui la satisfasse : atome à l'étroit dans l'univers !

Certes, je plains les esprits assez faibles pour croupir dans ces basses illusions ; que si encore ils s'y complaisent, s'ils redoutent d'être dé trompés, je n'ai point de termes pour exprimer l'horreur et le mépris qu'inspire une pareille dégradation.

Et que disent-ils cependant ? Ils appellent les sens en témoignage ; ils veulent que la vie s'arrête là où s'arrêtent les yeux : semblables à des enfants qui, voyant le soleil descendre au-dessous de l'horizon, le croiraient à jamais éteint. Mais, quoi ! sont-ils donc les seuls qu'ait frappés le triste spectacle d'organes en dissolution ? sont-ils les premiers qui aient entendu le silence du sépulcre ? Il y a six mille ans que les hommes passent comme des ombres devant l'homme, et néanmoins le genre humain, défendu contre le prestige des sens par une foi puissante et par un sentiment invincible, ne vit jamais dans la mort qu'un changement d'existence, et, malgré les contradictions de quelques esprits abusés par d'effroyables désirs, il conserva toujours, comme un dogme de la raison générale, une haute tradition d'immortalité. Que ceux-là donc qui la repoussent, se séparent du genre humain et s'en aillent à l'écart porter aux vers leur pâture, un cœur palpitant d'amour pour la vérité, la justice, et une intelligence qui connaît Dieu.

DE LAMENNAIS.

54<sup>e</sup> LECTURE.

## Même sujet.

Si tout meurt avec le corps, qui est-ce qui a pu persuader à tous les hommes de tous les siècles et de tous les pays que leur âme était immortelle? D'où a pu venir au genre humain cette idée étrange d'immortalité? Un sentiment si éloigné de la nature de l'homme, puisqu'il ne serait né que pour les fonctions des sens, aurait-il pu prévaloir sur la terre? Car, si l'homme, comme la bête, n'est fait que pour le temps, rien ne doit être plus incompréhensible pour lui que la seule idée d'immortalité : des machines pétries de boue, qui ne devraient vivre et n'avoir pour objet qu'une félicité sensuelle, auraient-elles jamais pu ou se donner ou trouver en elles-mêmes de si nobles sentiments et des idées si sublimes? Cependant, cette idée si extraordinaire est devenue l'idée de tous les hommes; cette idée si opposée même aux sens, puisque l'homme, comme la bête, meurt tout entier à nos yeux, s'est établie sur la terre. Ce sentiment, qui n'aurait pas dû même trouver un inventeur dans l'univers, a trouvé une docilité universelle parmi tous les peuples, les plus sauvages comme les plus cultivés, les plus polis comme les plus grossiers, les plus infidèles comme les plus soumis à la loi.

La société universelle des hommes, les lois qui nous unissent les uns aux autres, les devoirs les plus sévères et les plus inviolables de la vie civile,



tout cela n'est fondé que sur la certitude d'un avenir. Ainsi, si tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages, et que tout change de face sur la terre. Les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la reconnaissance, ne sont plus que des erreurs populaires, puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne sont rien, auxquels aucun nœud commun de culte et d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, et qui ne sont déjà plus. Les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux sont donc des noms de théâtre et de vains titres qui nous abusent, puisque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'est plus un lien durable; que nos pères qui nous ont précédés ne sont plus; que nos enfants ne seront point nos successeurs; car le néant, tel que nous devons l'être un jour, n'a point de suite; que la société sacrée des noces n'est plus qu'une union brutale, d'où, par un assemblage bizarre et fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant?

D'où vient que les hommes, si différents d'humeur, de culte, de pays, de sentiments, d'intérêts, de figure même, et qui à peine paraissent entre eux de même espèce, conviennent tous pourtant de l'immortalité de l'âme, et veulent tous être immortels? Ce n'est pas ici une collusion; car comment ferez-vous convenir ensemble les hommes de tous les pays et de tous les siècles? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation; car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire

sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples : le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte ; car, outre que c'est la religion universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef et de protecteur : les hommes se le sont persuadé eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris sans le secours des maîtres ; et, seul, depuis le commencement des choses, il a passé des pères aux enfants, et s'est toujours maintenu sur la terre. Les annales domestiques et la suite de nos ancêtres ne sont donc plus qu'une suite de chimères, puisque nous n'avons plus d'aïeux et que nous n'aurons plus de neveux ? Les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles ; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illustres, une erreur, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus ; la religion des tombeaux, une illusion vulgaire ; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent, et qui n'appartient à personne ; les dernières intentions des mourants, si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout ; et, pour tout dire en un mot, les lois sont donc une servitude insensée ; les rois et les souverains, des fantômes que la faiblesse des peuples a élevés ; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes ; la pudeur, un préjugé, un vain scrupule ; l'honneur et la probité, des chimères ; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature et des noms que la politique des législateurs a inventés ?

Quel monstre de Divinité, si tout finit avec

l'homme, et s'il n'y a point d'autres maux et d'autres biens à espérer que ceux de cette vie ! Est-elle donc la protectrice des adultères, des sacrilèges, des crimes les plus affreux, la persécutrice de l'innocence, de la pudeur, de la piété, des vertus les plus pures ? Ses faveurs sont donc le prix du crime, et ses châtimens la seule récompense de la vertu ? Quel Dieu de ténèbres, de faiblesse, de confusion et d'iniquité se forme l'impie ! Quoi ! il serait de sa grandeur de laisser le monde qu'il a créé dans un désordre universel ; de voir l'impie prévaloir presque toujours sur le juste ; l'innocent détrôné par l'usurpateur ; le père devenu victime de l'ambition d'un fils dénaturé ; l'époux expirant sous les coups d'une épouse barbare et infidèle ! Du haut de sa grandeur, Dieu se ferait un délasement bizarre de ces tristes événements sans y prendre part ! Parce qu'il est grand, il serait ou faible, ou injuste, ou barbare ; parce que les hommes sont petits, il leur serait permis d'être ou dissolus sans crime, ou vertueux sans mérite !

S'il n'y a point d'avenir, quel dessein digne de sa sagesse Dieu aurait-il pu se proposer en créant les hommes ? Quoi ! il n'aurait pas eu d'autres vues, en les formant, qu'en formant la bête ! L'homme, cet être si noble, qui trouve en lui de si hautes pensées, de si vastes désirs, de si grands sentimens ; susceptible d'amour, de vérité, de justice ; l'homme, seul de toutes les créatures capable d'une destination sérieuse, de connaître et d'aimer l'auteur de son âme, cet homme ne serait fait que pour la terre, pour passer un petit nombre de jours, comme la bête,

en des occupations frivoles ou des plaisirs sensuels ! il remplirait sa destinée en remplissant un rôle si méprisable ! il n'aurait paru sur la terre que pour y donner un spectacle si risible et si digne de pitié ! et, après cela, il retomberait dans le néant, sans avoir fait aucun usage de cet esprit vaste et de ce cœur élevé que l'auteur de son être lui avait donnés ! Où serait ici la sagesse du Créateur, de n'avoir fait un si grand ouvrage que pour le temps, de n'avoir montré des hommes à la terre que pour faire des essais badins de sa puissance, de délasser son loisir par cette variété de spectacle ? Le Dieu des impies n'est donc grand que parce qu'il est plus injuste, plus capricieux et plus méprisable que l'homme ! Convenons des maximes des impies sur l'immortalité de l'âme, et l'univers entier retombe dans un affreux chaos, et tout est confondu sur la terre, et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées, et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent ; la discipline des mœurs périt, et le gouvernement des États et des empires n'a plus de règle, et toute l'harmonie du corps politique s'écroule, et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autres lois que la force, plus d'autre frein que leurs passions et la crainte de l'autorité ; plus d'autre lien que l'irréligion et l'indépendance, plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies ; et si ce plan affreux de république plaît à quelqu'un, il est bien digne d'y occuper une place.

MASSILLON.



55<sup>e</sup> LECTURE.**Le Présent et l'Avenir.**

Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils ! mon cher fils ! toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclosoe : tu te verras changer insensiblement ; les grâces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie s'évanouiront comme un beau songe ; il ne t'en restera qu'un triste souvenir ; la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce temps te paraît éloigné. Hélas ! tu te trompes, mon fils ; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons. et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent ; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de



l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix.

FÉNELON.

---

## 56. LECTURE.

### **Rapidité de la vie.**

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux : on nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas : Marche, marche. Un poids invincible, une force irrésistible, nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux ! Non, non, il faut marcher, il faut courir, telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter : Marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé : fracas effroyable, inévitable ruine ! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement ! toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux. Déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins

flouris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires; tout se ternit, tout s'efface : l'ombre de la mort se présente; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarerit, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière; plus de moyen : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chemin, c'est la vie; que ce gouffre, c'est la mort.

BOSSUET.

---

## 57<sup>e</sup> LECTURE.

### Brièveté et néant de la vie.

C'est bien peu de chose que l'homme, et tout ce qui a fin est bien peu de chose. Le temps viendra où cet homme qui vous semblait si grand ne sera plus, où il sera comme l'enfant qui est encore à naître, où il ne sera rien. Si longtemps qu'on soit au monde, y serait-on mille ans, il faut en venir là. Il n'y a que le temps de ma vie qui me fait différent de ce qui ne fut jamais. Cette différence est bien petite, puisqu'à la fin je serai encore confondu avec ce qui n'est point; ce qui arrivera le jour où il ne paraîtra pas seulement que j'aie été, et où peu m'importera combien de temps j'ai été, puisque je ne serai plus. J'entre dans la vie avec la loi d'en sortir; je

viens faire mon personnage, je viens me montrer comme les autres; après il faudra disparaître. J'en vois passer devant moi, d'autres me verront passer; ceux-là donneront même à leurs successeurs le même spectacle; tous enfin viendront se confondre dans le néant. Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, prenons-en cent : qu'il y a eu de temps où je n'étais pas ! qu'il y en aura où je ne serai point ! et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans ! Je ne suis rien ; ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant, où il faut que j'aille. Je ne suis venu que pour faire nombre, encore n'avait-on que faire de moi, et la comédie ne se serait pas moins bien jouée quand je serais demeuré derrière le théâtre. Ma partie est bien petite en ce monde, et si peu considérable, que, quand je regarde de près, il me semble que c'est un songe de me voir ici, et que tout ce que je vois ne sont que de vains simulacres : *Præterit figura hujus mundi.*

BOSSUET.

---

## 58° LECTURE.

### Le Temps.

La source de tous les désordres qui règnent parmi les hommes, c'est l'usage injuste qu'ils font du temps. Les uns passent toute leur vie dans l'obscurité et dans la paresse, inutiles à la patrie, à leurs concitoyens, à eux-mêmes; les

autres dans le tumulte des affaires et des occupations humaines. Les uns ne semblent être nés sur la terre que pour y jouir d'un indigne repos, et se dérober, par la diversité des plaisirs, à l'ennui qui les suit partout, à mesure qu'ils le fuient ; les autres n'y sont que pour chercher sans cesse dans les soins d'ici-bas des agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Il semble que le temps soit un ennemi commun contre lequel tous les hommes sont convenus de conjurer. Toute leur vie n'est qu'une attention déplorable à s'en défaire. Les plus heureux sont ceux qui réussissent le mieux à ne pas sentir le poids de sa durée ; et ce qu'on trouve de plus doux, ou dans les plaisirs frivoles, ou dans les occupations sérieuses, c'est qu'ils abrègent la longueur des jours et des moments, et nous en débarrassent sans que nous nous apercevions presque qu'ils sont passés.

Où sont nos premières années ? Que laissent-elles de réel dans notre souvenir ? Pas plus qu'un songe de la nuit : nous rêvons que nous avons vécu, voilà tout ce qui nous reste. Tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis notre naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait si rapide, qu'à peine nous l'avons vu passer. Quand nous aurions commencé à vivre avec le monde, le passé ne nous paraîtrait pas plus long ni plus réel. Tous les siècles qui ont coulé jusqu'à nous, nous les regarderions comme des instants fugitifs. Tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers, toutes les révolutions d'empires et de royaumes, tous les grands événements qui embellissent nos histoires, ne seraient pour nous

que les différentes scènes d'un spectacle que nous aurions vu finir un jour.

Rappelons seulement les victoires, les prises de places, les traits glorieux, les magnificences, les événements pompeux du dernier règne, nous y touchons encore, nous en avons été la plupart les spectateurs ; ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux. Mais pour nous ce n'est déjà plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de notre souvenir.

Le temps, ce dépôt précieux qui nous a été confié, est devenu pour nous un fardeau qui nous pèse et nous fatigue. Nous craignons comme le dernier des malheurs qu'on ne nous en prive pour toujours, et nous craignons presque comme un malheur égal d'en porter l'ennui et la durée. C'est un trésor que nous voudrions éternellement retenir et que nous ne pouvons souffrir entre nos mains. Toute notre vie n'est qu'un art continuel de le perdre, et, malgré toute notre attention à le dissiper, il nous en reste toujours assez pour ne savoir encore qu'en faire.

Les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous ; arrivées, elles disparaissent, elles nous échappent en un instant, et nous n'avons pas tourné la tête que nous nous trouvons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraissait encore si loin, et ne devait jamais arriver. Regardons le monde tel que nous l'avons vu dans nos premières années, et tel que nous le voyons aujourd'hui. Une nouvelle cour a succédé à celle que nos premiers ans ont vue, de nouveaux personnages sont montés sur la scène ; les



grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs ; ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques. Un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que nous nous en soyons aperçus, sur les débris du premier.

Notre temps est la chose dont nous faisons le moins de cas. Nos offices, nous les réservons pour nos amis ; nos bienfaits, pour nos créatures ; nos biens, pour nos proches et pour nos enfants ; notre crédit et notre faveur, pour nous-mêmes ; nos louanges, pour ceux qui nous en paraissent dignes : notre temps, nous le donnons à tout le monde ; nous l'exposons, pour ainsi dire, en proie à tous les hommes ; on nous fait même plaisir de nous en décharger. C'est un poids que nous portons au milieu du monde, cherchant sans cesse quelqu'un qui nous en soulage ; il fait tout l'ennui et tout l'embarras, et le fardeau le plus pesant de notre vie.

Tout passe avec nous et comme nous, une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité. Nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent, les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement. Rien ne demeure, tout change, tout s'use, tout s'éteint.

MASSILLON.



59<sup>e</sup> LECTURE.

**C'est de Dieu seul que nous viennent la lumière  
et la force.**

Je me suis levé pendant la nuit avec David pour voir vos cieux. Qu'ai-je vu, ô Seigneur ! et quelle admirable image des effets de votre lumière infinie ! Le soleil s'avavançait, et son approche se faisait connaître par une céleste blancheur qui se répandait de tous côtés ; les étoiles étaient disparues, et la lune s'était levée avec son croissant d'un argent si beau et si vif, que les yeux en étaient charmés. Elle semblait vouloir honorer le soleil en paraissant claire et illuminée par le côté qu'elle tournait vers lui, tout le reste était obscur et ténébreux, et un petit demi-cercle recevait, seulement dans cet endroit-là, un ravissant éclat par les rayons du soleil, comme du père de la lumière. Quand il la voit de ce côté, elle reçoit une teinte de lumière. Plus il la voit, plus sa lumière s'accroît. Quand il la voit tout entière, elle est dans son plein, et plus elle a de lumière, plus elle fait honneur à celui d'où elle lui vient. Mais voici un nouvel hommage qu'elle rend à son céleste illuminateur. A mesure qu'il approchait, je la voyais disparaître ; le faible croissant diminuait peu à peu, et quand le soleil se fut montré tout entier, sa pâle et débile lumière, s'évanouissant, se perdit dans celle du grand astre qui paraissait, dans laquelle elle fut comme absorbée.

On voyait bien qu'elle ne pouvait avoir perdu sa lumière par l'approche du soleil, qui l'éclairait; mais un petit astre cédait au grand, une petite lumière se confondait avec la grande, et la place du croissant ne parut plus dans le ciel, où il tenait auparavant un si beau rang parmi les étoiles.

Mon Dieu, lumière éternelle, c'est la figure de ce qui arrive à mon âme quand vous l'éclairez! Elle n'est illuminée que du côté que vous la voyez: partout où vos rayons ne pénètrent pas, ce n'est que ténèbres; et quand ils se retirent tout à fait, l'obscurité et la défaillance sont entières.... Ô lumière incompréhensible!.... Outre l'hommage que nous vous devons de vous rapporter toute la lumière et toute la grâce qui est en nous, comme la tenant uniquement de vous, qui êtes le vrai père des lumières, nous vous en devons encore une autre, qui est que notre lumière, telle quelle, doit se perdre dans la vôtre et s'évanouir devant vous.

BOSSUET.

---

## 60<sup>e</sup> LECTURE.

**Conseils de la religion pour la conduite,  
même dans le monde.**

Les hommes ne se conduisent d'ordinaire, dans leur vie, ni par la foi, ni par la raison. Ils puisent témérairement les impressions des objets présents, ou les opinions communément établies,

parmi ceux avec qui ils vivent. Et il y en a peu qui s'appliquent avec quelques soins à considérer ce qui leur est véritablement utile pour passer heureusement cette vie, selon Dieu, ou selon le monde. S'ils y faisaient réflexion, ils verraient que la foi et la raison sont d'accord sur la plupart des devoirs et des actions des hommes; que les choses dont la religion nous éloigne sont souvent aussi contraires au repos de cette vie qu'au bonheur de l'autre; et que la plupart de celles où elle nous porte contribuent plus au bonheur temporel que tout ce que notre ambition et notre vanité nous font rechercher avec tant d'ardeur.

Or, cet accord de la raison et de la foi ne paraît nulle part si bien que dans le devoir de conserver la paix avec ceux qui nous sont unis, et d'éviter toutes les occasions et tous les sujets qui sont capables de la troubler. Et si la religion nous prescrit ce devoir comme un des plus essentiels à la piété chrétienne, la raison nous y porte aussi comme à un des plus importants pour notre propre intérêt : car on ne saurait considérer avec quelque attention la source de la plupart des inquiétudes et des traverses qui nous arrivent, ou que nous voyons arriver aux autres, qu'on ne reconnaisse qu'elles viennent ordinairement de ce qu'on ne se ménage pas assez les uns les autres. Et si nous voulons nous faire justice, nous trouverons qu'il est rare qu'on médise de nous sans sujet, et que l'on prenne plaisir à nous nuire et à nous choquer de gaieté de cœur. Nous y contribuons toujours en quelque chose. Nous tombons sans y penser dans une infinité de petites fautes à l'égard de ceux avec qui nous vivons,

qui les disposent à prendre en mauvaise part ce qu'ils souffriraient sans peine, s'ils n'avaient déjà un commencement d'aigreur dans l'esprit. Enfin il est presque toujours vrai que si l'on ne nous aime pas, c'est que nous ne savons pas nous faire aimer.

Nous contribuons donc nous-mêmes à ces inquiétudes, à ces traverses et à ces troubles que les autres nous causent; et, comme c'est en partie ce qui nous rend malheureux, rien ne nous est plus important, même selon le monde, que de nous appliquer à les éviter. Et la science qui nous apprend à le faire nous est mille fois plus utile que toutes celles que les hommes apprennent avec tant de soins et de temps. Ils apprennent l'art de dompter les animaux et de les employer à l'usage de la vie, et ils ne songent pas seulement à celui de se rendre les hommes utiles, et d'empêcher qu'ils ne les troublent et ne rendent leur vie malheureuse, quoique les hommes contribuent infiniment plus à leur bonheur ou à leur malheur que tout le reste des créatures.

C'est ce que la raison nous dicte touchant ce devoir. Mais si l'on consulte la religion et la foi, elles nous y engagent encore tout autrement par l'autorité de leurs préceptes et par les raisons divines qu'elles nous en apportent. Il n'y a guère d'avertissement plus fréquent dans les livres saints que ceux qui tendent à nous régler dans le commerce que nous avons avec le prochain, et à nous faire éviter ce qui peut exciter des divisions et des querelles. C'est dans cette vue qu'ils nous disent que la douceur dans les paroles multiplie les amis et adoucit les ennemis, et que les gens de bien



sont pleins de complaisance. Ils disent en un autre endroit que les réponses douces apaisent la colère, et que celles qui sont aigres excitent la fureur. Enfin, ils relèvent tellement la vertu de douceur, qu'ils l'appellent l'arbre de vie, parce qu'elle nous procure le repos dans cette vie et dans l'autre.

NICOLE.

---

## 61<sup>e</sup> LECTURE.

### **De la nécessité d'un culte.**

Il faudrait, dira-t-on, prouver qu'outre l'amour et les vertus qui en sont inséparables, l'homme doit à Dieu des cérémonies réglées et publiques; mais ces cérémonies ne sont point l'essentiel de la religion, qui consiste dans l'amour et dans les vertus. Ces cérémonies sont instituées, non comme étant l'essentiel de la religion, mais seulement pour être les signes qui servent à la montrer, à la nourrir en soi-même et à la communiquer aux autres. Ces cérémonies sont, à l'égard de Dieu, ce que les marques de respect sont pour un père, que ses enfants saluent, embrassent et servent avec empressement; ou pour un roi qu'on harangue, qu'on met sur un trône, qu'on environne d'une certaine pompe pour frapper l'imagination des peuples, et devant qui on se prosterne. N'est-il pas évident que les hommes, attachés aux sens, et dont la raison est faible, ont encore plus de besoin d'un spectacle pour exprimer en eux le res-

pect d'une majesté invisible et contraire à toutes leurs passions, que pour leur faire apercevoir une majesté visible qui éblouit leurs faibles yeux, et qui flatte leurs passions grossières? On sent la nécessité du spectacle d'une cour pour un roi, et on ne veut pas reconnaître la nécessité infiniment plus grande d'une pompe pour le culte divin! C'est ne connaître pas le besoin des hommes, et s'arrêter à l'accessoire, après avoir admis le principal.

Aussi voyons-nous que tous les peuples qui ont adoré quelques divinités ont fixé leur culte à quelques démonstrations extérieures, qu'on nomme des cérémonies. Dès que l'intérieur y est, il faut que l'extérieur l'exprime et le communique dans toute la société. Le genre humain, jusqu'à Moïse, faisait des offrandes et des sacrifices. Moïse en a institué dans l'Église judaïque. L'Église chrétienne en a reçu de Jésus-Christ. Qu'on tue des animaux, qu'on brûle de l'encens, ou qu'on offre des fruits de la terre, qu'importe, pourvu que les hommes aient des signes par lesquels ils marquent leur amour pour Dieu? Tous les biens de la nature sont des dons. On lui rend ce qu'on a reçu, pour confesser qu'on le tient de lui. Par ces signes, on se rappelle la majesté de Dieu et ses bienfaits; on s'excite mutuellement à le prier, à le louer, à espérer en lui; on cherche une certaine uniformité de signes qui représentent l'union des cœurs, et qui empêchent le désordre dans le culte commun. Quand Dieu n'a point réglé ces cérémonies par des lois écrites, les hommes ont suivi la tradition dès l'origine du genre humain. Quand Dieu a réglé ces cérémonies par des lois écrites, les hommes ont dû les observer inviolablement. Les

protestants même, qui ont tant critiqué nos cérémonies, n'ont pu s'empêcher d'en retenir beaucoup : tant il est vrai que les hommes en ont besoin ! Il faut des cérémonies, non qui amusent et où l'on prenne le change, mais qui aident à nous recueillir et à rappeler le souvenir des grâces de Dieu. Voilà le vrai culte de Dieu : quiconque le concevrait autrement le connaîtrait fort mal.

FÉNELON.

---

## 62<sup>e</sup> LECTURE.

### L'Écriture sainte.

L'Écriture surpasse en naïveté, en vivacité, en grandeur, tous les écrivains de Rome et de la Grèce. Jamais Homère même n'a approché de la sublimité de Moïse dans ses cantiques, particulièrement le dernier, que tous les enfants des Israélites devaient apprendre par cœur. Jamais nulle ode grecque ou latine n'a pu atteindre à la hauteur des psaumes ; par exemple , celui qui commence ainsi : « Le Dieu des dieux, le Seigneur a parlé et il a appelé la terre, » surpasse toute imagination humaine. Jamais Homère ni aucun autre poète n'ont égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu aux yeux duquel « les royaumes ne sont qu'un grain de poussière, l'univers qu'une tente qu'on dresse aujourd'hui et qu'on enlève demain. » Tantôt ce prophète a toute la douceur et toute la tendresse d'une églogue, dans les riantes peintures qu'il fait de la paix ; tantôt il s'élève jusqu'à

laisser tout au-dessous de lui. Mais qu'y a-t-il, dans l'antiquité profane, de comparable au tendre Jérémie déplorant les maux de son peuple ou à Nahum, voyant de loin, en esprit, tomber la superbe Ninive sous les efforts d'une armée innombrable? On croit voir cette armée, on croit entendre le bruit des armes et des chariots; tout est dépeint d'une manière vive, qui saisit l'imagination : il laisse Homère loin derrière lui. Lisez encore Daniel dénonçant à Balthazar la vengeance de Dieu toute prête à fondre sur lui, et cherchez dans les plus sublimes originaux de l'antiquité quelque chose qu'on puisse leur comparer. Au reste, tout se soutient dans l'Écriture; tout y garde le caractère qu'il doit avoir, l'histoire, le détail des lois, les descriptions, les endroits véhéments, les mystères, les discours de morale; enfin, il y a autant de différence entre les poètes profanes et les prophètes, qu'il y en a entre le véritable enthousiasme et le faux. Les uns, véritablement inspirés, expriment sensiblement quelque chose de divin; les autres, s'efforçant de s'élever au-dessus d'eux-mêmes, laissent toujours voir en eux la faiblesse humaine.

FÉNELON.

---

### 63<sup>e</sup> LECTURE.

**Jésus-Christ.**

La majesté des Écritures m'étonne; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres

des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si sage soit l'ouvrage des hommes ! Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ! Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur ! quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ ; la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie , et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie ! Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage, et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale ; d'autres avant lui l'avaient mise en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait ; il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que la justice. Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un de-



voir d'aimer la patrie. Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un affreux supplice, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

J. J. ROUSSEAU.

---

## 64<sup>e</sup> LECTURE.

### **Des Miracles.**

Dieu peut faire et défaire ainsi qu'il lui plaît : il donne des lois à la nature, et les renverse quand il veut.

Si, pour se faire connaître, dans le temps que la plupart des hommes l'avaient oublié, il a fait des miracles étonnants et a forcé la nature à sortir de ses lois les plus constantes, il a continué par

là à montrer qu'il en était le maître absolu, et que sa volonté est le seul lien qui entretient l'ordre du monde.

C'est justement ce que les hommes avaient oublié; la stabilité d'un si bel ordre ne servait plus qu'à leur persuader que cet ordre avait toujours été, et qu'il était de soi-même; par où ils étaient portés à adorer ou le monde en général, ou les astres, les éléments, et enfin tous ces grands corps qui le composent. Dieu donc a témoigné au genre humain une bonté digne de lui, en renversant dans des occasions éclatantes cet ordre qui non-seulement ne les frappait plus, parce qu'ils y étaient accoutumés, mais encore qui les portait, tant ils étaient aveuglés, à imaginer hors de Dieu l'éternité et l'indépendance.

L'histoire du peuple de Dieu attestée par sa propre suite et par la religion, tant de ceux qui l'ont écrite que de ceux qui l'ont conservée avec tant de soin, a gardé, comme dans un fidèle registre, la mémoire de ces miracles, et nous donne par là l'idée véritable de l'empire suprême de Dieu, maître tout-puissant de ses créatures, soit pour les tenir sujettes aux lois générales qu'il a établies, soit pour leur en donner d'autres, quand il juge qu'il est nécessaire de réveiller par quelque coup surprenant le genre humain endormi.

BOSSUET.



65<sup>e</sup> LECTURE.

## Vérité de la Religion.

Quel témoignage n'est-ce pas de sa vérité, de voir que, dans les temps où les historiens profanes n'ont à nous conter que des fables, ou tout au plus des faits confus et à demi oubliés, l'Écriture, c'est-à-dire, sans contestation, le plus ancien livre qui soit au monde, nous ramène, par tant d'événements précis, et par la suite même des choses, à leur véritable principe, c'est-à-dire à Dieu qui a tout fait, et nous marque si distinctement la création de l'univers, celle de l'homme en particulier, le bonheur de son premier état, les causes de sa misère et de ses faiblesses, la corruption du monde et le déluge, l'origine des arts et celle des nations, la distribution des terres, enfin la propagation du genre humain, et d'autres faits de même importance dont les histoires humaines ne parlent qu'en confusion et nous obligent à chercher ailleurs les sources certaines?

Que si l'antiquité de la religion lui donne tant d'autorité, sa suite, continuée sans interruption et sans altération durant tant de siècles, et malgré tant d'obstacles survenus, fait voir manifestement que la main de Dieu la soutient.

Qu'y a-t-il de plus merveilleux que de la voir toujours subsister sur les mêmes fondements dès le commencement du monde, sans que ni l'idolâtrie et l'impiété qui l'environnaient de toute

part, ni les tyrans qui l'ont persécutée, ni les hérétiques et les infidèles qui ont tâché de la corrompre, ni les lâches qui l'ont trahie, ni ses sectateurs indignes qui l'ont déshonorée par leurs crimes, ni enfin la longueur du temps qui seul suffit pour abattre toutes les choses humaines, aient jamais été capables, je ne dis pas de l'éteindre, mais de l'altérer?

Si maintenant nous venons à considérer quelle idée cette religion dont nous révérons l'antiquité nous donne de son objet, c'est-à-dire du premier être, nous avouerons qu'elle est au-dessus de toutes les pensées humaines, et digne d'être regardée comme venue de Dieu même.

Le Dieu qu'ont toujours servi les Hébreux et les chrétiens n'a rien de commun avec les divinités pleines d'imperfections et même de vices, que le reste du monde adorait. Notre Dieu est un, infini, parfait, seul digne de venger les crimes et de couronner la vertu, parce qu'il est seul la sainteté même.

Il est infiniment au-dessus de cette cause première et de ce premier moteur que les philosophes ont connu, sans toutefois l'adorer. Ceux d'entre eux qui ont été le plus loin, nous ont proposé un Dieu, qui, trouvant une matière éternelle et existante par elle-même aussi bien que lui, l'a mise en œuvre, et l'a façonnée comme un artisan vulgaire, contraint dans son ouvrage par cette matière et par ses dispositions qu'il n'a pas faites; sans jamais pouvoir comprendre que si la matière est d'elle-même, elle n'a pas dû attendre sa perfection d'une main étrangère, et que si Dieu est infini et parfait, il n'a eu besoin, pour

faire tout ce qu'il voulait, que de lui-même et de sa volonté toute-puissante. Mais le Dieu de nos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu dont Moïse nous a écrit les merveilles, n'a pas seulement arrangé le monde, il l'a fait tout entier dans sa matière et dans sa forme. Avant qu'il eût donné l'être, rien ne l'avait que lui seul. Il nous est représenté comme celui qui fait tout, et qui fait tout par sa parole, tant à cause qu'il fait tout par raison, qu'à cause qu'il fait tout sans peine, et que pour faire de si grands ouvrages il ne lui en coûte qu'un seul mot, c'est-à-dire qu'il ne lui en coûte que de le vouloir.

BOSSUET, *Discours sur l'Histoire univ.*

---

## 66<sup>e</sup> LECTURE.

### Piège Inévitable.

Si ma religion était fausse, je l'avoue, voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer : il était inévitable de ne pas donner tout au travers et de n'y être pas pris ; quelle majesté ! quel éclat de mystères ! quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine ? quelle raison éminente ! quelle force invincible et accablante de témoignages rendus successivement, et pendant trois siècles entiers, par des millions de personnes les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et du dernier supplice !



Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusqu'au commencement du monde, jusqu'à la veille de sa naissance : y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps ? Dieu même pouvait-il jamais mieux rencontrer pour me séduire ? Par où échapper ! où aller, où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche?...

La religion est vraie ou elle est fausse : si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà, si l'on veut, soixante années perdues pour l'homme de bien, pour le trappiste et le solitaire ; ils ne courent pas un autre risque ; mais si elle est fondée sur la vérité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux : l'idée seule des maux qu'il se prépare trouble l'imagination ; la pensée est trop faible pour les concevoir, et les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la vérité de la religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu.

LA BRUYÈRE.

---

### 67<sup>e</sup> LECTURE.

**Divinité de la religion chrétienne prouvée  
par son établissement.**

Me transportant par la pensée aux temps anciens où toutes les nations étaient idolâtres, je suppose qu'au moment où Jésus commence à

parcourir la Judée pour y annoncer sa religion, il est rencontré par un philosophe très-versé dans toutes ces connaissances que le monde estime ; je suppose que Jésus ait avec ce philosophe la conversation suivante : « Quel est, demande le philosophe à Jésus, quel est votre dessein en parcourant ainsi les villes et les bourgs de la Judée pour enseigner au peuple une doctrine nouvelle ? — Mon dessein, reprend Jésus, est de réformer les mœurs de toute la terre, de changer la religion de tous les peuples, de détruire le culte des dieux qu'ils adorent, pour faire adorer le seul Dieu véritable ; et, quelque étonnante que paraisse mon entreprise, j'affirme qu'elle réussira.

— Mais êtes-vous plus sage que Socrate, plus éloquent que Platon, plus habile que tous les beaux génies qui ont illustré Rome et la Grèce ? — Je ne me pique pas d'enseigner la sagesse humaine, je veux convaincre de folie la sagesse de ces sages si vantés ; et la réforme qu'aucun d'eux n'eût osé tenter dans une seule ville, je veux l'opérer dans le monde entier par moi ou par mes disciples.

— Mais du moins vos disciples, par leurs talents, leur crédit, leurs dignités, leurs richesses, jetteront un si grand éclat, qu'ils effaceront le Portique et le Lycée, et qu'ils pourront aisément entraîner après eux la multitude. — Non, mes envoyés seront des hommes ignorants et pauvres, tirés de la classe du peuple, issus de la nation juive, qu'on sait être méprisée de toutes les autres ; et cependant c'est par eux que je veux triompher des philosophes et des puissances de la terre, comme de la multitude.

— Mais il faudrait du moins que vous pussiez compter sur des légions plus invincibles que celle d'Alexandre ou de César, qui portassent devant elles la terreur et l'épouvante, et disposassent les nations entières à tomber à vos pieds. — Non, rien de tout cela n'entre dans ma pensée. J'entends que mes envoyés soient doux comme des agneaux, qu'ils se laissent égorger par leurs ennemis, et je leur ferais un crime de tirer l'épée pour établir le règne de ma loi.

— Mais vous espérez donc que les empereurs, que le sénat, que les magistrats, que les gouverneurs des provinces favoriseront de tout leur pouvoir votre entreprise ! — Non, toutes les puissances s'armeront contre moi ; mes disciples seront trainés devant les tribunaux ; ils seront haïs, persécutés, mis à mort, et, pendant trois siècles entiers, on s'efforcera de noyer dans les flots de sang ma religion et mes sectateurs.

— Mais qu'aura-t-elle donc de si attrayant, cette doctrine, pour attirer à elle toute la terre ? — Ma doctrine, réplique Jésus, portera sur des mystères incompréhensibles ; la morale en sera plus pure que celle qu'on a enseignée jusqu'ici ; mes disciples publieront de moi que je suis né dans une crèche, que j'ai mené une vie de pauvreté et de souffrance ; et ils pourront ajouter que j'aurai expiré sur une croix, car c'est par ce genre de supplice que je dois mourir. Tout cela sera hautement publié, tout cela sera cru parmi les hommes, et c'est moi, qui vous parle, que la terre doit adorer un jour.

— C'est-à-dire, répond enfin le philosophe avec un ton de vitie, que vous prétendez éclairer les

sages par des ignorants, vaincre les puissances par des hommes faibles, attirer la multitude en combattant ses vices, vous faire des disciples en leur promettant des souffrances, des mépris, des opprobres et la mort; détrôner tous les dieux de l'Olympe pour vous faire adorer à leur place, vous qui devez être, dites-vous, attaché à une croix comme un malfaiteur et le plus vil des esclaves. Allez, votre projet n'est qu'une folie; bientôt la risée publique en fera justice. Pour qu'il réussît, il faudrait refondre la nature humaine, et, certes, la réforme du monde moral par les moyens que vous proposez est aussi impossible que la réforme de ce monde matériel; et plutôt que de croire au succès de votre entreprise, je croirais que vous pouvez d'un mot ébranler la terre et faire tomber du firmament le soleil et les étoiles. »

Voilà comme je me figure qu'aurait pensé et parlé un philosophe à qui Jésus eût communiqué le dessein de convertir le monde païen au christianisme; et sans doute le succès était tellement impossible, à ne consulter que la raison humaine, que toute la sagesse eût été en apparence du côté du philosophe. Eh bien! ce qui était humainement impossible est précisément ce qui est arrivé: la sagesse humaine a été confondue; toutes les idées ordinaires ont été bouleversées; la folie de la croix a triomphé de l'univers; et voilà l'immortel monument de la divinité du christianisme. Et maintenant vous comprenez cette singulière et mémorable parole d'un savant écrivain: « Seigneur, si, en m'attachant au christianisme, je me trompe, c'est vous-même

170 PROSE.  
qui m'avez trompé, car il est marqué à des traits  
que votre main seule pouvait lui imprimer : *Do-*  
*mine, si error est, a te decepti sumus.* »

FRAYSSINOUS.

---

## 68° LECTURE.

### Bienfaits du christianisme.

Il se peut faire que la corruption de l'empire romain ait attiré du fond de leurs déserts les barbares, qui, sans connaître la mission qu'ils avaient de détruire, s'étaient appelés par instinct le *fléau de Dieu*. Que fût devenu le monde si la grande arche du christianisme n'eût sauvé le reste du genre humain de ce nouveau déluge ? Quelle chance restait-il à la postérité ? Où les lumières se fussent-elles conservées ? Les prêtres du polythéisme ne formaient point un corps d'hommes lettrés, hors en Perse et en Égypte ; mais les mages et les prêtres égyptiens, qui d'ailleurs ne communiquaient point leurs sciences au vulgaire, n'existaient déjà plus en corps lors de l'invasion des barbares. Quant aux sectes philosophiques d'Athènes et d'Alexandrie, elles se renfermaient presque entièrement dans ces deux villes, et consistaient, tout au plus, en quelques centaines de rhéteurs qui eussent été égor-gés avec le reste des citoyens. Point d'esprit de prosélytisme chez les anciens ; aucune ardeur pour enseigner ; point de retraite au désert, pour



y vivre avec Dieu et pour y sauver les sciences. Quel pontife de Jupiter eût marché au-devant d'Attila pour l'arrêter? Quel lévite eût persuadé à un Alaric de retirer ses troupes de Rome?

Les barbares qui entraient dans l'empire étaient déjà à demi chrétiens; mais voyons-les marcher sous la bannière sanglante du dieu de la Scandinavie ou des Tartares, ne rencontrant sur leur route ni une force d'opinions religieuses qui les oblige à respecter quelque chose, ni un fonds de mœurs qui commence à se renouveler chez les Romains par le christianisme. N'en doutons point, ils eussent tout détruit; ce fut même le projet d'Alaric : « Je sens en moi, disait ce roi barbare, quelque chose qui me porte à brûler Rome. » C'est un homme monté sur des ruines et qui paraît gigantesque....

On peut juger de l'abîme où nous serions plongés aujourd'hui, si les barbares avaient surpris le monde sous le polythéisme, par l'état actuel des nations où le christianisme s'est éteint; nous serions tous des esclaves turcs, ou quelque chose de pis encore, car le mahométisme a du moins un fonds de morale qu'il tient de la religion chrétienne, dont il n'est, après tout, qu'une secte très-éloignée. Il est donc très-probable que, sans le christianisme, le naufrage de la société et des lumières eût été total. On ne peut calculer combien de siècles eussent été nécessaires au genre humain pour sortir de l'ignorance et de la barbarie corrompue dans lesquelles il se fût trouvé enseveli. Il ne fallait rien moins qu'un corps immense de solitaires, répandus dans les trois parties du globe et travaillant de concert à la même fin,

pour conserver ces étincelles qui ont rallumé chez les modernes le flambeau des sciences.

Encore une fois, aucun ordre politique, philosophique ou religieux du paganisme n'eût pu rendre ce service inappréciable, au défaut de la religion chrétienne. Les écrits des anciens, se trouvant dispersés dans les monastères, échappèrent en partie aux ravages des Goths; enfin le polythéisme n'était point, comme le christianisme, une espèce de religion *lettrée*, si nous osons nous exprimer ainsi, parce qu'il ne joignait point, comme lui, la métaphysique et la morale aux dogmes religieux. La nécessité où les prêtres chrétiens se trouvèrent de publier eux-mêmes les livres, soit pour propager la foi, soit pour combattre l'hérésie, a puissamment servi à la conservation et à la renaissance des lumières. Dans toutes les hypothèses imaginables, on trouve toujours que l'Évangile a prévenu la destruction de la société; car en supposant qu'il n'eût point paru sur la terre, et que, d'un autre côté, les barbares fussent demeurés dans leurs forêts, le monde romain, pourrissant dans ses mœurs, était menacé d'une dissolution épouvantable.

Les esclaves se fussent-ils soulevés? Mais ils étaient aussi pervers que leurs maîtres; ils partageaient les mêmes plaisirs et la même honte; ils avaient la même religion, et cette religion passionnée détruisait toute espérance de changement dans les principes moraux. Les lumières n'avançaient plus, elles reculaient; les arts tombaient en décadence. La philosophie ne servait qu'à répandre une sorte d'impiété qui, sans conduire à la destruction des idoles, produisait les

crimes et les malheurs de l'athéisme dans les grands, en laissant aux petits ceux de la superstition. Le genre humain avait-il fait des progrès, parce qu'il ne croyait plus aux dieux du Capitole, et qu'il souillait par mépris les statues des dieux? Tacite prétend qu'il y avait encore des mœurs au fond des provinces; mais ces provinces commençaient à devenir chrétiennes, et nous raisonnons dans la supposition que le christianisme n'eût pas été connu, et que les barbares ne fussent pas sortis de leurs déserts. Quant aux armées romaines, qui vraisemblablement auraient démembré l'empire, les soldats en étaient aussi corrompus que le reste des citoyens, et l'eussent été davantage, s'ils n'eussent été recrutés parmi les Goths et les Germains. Tout ce qu'on peut conjecturer, c'est qu'après de longues guerres civiles et un soulèvement général qui eût duré plusieurs siècles, la race humaine se fût trouvée réduite à quelques hommes errant sur des ruines. Mais que d'années n'eût-il point fallu à ce nouvel arbre des peuples pour étendre ses rameaux sur tant de débris! Combien de temps les sciences oubliées, perdues, n'eussent-elles point mis à renaître, et dans quel état d'enfance la société ne serait-elle point encore aujourd'hui? De même que le christianisme a sauvé la société d'une destruction totale, en convertissant les barbares et en recueillant les débris de la civilisation et des arts, de même il eût sauvé le monde romain de sa propre corruption, si ce monde n'eût point succombé sous des armes étrangères; une religion seule peut renouveler un peuple dans ses sources.

Déjà celle du Christ rétablissait toutes les bases morales. Les anciens admettaient l'infanticide et la dissolution du lien du mariage, qui n'est, en effet, que le premier lien social. Leur probité et leur justice étaient relatives à la patrie; elles ne passaient pas les limites de leur pays. Les peuples en corps avaient d'autres principes que le citoyen en particulier. La pudeur et l'humanité n'étaient pas mises au rang des vertus. La classe la plus nombreuse était esclave; les sociétés flottaient éternellement entre l'anarchie populaire et le despotisme. Voilà les maux auxquels le christianisme apportait un remède certain, comme il l'a prouvé, en délivrant de ces maux les sociétés modernes.

L'excès même des premières austérités des chrétiens était nécessaire : il fallait qu'il y eût des martyrs de la chasteté quand il y avait des prostitutions publiques; des pénitents couverts de cendre et de cilice, quand la loi autorisait les plus grands crimes contre les mœurs; des héros de la charité, quand il y avait des monstres de barbarie; enfin, pour arracher tout un peuple corrompu aux vils combats du cirque et de l'arène, il fallait que la religion eût, pour ainsi dire, ses athlètes et ses spectacles dans les déserts de la Thébaïde. Jésus-Christ peut donc, en toute vérité, être appelé, dans le sens matériel, le *Sauveur du monde*, comme il l'est dans le sens spirituel; son passage sur la terre est, même humainement parlant, le plus grand événement qui soit jamais arrivé chez les hommes, puisque c'est à partir de la prédication de l'Évangile que la face du monde a été renouvelée.



Nous nous piquons de philosophie dans ce siècle ; mais , certes , la légèreté avec laquelle nous traitons les institutions chrétiennes n'est rien moins que philosophie : l'Évangile, sous tous les rapports, a changé les hommes ; il leur a fait faire un pas immense vers la perfection. Considérez-le comme un grande institution religieuse en qui la race humaine a été régénérée ; alors toutes les petites objections, toutes les chicanes de l'impiété disparaissent. Il est certain que les nations païennes étaient dans une espèce d'enfance morale, par rapport à ce que nous sommes aujourd'hui. De beaux traits de justice, échappés à quelques peuples anciens, ne détruisent pas cette vérité et n'altèrent pas le fond des choses. Le christianisme nous a indubitablement apporté de nouvelles lumières : c'est le culte qui convient à un peuple mûri par le temps ; c'est, si nous osons parler ainsi, la religion naturelle à l'âge présent du monde, comme le règne des figures convenait au berceau d'Israël. Au ciel elle n'a placé qu'un Dieu ; sur la terre elle a aboli l'esclavage.

CHATEAUBRIAND.

---

## 69<sup>e</sup> LECTURE.

### Effet du christianisme sur le génie de l'homme.

Les invasions des barbares replongèrent l'Europe dans l'ignorance, et l'anarchie qui suivit l'introduction du régime féodal ne contribua pas



peu à retarder les progrès des lumières. Les cloîtres devinrent le seul refuge des connaissances humaines. Mais, du moment que des jours plus sereins commencèrent à luire, on vit les lettres et les sciences longtemps concentrées dans ces solitudes, prendre tout à coup un rapide essor. Il appartenait à la religion, qui en avait conservé le précieux dépôt, de leur donner une vie nouvelle, d'en favoriser la marche, et de produire par son heureuse influence tant d'immortels ouvrages dont l'antiquité n'offre pas de modèles. Quel noble et imposant caractère, en effet, elle sait imprimer au talent ! Le lyrique français plane dans les cieux, lorsqu'il suit le vol du Psalmiste : *Athalie* est le fruit de la lecture des livres saints : et le *Discours sur l'histoire universelle*, le plus beau monument peut-être dont se puisse enorgueillir notre littérature, a été tout entier inspiré par cette même religion dont il décrit l'origine, la suite, les combats et le triomphe. Sans doute, à quelque époque et en quelque pays qu'ils fussent nés, Pascal, Racine et Bossuet n'auraient point été des hommes ordinaires ; mais on peut douter cependant qu'ils eussent atteint ces hauteurs, dernières limites tracées, pour ainsi dire, à l'esprit humain, si leur génie n'eût été nourri et fortifié par la méditation habituelle des vérités les plus sublimes. Voltaire et Rousseau même sont toujours admirables, lorsque, dominés par un ascendant irrésistible, ils rendent hommage à ce culte qu'ils n'ont que trop souvent outragé : le premier n'est jamais plus pathétique et plus touchant que quand il célèbre les vertus chrétiennes ; et le morceau le

plus éloquent qu'ait écrit l'autre est un éloge de Jésus-Christ. D'où vient que le génie dirigé par l'influence des opinions religieuses s'élève ainsi au-dessus de lui-même? Pourquoi les auteurs chrétiens sont-ils supérieurs aux autres sages lorsqu'ils parlent de Dieu, de l'homme, de l'éternité? Est-ce l'effet du perfectionnement de l'art, ou cela ne tient-il pas plutôt à la puissance même de la vérité?

VILLEMAIN, *Mélanges littéraires.*

---

## 70<sup>e</sup> LECTURE.

### Misère de l'âme esclave des sens.

Représentez-vous un homme qui est né dans les richesses et qui les a dissipées par ses profusions, il ne peut souffrir sa pauvreté. Ces murailles nues, cette table dégarnie, cette maison presque abandonnée où on ne voit plus cette foule de domestiques, lui fait peur; pour se cacher à lui-même sa misère, il emprunte de tous côtés; il remplit par ce moyen, en quelque façon, le vide de sa maison, et soutient l'éclat de son ancienne abondance. Aveugle et malheureux, qui ne songe pas que tout ce qui l'éblouit menace sa liberté et son repos! Ainsi l'âme raisonnable, née riche par les biens que lui avait donnés son auteur, et appauvrie volontairement pour s'être cherchée elle-même, réduite à ce fonds étroit et stérile, tâche de tromper le chagrin que lui cause son indigence, et de réparer ses ruines, en empruntant de tous côtés de quoi se remplir.

Elle commence par son corps et par ses sens, parce qu'elle ne trouve rien qui lui soit plus proche. Ce corps qui lui est uni si étroitement, mais qui toutefois est d'une nature si inférieure à la sienne, devient le plus cher objet de ses complaisances. Elle tourne tous ses soins de ce côté-là; le moindre rayon de beauté qu'elle y aperçoit suffit pour l'arrêter : elle se mire, pour ainsi parler, et se considère elle-même dans ce corps; elle croit voir dans la douceur de ces regards et de ce visage la douceur d'une humeur paisible; dans la délicatesse des traits, la délicatesse de l'esprit; dans ce port et cette mine relevée, la grandeur et la noblesse du courage : faible et trompeuse image sans doute, mais enfin la vanité s'en repaît. À quoi es-tu réduite, âme raisonnable ! Toi qui étais née pour l'éternité et pour un objet immortel, tu deviens éprise et captive d'une fleur que le soleil dessèche, d'une vapeur que le vent emporte, en un mot, d'un corps qui, par la mortalité, est devenu un empêchement et un fardeau pour l'esprit.

Elle n'est pas plus heureuse en jouissant des plaisirs que ses sens lui offrent; au contraire, elle s'appauvrit dans cette recherche, puisqu'en poursuivant le plaisir elle perd d'abord la raison. Le plaisir est un sentiment qui nous transporte, qui nous enivre, qui nous saisit indépendamment de la raison et nous entraîne malgré ses lois. La raison, en effet, n'est jamais si faible que lorsque le plaisir domine; et ce qui marque une opposition éternelle entre la raison et le plaisir, c'est que, pendant que la raison demande une chose, le plaisir en exige une autre : ainsi l'âme,

devenue captive du plaisir, est devenue en même temps ennemie de la raison. Voilà où elle est tombée, quand elle a voulu emprunter des sens de quoi réparer ses pertes. Mais ce n'est pas là encore la fin de ses maux : ces sens, de qui elle emprunte, empruntent eux-mêmes de tous côtés : ils tirent tout de leurs objets, et engagent par conséquent à tous ces objets extérieurs l'âme qui, livrée aux sens, ne peut plus rien avoir que par eux.

Je ne veux point ici vous parler de tous les sens pour vous faire avouer leur indigence ; considérez seulement la vue : à combien d'objets extérieurs elle nous attache ! Tout ce qui brille, tout ce qui rit aux yeux, tout ce qui paraît grand et magnifique devient l'objet de nos désirs et de notre curiosité. Le Saint-Esprit nous en avait bien avertis, lorsqu'il avait dit cette parole : « Ne suivez pas vos pensées et vos yeux, vous souillant et vous corrompant, disons le mot du Saint-Esprit, vous prostituant vous-mêmes à tous les objets qui se présentent. » Nous faisons tout le contraire de ce que Dieu commande ; nous nous engageons de toutes parts ; nous qui n'avions besoin que de Dieu, nous commençons à avoir besoin de tout. Cet homme croit s'agrandir avec un équipage qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Cette femme ambitieuse et vaine, croit valoir beaucoup quand elle s'est chargée d'or, de pierreries et de mille autres vains ornements. Pour la parer, toute la nature s'épuise, tous les arts suent, toute l'industrie se consume. Ainsi nous amassons autour de nous tout ce qu'il

y a de plus rare ; notre vanité se repaît de cette fausse abondance, et par là nous tombons insensiblement dans les pièges de l'avarice, triste et sombre passion autant qu'elle est cruelle et insatiable. « C'est elle, dit saint Augustin, qui, trouvant l'âme pauvre et vide au dedans, la pousse au dehors, la partage en mille soucis, et la consume par des efforts aussi vains que laborieux. Elle se tourmente comme dans un songe ; on veut parler, la voix ne suit pas ; on veut faire de grands mouvements, on sent ses membres engourdis. » Ainsi l'âme veut se remplir, elle ne peut ; son argent, qu'elle appelle son bien, est au dehors, et c'est le dedans qui est vide et pauvre. Elle se tourmente de voir son bien si détaché d'elle-même, si exposé au hasard, si soumis au pouvoir d'autrui ; cependant elle voit croître ses mauvais désirs avec ses richesses. « L'avarice, dit saint Paul est la racine de tous les maux. » En effet, les richesses sont un moyen d'avoir presque sûrement tout ce qu'on désire. Par les richesses, l'ambitieux se peut assouvir d'honneurs, le voluptueux de plaisirs, chacun enfin de ce qu'il demande. Tous les mauvais désirs naissent dans un cœur qui croit avoir dans l'argent le moyen de les satisfaire. Il ne faut donc pas s'étonner si la passion des richesses est si violente, puisqu'elle ramasse en elle toutes les autres. Que l'âme est asservie ! de quel joug elle est chargée ! et, pour s'être chargée elle-même, combien elle est devenue pauvre et captive !

BOSSUET.



71<sup>e</sup> LECTURE.

**Le vice trouve en lui-même son châtimement.**

Le péché qui trouble tout l'ordre du monde, met le désordre premièrement dans celui qui le commet. La vengeance, qui sort du cœur pour tout ravager, porte toujours son premier coup et le plus mortel sur ce cœur qui la produit, la nourrit. L'injustice, qui veut profiter du bien d'autrui, fait son effet sur son auteur, qu'elle dépouille de son plus grand bien, qui est la droiture, avant qu'il ait pu ravir et usurper celui des autres. Le médisant ne déchire dans les autres que la renommée, et déchire en lui la vertu même. L'impudicité, qui veut tout corrompre, commence son effet par sa propre source, parce que nul ne peut attenter à l'intégrité d'autrui que par la perte de la sienne. Ainsi, tout pécheur est ennemi de soi-même, corrupteur en sa propre conscience du plus grand bien de la nature raisonnable, c'est-à-dire de l'innocence. D'où il s'ensuit que le péché, je ne dis pas dans ses suites, mais le péché en lui-même est le plus grand et le plus extrême de tous les maux : plus grand, sans comparaison, que tous ceux qui nous menacent par le dehors, parce que c'est le dérèglement et l'entière dépravation du dedans ; plus grand et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentes, parce que c'est un poison fatal à la vie de l'âme ; plus grand que tous les maux qui attaquent notre esprit, parce que c'est un mal qui corrompt notre con-

science ; plus grand par conséquent , que la perte de la raison , parce que c'est perdre plus que la raison que d'en perdre le bon usage , sans lequel la raison même n'est qu'une folie criminelle. Enfin , pour conclure ce raisonnement , mal par-dessus tous les maux , malheur excédant tous les malheurs , parce que nous y trouvons tout ensemble , et un malheur et un crime : malheur qui nous accable , et crime qui nous déshonore ; malheur qui nous ôte toute espérance , et crime qui nous ôte toute excuse ; malheur qui nous fait tout perdre , et crime qui nous rend coupables de cette perte funeste , et qui ne nous laisse pas même sujet de nous plaindre.

Après cela , chrétiens , il ne faut pas s'étonner si l'on nous prêche souvent que notre crime devient notre peine. Et je n'ai pas dit sans raison que la cognée qui nous frappe , c'est le péché même ; puisqu'il sera dans l'éternité le principal instrument de notre supplice. « Et je vous opposerai à vous-mêmes toutes vos abominations. Et vos abominations subsisteront au milieu de vous-mêmes. Et je vous chargerai du poids de tous vos forfaits. » Voilà le juste supplice ; un homme tout pénétré , tout environné de ses crimes. Et , en effet , dit saint Augustin , il ne faut pas se persuader que cette lumière infinie et cette souveraine bonté de Dieu tire d'elle-même et de son sein propre de quoi punir les pécheurs. Dieu est le souverain bien , et de lui-même il ne produit que du bien aux hommes ; ainsi , pour trouver les armes par lesquelles il détruira ses ennemis , il se servira de leurs péchés mêmes.

Et ne me demandez pas , chrétiens , de quelle

sorte se fera ce grand changement de nos plaisirs en supplices ; la chose est prouvée par les Ecritures. C'est le VÉRITABLE qui le dit, c'est le Tout-Puissant qui le fait. Et, toutefois, si vous regardez la nature des passions auxquelles vous abandonnez votre cœur, vous comprendrez aisément qu'elles peuvent devenir un supplice intolérable. Elles ont toutes en elles-mêmes des peines cruelles, des dégoûts, des amertumes. Elles ont toutes une infinité qui se fâche de ne pouvoir être assouvie ; ce qui mêle dans elles toutes des emportements qui dégénèrent en une espèce de fureur non moins pénible que déraisonnable. L'amour impur, s'il m'est permis de le nommer dans cette chaire, a ses incertitudes, ses agitations violentes, et ses résolutions irrésolues, et l'enfer de ses jalousies, et le reste que je ne dis pas. L'ambition a ses captivités, ses empressements, ses défiances et ses craintes, dans sa hauteur même, qui est souvent la mesure de son précipice. L'avarice, passion basse, passion odieuse au monde, amasse non-seulement les injustices, mais encore les inquiétudes avec les trésors. Eh ! qu'y a-t-il donc de plus aisé de faire de nos passions une peine insupportable de nos péchés, en leur ôtant, comme il est très-juste, ce peu de douceur par où elles nous séduisent, et leur laissant seulement les inquiétudes cruelles et l'amertume dont elles abondent ? Nos péchés contre nous, nos péchés sur nous, nos péchés au milieu de nous : trait perçant contre notre sein, poids insupportable sur notre tête, poison dévorant dans nos entrailles.

BOSSUET.

72<sup>e</sup> LECTURE.**Le Monde.**

Qu'est-ce que le monde pour les mondains eux-mêmes, qui l'aiment, qui paraissent enivrés de ses plaisirs, et qui ne peuvent se passer de lui ? C'est une servitude éternelle où nul ne vit pour soi, et où, pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers et aimer son esclavage. C'est une révolution journalière d'événements qui réveillent tour à tour dans le cœur de ses partisans les passions les plus violentes et les plus tristes, des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablants. C'est une terre de malédiction, où les plaisirs même portent avec eux leurs épines et leur amertume. Le jeu lasse par ses fureurs et par ses caprices ; les conversations ennuient par les oppositions d'humeur et la contrariété des sentiments ; les passions et les attachements criminels ont leurs dégoûts, leurs contre-temps, leurs bruits désagréables. Les spectacles ne trouvant presque plus dans les spectateurs que des âmes grossièrement dissolues et incapables d'être réveillées que par les excès les plus monstrueux de la débauche, deviennent fades, en ne remuant que ces passions délicates qui ne font que montrer le crime de loin, et dresser des pièges à l'innocence. Le monde, enfin, est un lieu où l'espérance même, qu'on regarde comme une passion si douce, rend tous les hommes malheu-



reux ; où ceux qui n'espèrent rien se croient encore plus misérables ; où tout ce qui plaît ne plaît jamais longtemps, et où l'ennui est presque la destinée la plus douce et la plus supportable qu'on puisse y attendre. Voilà le monde, et ce n'est pas ce monde obscur qui ne connaît ni les grands plaisirs, ni les charmes de la prospérité, de la faveur et de l'opulence ; c'est le monde dans son beau ; c'est le monde de la cour.

Si le monde n'attachait les hommes que par le bonheur de leur condition présente, comme il ne fait point d'heureux, il ne ferait point d'adorateurs. L'avenir, qu'il nous montre toujours, est sa grande ressource et sa séduction inévitable. Il nous lie par ses espérances, ne pouvant nous satisfaire par ses dons ; et l'erreur de ses promesses nous endort toujours sur le néant de ses bienfaits.

Les hommes parlent tous les jours, sur le néant des choses humaines, le langage de la vérité, et ils n'en suivent pas moins les voies de la vanité et du mensonge. Nous disons sans cesse que le monde n'est rien, et nous ne vivons que pour le monde. Sages seulement dans les discours, insensés dans les œuvres ; philosophes dans l'inutilité des conversations, peuple dans tout le cours de notre conduite ; toujours éloquents à décrier le monde, toujours plus vifs à l'aimer. Nous fléchissons le genou, avec la multitude, devant l'idole que nous venons de fouler aux pieds ; et à nos mépris succèdent bientôt de nouveaux hommages. Ce qui paraît grandeur aux yeux du monde, est toujours grand pour nous ; ce qu'il appelle bonheur, est la seule félicité où notre cœur as-



pire ; ce qu'il vante est la seule gloire qui nous touche.

Le monde est plus séduisant par les charmes qu'il promet, qu'il ne l'est par les faveurs réelles qu'il accorde. Nul presque de tous ceux que le monde séduit et entraîne, n'est content de sa destinée, et si l'espoir d'une condition plus heureuse n'adoucissait les peines de notre état présent et ne liait encore nos cœurs au monde, il ne faudrait, pour nous en détromper, que les dégoûts et les amertumes vives que nous y trouvons. Mais nous sommes, chacun en secret, ingénieux à nous séduire sur l'amertume de notre condition présente. Loin de conclure que le monde ne saurait faire des heureux, et qu'il faut chercher ailleurs le bonheur où nous aspirons, et que le monde ne saurait nous donner, nous nous y promettons toujours ce qui nous manque et ce que nous souhaitons. Nous charmons nos ennuis présents par l'espoir d'un avenir chimérique ; et, par une illusion perpétuelle et déplorable, nous rendons toujours inutiles les dégoûts que Dieu répand sur nos passions injustes, pour nous rappeler à lui, par des espérances que l'événement dément toujours ; mais où nous prenons, de notre méprise même, l'occasion de retomber dans de nouvelles. Nous remplaçons par l'erreur de notre imagination ce qui manque à nos désirs ; nous ne jouissons jamais, nous espérons toujours. C'est-à-dire, ce n'est pas le monde présent que nous aimons, nous n'y sommes pas assez heureux ; c'est ce monde chimérique que nous nous formons à nous-mêmes. Ce n'est pas un bonheur réel, c'est une vaine image après laquelle nous

courons, sans jamais pouvoir y atteindre ; c'est un prestige qui nous joue, qui ne se montre jamais que de loin, et qui s'évanouit et s'éloigne encore, lorsque nous croyons y toucher et le saisir.

MASSILLON.

---

### 73<sup>e</sup> LECTURE.

#### L'Avarice.

L'avare n'amasse que pour amasser ; ce n'est pas pour fournir à ses besoins : il se les refuse. Son argent lui est plus précieux que sa santé, que sa vie, que lui-même. Toutes ses actions, toutes ses vues, toutes ses affections ne se rapportent qu'à cet indigne objet. Personne ne s'y trompe, et il ne prend aucun soin de dérober aux yeux du public le misérable penchant dont il est possédé, car tel est le caractère de cette honteuse passion, de se manifester de tous les côtés, de ne faire au dehors aucune démarche, qui ne soit marquée de ce maudit caractère, et de n'être un mystère que pour celui seul qui en est possédé. Toutes les autres passions sauvent du moins les apparences ; on les cache aux yeux du public : une imprudence peut quelquefois les dévoiler ; mais le coupable cherche, autant qu'il est en soi, les ténèbres ; mais pour la passion de l'avarice, l'avare ne se la cache qu'à lui-même. Loin de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public, tout l'annonce en lui, tout la montre à découvert ; il la porte écrite dans son langage,

dans ses actions, dans toute sa conduite, et, pour ainsi dire, sur son front.

L'âge et les réflexions guérissent d'ordinaire les autres passions au lieu que l'avarice semble se ranimer et reprendre de nouvelles forces dans la vieillesse. Plus on avance vers ce moment fatal où tout cet amas sordide doit disparaître et nous être enlevé, plus on s'y attache; plus la mort approche, plus on couve des yeux son misérable trésor, plus on le regarde comme une précaution nécessaire pour un avenir chimérique. Ainsi l'âge rajeunit, pour ainsi dire, cette indigne passion. Les années, les maladies, les réflexions, tout l'enfonce plus profondément dans l'âme, et elle se nourrit et s'enflamme par les remèdes mêmes qui guérissent et éteignent toutes les autres. On a vu des hommes dans une décrépitude où à peine leur restait-il assez de force pour soutenir un cadavre tout prêt à tomber en pourriture, ne conserver, dans la défaillance totale des facultés de leur âme, un reste de sensibilité, et, pour ainsi dire, de signe de vie, que pour cette indigne passion; elle seule se soutenir, se ranimer sur les débris de tout le reste; le dernier soupir être encore pour elle; les inquiétudes des derniers moments la regarder encore; et l'infortuné qui meurt, jeter encore des regards mourants, qui vont s'éteindre sur un argent que la mort lui arrache, mais dont elle n'a pu arracher l'amour de son cœur.

MASSILLON.

74<sup>e</sup> LECTURE.**L'Envie.**

L'envie est le noir et le plus secret effet d'un orgueil faible, qui se sent ou diminuer ou effacer par le moindre éclat des autres, et qui ne peut soutenir la moindre lumière. C'est le plus dangereux venin de l'amour-propre; il commence par consumer celui qui le vomit sur les autres, et le porte aux attentats les plus noirs; car l'orgueil naturellement est entreprenant, et veut éclater; mais l'envie se cache sous toutes sortes de prétextes, et se plaît aux plus sourdes, aux plus perfides menées. Les médisances déguisées, les calomnies, les trahisons, tous les mauvais artifices en sont l'ouvrage et le partage.

L'envie, le poison de tous les cœurs, dit saint Grégoire de Nazianze, est la plus juste et la plus injuste de toutes les passions : la plus injuste, sans doute, car elle attaque les innocents; mais la plus juste tout ensemble, car elle punit le coupable et fait le juste et insupportable supplice de celui qui la nourrit dans son cœur. Quel est le sujet de votre envie? Elle plaît, elle est plus chérie. O Dieu! si vous saviez ce que c'est que de plaire de cette sorte, et quel est le fond de ses agréments! Mais venons à quelque chose que le monde estime plus important. Vous enviez à cet homme son élévation : s'il ne s'acquitte dignement d'un si grand emploi, n'est-il pas plus digne de pitié que d'envie, et pouvez-vous lui envier une

élévation qui découvre à tout l'univers ses faiblesses déplorables, ou ses emportements furieux, ou ses ignorances grossières? Que s'il fait bien dans un grand emploi, pourquoi portez-vous envie au soleil de ce qu'il vous éclaire avec tous les autres?

Venez plutôt profiter du bien qu'il fait à tout l'univers; profitez de cette belle fontaine qui arrose vos terres aussi bien que celles de vos voisins, au lieu de songer à en faire tarir la source.

BOSSUET.

---

## 75<sup>e</sup> LECTURE.

### La Médisance.

La médisance est un vice que nulle circonstance ne saurait jamais excuser; cependant, c'est celui qu'on est le plus ingénieux à se déguiser à soi-même, et à qui le monde et la piété font aujourd'hui plus de grâce. Ce n'est pas que le caractère du médisant ne soit odieux devant les hommes; mais on ne comprend dans ce nombre que certains médisants d'une malignité plus noire et plus grossière, qui médisent sans art et sans ménagement, et qui, avec assez de malice pour censurer, n'ont pas assez de cet esprit qu'il faut pour plaire.

La langue du détracteur est un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'il touche, qui exerce sa fureur sur le bon grain comme sur la paille, sur le profane comme sur le sacré; qui ne laisse par-



tout où il a passé que la ruine et la désolation ; qui creuse jusque dans les entrailles de la terre, et va s'attacher aux choses les plus cachées ; qui change en de viles cendres ce qui nous avait paru, il n'y a qu'un moment, si précieux et si brillant ; qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant de mourir. Il est une sorte de médisants qui condamnent la médisance, et qui se la permettent : qui déchirent sans égards leurs frères, et qui s'applaudissent encore de leur modération nécessaire ; qui portent le trait jusqu'au cœur, mais parce qu'il est plus brillant et plus affilé, ne voient pas la plaie qu'il a faite.

La médisance est un assemblage d'iniquité, une envie basse, qui, blessée des talents ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface ; une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur ; une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret ; une légèreté honteuse qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot, et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos à l'imprudence d'une censure qui sait plaire ; une barbarie de sang-froid qui va percer un frère absent ; une injustice où nous lui ravissons ce qu'il a de plus cher.

D'où vient que nos censures portent toujours sur certaines personnes en particulier, et que nous ne nous délassons jamais plus agréablement, et avec plus d'esprit, que lorsque nous rappelons ses défauts ? Ne serait-ce point une jalousie secrète ? Ses talents, sa fortune, sa faveur, son

poste, sa réputation ne nous blesseraient-ils pas encore plus que ses défauts? Le trouverions-nous si digne de censure, s'il avait moins de qualités qui le mettent au-dessus de nous? Serions-nous si aises de faire remarquer ses endroits faibles, si tout le monde ne lui en trouvait pas de fort avantageux? D'où vient que les défauts de tout autre, nous trouvent plus indulgents? Qu'ailleurs nous excusons tout, et qu'ici tout s'envenime dans notre bouche? Nous assurons que ce n'est ni la haine, ni la jalousie qui nous fait parler : je le veux; mais n'y aurait-il pas, peut-être dans nos satires des motifs encore plus bas et plus honteux? N'affectons-nous pas de censurer notre frère devant un grand qui ne l'aime pas? Ne voulons-nous pas faire notre cour et nous rendre agréables en le rendant un objet de risée ou de mépris? Ne sacrifions-nous pas sa réputation à notre fortune; et ne cherchons-nous pas à plaire en donnant du ridicule à un homme qui ne plaît pas? Les grands sont à plaindre dès qu'ils se livrent à des aversions injustes; on a bientôt trouvé des vices dans la vertu même qui leur déplait.

La médisance est un mal inquiet qui trouble la société, qui jette la dissension dans les cours et dans les villes; qui désunit les amitiés les plus étroites, qui est la source des haines et des vengeances; qui remplit tous les lieux où elle entre de désordre et de confusion; partout ennemie de la paix, de la douceur, de la politesse. C'est une source pleine d'un venin mortel; tout ce qui en part est infecté, et infecte tout ce qui l'environne. Ses louanges mêmes sont empoisonnées, ses ap-

plaudissements malins, son silence criminel, ses gestes, ses mouvements, ses regards, tout a son poison et le répand à sa manière.

MASSILLON.

---

## 76<sup>e</sup> LECTURE.

### **Le Remords de la Conscience.**

Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable? Pourquoi le remords est-il si terrible, qu'on préfère souvent se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquiescer des biens illégitimes? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre? Le tigre déchire sa proie, et dort; l'homme devient homicide et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraye; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est inquiet et mobile; il n'ose fixer le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y voir des caractères funestes. Tous ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter : il voit au milieu de la nuit des lueurs menaçantes; il est toujours environné de l'odeur du carnage; il découvre le goût du poison jusque dans les mets qu'il a lui-même apprêtés; son

oreille, d'une étrange subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve le silence; et, en embrassant son ami, il croit sentir sous ses vêtements un poignard caché.

CHATEAUBRIAND.

---

## 77<sup>e</sup> LECTURE.

### La Mort du chrétien.

Enfin la mort, si terrible pour l'incrédule, met le comble aux vœux du chrétien : il la désire comme saint Paul, *afin d'être avec Jésus-Christ*; il la désire pour commencer de vivre, *pour être délivré du poids des organes*, des liens matériels qui le retiennent sur cette terre, où les pures jouissances qu'il goûte ne sont qu'une ombre légère de la félicité qu'il pressent. Vit-on jamais alors un chrétien donner le même exemple que tant d'incrédules, abjurer sa doctrine et regretter d'avoir cru? Ah! c'est à ce moment surtout qu'il en connaît le prix, que la vérité consolante brille à ses yeux de tout son éclat. La mort est le dernier trait de lumière qui le vient frapper; lumière si vive qu'elle rend presque imperceptible le passage de la foi à la claire vision de son objet. L'espérance, agitant son flambeau près de la couche du mourant, lui montre le ciel ouvert, où l'amour l'appelle. La croix qu'il tient entre ses mains débiles, qu'il presse sur ses lèvres et sur son cœur, réveille en foule dans son esprit des souvenirs de miséricorde, le fortifie, l'attendrit,

l'âme. Encore un instant, et tout sera consommé; le trépas sera vaincu, et le profond mystère de la délivrance accompli. Une dernière défaillance de la nature annonce que cet instant est venu. La religion alors élève la voix, comme par un dernier effort de tendresse! « Pars, dit-elle, âme chrétienne! sors de ce monde, au nom du Dieu tout-puissant qui t'a créée; au nom de Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qui a souffert pour toi; au nom de l'Esprit-Saint dont tu as reçu l'effusion! Qu'en te séparant du corps, un libre accès te soit ouvert à la montagne de Sion, à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste, à l'innombrable société des anges et des premiers-nés de l'Eglise, dont les noms sont écrits au ciel! Que Dieu se lève et dissipe les puissances des ténèbres; que tous les esprits de malice fuient et n'osent toucher une brebis rachetée du sang de Jésus-Christ; que le Christ, mort pour toi, crucifié pour toi, te délivre des supplices et de la mort éternelle, que ce bon pasteur reconnaisse sa brebis et la place dans le troupeau de ses élus! Puisses-tu voir éternellement ton rédempteur face à face! puisses-tu, à jamais présente devant la vérité dégagée de tout voile, la contempler sans fin dans l'éternelle extase du bonheur! »

Au milieu de ces bénédictions, l'âme ravie brise ses entraves, et va recevoir le prix de sa fidélité et de son amour. Ici l'homme doit se taire, sa parole expire avec sa pensée. Non, « l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit ne saurait comprendre ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. » Ce n'est point comme une mer qui ait son flux et reflux, c'est l'Océan immense



qui déborde à la fois sur tous ses rivages. « Source intarissable de vie et de lumière, ô mon Dieu ! s'écria un prophète, je serai rassasié quand votre gloire m'apparaîtra. »

CHATEAUBRIAND.

---

## 78<sup>e</sup> LECTURE.

### La Mort de l'athée.

On annonce à l'athée qu'il faut mourir. Que se passe-t-il en lui à ce dernier moment ? Je veux, chose presque impossible, qu'il ait étouffé le remords, qu'aucun doute n'alarme son incrédulité : est-il exempt, pour cela, de terreurs et d'angoisses ? Interrogez quiconque a vu sur son lit de mort l'athée, non pas atteint d'une de ces maladies violentes dont l'effet est de suspendre les fonctions de l'âme, mais jouissant encore pleinement de ses facultés morales et sachant qu'il va bientôt expirer. La vive image de ce qu'il perd occupe tout l'esprit du moribond. Il avait des attachements, des habitudes ; il tenait à la vie par mille liens qui se rompent à la fois : rupture effroyable qui, séparant soudainement l'âme de tout ce qui lui fut cher, la laisse seule et blessée dans un vide infini. Cet abîme sans fond, où elle va descendre, cette solitude morne, ce silence éternel, ce sommeil glacé, cette nuit qui n'aura jamais d'aurore, cette privation de tout bien, avec un désir invincible du bien-être, toutes ces idées et une foule d'autres non moins

désolantes, pèsent sur cette âme misérable, la bouleversent, la déchirent et commencent son affreux supplice. Mais que dire de son état, pour peu qu'il lui reste quelques doutes sur les principes qu'elle s'était faits ? Comment peindre ces anxiétés, ces regrets à demi étouffés par le désespoir, et ce regard consterné, qui ne rencontre de toutes parts qu'un passé sans consolation et un avenir sans espérance ? Ce n'est plus alors le néant qu'elle redoute ; elle l'appelle, au contraire, de tous ses vœux ; elle l'appelle en vain : l'éternité seule lui répond. Tirons le rideau sur le reste de cette scène épouvantable, et laissons à l'enfer ses secrets.

CHATEAUBRIAND.

---

## 79<sup>e</sup> LECTURE.

### Le Duel

Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats.

En quoi consiste ce préjugé ? Dans l'opinion la plus extravagante et la plus barbare qui entra jamais dans l'esprit humain, savoir, que tous les devoirs de la société sont suppléés par la bravoure ; qu'un homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur ; qu'il est civil, humain, poli, quand il sait se battre ; que le mensonge se change en vérité, que le vol devient légitime, la perfidie

honnête, l'infidélité louable, sitôt qu'on soutient tout cela le fer à la main ; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, et qu'on n'a jamais tort avec un homme pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté, et l'on ne tue les gens que par hasard : c'est celle où l'on se bat au premier sang ! Au premier sang ! grand Dieu ! Et qu'en veux-tu faire de ce sang , bête féroce ? le veux-tu boire ?

Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers ? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César pour tant d'affronts réciproques ? et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il deshonoré pour s'être laissé menacer d'un bâton ? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais : mais n'y en a-t-il que de bonnes, et n'oserait-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur ? Non, cet honneur n'est point variable ; il ne dépend ni des temps ni des lieux, ni des préjugés ; il ne peut ni passer, ni renaître ; il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre. Que ferait celui qui s'y veut asservir

dans les lieux où règne un usage contraire ? A Messine ou à Naples, il irait attendre son homme. au coin d'une rue et le poignarder par-derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là ; et l'honneur ne consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre, en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher, au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi ; on voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récuse ; et, dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres.

Les hommes si ombrageux et si prompts à provoquer les autres sont, pour la plupart, de très-malhonnêtes gens qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière.

Tel fait un effort et se présente une fois pour avoir le droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être ; il

ne faut ni l'exciter ni le retenir ; l'homme de bien le porte partout avec lui, au combat contre l'ennemi, dans un cercle en faveur des absents et de la vérité, dans son lit contre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'âme qui l'inspire est d'usage dans tous les temps : elle met toujours la vertu au-dessus des événements, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre.

J. J. ROUSSEAU.

---

## 80° LECTURE.

### Le Suicide.

Tu veux cesser de vivre ? Mais je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé sur terre pour n'y rien faire ? Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton temps ? Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu, que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité et tu dis . La vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses, si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers ? et



peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? La vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré ; mais sa vie active et morale, qui doit influencer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné ; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet, qui la rend bonne ou mauvaise.

Tu t'ennuies de vivre, et tu dis : la vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras : La vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner, car rien n'aura changé que toi, Change donc dès aujourd'hui ; et, puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est tout le mal, corrige les affections déréglées, et ne brûle pas la maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel ? La peine et le plaisir passent comme une ombre : la vie s'écoule en un instant ; elle n'est rien par elle-même ; son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose. Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien ; et, si c'est un mal d'avoir vécu, ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir ; car autant vaudrait dire qu'il t'est permis de ne pas être homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être et de tromper ta destination.

Le suicide est une mort furtive et honteuse,

c'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. — Mais je ne tiens à rien.... Je suis inutile au monde.... — Philosophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe ?

Jeune insensé ! s'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : « Que je fasse encore une bonne action avant de mourir. » Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra demain, après-demain, toute ta vie.

J. J. ROUSSEAU.

---

## 81<sup>e</sup> LECTURE.

### Les Patriarches.

Ils étaient fort laborieux, toujours à la campagne, logés sous des tentes, changeant de demeure suivant la commodité des pâturages, par conséquent, souvent occupés à camper et à décamper, et souvent en marche ; car ils ne pouvaient faire que de petites journées avec un très-grand attirail. Ce n'est pas qu'ils n'eussent pu bâtir aussi bien que les habitants du même pays ; mais ils préféraient cette manière de vivre. Elle est sans doute la plus ancienne, puisqu'il est

plus aisé de dresser des tentes que de bâtir des maisons ; et elle a toujours passé pour la plus parfaite, comme attachant moins les hommes à la terre : aussi elle marquait mieux l'état des patriarches qui n'habitaient cette terre que comme voyageurs, attendant les promesses de Dieu, qui ne devaient s'accomplir qu'après leur mort. Les premières villes dont il soit parlé furent bâties par des méchants, par Caïn et par Nemrod. Ce sont eux les premiers qui se sont enfermés et fortifiés pour éviter la peine de leur crime et en faire impunément de nouveaux ; les gens de bien vivaient à découvert et sans rien craindre. La principale occupation des patriarches était le soin de leurs troupeaux : on le voit par toute leur histoire. Quelque innocente que soit l'agriculture, la vie pastorale est la plus parfaite : elle a quelque chose de plus simple et de plus noble ; elle est moins pénible, et toutefois elle est d'un plus grand profit. Le vieux Caton mettait les nourritures<sup>1</sup>, même médiocres, avant le labourage, qu'il préférait à tous les moyens de s'enrichir.

Cette première simplicité s'est conservée longtemps chez les Grecs, dont nous estimons la politesse avec tant de raison. Homère en fournit partout des exemples, et les poésies pastorales n'ont point d'autre fondement.

FLEURY.

1. L'entretien des troupeaux.



82<sup>e</sup> LECTURE.**Éloge de Judas Machabée.**

Cet homme qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Esau, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël, comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie; ce vaillant homme, poussant enfin avec un courage invincible les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel et demeura comme enseveli dans son triomphe.

FLÉCHIER.

83<sup>e</sup> LECTURE.**Saint Paul.**

Afin que vous compreniez quel est le prédicateur destiné par la Providence pour confondre

la sagesse humaine, écoutez la description que j'en ai tirée de lui-même.

Trois choses contribuent ordinairement à rendre un orateur agréable et efficace : la personne de celui qui parle, la beauté des choses qu'il traite, la manière ingénieuse dont il les explique ; et la raison en est évidente : car l'estime de l'orateur prépare une attention favorable ; les belles choses nourrissent l'esprit, et l'adresse de les expliquer d'une manière qui plaise les fait doucement entrer dans le cœur.

Mais de la manière que se présente le prédicateur dont je parle, il est bien aisé de juger qu'il n'a aucun de ces avantages. Et, premièrement, si vous regardez son extérieur, il avoue lui-même que sa mine n'est point relevée ; et si vous considérez sa condition, il est pauvre, il est méprisable, et réduit à gagner sa vie par l'exercice d'un art mécanique ; d'où il est aisé de comprendre combien sa personne était méprisable. Chrétiens, quel prédicateur pour convertir tant de nations !

Mais peut-être que sa doctrine sera si plausible et si belle , qu'elle donnera du crédit à cet homme si méprisé. Non, il n'en est pas de la sorte : il ne sait, dit-il, autre chose que son maître crucifié, c'est-à-dire qu'il ne sait rien de ce qui choque, que ce qui scandalise, que ce qui paraît folie et extravagance.

Comment donc peut-il espérer que ses auditeurs soient persuadés ?

Mais, grand Paul, si la doctrine que vous annoncez est si étrange et si difficile, cherchez du moins des termes polis, couvrez des fleurs de la



rhétorique cette face hideuse de votre Évangile, et adoucissez son austérité par les charmes de votre éloquence.

« A Dieu ne plaise, répond ce grand homme, que je mêle la sagesse humaine à la sagesse du Fils de Dieu ! c'est la volonté de mon maître que mes paroles ne soient pas moins rudes que ma doctrine paraît incroyable. »

N'en rougissons pas. Le discours de l'Apôtre est simple ; mais ses pensées sont divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout.

Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs ; et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus-Christ dans Athènes, et le plus savant des sénateurs passera de l'aréopage à l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes, il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix ; et un jour, cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul adressée à ses concitoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

Et d'où vient cela, chrétiens ? c'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle qui se plaît à relever ce

que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles.... De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine, ainsi cette vertu céleste qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité du style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend.

BOSSUET.

---

## 84<sup>e</sup> LECTURE.

### **Patience des chrétiens.**

Loin d'exciter des séditions et des révoltes, ils n'eurent jamais de part à toutes les conspirations qui se formèrent contre les empereurs pendant ces trois siècles, quelque méchants que fussent les empereurs, quelque cruelles que fussent les persécutions. Les chrétiens furent les seuls qui ne cherchèrent point à se défaire de Néron, de Domitien, de Commode, de Caracalla et de tant d'autres tyrans. Ces gens, poussés à bout par tant d'injustices et de cruautés inouïes, ne songèrent jamais à prendre les armes pour leur défense, quoiqu'ils fussent en plus grand nombre qu'aucune des nations qui faisaient la guerre aux Romains. Bien plus, tant de soldats chrétiens dont les armées romaines étaient remplies, ne se

servirent jamais des armes qu'ils avaient en main, que suivant les ordres de leurs princes et de leurs chefs; et l'on vit des légions entières, comme celle de saint Maurice, se laisser massacrer sans résistance, plutôt que de manquer à ce qu'ils devaient à Dieu ou à César.

A peine purent-ils se résoudre à ouvrir la bouche pour se défendre et à publier quelques réponses contre les horribles calomnies dont on les chargeait. Ils se contentèrent, pendant près d'un siècle, de souffrir, à l'exemple de leur divin maître, qui ne répondait rien à ses accusateurs et se livrait sans résistance à celui qui le jugeait injustement. Leurs bonnes actions étaient toute leur justification. Ce ne fut que du temps de l'empereur Adrien qu'ils commencèrent à écrire quelques apologies, mais si respectueuses, et toutefois si graves, qu'il était aisé de voir qu'elles ne venaient que d'un zèle sincère pour la vérité. Cette patience invincible força à la fin toutes les puissances de se soumettre à l'Évangile.

FLEURY.

---

## 85<sup>e</sup> LECTURE

### L'humilité.

Nous aimons tant l'humilité dans les autres : quand travaillerons-nous à la former dans nous-mêmes ? Partout où nous l'apercevons hors de nous, elle nous plaît, elle nous charme. Elle nous plaît dans un grand qui ne s'enfle point de sa

grandeur. Elle nous plaît dans un inférieur, qui reconnaît sa sujétion et sa dépendance. Elle nous plaît dans un égal; et quoique la jalousie naisse assez communément entre les égaux, si c'est néanmoins un homme humble que cet égal, et que la Providence vienne à l'élever, nous lui rendons justice, et ne pensons point à lui envier son élévation.

Or, puisque l'humilité nous paraît si aimable dans autrui, pourquoi donc, lorsqu'il s'agit de l'acquérir nous-mêmes et de la pratiquer, y avons-nous tant d'opposition? Quelle diversité, et quelle contrariété de sentiments? Mais voici le mystère que je puis appeler mystère d'orgueil et d'iniquité. Car, que fait l'humilité dans les autres? elle les porte à s'abaisser au-dessous de nous, et voilà ce que nous aimons; mais que ferait la même humilité dans nous? elle nous porterait à nous abaisser au-dessous des autres, et voilà ce que nous n'aimons pas.

BOURDALOUE.

---

## 86<sup>e</sup> LECTURE.

### Le Curé.

Il est un homme dans chaque paroisse qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde; qu'on appelle comme témoin, comme conseil, ou comme agent dans tous les actes les plus solennels de la vie civile; sans lequel on ne peut naître ni mourir; qui prend

l'homme au sein de sa mère et ne le laisse qu'à la tombe; qui bénit ou consacre le berceau, la couche conjugale, le lit de mort et le cercueil; un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre; que les inconnus même appellent mon père; aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes; un homme qui est le consolateur par état de toutes les misères de l'âme et du corps, l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence, qui voit le pauvre et le riche frapper tour à tour à sa porte : le riche pour y verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir; qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes : aux classes inférieures, par la vie pauvre, et souvent par l'humilité de la naissance; aux classes élevées, par l'éducation, la science et l'élévation des sentiments qu'une religion philanthropique inspire et commande; un homme enfin qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs avec l'autorité d'une mission divine et l'empire d'une foi toute faite....

Le christianisme est une philosophie divine écrite de deux manières : comme histoire dans la vie et la mort du Christ, comme précepte dans les sublimes enseignements qu'il a apportés au monde. Ces deux paroles du christianisme, le précepte et l'exemple, sont réunies dans le Nouveau Testament ou l'Évangile. Le curé doit l'avoir toujours à la main, toujours sous les yeux, toujours dans le cœur. Un bon prêtre est un commentaire vivant de ce livre divin. Chacune



des paroles mystérieuses de ce livre répond juste à la pensée qui l'interroge, et renferme un sens pratique et social qui éclaire et vivifie la conduite de l'homme. Il n'y a point de vérité morale ou politique qui ne soit en germe dans un verset de l'Évangile ; toutes les philosophies modernes en ont commenté un, et l'ont oublié ensuite ; la philanthropie est née de son premier et unique précepte, la charité. La liberté a marché dans le monde sur ses pas, et aucune servitude dégradante n'a pu subsister devant sa lumière ; l'égalité politique est née de la reconnaissance qu'il nous a forcés à faire de notre égalité, de notre fraternité devant Dieu ; les lois se sont adoucies, les usages inhumains se sont abolis, les chaînes sont tombées, la femme a reconquis le respect dans le cœur de l'homme. A mesure que sa parole a retenti dans les siècles, elle a fait crouler une erreur ou une tyrannie ; et l'on peut dire que le monde actuel tout entier, avec ses lois, ses mœurs, ses institutions, ses espérances, n'est que le Verbe évangélique plus ou moins incarné dans la civilisation moderne....

Le reste de sa vie doit se passer à l'autel, au milieu des enfants, auxquels il apprend à balbutier le catéchisme, ce code vulgaire de la plus haute philosophie, cet alphabet d'une sagesse divine, dans ses études sérieuses parmi les livres, société morte du solitaire. Le soir, quand le marguillier a pris les clefs de l'église ; quand l'*angelus* a tinté dans le clocher du hameau, on peut voir quelquefois le curé, son bréviaire à la main, soit sous les pommiers de son verger, soit dans les sentiers élevés de la montagne, respirer l'air

suave et religieux des champs et le repos acheté du jour, tantôt s'arrêter pour lire un verset des poésies sacrées, tantôt regarder le ciel ou l'horizon de la vallée, et redescendre à pas lents dans la sainte et délicieuse contemplation de la nature et de son auteur.

Voilà sa vie et ses plaisirs : ses cheveux blanchissent, ses mains tremblent en élevant le calice, sa voix cassée ne remplit plus le sanctuaire, mais retentit encore dans le cœur de son troupeau ; il meurt, une pierre sans nom marque sa place au cimetière, près de la porte de son église. Voilà une vie écoulée ! Voilà un homme oublié à jamais ! Mais cet homme est allé se reposer dans l'éternité, où son âme vivait d'avance, et il a fait ici-bas ce qu'il avait de mieux à faire : il a continué un dogme immortel, il a servi d'anneau à une chaîne immense de foi et de vertu, et laissé aux générations qui vont naître une croyance, une loi, un Dieu.

DE LAMARTINE.

---

## 87<sup>e</sup> LECTURE.

### **La prière du soir à bord d'un vaisseau.**

Le globe du soleil, dont nos yeux pouvaient alors soutenir l'éclat, prêt à se plonger dans les vagues étincelantes, apparaissait entre les cordages du vaisseau, et versait encore le jour dans des espaces sans bornes. On eût dit, par le balancement de la poupe, que l'astre radieux chan-

geait à chaque instant d'horizon. Les mâts, les haubans, les vergues du navire étaient couverts d'une teinte de rose. Quelques nuages erraient sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur. Le reste du ciel était pur ; à l'horizon du nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe chargée des couleurs du prisme s'élevait de la mer, comme une colonne de cristal, supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce beau spectacle, n'eût pas reconnu la beauté de Dieu ! Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque tous mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner, d'une voix rauque, leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon-Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient un soleil couchant sur les flots ! Comme elle allait à l'âme cette invocation du pauvre matelot à la Mère de douleur ! Cette humiliation devant celui qui envoie les orages et le calme ; cette conscience de notre petitesse à la vue de l'infini ; ces chants s'étendant au loin sur les vagues ; les monstres marins, étonnés de ces accents inconnus, se précipitant au fond de leurs gouffres ; la nuit s'approchant avec ses embûches ; la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles ; un équipage religieux, saisi d'admiration et de crainte ; un prêtre auguste en prière ; Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune à l'horizon opposé, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la fai-

ble voix de sa créature : voilà ce que l'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

CHATEAUBRIAND.

---

## 88<sup>e</sup> LECTURE.

### **Exorde du missionnaire Bridaine.**

A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire dépourvu de tous les talents que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment différent; et si je suis humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux méprisables inquiétudes de la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous! car, qui que vous soyez, vous n'êtes, comme moi, que des pécheurs. C'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé dans ce moment de frapper ma poitrine.

Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples couverts de chaume; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait? malheureux! j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu; j'ai porté l'épouvante et la

douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler.

C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou des pécheurs endurcis ; ah ! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté, la mort qui vous menace, et de l'autre, mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main : tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez ! La nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer et, par-dessus tout, l'éternité : l'éternité ! voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls.

Et qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient peut-être sans vous sauver ? Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera ; car j'ai acquis une expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction et de repentir, et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent.

• *Œuvres du cardinal MAURY.*





89<sup>e</sup> LECTURE.**Exorde de l'Oraison funèbre de la reine  
d'Angleterre.**

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartiennent la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui : car, en leur donnant la puissance, il leur commande d'en user, comme il fait lui-même, pour le bien du monde ; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples : *Et nunc, reges, intellegite ; erudimini, qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière.

Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines : la félicité sans bornes aussi bien que les misères ; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers ; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis, des retours soudains, des changements inouïs ; la rébellion longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse ; nul frein à la licence, les lois abolies ; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus ; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté ; une reine fugitive qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil ; neuf voyages sur mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes ; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes ; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignements que Dieu donne aux rois ; ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs.

Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes ; le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut ; et, s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi me prête ses pa-

roles pour leur dire : « Entendez, ô grands de la terre ; instruisez-vous, arbitres du monde ! »

BOSSUET.

---

## 90<sup>e</sup> LECTURE.

### **Péroraison de l'Oraison funèbre de Condé.**

Venez, peuples, venez maintenant ; mais venez plutôt, princes et seigneurs, et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel, et vous, plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage ; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros ; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et des fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant ; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend.

Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine ; pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros.

Mais approchez en particulier, ô vous qui cou-

rez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides; quel autre fut plus digne de vous commander? mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : « Voilà celui qui nous menait dans les hasards; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines, que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre; son ombre eût pu encore gagner des batailles, et voilà que, dans son silence, son nom même nous anime, et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encore servir le roi du ciel. » Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bien-faisant.

Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières, et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien! ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus! et que sa mort, que vous

déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple!

Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire : non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface; vous aurez dans cette image des traits immortels; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : « La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. »

Jouissez, prince, de cette victoire, jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue; vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint!

BOSSUET.



91<sup>e</sup> LECTURE.**Péroraison d'un sermon sur la charité  
fraternelle. Exhortation à Louis XIV.**

O Dieu, bénissez ce roi que vous nous avez donné ! Que vous demanderons-nous pour ce grand monarque ? Quoi, toutes les prospérités ? Oui, Seigneur ; mais bien plus encore : toutes les vertus et royales et chrétiennes. Non, nous ne pouvons consentir qu'aucune lui manque, aucune, aucune : elles sont toutes nécessaires, quoi que le monde puisse dire, parce que vous les avez toutes commandées. Nous le voulons voir tout parfait, nous le voulons admirer en tout ; c'est sa gloire, c'est sa grandeur qu'il soit obligé d'être notre exemple, et nous estimerions un malheur public si jamais il nous paraissait quelque ombre dans une vie qui doit être toute lumineuse. Oui, sire, votre piété, votre justice, votre innocence, sont la meilleure partie de la félicité publique. Conservez-nous ce bonheur, seul capable de nous consoler parmi tous les fléaux que Dieu nous envoie, et vivez en roi chrétien. Il y a un Dieu dans le ciel qui venge les péchés des peuples, mais surtout qui venge les péchés des rois. C'est lui qui veut que je parle ainsi, et si Votre Majesté l'écoute, il lui dira dans le cœur ce que les hommes ne peuvent pas dire. Marchez, ô grand roi, constamment sans vous détourner, par toutes les voies qu'il vous inspire,

et n'arrêtez pas le cours de vos grandes destinées, qui n'auront jamais rien de grand, si elles ne se terminent à l'éternité bienheureuse.

BOSSUET.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

# CHOIX DE LECTURES.

---

## SECONDE PARTIE.

### POÉSIE.

---

### FABLES.

---

### 92<sup>e</sup> LECTURE.

#### **Le Chêne et le Roseau.**

Le Chêne un jour dit au Roseau :  
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;  
Un roitelet <sup>1</sup> pour vous est un pesant fardeau ;  
Le moindre vent qui d'aventure  
Fait rider la face de l'eau  
Vous oblige à baisser la tête ;  
Cependant que mon front, au Caucase <sup>2</sup> pareil,

1. *Un roitelet*, petit oiseau.

2. *Le Caucase*, montagne de l'Asie.

Non content d'arrêter les rayons du soleil,  
Brave l'effort de la tempête.  
Tout vous est aquilon <sup>1</sup>, tout me semble zéphyr.  
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage  
Dont je couvre le voisinage,  
Vous n'auriez pas tant à souffrir;  
Je vous défendrais de l'orage :  
Mais vous naissez le plus souvent  
Sur les humides bords des royaumes du vent.  
La nature envers vous me semble bien injuste.  
— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,  
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci;  
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables :  
Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici  
Contre leurs coups épouvantables  
Résisté sans courber le dos;  
Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,  
Du bout de l'horizon accourt avec furie  
Le plus terrible des enfants  
Que le nord <sup>2</sup> eût portés jusque-là dans ses flancs.  
L'arbre tient bon; le Roseau plie  
Le vent redouble ses efforts,  
Et fait si bien qu'il déracine  
Celui de qui la tête au ciel était voisine,  
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LA FONTAINE.

1. Aquilon, grand vent du nord.

2. Des enfants du nord, des vents.

93<sup>e</sup> LECTURE.

## Le Lion et le Moucheron.

« Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre ! »

C'est en ces mots que le Lion  
Parlait un jour au Moucheron.

L'autre lui déclara la guerre :

« Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi

Me fasse peur ni me soucie <sup>1</sup> ?

Un bœuf est plus puissant que toi :

Je le mène à ma fantaisie. »

A peine il achevait ces mots,  
Que lui-même il sonna la charge,

Fut le trompette et le héros.

Dans l'abord il se met au large,

Puis prend son temps, fond sur le cou

Du Lion, qu'il rend presque fou.

Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;

Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ ;

Et cette alarme universelle

Est l'ouvrage d'un Moucheron.

Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle ,

Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,

Tantôt entre au fond du naseau.

La rage alors se trouve à son faite montée.

L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir

Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée,

Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.

Le malheureux Lion se déchire lui-même,

Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,

1. *Me soucie*, m'inquiète.



Bat l'air, qui n'en peut mais ; et sa fureur extrême  
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.

L'insecte du combat se retire avec gloire :

Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,  
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin

L'embuscade d'une araignée :

Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?

J'en vois deux : dont l'une est qu'entre nos ennemis,

Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;

L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,

Qui périt dans la moindre affaire.

LA FONTAINE.

## 94<sup>e</sup> LECTURE.

### Le Lièvre et les Grenouilles.

Un lièvre en son gîte songeait.

(Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe ?)

Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait :

Cet animal est triste, et la crainte le ronge.

« Les gens de naturel peureux

Sont, disait-il, bien malheureux !

Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite :

Jamais un plaisir pur, toujours assauts divers.

Voilà comme je vis : cette crainte maudite

M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.

Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle :

Eh ! la peur se corrige-t-elle ?

Je crois même qu'en bonne foi

Les hommes ont peur comme moi. »

Ainsi raisonnait notre Lièvre,

Et cependant faisait le guet.  
Il était douteux, inquiet :  
Unsouffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.  
Le mélancolique animal,  
En rêvant à cette matière,  
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal  
Pour s'enfuir devers sa tanière.  
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.  
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;  
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.  
« Oh ! dit-il, j'en fais faire autant  
Qu'on m'en fait faire ! Ma présence  
Effraye aussi les gens ! je mets l'alarme au camp !  
Et d'où me vient cette vaillance ?  
Comment ! des animaux qui tremblent devant moi !  
Je suis donc un foudre de guerre !  
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre  
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi. »

LA FONTAINE.

---

### 95° LECTURE.

#### **L'Alouette et ses Petits avec le Maître d'un champ.**

Ne t'attends qu'à toi seul ; c'est un commun proverbe.  
Voici comme Ésope le mit  
En crédit :  
Les alouettes font leur nid  
Dans les blés quand ils sont en herbe,  
C'est-à-dire environ le temps  
Que tout aime et que tout pullule dans le monde,  
Monstres marins au fond de l'onde,  
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.

Une pourtant de ces dernières  
Avait laissé passer la moitié d'un printemps  
Sans goûter le plaisir des amours printanières.  
A toute force enfin elle se résolut  
D'imiter la nature, et d'être mère encore.  
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore  
A la hâte : le tout alla le mieux qu'il put.  
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée  
Se trouvât assez forte encor

Pour voler et prendre l'essor,  
De mille soins divers l'Alouette agitée  
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants  
D'être toujours au guet et faire sentinelle.

« Si le possesseur de ces champs  
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,  
Écoutez bien : selon ce qu'il dira,  
Chacun de nous décampera. »

Sitôt que l'Alouette eut quitté sa famille,  
Le possesseur du champ vient avecque son fils.  
« Ces blés sont mûrs, dit-il ; allez chez nos amis  
Les prier que chacun, apportant sa faucille,  
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »

Notre Alouette de retour

Trouve en alarme sa couvée.

L'un commence : « Il a dit que, l'aurore levée,  
L'on fit venir demain ses amis pour l'aider. —  
S'il n'a dit que cela, repartit l'Alouette,  
Rien ne nous presse encor de changer de retraite ;  
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.  
Cependant soyez gais : voilà de quoi manger. »  
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.  
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.  
L'Alouette à l'essor, le Maître s'en vient faire  
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

« Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.  
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose  
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.

Mon fils, allez chez nos parents

Les prier de la même chose. »

L'épouvante est au nid plus forte que jamais.

« Il a dit ses parents, mère ! c'est à cette heure....

— Non, mes enfants, dormez en paix ;

Ne bougeons de notre demeure. »

L'Alouette eut raison, car personne ne vint.

Pour la troisième fois, le Maître se souvint

De visiter ses blés. « Notre erreur est extrême,

Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.

Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.

Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous

Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille

Nous prenions dès demain chacun une faucille ;

C'est là notre plus court ; et nous achèverons

Notre moisson quand nous pourrons. »

Dès lors que ce dessein fut su de l'Alouette :

« C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants ! »

Et les petits, en même temps,

Voletants, se culebutants ,

Délogèrent tous sans trompette.

LA FONTAINE.

---

## 96<sup>e</sup> LECTURE.

### **Les animaux malades de la peste.**

Un mal qui répand la terreur,

Mal que le ciel en sa fureur

Inventa pour punir les crimes de la terre,

La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),

Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,  
Faisait aux animaux la guerre.  
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés;  
On n'en voyait point d'occupés  
A chercher le soutien d'une mourante vie;  
Nul mets n'excitait leur envie;  
Ni loups ni renards n'épiaient  
La douce et l'innocente proie;  
Les tourterelles se fuyaient;  
Plus d'amour, partant plus de joie.  
Le lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,  
Je crois que le ciel a permis  
Pour nos péchés cette infortune.  
Que le plus coupable de nous  
Se sacrifie aux traits du céleste courroux;  
Peut-être il obtiendra la guérison commune.  
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents  
On fait de pareils dévouements.  
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence  
L'état de notre conscience.  
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,  
J'ai dévoré force moutons.  
Que m'avaient-ils fait? nulle offense;  
Même il m'est arrivé quelquefois de manger  
Le berger.  
Je me dévouerai donc, s'il le faut; mais je pense  
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;  
Car on doit souhaiter, selon toute justice,  
Que le plus coupable périsse.  
— Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;  
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.  
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,  
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,  
En les croquant beaucoup d'honneur;



Et quant au berger, l'on peut dire  
Qu'il était digne de tous maux,  
Étant de ces gens-là qui sur les animaux  
Se font un chimérique empire. »  
Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir.  
On n'osa trop approfondir  
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances  
Les moins pardonnables offenses ;  
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,  
Au dire de chacun, étaient de petits saints.  
L'âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance  
Qu'en un pré de moines passant,  
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,  
Quelque diable aussi me poussant,  
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ;  
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »  
A ces mots on cria haro sur le baudet.  
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue  
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,  
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.  
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.  
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !  
Rien que la mort n'était capable  
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.  
Selon que vous serez puissant ou misérable,  
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.  
LA FONTAINE.

---

97<sup>e</sup> LECTURE.

## Le Héron.

Un jour sur ses longs pieds allait je ne sais où  
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou ,

Il côtoyait une rivière.

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux  
Ma commère la carpe y faisait mille tours [jours.

Avec le brochet son compère.

Le Héron en eût fait aisément son profit : [dre.

Tous approchaient du bord, l'oiseau n'avait qu'à pren-

Mais il crut mieux faire d'attendre

Qu'il eût un peu plus d'appétit :

Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.

Après quelques moments, l'appétit vint : l'oiseau,

S'approchant du bord, vit sur l'eau

Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.

Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux,

Et montrait un goût dédaigneux .

Comme le rat du bon Horace :

« Moi, des tanches ! dit-il ; moi, Héron, que je fasse  
Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ? »

La tanche rebutée, il trouva du goujon.

« Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un Héron !

J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise ! »

Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon

Qu'il ne vit plus aucun poisson.

La faim le prit ; il fut tout heureux et tout aise

De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :

Les plus accommodants, ce sont les plus habiles.

On hasarde de perdre en voulant trop gagner.

Gardez-vous de rien dédaigner,

Surtout quand vous aurez à peu près votre compte.

Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons

Que je parle : écoutez, humains, un autre conte ;

Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

LA FONTAINE.

98<sup>e</sup> LECTURE.**Le Coche et la Mouche.**

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,  
Et de tous les côtés au soleil exposé ,

Six forts chevaux tiraient un coche.

Femmes, moines, vieillards, tout était descendu :  
L'attelage suait, soufflait, était rendu.

Une Mouche survient, et des chevaux s'approche,  
Prétend les animer par son bourdonnement,  
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment

Qu'elle fait aller la machine ;

S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.

Aussitôt que le char chemine,

Et qu'elle voit les gens marcher,

Elle s'en attribue uniquement la gloire ,

Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit

Un sergent de bataille allant en chaque endroit

Faire avancer ses gens et hâter la victoire.

La Mouche, en ce commun besoin ,

Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;

Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le moine disait son bréviaire :

Il prenait bien son temps ! Une femme chantait :

C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !

Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles ,

Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail, le Coche arrive au haut.

« Respirons maintenant, dit la Mouche aussitôt ;

J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.

Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,

S'introduisent dans les affaires :  
Ils font partout les nécessaires,  
Et, partout importuns, devraient être chassés.

LA FONTAINE.

---

## 99° LECTURE.

### La Laitière et le Pot au lait.

Perrette, sur sa tête ayant un Pot au lait,  
Bien posé sur un coussinet,  
Prétendait arriver sans encombre à la ville.  
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,  
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,  
Cotillon simple et souliers plats.  
Notre laitière, ainsi troussée,  
Comptait déjà dans sa pensée  
Tout le prix de son lait, en employait l'argent,  
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée ;  
La chose allait à bien par son soin diligent.  
« Il m'est, disait-elle, facile  
D'élever des poulets autour de ma maison ;  
Le renard sera bien habile  
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.  
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;  
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable ;  
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.  
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,  
Vu le prix dont il est, une vache, et son veau,  
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ? »  
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :  
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.  
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri

Sa fortune ainsi répandue ,  
Va s'excuser à son mari,  
En grand danger d'être battue.  
Le récit en farce en fut fait,  
On l'appela le Pot au lait.

LA FONTAINE.

---

## 100° LECTURE.

### Le Chat, la Belette et le petit Lapin.

Du palais d'un jeune Lapin  
Dame Belette, un beau matin,  
S'empara : c'est une rusée.

Le maître était absent, ce lui fut chose aisée.  
Elle porta chez lui ses pénates, un jour  
Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour

Parmi le thym et la rosée.

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,  
Jeannot Lapin retourne aux souterrains séjours.  
La Belette avait mis le nez à la fenêtre.

« O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître !  
Dit l'animal chassé du paternel logis.

Holà ! madame la Belette ,

Que l'on déluge sans trompette ,

Ou je vais avertir tous les rats du pays. »

La dame au nez pointu répondit que la terre  
Était au premier occupant.

C'était un beau sujet de guerre

Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant !

« Et quand ce serait un royaume,

Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi

En a pour toujours fait l'octroi



A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,  
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi. »

Jean Lapin allégua la coutume et l'usage :

« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis  
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,  
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis :  
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?

— Or bien, sans crier davantage,

Rapportons-nous, dit-elle, à Rominagrobis. »

C'était un Chat vivant comme un dévot ermite,

Un Chat faisant la chattemite,

Un saint homme de Chat bien fourré, gros et gras,

Arbitre expert sur tous les cas.

Jean Lapin pour juge l'agréée.

Les voilà tous deux arrivés

Devant Sa Majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit : « Mes enfants, approchez,  
Approchez ; je suis sourd, les ans en sont la cause. »

L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.

Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,

Grippeminaud, le bon apôtre,

Jetant des deux côtés la griffe en même temps,

Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois

Les petits souverains s'en rapportant aux rois.

LA FONTAINE.

## 101<sup>e</sup> LECTURE.

### Le Gland et la Citrouille.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve  
En tout cet univers, et l'aller parcourant,

Dans les Citrouilles je la treuve.  
Un villageois, considérant  
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :  
« A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?  
Il a bien mal placé cette Citrouille-là !  
Et parbleu ! je l'aurais pendue  
A l'un des chênes que voilà ;  
C'eût été justement l'affaire :  
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.  
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré  
Au conseil de celui que prêche ton curé ;  
Tout en eût été mieux : car pourquoi , par exemple ,  
Le Gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,  
Ne pend-il pas en cet endroit ?  
Dieu s'est mépris : plus je contemple  
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo  
Que l'on a fait un quiproquo. »  
Cette réflexion embarrassait notre homme :  
« On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit. »  
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.  
Un Gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.  
Il s'éveille ; et portant la main sur son visage,  
Il trouve encor le Gland pris au poil du menton.  
Son nez meurtri le force à changer de langage.  
« Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! Et que serait-ce donc  
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,  
Et que ce Gland eût été gourde ?  
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;  
J'en vois bien à présent la cause. »  
En louant Dieu de toute chose,  
Garo retourne à la maison.

LA FONTAINE.

102<sup>e</sup> LECTURE.

## Le Singe et le Chat.

Bertrand avec Raton, l'un Singe et l'autre Chat,  
Commensaux d'un logis, servaient un commun maître.  
D'animaux malfaisants c'était un très-bon plat; [tre.  
Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.  
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,  
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :  
Bertrand déroba tout; Raton, de son côté,  
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.  
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons  
Regardaient rôtir des marrons.

Les escroquer était une très-bonne affaire :  
Nos galants y voyaient double profit à faire,  
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.  
Bertrand dit à Raton : « Frère, il faut aujourd'hui

Que tu fasses un coup de maître :  
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître  
Propre à tirer marrons du feu,  
Certes marrons verraient beau jeu. »

Aussitôt fait que dit : Raton avec sa patte,  
D'une manière délicate,

Écarte un peu la cendre, et retire les doigts;  
Puis les reporte à plusieurs fois;

Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque;  
Et cependant Bertrand les croque.

Une servante vient : adieu mes gens. Raton

N'était pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes  
Qui, flattés d'un pareil emploi,

Vont s'échauder en des provinces  
Pour le profit de quelque roi.

LA FONTAINE.

---

103<sup>e</sup> LECTURE.

**Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.**

Un octogénaire plantait.

« Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge! »  
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :

Assurément il radotait;

« Car, au nom des dieux, je vous prie,  
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?  
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.

A quoi bon charger votre vie

Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?

Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées :

Quittez le long espoir et les vastes pensées;

Tout cela ne convient qu'à nous.

— Il ne convient pas à vous-mêmes,

Repartit le vieillard. Tout établissement

Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes

De vos jours et des miens se joue également.

Nos termes sont pareils par leur courte durée.

Qui de nous des clartés de la voûte azurée

Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment

Qui vous puisse assurer d'un second seulement?

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :

Eh bien! défendez-vous au sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :

J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;

Je puis enfin compter l'aurore  
 Plus d'une fois sur vos tombeaux. »  
 Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux  
 Se noya dès le port, allant à l'Amérique ;  
 L'autre, afin de monter aux grandes dignités,  
 Dans les emplois de Mars servant la république,  
 Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;  
 Le troisième tomba d'un arbre  
 Que lui-même il voulut enter :  
 Et pleurés du Vieillard, il grava sur leur marbre  
 Ce que je viens de raconter.

LA FONTAINE.

## 104<sup>e</sup> LECTURE.

### **Le Savetier et le Financier.**

Un Savetier chantait du matin jusqu'au soir :  
 C'était merveille de le voir,  
 Merveille de l'ouïr, il faisait des passages,  
 Plus content qu'aucun des sept Sages.  
 Son voisin, au contraire, était tout cousu d'or,  
 Chantait peu, dormait moins encor :  
 C'était un homme de finance.  
 Si sur le point du jour parfois il sommeillait,  
 Le Savetier alors en chantant l'éveillait ;  
 Et le Financier se plaignait  
 Que les soins de la Providence  
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,  
 Comme le manger et le boire.  
 En son hôtel il fait venir  
 Le chanteur, et lui dit : « Or çà, sire Grégoire,  
 Que gagnez-vous par an ? — Par an ! ma foi, monsieur  
 Dit avec un ton de rieur



Le gaillard Savetier, ce n'est point ma manière  
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère  
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin  
J'attrape le bout de l'année ;  
Chaque jour amène son pain.  
— Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?  
— Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours  
Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),  
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours  
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes :  
L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé  
De quelque nouveau saint charge toujours son prône. »  
Le Financier, riant de sa naïveté,  
Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône  
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,  
Pour vous en servir au besoin. »  
Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre  
Avait depuis plus de cent ans  
Produit pour l'usage des gens.  
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre  
L'argent et sa joie à la fois.  
Plus de chants : il perdit la voix  
Au moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.  
Le sommeil quitta son logis ;  
Il eut pour hôtes les soucis,  
Les soupçons, les alarmes vaines.  
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit  
Si quelque chat faisait du bruit,  
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme  
S'encourut chez celui qu'il ne réveillait plus :  
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,  
Et reprenez vos cent écus. »

## 105° LECTURE.

**La Vieille et les deux Servantes.**

Il était une Vieille ayant deux chambrières :  
Elles filaient si bien, que les sœurs filandières  
Ne faisaient que brouiller au prix de celles-ci.  
La Vieille n'avait point de plus pressant souci  
Que de distribuer aux Servantes leur tâche.  
Dès que Tethys chassait Phébus aux crins dorés,  
Tourets entraient en jeu, fuseaux étaient tirés,  
De ça, de là, vous en aurez :  
Point de cesse, point de relâche.  
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontait,  
Un misérable coq à point nommé chantait ;  
Aussitôt notre Vieille, encor plus misérable,  
S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,  
Allumait une lampe, et courait droit au lit  
Où de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,  
Dormaient les deux pauvres servantes.  
L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras ;  
Et toutes deux, très-malcontentes,  
Disaient entre leurs dents : « Maudit coq ! tu mourras. »  
Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée :  
Le réveille-matin eut la gorge coupée.  
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché :  
Notre couple, au contraire, à peine était couché,  
Que la Vieille, craignant de laisser passer l'heure,  
Courait comme un lutin par toute sa demeure.  
C'est ainsi que le plus souvent,  
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,  
On s'enfonce encor plus avant :  
Témoin ce couple et son salaire.

La Vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là  
De Charybde en Scylla.

LA FONTAINE.

---

106° LECTURE.

**Le Renard et la Cigogne.**

Compère le Renard se mit un jour en frais,  
Et retint à dîner commère la Cigogne.  
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :  
Le galant, pour toute besogne,  
Avait un brouet clair; il vivait chichement.  
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :  
La Cigogne au long bec n'en put attraper miette,  
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.

Pour se venger de cette tromperie,  
A quelque temps de là, la Cigogne le prie.

« Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis  
Je ne fais point cérémonie. »

A l'heure dite il courut au logis

De la Cigogne son hôtesse,

Loua très-fort sa politesse,

Trouva le dîner cuit à point :

Bon appétit surtout; renards n'en manquent point.

Il se réjouissait à l'odeur de la viande,

Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.

On servit, pour l'embarrasser,

En un vase à long col et d'étroite embouchure.

Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer;

Mais le museau du sire était d'autre mesure.

Il lui fallut à jeun retourner au logis,

Honteux comme un Renard qu'une poule aurait pris.

Serrant la queue et portant bas l'oreille.  
 Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :  
 Attendez-vous à la pareille.

LA FONTAINE.

## 107<sup>e</sup> LECTURE.

### Le Lièvre et la Tortue.

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point :  
 Le Lièvre et la Tortue en sont un témoignage.  
 « Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point  
 Sitôt que moi ce but. — Sitôt, êtes-vous sage ? »

Repartit l'animal léger ;  
 Ma commère, il faut vous purger  
 Avec quatre grains d'ellébore.  
 — Sage ou non, je parie encore. »  
 Ainsi fut fait, et de tous deux  
 On mit près du but les enjeux.  
 Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,  
 Ni de quel juge l'on convint.

Notre Lièvre n'avait que quatre pas à faire,  
 J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,  
 Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,  
 Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,  
 Pour dormir et pour écouter  
 D'où vient le vent, il laisse la Tortue  
Aller son train de sénateur.

Elle part, elle s'évertue,  
 Elle se hâte avec lenteur.  
 Lui cependant méprise une telle victoire,  
 Tient la gageure à peu de gloire,

Croit qu'il y va de son honneur  
De partir tard. Il broute, il se repose;  
Il s'amuse à toute autre chose  
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit  
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,  
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit  
Furent vains : la Tortue arriva la première.  
« Hé bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?  
De quoi vous sert votre vitesse ?  
Moi l'emporter ! et que serait-ce  
Si vous portiez une maison ? »

LA FONTAINE.

---

108<sup>e</sup> LECTURE.**Le Chat et le vieux Rat.**

J'ai lu, chez un conteur de fables,  
Qu'un second Rodillard, l'Alexandre des chats,  
L'Attila, le fléau des rats,  
Rendait ces derniers misérables ;  
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,  
Que ce Chat exterminateur,  
Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde :  
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.  
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,  
La mort-aux-rats, les souricières  
N'étaient que jeux au prix de lui.  
Comme il voit que dans leurs tanières  
Les souris étaient prisonnières,  
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,  
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher



Se pend la tête en bas : la bête scélérate  
A de certains cordons se tenait par la patte.  
Le peuple des souris croit que c'est châtement,  
Qu'il a fait un larcin de rôti ou de fromage,  
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage;  
Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement :

Toutes, dis-je, unanimement,  
Se promettent de rire à son enterrement,  
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,  
Puis rentrent dans leurs nids à rats,  
Puis, ressortant, font quatre pas,  
Puis enfin se mettent en quête.  
Mais voici bien une autre fête.

Le pendu ressuscite, et, sur ses pieds tombant,  
Attrape les plus paresseuses.

« Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :  
C'est tour de vieille guerre : et vos cavernes creuses  
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :

Vous viendrez toutes au logis. »

Il prophétisait vrai : notre maître Mitis,  
Pour la seconde fois, les trompe et les affine,  
Blanchit sa robe et s'enfarine;

Et, de la sorte déguisé,

Se niche et se blottit dans une huche ouverte.

Ce fut à lui bien avisé :

La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.  
Un Rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :  
C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour,  
Même il avait perdu sa queue à la bataille.

« Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,  
S'écria-t-il de loin au général des chats :

Je soupçonne dessous encor quelque machine.

Rien ne te sert d'être farine;

Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas. »

C'était bien dit à lui; j'approuve sa prudence :  
Il était expérimenté,  
Et savait que la méfiance  
Est mère de la sûreté.

LA FONTAINE.

---

### 109<sup>e</sup> LECTURE.

#### Les deux Pigeons.

Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre :  
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,  
Fut assez fou pour entreprendre  
Un voyage en lointain pays.  
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire ?  
Voulez-vous quitter votre frère ?  
L'absence est le plus grand des maux :  
Non pas pour vous, cruel ! Au moins que les travaux,  
Les dangers, les soins du voyage,  
Changent un peu votre courage.  
Encor si la saison s'avançait davantage !  
Attendez les zéphyr ; qui vous presse ? Un corbeau  
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.  
Je ne songerai plus que rencontre funeste,  
Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut ;  
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,  
Bon souper, bon gîte, et le reste ? »  
Ce discours ébranla le cœur  
De notre imprudent voyageur ;  
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète  
L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point ;  
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite ;  
Je reviendrai dans peu conter de point en point

Mes aventures à mon frère ;  
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère  
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint  
Vous sera d'un plaisir extrême.

Je dirai : J'étais là, telle chose m'advint ;

Vous y croirez être vous-même. »

A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.  
Le voyageur s'éloigne, et voilà qu'un nuage  
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.  
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage  
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.  
L'air devenu serein, il part tout morfondu,  
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie ;  
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,  
Voit un Pigeon auprès : cela lui donne envie ;  
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs

Les menteurs et traîtres appâts.

Le lacs était usé ; si bien que de son aile,  
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin.  
Quelque plume y périt, et le pis du destin  
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,  
Vit notre malheureux qui, traînant la ficelle  
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,

Semblait un forçat échappé.

Le vautour s'en allait le lier, quand des nues  
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.  
Le Pigeon profita du conflit des voleurs,  
S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,

Crut, pour ce coup, que ses malheurs

Finiraient par cette aventure ;

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)  
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié

La volatile malheureuse,

Qui, maudissant sa curiosité,

Traînant l'aile et tirant le pied,  
Demi-morte, demi-boiteuse,  
Droit au logis s'en retourna.  
Que bien, que mal, elle arriva  
Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger  
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.  
Amis, heureux amis, voulez-vous voyager?

Que ce soit aux rives prochaines.  
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,  
Toujours divers, toujours nouveau.

LA FONTAINE.

---

## 110° LECTURE.

### **Les Grenouilles qui demandent un roi.**

Les Grenouilles, se lassant  
De l'état démocratique,  
Par leurs clameurs firent tant  
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.  
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :  
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant  
Que la gent marécageuse,  
Gent fort sotte et fort peureuse,  
S'alla cacher sous les eaux,  
Dans les joncs, dans les roseaux,  
Dans les trous du marécage,  
Sans oser de longtemps regarder au visage  
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.  
Or, c'était un soliveau,  
De qui la gravité fit peur à la première  
Qui, de le voir s'aventurant,  
Osa bien quitter sa tanière.

Elle approcha, mais en tremblant.  
 Une autre la suivit, une autre en fit autant :  
 Il en vint une fourmilière,  
 Et leur troupe à la fin se rendit familière,  
 Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi :  
 Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi.  
 Jupin en a bientôt la cervelle rompue :  
 « Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue.  
 Le monarque des dieux leur envoie une grue,  
 Qui les croque, qui les tue,  
 Qui les gobe à son plaisir ;  
 Et Grenouilles de se plaindre,  
 Et Jupin de leur dire : « Eh quoi ! votre désir  
 A ses lois croit-il nous astreindre ?  
 Vous auriez dû premièrement  
 Garder votre gouvernement ;  
 Mais ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire  
 Que votre premier roi fût débonnaire et doux :  
 De celui-ci contentez-vous,  
 De peur d'en rencontrer un pire. »

LA FONTAINE.

## 111<sup>e</sup> LECTURE.

### Le Paysan du Danube.

Il ne faut pas juger des gens sur l'apparence.  
 Le conseil en est bon, mais il n'est pas nouveau ;  
 Jadis l'erreur du souriceau  
 Me servit à prouver le discours que j'avance :  
 J'ai pour le fonder à présent  
 Le bon Socrate, Ésope et certain Paysan  
 Des rives du Danube, homme dont Marc Aurèle



Nous fait un portrait fort fidèle.  
On connaît les premiers; quant à l'autre, voici  
Le personnage en raccourci :  
Son menton nourrissait une barbe touffue ;  
Toute sa personne velue  
Représentait un ours, mais un ours mal léché :  
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché ,  
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre ;  
Portant sayon de poil de chèvre,  
Et ceinture de joncs marins.  
Cet homme ainsi bâti fut député des villes  
Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles  
Où l'avarice des Romains  
Ne pénétrât alors et ne portât les mains.  
Le député vint donc et fit cette harangue :  
« Romains, et vous, sénat, assis pour m'écouter,  
Je supplie avant tout les dieux de m'assister :  
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,  
Que je ne dise rien qui puisse être repris !  
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits  
Que tout mal et toute injustice :  
Faute d'y recourir on viole leurs lois,  
Témoin nous que punit la romaine avarice.  
Rome est, par nos forfaits plus que par ses exploits,  
L'instrument de notre supplice.  
Craignez, Romains, craignez que le ciel, quelque jour,  
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère,  
Et mettant en nos mains, par un juste retour  
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,  
Il ne vous fasse, en sa colère,  
Nos esclaves à votre tour.  
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me dise  
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.  
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?

Pourquoi venir troubler une innocente vie ? [mains  
Nous cultivions en paix d'heureux champs, et nos  
Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.

Qu'avez-vous appris aux Germains ?

Ils ont l'adresse et le courage :

S'ils avaient eu l'avidité

Comme vous, et la violence,

Peut-être en votre place ils auraient la puissance,  
Et sauraient en user sans inhumanité.

Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée

N'entre qu'à peine en la pensée ;

La majesté de vos autels

Elle-même en est offensée ;

Car sachez que les immortels

Ont les regards sur vous. Grâce à vos exemples,

Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,

De mépris d'eux et de leurs temples,

D'avarice qui va jusques à la fureur.

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome ;

La terre et le travail de l'homme

Font pour les assouvir des efforts superflus.

Retirez-les : on ne veut plus

Cultiver pour eux les campagnes ;

Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;

Nous laissons nos chères compagnes,

Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,

Découragés de mettre au jour des malheureux

Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.

Quant à nos enfants déjà nés,

Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés ;

Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime.

Retirez-les : ils ne nous apprendront

Que la mollesse et que le vice :

Les Germains comme eux deviendront

Gens de rapine et d'avarice.

C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.

N'a-t-on point de présent à faire,

Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espère

Quelque refuge aux lois : encor leur ministère

A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort

Doit commencer à vous déplaire ;

Je finis. Punissez de mort

Une plainte un peu trop sincère. »

A ces mots il se couche, et chacun étonné

Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence

Du sauvage ainsi prosterné.

On le créa patrice ; et ce fut la vengeance

Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit

D'autres prêteurs ; et par écrit

Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,

Pour servir de modèle aux parleurs à venir.

On ne sut pas longtemps à Rome

Cette éloquence entretenir.

LA FONTAINE.

---

## 112<sup>e</sup> LECTURE.

### **Le Rat de ville et le Rat des champs.**

Certain Rat de campagne en son modeste gîte,

De certain Rat de ville eut un jour la visite.

Ils étaient vieux amis ; quel plaisir de se voir !

Le maître du logis veut, selon son pouvoir,

Régaler l'étranger ; il vivait de ménage,

Mais donnait de bon cœur comme on donne au village.

Il va chercher au fond de son garde-manger,

Du lard qu'il n'avait pas achevé de ronger,  
Des noix, des raisins secs. Le citadin à table  
Mange du bout des dents, trouve tout détestable.  
« Pouvez-vous bien, dit-il, végéter tristement  
Dans un trou de campagne enterré tout vivant ?  
Croyez-moi, laissez là cet ennuyeux asile,  
Venez voir de quel air nous vivons à la ville ;  
Hélas ! nous ne faisons que passer ici-bas ;  
Les rats, petits et grands, marchent tous au trépas.  
Ils meurent tout entiers, et leur philosophie  
Doit être de jouir d'une si courte vie,  
D'y chercher le plaisir ; qui s'en passe est bien fou. »  
L'autre, persuadé, saute hors de son trou.  
Vers la ville à l'instant ils trottent côte à côte ;  
Ils arrivent de nuit, la muraille était haute ;  
La porte était fermée ; heureusement nos gens  
Entrent sans être vus, sous le seuil se glissant ;  
Dans un riche logis nos voyageurs descendent :  
A la salle à manger promptement ils se rendent :  
Sur un buffet ouvert, trente plats desservis  
Du souper de la veille étalaient les débris.  
L'habitant de la ville, aimable et plein de grâce,  
Introduit son ami, fait les honneurs, le place ;  
Et puis pour le servir, sur le buffet trottant,  
Apporte chaque mets qu'il goûte en l'apportant.  
Le campagnard, charmé de sa nouvelle aisance,  
Ne songeait qu'au plaisir et qu'à faire bombance,  
Lorsqu'un grand bruit de porte épouvante nos rats :  
Ils étaient au buffet, ils se jettent en bas,  
Courent mourant de peur tout autour de la salle ;  
Pas un trou !... De vingt chats une bande infernale  
Par de longs miaulements redouble leur effroi.  
« Oh ! oh ! ce n'est pas là ce qu'il me faut, à moi.  
Dit le bon campagnard : mon humble solitude

Me garantit du bruit et de l'inquiétude;  
Là, je n'ai rien à craindre; et si j'y mange peu,  
J'y mange en paix du moins, et j'y retourne. Adieu. »

ANDRIEUX.

---

### 113<sup>e</sup> LECTURE.

#### La Carpe et les Carpillons.

« Prenez garde, mes fils, côtoyez moins le bord,  
Suivez le fond de la rivière;  
Craignez la ligne meurtrière,  
Ou l'épervier plus dangereux encore. »  
C'est ainsi que parlait une Carpe de Seine  
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.  
C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,  
Fondus par les zéphyr, descendaient des montagnes;  
Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons,  
Et déborde dans les campagnes.  
« Ah ! ah ! criaient les Carpillons,  
Qu'en dis-tu, Carpe radoteuse ?  
Crains-tu pour nous les hameçons ?  
Nous voilà citoyens de la mer orageuse ;  
Regarde : on ne voit plus que les eaux et le ciel,  
Les arbres sont cachés sous l'onde,  
Nous sommes les maîtres du monde ;  
C'est le déluge universel.  
— Ne croyez pas cela, répond la vieille mère ;  
Pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant :  
Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,  
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.



— Bah ! disent les poissons, tu répètes toujours  
Mêmes discours.

Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine. »

Parlant ainsi, nos étourdis

Sortent tous du lit de la Seine,

Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.

Qu'arriva-il, les eaux se retirèrent,

Et les Carpillons demeurèrent ;

Bientôt ils furent pris

Et frits.

Pourquoi quittaient-ils la rivière ?

Pourquoi ? Je le sais trop, hélas !

C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère,

C'est qu'on veut sortir de sa sphère,

C'est que.... c'est que.... Je ne finirais pas.

FLORIAN.

---

## 114<sup>e</sup> LECTURE.

### **Le Singe qui montre la lanterne magique.**

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers

Sont d'un style pompeux et toujours admirable,

Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,

Et tâchez de devenir clairs.

Un homme qui montrait la lanterne magique

Avait un singe dont les tours

Attiraient chez lui grand concours ;

Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique

Dansait et voltigeait au mieux,

Puis faisait le saut périlleux,

Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,  
Le corps droit, fixe, d'aplomb,  
Notre Jacqueau fait tout au long  
L'exercice à la prussienne.

Un jour qu'au cabaret son maître était resté  
(C'était, je pense, un jour de fête),  
Notre Singe en liberté  
Veut faire un coup de sa tête.

Il s'en va rassembler les divers animaux  
Qu'il peut rencontrer dans la ville;  
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux  
Arrivent bientôt à la file.

« Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau,  
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau  
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte  
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'hon-  
A ces mots, chaque spectateur [neur.]  
Va se placer, et l'on apporte

La lanterne magique; on ferme les volets,  
Et, par un discours fait exprès,  
Jacqueau prépare l'auditoire.  
Ce morceau vraiment oratoire  
Fit bâiller; mais on applaudit.

Content de son succès, notre Singe saisit  
Un verre peint qu'il met dans la lanterne.  
Il sait comment on le gouverne,

Et crie, en le poussant : « Est-il rien de pareil ?  
Messieurs, vous voyez le soleil,  
Ses rayons et toute sa gloire.

Voici présentement la lune; et puis l'histoire  
D'Adam, d'Ève et des animaux.  
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux!  
Voyez la naissance du monde,

Voyez.... » Les spectateurs, dans une nuit profonde,

Écarquillaient leurs yeux, et ne pouvaient rien voir;  
L'appartement, le mur, tout était noir.

« Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles,  
Dont il étourdit nos oreilles,  
Le fait est que je ne vois rien.

— Ni moi non plus, disait un chien.

— Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose;  
Mais je ne sais pour quelle cause  
Je ne distingue pas très-bien. »

Pendant tout ce discours, le Cicéron moderne  
Parlait éloquemment et ne se lassait point.

Il n'avait oublié qu'un point,  
C'était d'éclairer sa lanterne.

FLORIAN.

## 115° LECTURE.

### L'Huître et les Plaideurs.

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,  
Deux voyageurs à jeûn rencontrèrent une huître :  
Tous deux la contestaient, lorsque dans leur chemin  
La Justice passa, la balance à la main.

Devant elle à grand bruit, ils expliquent la chose,  
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.

La Justice, pesant ce droit litigieux,  
Demande l'huître, l'ouvre, et l'avale à leurs yeux,  
Et par ce bel arrêt, terminant la bataille :

« Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille.

Des sottises d'autrui nous vivons au palais : [paix.]  
Messieurs, l'huître était bonne. Adieu! vivez en

BOILEAU.

116<sup>e</sup> LECTURE.

## Le Château de cartes.

Un bon mari, sa femme et deux jolis enfants  
Coulaient en paix leurs jours dans le simple héritage  
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.  
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,  
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons;  
Et le soir, dans l'été, soupant sous le feuillage,

Dans l'hiver, devant leurs tisons,  
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,  
Leur parlaient du bonheur qu'elles donnent tou-  
Le père par un conte égayait ses discours, [jours:  
La mère par une caresse.

L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,

Lisait et méditait sans cesse;

Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,  
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.

Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,  
Assis près d'une table où s'appuyait la mère,

L'aîné lisait Rollin : le cadet, peu soigneux  
D'apprendre les hauts faits des Romains et des Par-  
Employait tout son art, toutes ses facultés, [thes,  
A joindre, à soutenir par les quatre côtés,

Un fragile château de cartes.

Il n'en respirait pas d'attention, de peur.

Tout à coup voici le lecteur

Qui s'interrompt : « Papa, dit-il, daigne m'instruire  
Pourquoi certains guerriers sont nommés conqué-

Et d'autres fondateurs d'empire ? [rants,

Ces deux noms sont-ils différents ? »

Le père méditait une réponse sage,  
 Lorsque son fils cadet transporté de plaisir,  
 Après tant de travail, d'avoir pu parvenir  
 A placer son second étage,  
 S'écrie : « Il est fini ! » Son frère, murmurant,  
 Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ou-  
 Et voilà le cadet pleurant. [vrage.  
 « Mon fils, répond alors le père,  
 Le fondateur, c'est votre frère,  
 Et vous êtes le conquérant. »

FLORIAN.

## SUJETS DIVERS.

### 117<sup>e</sup> LECTURE.

#### Manière de lire les vers.

Arrête, sot lecteur, dont la triste manie  
 Détruit de nos accords la savante harmonie ;  
 Arrête, par pitié ! Quel funeste travers,  
 En dépit d'Apollon, te fait lire des vers !

Ah ! si ta voix ingrate ou languit, ou détonne,  
 Ou traîne avec lenteur son fausset monotone ;  
 Si du feu du génie en nos vers allumé  
 N'étincelle jamais ton œil inanimé ;  
 Si ta lecture enfin, dolente psalmodie,  
 Ne dit rien, ne peint rien à mon âme engourdie,  
 Cesse, ou laisse-moi fuir. Ton regard abattu



Du regard de Méduse a la triste vertu.  
L'auditeur qu'ont glacé tes sons et ta présence  
Croit subir le supplice inventé par Mézence :  
C'est un vivant qu'on lie au cadavre d'un mort.  
Attentif à ta voix, Phébus même s'endort ;  
Sa défaillante main laisse tomber sa lyre.

C'est peu d'aimer les vers, il les faut savoir lire ;  
Il faut avoir appris cet art mélodieux  
De parler dignement le langage des dieux ;  
Cet art qui, par les tons des phrases cadencées,  
Donne de l'harmonie et du nombre aux pensées ;  
Cet art de déclamer, dont le charme vainqueur  
Assujettit l'oreille et subjugue le cœur. [trophe ?

« D'où vient, me diras-tu, cette brusque apos-  
Lisant pour m'éclairer, je lis en philosophe.  
Plus un écrit est beau, moins il a besoin d'art,  
Et le teint de Vénus peut se passer de fard ;  
L'harmonieux débit que ta Muse me vante  
Ne séduisit jamais une oreille savante.  
De cette illusion qu'un autre soit épris,  
Mais la vérité nue a pour moi plus de prix. »

Eh quoi ! d'une lecture insipide et glacée  
Tu prétends attrister mon oreille lassée !  
Quoi ! traître, à tes côtés tu prétends m'enchaîner !  
A loisir, en détail tu veux m'assassiner ;  
Dans les longs bâillements et les vapeurs mortelles  
Ensevelir l'honneur des œuvres les plus belles ;  
Et toujours méthodique, et toujours concerté,  
Des élans d'un auteur abaisser la fierté ;  
Tomber quand il s'élève, et ramper quand il vole !

Ah ! garde pour toi seul ton scrupule frivole :  
Sois captif dans le cercle obscur et limité  
Qui fut tracé des mains de l'uniformité ;  
Aux lois de ton compas asservis Melpomène,

Et la douleur de Phèdre, et l'amour de Chimène;  
Ravale à ton niveau l'essor audacieux  
De l'oiseau du tonnerre égaré dans les cieux;  
Meurs d'ennui, j'y consens; sois barbare à ton aise;  
Mais ne m'accable pas sous un joug qui me pèse;  
N'exige pas du moins, insensible lecteur,  
Que jamais je me plie à ton goût destructeur.  
Va, d'un débit heureux l'innocente imposture  
Sans la défigurer embellit la nature;  
Et les traits que la Muse éternise en ses chants,  
Récités avec art, en seront plus touchants :  
Ils laisseront dans l'âme une trace durable,  
Du génie éloquent empreinte inaltérable,  
Et rien ne plaira plus à tous les goûts divers  
Qu'un organe flatteur déclamant de beaux vers.  
Jadis on les chantait : les annales antiques  
De Moïse et d'Orphée exaltent les cantiques.  
Te faut-il rappeler ces prodiges connus ?  
Ces rochers attentifs à la voix de Linus ?  
Et Sparte qui s'éveille aux accents de Tyrtée ?  
Et Terpandre apaisant la foudre révoltée ?  
Les poètes divins, maîtres des nations,  
Savaient noter alors l'accent des passions.  
L'âme était adoucie et l'oreille charmée,  
Et même des tyrans la rage désarmée.  
Ce fut l'attrait des vers qui fit aimer les lois.  
L'art de les déclamer fut le talent des rois.  
Les dieux mêmes, les dieux, par la voix des oracles,  
De cet art enchanteur consacraient les miracles.  
Chez les fils de Cadmus, peuples ingénieux,  
Que les sons de la lyre étaient harmonieux !  
Que, dans ces beaux climats, l'exacte prosodie  
Aux chansons des neuf Sœurs prêtait de mélodie !  
On voyait, à côté des dactyles volants,

Le spondée allongé se traîner à pas lents.  
 Chaque mot, chez les Grecs, amants de la mesure,  
 Se pliait de lui-même aux lois de la césure.  
 Chaque genre eut son rythme. En vers majestueux,  
 L'épopée entonna ses récits fastueux.  
 La modeste élégie eut recours au distique;  
 Archiloque s'arma de l'iambe caustique.  
 A des mètres divers Alcée, Anacréon  
 Prêtèrent leur génie, et leur gloire, et leur nom.  
 Pour nous, enfants des Goths, Apollon, plus avare,  
 A dédaigné longtemps notre jargon barbare.  
 Ce jargon s'est poli : les Muses, sur nos bords,  
 Ont d'une mine ingrate arraché les trésors.  
 O Racine ! ô Boileau ! votre savante audace  
 Fait parler notre langue aux échos du Parnasse,  
 Ce rebelle instrument rend des accents flatteurs;  
 Vous peignez la nature en sons imitateurs :  
 Tantôt doux et légers, tantôt pesants et graves,  
 Votre Apollon est libre au milieu des entraves;  
 Et l'oreille, attentive aux charmes de vos vers,  
 Croit de Virgile même entendre les concerts.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

## 118° LECTURE.

### Mort d'Hippolyte.

A peine nous sortions des portes de Trézène,  
 Il était sur son char; ses gardes affligés  
 Imitaient son silence, autour de lui rangés.  
 Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes;  
 Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes.  
 Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois,

Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,  
L'œil morne maintenant et la tête baissée,  
Semblaient se conformer à sa triste pensée.  
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,  
Des airs, en ce moment, a troublé le repos;  
Et du sein de la terre une voix formidable  
Répond en gémissant à ce cri redoutable.  
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé :  
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.  
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,  
S'élève à gros bouillons une montagne humide :  
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,  
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.  
Son front large est armé de cornes menaçantes;  
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.  
Indomptable taureau, dragon impétueux,  
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;  
Ses longs mugissements font trembler le rivage,  
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.  
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,  
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.  
Tout fuit; et, sans s'armer d'un courage inutile,  
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.  
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,  
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,  
Pousse au monstre, et, d'un dard lancé d'une main  
Il lui fait dans le flanc une large blessure. [sûre,  
De rage et de douleur le monstre bondissant  
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,  
Se roule, et leur présente une gueule enflammée,  
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.  
La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,  
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix.  
En efforts impuissants leur maître se consume;

Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.  
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,  
Un dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs pou  
A travers les rochers la peur les précipite ; [dreux.  
L'essieu crie et se rompt : l'intrépide Hippolyte  
Voit voler en éclats tout son char fracassé ;  
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.  
Excusez ma douleur ; cette image cruelle  
Sera pour moi de pleurs une source éternelle :  
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils  
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.  
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie ;  
Ils courent : tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.  
De nos cris douloureux la plaine retentit.  
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit :  
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques  
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.  
Je cours en soupirant, et sa garde me suit ;  
De son généreux sang la trace nous conduit ;  
Les rochers en sont teints, les ronces dégouttantes  
Sortent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.  
J'arrive, je l'appelle ; et me tendant la main,  
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.  
« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie :  
Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie....  
Cher ami, si mon père, un jour désabusé,  
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,  
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,  
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive.  
Qu'il lui rende.... » A ces mots, ce héros expiré  
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,  
Triste objet où des dieux triomphe la colère,  
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

RACINE, *Phèdre*, acte V.



## 119° LECTURE.

**Les Catacombes de Rome.**

Sous les remparts de Rome et sous ses vastes plaines  
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,  
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains  
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains ;  
Avec ses rois, ses dieux et sa magnificence,  
Rome entière sortit de cet abîme immense.  
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,  
L'Église encor naissante y cacha ses enfants,  
Jusqu'au jour où du sein de cette nuit profonde,  
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,  
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.  
Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,  
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,  
Brûlait de visiter cette demeure obscure,  
De notre antique foi vénérable berceau.  
Un fil dans une main, et dans l'autre un flambeau,  
Il entre ; il se confie à ces voûtes nombreuses  
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.  
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,  
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,  
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,  
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.  
Dans un coin écarté se présente un réduit,  
Mystérieux asile où l'espoir le conduit.  
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,  
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses ;  
Il saisit ce trésor ; il veut poursuivre. Hélas !  
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas ;

Il cherche, mais en vain; il s'égare, il se trouble;  
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble;  
Il prend tous les chemins que lui montre la peur;  
Enfin, de route en route, et d'erreur en erreur,  
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,  
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,  
D'où vingt chemins divers conduisent alentour.  
Lequel choisir? lequel doit le conduire au jour?  
Il les consulte tous : il les prend, il les quitte;  
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite;  
Il appelle : l'écho redouble sa frayeur;  
De sinistres penses viennent glacer son cœur.  
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures,  
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.  
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,  
En trois lustres entiers voit à peine un mortel;  
Et, pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,  
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.  
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,  
En agitant la flamme en use l'aliment,  
Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.  
Vaines précautions! Tout soin est inutile;  
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté  
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.  
Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre,  
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.  
Il gémit; toutefois d'un souffle haletant  
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.  
Vain espoir! par le feu la cire consumée,  
Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,  
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus  
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus :  
De son bras défaillant enfin la torche tombe.  
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe....

L'infortuné déjà voit cent spectres hideux ;  
Le délire brûlant, le désespoir affreux,  
La mort!... non cette mort qui plaît à la victoire,  
Qui vole avec la foudre, et que pare la gloire ;  
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main  
La faim qui se déchire et se ronge le sein.  
Son sang, à ces penses, s'arrête dans ses veines.  
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines!  
Ses parents, ses amis, qu'il ne reverra plus!  
Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus!  
Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire,  
Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire!  
Et celle dont l'amour, celle dont le souris  
Fut son plus doux éloge et son plus digne prix!  
Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image,  
Versés par le regret, et séchés par la rage.  
Cependant il espère, il pense quelquefois  
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.  
Il regarde, il écoute.... Hélas! dans l'ombre immense  
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,  
Et le silence ajoute encore à sa terreur.  
Alors, de son destin sentant toute l'horreur,  
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve ;  
Il se lève, il retombe, et soudain se relève ;  
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,  
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments!  
Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle :  
Il y porte la main.... O surprise! ô miracle!  
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu,  
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.  
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,  
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore ;  
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour :  
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.

A l'abri du danger, son âme encor tremblante  
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.  
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur  
Un plaisir agité d'un reste de terreur;  
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,  
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.  
Dieux! quel ravissement, quand il revoit les cieux,  
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux!  
Avec quel doux transport il promène sa vue  
Sur leur majestueuse et brillante étendue!  
La cité, le hameau, la verdure, les bois  
Semblent s'offrir à lui pour la première fois;  
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,  
Son cœur croit assister au premier jour du monde  
DELILLE, *l'Imagination*, ch. V.

---

## 120<sup>e</sup> LECTURE.

### **L'Amour maternel.**

Que j'aime à contempler cette mère adorée  
De rejets charmants avec grâce entourée!  
L'un assiége son front, d'autres pressent sa main;  
Tandis que le plus jeune, étendu sur son sein,  
Sans bruit, cherchant la place où son amour aspire,  
Gravit jusqu'à la bouche, où l'appelle un sourire.  
Mais, par l'heure averti moins que par son amour,  
Leur père impatient est déjà de retour.  
Il entre.... quelle image! et quel moment de fête!  
Immobile et charmé, sur le seuil il s'arrête.  
Ne respirant qu'à peine, en silence il jouit,  
Sous son feutre à longs bords son front s'épanouit;  
Dans ses yeux paternels la joie éclate et brille,  
Et du fond de son âme il bénit sa famille.

Un père toutefois, avec austérité,  
Tempère son amour par la sévérité;  
Il étend sur ses fils sa longue prévoyance;  
La mère sait aimer, c'est toute sa science.  
J'en atteste un seul mot par le cœur inspiré :  
Une mère perdit son enfant adoré;  
Son digne et vieux pasteur, sur sa vive souffrance,  
Versait le baume heureux d'une douce éloquence :  
« Ranimez, disait-il, ce courage abattu;  
Du pieux Abraham imitez la vertu.  
Dieu demanda son fils, et Dieu l'obtint d'un père.  
— Ah! Dieu ne l'eût jamais exigé d'une mère! »  
Cri sublime, qui seul vaut les plus doctes chants!  
Et comment exprimer ces transports si touchants  
Qu'à l'âme d'une mère un tendre amour inspire?  
Elle aime son enfant même avant qu'il respire.

MILLEVOYE.

---

## 121<sup>e</sup> LECTURE.

### Le Meunier de Sans-Souci et Frédéric le Grand

Sur le riant coteau par le prince choisi,  
S'élevait le moulin du meunier Sans-Souci.  
Le vendeur de farine avait pour habitude  
D'y vivre au jour le jour exempt d'inquiétude;  
Et, de quelque côté que vînt tourner le vent,  
Il y tournait son aile et s'endormait content.

Fort bien achalandé, grâce à son caractère,  
Le moulin prit le nom de son propriétaire;



Et des hameaux voisins, les filles, les garçons  
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons.  
Sans-Souci!... Ce doux nom d'un favorable augure  
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure  
Frédéric le trouva conforme à ses projets,  
Et du nom d'un moulin honora son palais. ✓

Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre  
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre,  
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits  
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?  
En cette occasion le roi fut le moins sage;  
Il lorgna du voisin le modeste héritage.

On avait fait des plans fort beaux sur le papier,  
Où le chétif enclos se perdait tout entier.  
Il fallait sans cela renoncer à la vue,  
Rétrécir les jardins et masquer l'avenue.

Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant  
Fit venir le meunier, et d'un ton important :  
« Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne?  
— Rien du tout, car j'entends ne le vendre à personne.  
*Il nous faut* est fort bon.... mon moulin est à moi...,  
Tout aussi bien au moins que la Prusse est au Roi. —  
Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde.  
— Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je le  
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté [garde:  
Avec un grand scandale au prince est raconté.  
Il mande auprès de lui le meunier indocile;  
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile,  
Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison,  
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison :  
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître;  
C'est mon Postdam à moi. Je suis tranchant peut-être:  
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats  
Au bout de vos discours ne me tenteraient pas.

Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste. »  
Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.  
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :  
« Parbleu de ton moulin c'est bien être entêté ;  
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre :  
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre ?  
Je suis le maître. — Vous, de prendre mon moulin !  
Oui, si nous n'avions pas de juges à Berlin. »  
Le monarque, à ce mot, revient de son caprice.  
Charmé que sous son règne on crût à la justice,  
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :  
« Ma foi, messieurs, jecrois qu'il faut changer nos plans.  
Voisin, garde ton bien ; j'aime fort ta réplique. »

ANDRIEUX.

---

## 122<sup>e</sup> LECTURE.

### L'Orage.

On voit à l'horizon de deux points opposés  
Des nuages monter dans les airs embrasés ;  
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.  
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre :  
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,  
Et le long du vallon le feuillage a tremblé ;  
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,  
Dont le son lent et sourd attriste la nature.  
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,  
Et la terre en silence attend dans la terreur ;  
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre  
Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre ;

Le nuage élargi le couvre de ses flancs ;  
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.

Mais des traits enflammés ont sillonné la nue ,  
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue ;  
Elle redouble, vole, éclate dans les airs ;  
La nuit est plus profonde, et de vastes éclairs  
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.  
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide,  
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,  
Enlève un sable noir qui roule en tourbillons.  
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,  
Dérobe à la campagne un reste de lumière.  
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés  
Font entrer à grands flots les peuples égarés.  
Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule consternée  
Te demander le prix des travaux de l'année.

Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés  
Écrasent en tombant les épis renversés.  
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages ;  
Le fermier de ses champs contemple les ravages,  
Et presse dans ses bras ses enfants effrayés :  
La foudre éclate, tombe ; et des monts foudroyés  
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,  
Qui courent en torrents sur les plaines fécondes.  
O récolte ! ô moissons ! tout périt sans retour :  
L'ouvrage d'une année est détruit dans un jour.

SAINT-LAMBERT, *les Saisons.*

123<sup>e</sup> LECTURE.

## Le Chien.

A leur tête est le chien, aimable autant qu'utile,  
Superbe et caressant, courageux, mais docile.  
Formé pour le conduire et pour le protéger,  
Du troupeau qu'il gouverne il est le vrai berger.  
Le ciel l'a fait pour nous, et dans leur cour rustique,  
Il fut des rois pasteurs le premier domestique ;  
Redevenu sauvage, il erre dans les bois :  
Qu'il aperçoive l'homme, il rentre sous ses lois,  
Et, par un vieil instinct qui jamais ne s'efface,  
Semble de ses amis reconnaître la trace.

Gardant du bienfait seul le doux ressentiment,  
Il vient lécher ma main après le châtiment ;  
Souvent il me regarde ; humide de tendresse,  
Son œil affectueux implore une caresse.  
J'ordonne, il vient à moi ; je menace, il me fuit ;  
Je l'appelle, il revient ; je fais signe, il me suit ;  
Je m'éloigne, quels pleurs ! je reviens, quelle joie !  
Chasseur sans intérêt, il m'apporte sa proie.  
Sévère dans la ferme, humain dans la cité  
Il soigne le malheur, conduit la cécité,  
Et moi, de l'Hélicon malheureux Belisaire,  
Peut-être un jour ses yeux guideront ma misère.  
Est-il hôte plus sûr, ami plus généreux ?  
Un riche marchandait le chien d'un malheureux ;  
Cette offre l'affligea : « Dans mon destin funeste  
Qui m'aimera, dit-il, si mon chien ne me reste ? »  
Point de trêve à ses soins, de borne à son amour ;  
Il me garde la nuit, m'accompagne le jour :

Dans la foule étonnée on l'a vu reconnaître,  
Saisir et dénoncer l'assassin de son maître,  
Et, quand son amitié n'a pu le secourir,  
Quelquefois sur sa tombe il s'obstine à mourir.

Enfin le grand Buffon écrivit son histoire ;  
Homère l'a chanté, rien ne manque à sa gloire :  
Et, lorsqu'à son retour le chien d'Ulysse absent,  
Dans l'excès du plaisir meurt en le caressant,  
Oubliant Pénélope, Eumée, Ulysse même,  
Le lecteur voit en lui le héros du poème.

DELILLE, *les Trois Règnes*, ch. VIII.

---

## 124<sup>e</sup> LECTURE.

### Le Cheval.

Voyez ce fier coursier, noble ami de son maître,  
Son compagnon guerrier, son serviteur champêtre,  
Le traînant dans un char ou s'élançant sous lui ;  
Dès qu'a sonné l'airain, dès que le fer a lui,  
Il s'éveille, il s'anime, et, redressant la tête,  
Provoque la mêlée, insulte à la tempête ;  
De ses naseaux brûlants il souffle la terreur,  
Il bondit d'allégresse, il frémit de fureur ;  
On charge, il dit : Allons ; se courrouce et s'élance ;  
Il brave le mousquet, il affronte la lance.  
Parmi le feu, le fer, les morts et les mourants,  
Terrible, échevelé, s'enfonce dans les rangs,  
Du bruit des chars guerriers fait retentir la terre,  
Prête aux foudres de Mars les ailes du tonnerre :  
Il prévient l'éperon, il obéit au frein,



Fracasse par son choc les cuirasses d'airain,  
 S'enivre de valeur, de carnage et de gloire,  
 Et partage avec nous l'orgueil de la victoire;  
 Puis revient dans nos champs, oubliant ses exploits,  
 Reprendre un air plus calme et de plus doux emplois,  
 Aux rustiques travaux humblement s'abandonne,  
 Et console Cérès des fureurs de Bellone.

DELILLE, *les Trois Règnes*, ch. VIII.

## 125<sup>e</sup> LECTURE.

### Les différents Ages.

Le temps, qui change tout, change aussi nos hu-  
 [meurs;  
 Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.  
 Un jeune homme, toujours bouillant dans ses ca-  
 [prices,  
 Est prompt à recevoir l'impression des vices,  
 Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,  
 Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.  
 L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,  
 Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,  
 Contre les coups du sort songe à se maintenir,  
 Et loin dans le présent regarde l'avenir.  
 La vieillesse chagrine incessamment amasse;  
 Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse;  
 Marche, en tous ses desseins, d'un pas lent et glacé;  
 Toujours plaint le présent et vante le passé;  
 Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,  
 Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

126<sup>e</sup> LECTURE.**La Jeunesse du jour.**

Moi ! je me garde bien de dire un mot ; j'admire.  
Je sens que pour s'instruire il n'était pas besoin  
De tant se fatiguer, de prendre tant de soin.  
Oh ! non, je reconnais que ces longues études  
N'étaient qu'un sot ennui, que tristes habitudes ;  
Je vois qu'à moins de frais il est de beaux esprits,  
Et même des savants, qui, n'ayant rien appris,  
N'ignorent nulle chose, et, des heures entières,  
Vont parler, discuter sur toutes les matières,  
Sur des points de science, en affaires de goût,  
Dans le monde, au spectacle, en famille et partout,  
S'érigent en censeurs, en arbitres suprêmes,  
Et toujours, en un mot, sont très-contents d'eux-  
On est tout confondu d'un ton si décidé. [mêmes.  
Tu sais tout, à t'entendre ; et monsieur de Naudé  
Me disait même hier : « Que de choses j'ignore !  
Mon ami, je vieillis en m'instruisant encore.  
..... J'admire, ajoutait-il,  
Et l'air de confiance et l'éternel babil  
De ces messieurs à peine échappés de l'enfance ;  
Car ils ont d'un seul pas franchi l'adolescence.  
Ils semblent tout savoir, à leur ton, leur maintien ;  
Mais ils ne savent rien, n'apprendront jamais rien :  
Parlent avec mépris de tout ce qu'ils ignorent,  
Et de leur nullité publiquement s'honorent ;  
Êtres inconséquents, neufs, blasés et flétris,  
Tels que des fruits sans goût, avant le temps mûris :

A quinze ans les voilà déjà de petits hommes,  
 Plus forts, même plus vieux que tous tant que nous  
 [sommes.]

COLLIN-D'HARLEVILLE, *le Vieillard  
 et les Jeunes Gens*, acte II, sc. v.

## 127° LECTURE.

### La Société de Paris.

..... Paris! il m'ennuie à la mort,  
 Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice  
 En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.  
 Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer  
 Passe bien l'agrément qu'on y peut rencontrer.  
 Trouver à chaque pas des gens insupportables,  
 Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,  
 Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité!...  
 Des femmes d'un caprice et d'une fausseté!...  
 Des prétendus esprits souffrir la suffisance;  
 Et la grosse gaîté de l'épaisse opulence;  
 Tant de petits talents où je n'ai pas de foi;  
 Des réputations on ne sait pas pourquoi;  
 Des protégés si bas! des protecteurs si bêtes!  
 Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes;  
 Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui;  
 Veiller par air; enfin se tuer pour autrui!  
 Franchement des plaisirs, des biens de cette sorte  
 Ne sont pas, quand on pense, une chaîne bien forte;  
 Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé  
 Un homme sans projets, dans sa terre fixé,  
 Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,  
 Que tous ces gens brillants qu'on mange, qu'on fri-  
 [ponne,

ni, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,  
à fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.  
GRESSET, *le Méchant*, acte II.

---

## 128° LECTURE.

**Les Embarras de Paris.**

Qui frappe l'air, bon Dieu, de ces lugubres cris?  
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?  
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,  
Assemble ici les chats de toutes les gouttières?  
J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,  
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi :  
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie ;  
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.  
Ce n'est pas tout encor : les souris et les rats  
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats.  
J'ai peine les coqs, commençant leur ramage,  
Entendent de cris aigus frappé le voisinage,  
Ou'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,  
Ou'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,  
Avec un fer maudit qu'à grand bruit il apprête  
De cent coups de marteau me va fendre la tête.  
J'entends déjà partout les charrettes courir,  
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir ;  
Et tandis que, dans les airs, mille cloches émues,  
D'un funèbre concert font retentir les nues,  
Et se mêlant au bruit de la grêle et des vents,  
Pour honorer les morts font mourir les vivants.  
Encor, je bénirais la bonté souveraine,  
Si le ciel à ces maux avait borné ma peine ;  
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,

C'est encor pis vingt fois en quittant la maison :  
En quelque endroit que j'aïlle, il faut fendre la presse  
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.  
L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé ;  
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.  
Des paveurs en ces lieux me bouchent le passage ;  
Là je trouve une croix de funeste présage,  
Et des couvreurs grimpés au toit d'une maison  
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.  
Là, sur une charrette, une poutre branlante  
Vient, menaçant de loin la foule qu'elle augmente ;  
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant  
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.  
D'un carrosse en tournant il accroche une roue,  
Et du choc le renverse en un grand tas de boue.  
On n'entend que des cris poussés confusément :  
Dieu pour s'y faire ouïr tonnerait vainement.

BOILEAU.

---

129<sup>e</sup> LECTURE.**Famine de Paris.**

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive  
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour  
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour ;  
Quand on vit dans Paris la Faim pâle et cruelle,  
Montrant déjà la Mort qui marchait après elle,  
Alors on entendit des hurlements affreux :  
Ce superbe Paris fut plein de malheureux  
De qui la main tremblante et la voix affaiblie  
Demandaient vainement le soutien de leur vie.  
Bientôt le riche même, après de vains efforts,



Éprouva la famine au milieu des trésors.  
Ce n'étaient plus ces jeux, ces festins et ces fêtes  
Où de myrte et de rose ils couronnaient leurs têtes;  
Où, parmi des plaisirs toujours trop peu goûtés,  
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,  
Sous des lambris dorés qu'habite la mollesse,  
De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.  
On vit avec effroi tous ces voluptueux,  
Pâles, défigurés, et la mort dans les yeux,  
Périssant de misère au sein de l'opulence,  
Détester de leurs biens l'inutile abondance.  
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,  
Voit son fils au berceau, qui périt sans secours.  
Ici meurt dans la rage une famille entière.  
Plus loin, des malheureux, couchés sur la poussière,  
Se disputaient encore, à leurs derniers moments,  
Les restes odieux des plus vils aliments.  
Ces spectres affamés, outrageant la nature,  
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture;  
Des morts épouvantés les ossements poudreux,  
Ainsi qu'un pur froment, sont préparés par eux.  
Que n'osent point tenter les extrêmes misères!  
On les voit se nourrir des cendres de leurs pères!  
Ce détestable mets avança leur trépas,  
Et ce repas pour eux fut le dernier repas....  
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie!  
D'un ramas d'étrangers la ville était remplie,  
Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein,  
Plus cruels que la mort, et la guerre, et la faim.  
Les uns étaient venus des campagnes belgiques,  
Les autres, des rochers et des monts helvétiques,  
Barbares dont la guerre est l'unique métier,  
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.  
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes

Assiégent les maisons, en enfoncent les portes;  
Aux hôtes effrayés présentent mille morts;  
Non pour leur arracher d'inutiles trésors,  
Non pour aller ravir, d'une main adultère,  
Une fille éplorée à sa tremblante mère;  
De la cruelle faim le besoin consumant  
Fait expirer en eux tout autre sentiment;  
Et d'un peu d'aliments la découverte heureuse  
Était l'unique but de leur recherche affreuse.  
Il n'est point de tourment, de supplice et d'horreur  
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.  
Une femme (grand Dieu? faut-il à la mémoire  
Conserver le récit de cette horrible histoire?),  
Une femme avait vu par ces cœurs inhumains  
Un reste d'aliments arraché de ses mains.  
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,  
Un enfant lui restait, près de périr comme elle :  
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,  
De ce fils innocent qui lui tendait les bras;  
Son enfance, sa voix, sa misère et ses charmes  
A sa mère en fureur arrachent mille larmes;  
Elle tourne sur lui son visage effrayé,  
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié;  
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.  
La rage enfin l'emporte, et, d'une voix tremblante,  
Détestant son hymen et sa fécondité :  
« Cher et malheureux fils que mes flancs ont porté,  
Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie;  
Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie.  
Et pourquoi vivrais-tu? pour aller dans Paris,  
Errant et malheureux, pleurer sur ses débris?  
Meurs, avant de sentir mes maux et ta misère,  
Rends-moi le jour, le sang que t'a donné ta mère :  
Que mon sein malheureux te serve de tombeau,

Et que Paris du moins voie un crime nouveau ! »  
En achevant ces mots, furieuse, égarée,  
Dans le flanc de son fils sa main désespérée  
Enfonce, en frémissant, le parricide acier,  
Porte le corps sanglant auprès de son foyer,  
Et, d'un bras que poussait sa faim impitoyable,  
Prépare avidement ce repas effroyable.  
Attirés par la faim, les farouches soldats  
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas :  
Leur transport est semblable à la cruelle joie  
Des ours et des lions qui fondent sur leur proie ;  
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,  
Ils enfonce la porte. O surprise ! ô terreur !  
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se pré-  
[sente

Une femme égarée, et de sang dégouttante.

« Oui, c'est mon propre fils ; oui, monstres inhu-  
[mains,  
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes  
[mains ;

Que la mère et le fils vous servent de pâture :  
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature ?  
Quelle horreur à mes yeux semble vous glacer tous !  
Tigres, de tels festins sont préparés pour vous. »  
Ce discours insensé, que sa rage prononce,  
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.  
De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités,  
Ces monstres confondus, courent épouvantés.  
Ils n'osent regarder cette maison funeste :  
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste ;  
Et le peuple, effrayé de l'horreur de son sort,  
Levait les mains au ciel et demandait la mort.

VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. X.

130<sup>e</sup> LECTURE.**Malherbe.**

Enfin Malherbe vint, et le premier en France,  
Fit sentir dans les vers une juste cadence,  
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,  
Et réduisit la muse aux règles du devoir.  
Par ce sage écrivain la langue réparée  
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée ;  
Les stances avec grâce apprirent à tomber,  
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber ;  
Tout reconnut ses lois ; et ce guide fidèle  
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.  
Marchez donc sur ses pas ; aimez sa pureté,  
Et de son tour heureux imitez la clarté.  
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,  
Mon esprit aussitôt commence à se détendre,  
Et, de vos vains discours, prompt à se détacher,  
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.

BOILEAU.

131<sup>e</sup> LECTURE.**A un Père sur la mort de sa fille.**

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle !  
Et les tristes discours  
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle,  
L'augmenteront toujours !

Le malheur de ta fille au tombeau descendue  
Par un commun trépas,  
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue  
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,  
Et n'ai pas entrepris,  
Injurieux ami, de soulager ta peine  
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses  
Ont le pire destin,  
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,  
L'espace d'un matin.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;  
On a beau la prier,  
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,  
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,  
Est sujet à ses lois;  
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre  
N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle et perdre patience  
Il est mal à propos :  
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science  
Qui nous met en repos.

---

### 132<sup>e</sup> LECTURE.

#### Mort de J. B. Rousseau.

Quand le premier chantre du monde  
Expira sur les bords glacés



Où l'Hèbre effrayé dans son onde  
Reçut ses membres dispersés,  
Le Thrace, errant sur les montagnes,  
Remplit les bois et les campagnes  
Du cri perçant de ses douleurs ;  
Les champs de l'air en retentirent,  
Et dans les antres qui gémissent  
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée....  
Muses, dans ce moment de deuil,  
Élevez le pompeux trophée  
Que vous demande son cercueil.  
Laissez, par de nouveaux prodiges,  
D'éclatants et dignes vestiges  
D'un jour marqué par vos regrets.  
Ainsi le tombeau de Virgile  
Est couvert du laurier fertile  
Qui par vos soins ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie  
Rousseau quitte aujourd'hui les fers ;  
Et loin du ciel de sa patrie,  
La mort termine ses revers.  
D'où ses maux prirent-ils leur source ?  
Quelles épines dans sa course  
Étouffaient les fleurs sous ses pas !  
Quels ennuis, quelle vie errante !  
Et quelle foule renaissante  
D'adversaires et de combats !

Jusques à quand, mortels farouches,  
Vivrons-nous de haine et d'aigreur ?  
Prêterons-nous toujours nos bouches  
Au langage de la fureur !  
Implacable dans ma colère,  
Je m'applaudis de la misère

De mon ennemi terrassé;  
Il se relève, je succombe,  
Et moi-même à ses pieds je tombe,  
Frappé du trait que j'ai lancé.

Du sein des ombres éternelles,  
S'élevant au trône des dieux,  
L'envie offusque de ses ailes  
Tout éclat qui frappe ses yeux.  
Quel ministre, quel capitaine,  
Quel monarque vaincra sa haine  
Et les injustices du sort?  
Le temps à peine les consomme;  
Et, quoi que fasse le grand homme,  
Il n'est grand homme qu'à sa mort.

Le Nil a vu, sur ses rivages,  
Les noirs habitants des déserts  
Insulter, par leurs cris sauvages,  
L'astre éclatant de l'univers.  
Cris impuissants, fureurs bizarres!  
Tandis que ces monstres barbares  
Poussaient d'insolentes clameurs,  
Le dieu, poursuivant sa carrière,  
Versait des torrents de lumière  
Sur ses obscurs blasphémateurs.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

---

### 133<sup>e</sup> LECTURE.

#### **Les Douceurs de la retraite.**

Thirsis, il faut penser à faire la retraite;  
La course de nos jours est plus qu'à demi faite.  
L'âge insensiblement nous conduit à la mort:

Nous avons assez vu, sur la mer de ce monde,  
Errer au gré des flots notre nef vagabonde ;  
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable ;  
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable ;  
Plus on est élevé, plus on court de dangers ;  
Les grands pins sont en butte aux coups de la  
[tempête,  
Et la rage des vents brise plutôt le faite  
Des maisons de nos rois que des toits des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire  
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire  
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,  
Et qui, loin, retiré de la foule importune,  
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,  
A, selon son pouvoir, mesuré ses désirs !

Il laboure le champ que labourait son père ;  
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère  
Dans ces graves conseils d'affaires accablés ;  
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,  
Et n'observe des vents les sinistres présages  
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire ;  
Son fertile domaine est son petit empire ;  
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau ;  
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces,  
Et, sans porter envie à la pompe des princes,  
Se contente, chez lui, de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,  
La javelle à plein poing tomber sous sa faucille,  
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers ;

Et semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,  
Les humides vallons et les grasses campagnes  
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucunes fois un cerf pour les foulées  
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées,  
Et qui même du jour ignorent le flambeau ;  
Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses,  
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,  
Du lieu de sa naissance en faire son tombeau.

Tantôt il se promène au long de ses fontaines,  
De qui les petits flots font luire dans les plaines  
L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons ;  
Tantôt il se repose avecque les bergères  
Sur des lits naturels de mousse et de fougères,  
Qui n'ont d'autres rideaux que l'ombre des buissons.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse  
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse  
A vu dans le berceau ses bras emmaillottés.  
Il tient, par les moissons, registre des années,  
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées,  
Vieillir avecque lui les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,  
A la merci des vents et des ondes chenues,  
Ce que Nature avare a caché de trésors.  
Et ne recherche point, pour honorer sa vie,  
De plus illustre mort ni plus digne d'envie  
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

Il contemple, du port, les insolentes rages  
Des vents de la faveur, auteurs de nos orages,  
Allumer des mutins les défauts facétieux ;  
Et voit en un clin d'œil, par un contraire échange,

L'un déchiré du peuple au milieu de la fange,  
Et l'autre en même temps élevé dans les cieux.

RACAN.

---

### 134<sup>e</sup> LECTURE.

#### Éloge du vrai.

Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable ;  
Il doit régner partout, et même dans la fable :  
De toute fiction l'adroite fausseté  
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.  
Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,  
Sont recherchés du peuple et reçus chez les princes ?  
Ce n'est pas que leurs sons, agréables, nombreux,  
Soient toujours à l'oreille également heureux ;  
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,  
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure :  
Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,  
Partout se montre aux yeux et va saisir le cœur ;  
Que le bien et le mal y sont prisés au juste ;  
Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste ;  
Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,  
Ne dit rien aux lecteurs qu'à soi-même il n'ait dit.  
Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose  
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.  
C'est par là quelquefois que ma rime surprend ;  
C'est là ce que n'ont point Jonas et Childebrand,  
Ni tous ces vains amas de frivoles sornettes,  
Montre, Miroir d'amour, Amitiés, Amourettes,  
Dont le titre souvent est l'unique soutien,  
Et qui, parlant beaucoup, ne disent jamais rien.



Mais peut-être, enivré des vapeurs de ma muse,  
Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuse.  
Cessons de nous flatter. Il n'est esprit si droit  
Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit ;  
Sans cesse on prend le masque, et, quittant la nature,  
On craint de se montrer sous sa propre figure.  
Par là le plus sincère assez souvent déplaît.  
Rarement un esprit ose être ce qu'il est.  
Vois-tu cet importun que tout le monde évite ;  
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte ?  
Il n'est pas sans esprit ; mais, né triste et pesant,  
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant ;  
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,  
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.  
La simplicité plaît sans étude et sans art.  
Tout charme en un enfant dont la langue sans fard,  
A peine du filet encor débarrassée,  
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.  
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant ;  
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent :  
C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.  
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.  
Chacun pris dans son air est agréable en soi :  
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

BOILEAU, *Épître IX.*

---

### 135° LECTURE.

#### **La Mollesse et la Nuit.**

O Nuit ! que m'as-tu dit ? quel démon sur la terre  
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre ?  
Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps

Où les rois s'honoraient du nom de fainéants,  
S'endormaient sur le trône, et, me servant sans honte,  
Laisaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou  
[d'un comte?

Aucun soin n'approchait de leur paisible cour :  
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.  
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines  
Faisait taire des vents les bruyantes haleines, [nes  
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,  
Promenaient dans Paris le monarque indolent.  
Ce doux siècle n'est plus ! le siècle impitoyable  
A placé sur le trône un prince infatigable ;  
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix ;  
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.  
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace ;  
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace ;  
J'entends à son nom seul tous mes sujets frémir.  
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir :  
Loin de moi son courage, entraîné par la gloire,  
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.  
Je me fatiguerais à te tracer le cours  
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.  
..... La mollesse oppressée,  
Dans sa bouche, à ce mot, sent sa langue glacée ;  
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,  
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

BOILEAU, *le Lutrin*, ch. II.

---

## 136<sup>e</sup> LECTURE.

### Passage du Rhin.

Au pont du mont Adule, entre mille roseaux,  
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,

Appuyé d'une main sur son urne penchante,  
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante,  
Lorsqu'un cri tout à coup, suivi de mille cris,  
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.  
Il se trouble, il regarde, et partout, sur ses rives,  
Il voit fuir à grands pas ses Nâïades craintives,  
Qui toutes accourant vers leur humide roi,  
Par un récit affreux redoublent son effroi.  
Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,  
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire,  
Que Rhinberg et Wesel, terrassés en deux jours,  
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.  
« Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête  
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.  
Il marche vers Tholus, et les flots en courroux  
Au prix de sa fureur sont tranquilles et doux.  
Il a de Jupiter la taille et le visage;  
Et, depuis ce Romain, dont l'insolent passage,  
Sur un pont, en deux jours, trompa tous tes efforts,  
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords. »  
Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles;  
Le feu sort à travers ses humides prunelles.  
« C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux  
Ait appris à couler sous de nouvelles lois; [mois  
Et de mille remparts, mon onde environnée  
De ces fleuves sans nom suivra la destinée!  
Ah! périssent mes eaux! ou par d'illustres coups,  
Montrons qui doit céder des mortels ou de nous. »  
A ces mots, essuyant sa barbe limoneuse,  
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse,  
Son front cicatrisé rend son air furieux,  
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.  
En ce moment il part; et, couvert d'une nue,  
Du fameux fort de Skink prend la route connue.

Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts  
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars :  
Il voit cent bataillons qui, loin de se défendre,  
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.  
Confus, il les aborde, et renforçant sa voix :  
« Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois,  
Est-ce ainsi que votre âme, aux périls aguerrie,  
Soutient sous ses remparts l'honneur et la patrie ?  
Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,  
Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux :  
Du moins, en vous montrant sur la rive opposée,  
N'oseriez-vous saisir une victoire aisée ?  
Allez, vils combattants, inutiles soldats,  
Laissez là ces mousquets trop pesants pour vos bras ;  
Et, la faux à la main, parmi vos marécages,  
Allez couper vos joncs et presser vos laitages ;  
Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,  
Avec moi de ce pas, venez vaincre ou mourir. »  
Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme  
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme ;  
Et, leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,  
La honte fait en eux l'effet de la valeur.  
Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne,  
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.  
Par son ordre, Grammont, le premier dans les flots  
S'avance, soutenu des regards du héros :  
Son coursier, écumant sous un maître intrépide,  
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.  
Revel le suit de près ; sous ce chef redouté  
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.  
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière  
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,  
Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart ;  
Chacun d'eux au péril veut la première part :

Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,  
Au même instant dans l'onde impatient s'élance.  
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,  
Fendent les flots tremblants sous un si noble poids.  
Louis, les animant du feu de son courage,  
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.  
Par ses soins cependant trente légers vaisseaux  
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux :  
Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.  
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace ;  
Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'instant,  
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.  
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,  
Et de coups redoublés tout le rivage fume.  
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint :  
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.  
De tant de coups affreux la tempête orageuse  
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse ;  
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :  
Le destin à ses yeux n'oserait balancer.  
Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone ;  
Le Rhin, à leur aspect, d'épouvante frissonne,  
Quand, pour nouvelle alarme à ses esprits glacés,  
Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés.  
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,  
Force les escadrons et gagne les batailles ;  
Enghien, de son hymen le seul et digne fruit,  
Par lui dès son enfance à la victoire instruit.  
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine ;  
Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne ;  
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,  
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

· BOILEAU, *Épître IV.*



137<sup>e</sup> LECTURE.**Combats des Horaces et des Curiaces.**

VALÈRE.

.....  
 Resté seul contre trois, mais, en cette aventure,  
 Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,  
 Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun  
 Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux; [d'eux,  
 Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse  
 Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.  
 Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,  
 Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé;  
 Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite,  
 Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.  
 Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,  
 Se retourne, et déjà les croit demi-domptés :  
 Il attend le premier, et c'était votre gendre.  
 L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,  
 En vain en l'attaquant fait paraître un grand cœur,  
 Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.  
 Albe à son tour commence à craindre un sort con-

[traire :

Elle crie au second qu'il secoure son frère :  
 Il se hâte et s'épuise en efforts superflus,  
 Il trouve en les joignant que son frère n'est plus.

CAMILLE.

Hélas !

VALÈRE.

Tout hors d'haleine, il prend pourtant sa place,  
 Et redouble bientôt la victoire d'Horace :  
 Son courage sans force est un débile appui;  
 Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.

L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie ;  
Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie.  
Comme notre héros se voit près d'achever,  
C'est peu pour lui de vaincre, il veut encore braver :  
« J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères,  
Rome aura le dernier de mes trois adversaires ;  
C'est à ses intérêts que je vais l'immoler, »  
Dit-il, et tout d'un temps on le voit y voler.  
La victoire entre eux deux n'était pas incertaine ;  
L'Albain, percé de coups, ne se traînait qu'à peine,  
Et, comme une victime aux marches de l'autel,  
Il semblait présenter sa gorge au coup mortel :  
Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense ;  
Et son trépas de Rome établit la puissance.

CORNEILLE, *Horace*, acte IV, sc. II.

---

## SUJETS RELIGIEUX.

---

### 138° LECTURE.

#### **Preuves physiques de l'existence de Dieu.**

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire ;  
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire  
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés !  
Répondez, cieux et mers, et vous, terre, parlez !  
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?  
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles.  
O cieux ! que de grandeur, et quelle majesté !  
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,  
Et qui dans vos déserts a semé la lumière,

Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.  
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,  
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,  
Par quel ordre, ô soleil! viens-tu du sein de l'onde  
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?  
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours,  
Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours?

Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,  
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?  
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;  
La rage de tes flots expire sur tes bords.  
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice  
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.  
Hélas! prêts à périr t'adressent-ils leurs vœux?  
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.  
La nature, qui parle en ce péril extrême,  
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême :  
Hommage que toujours rend un cœur effrayé  
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié!

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle,  
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,  
Est-ce moi qui produis mes riches ornements?  
C'est celui dont la main posa mes fondements.  
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne;  
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.  
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main;  
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.  
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,  
C'est lui qui, dans l'Égypte, où je suis trop aride,  
Veut qu'au moment prescrit le Nil, loin de ses bords,  
Répandu sur la plaine y porte mes trésors.  
A de moindres objets tu peux le reconnoître :  
Contemple seulement l'arbre que je fais croître;  
Mon suc, dans la racine à peine répandu,

Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu :  
La feuille le demande, et la branche fidèle,  
Prodigue de son bien, le partage avec elle.  
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,  
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,  
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire :  
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,  
Elles pourront servir à prolonger tes jours.  
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts ;  
Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle  
D'enfants qui la suivront une race immortelle :  
Chacun de ces enfants, dans ma fécondité,  
Trouve un gage nouveau de sa postérité.

Ainsi parle la terre ; et, charmé de l'entendre,  
Quand je vois par ces nœuds que je ne puis comprendre  
Tant d'êtres différents l'un à l'autre enchaînés,  
Vers une même fin constamment entraînés,  
A l'ordre général conspirer tous ensemble,  
Je reconnais partout la main qui les rassemble,  
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,  
Non moins que la sagesse et la simplicité.

RACINE fils, *la Religion*, ch. I,

---

### 139<sup>e</sup> LECTURE.

#### **Preuves morales de l'existence de Dieu.**

Devant l'Être éternel tous les peuples s'abaissent ;  
Toutes les nations en tremblant le confessent.  
Quelle force invisible a soumis l'univers ?  
L'homme a-t-il mis sa gloire à se forger des fers ?

Oui, je trouve partout des respects unanimes,  
Des temples, des autels, des prêtres, des victimes :  
Le ciel reçoit toujours nos vœux et notre encens.

Nous pouvons, je l'avoue, esclaves de nos sens,  
De la Divinité défigurer l'image :  
A des dieux mugissants l'Égypte rend hommage ;  
Mais dans ce bœuf impur qu'elle daigne honorer,  
C'est un Dieu cependant qu'elle croit adorer.  
L'esprit humain s'égare, et, follement crédules,  
Ces peuples se sont fait des maîtres ridicules.  
Ces maîtres toutefois, par l'erreur encensés,  
Jamais impunément ne furent offensés :  
On détesta Mézence ainsi que Salmonée,  
Et l'horreur suit encore le nom de Capanée.  
Un impie en tout temps fut un monstre odieux :  
Et quand, pour me guérir de la crainte des dieux,  
Épicure en secret médite son système,  
Aux pieds de Jupiter je l'aperçois lui-même.  
Surpris de son aveu, je l'entends, en effet,  
Reconnaître un pouvoir dont l'homme est le jouet,  
Un ennemi caché qui réduit en poussière  
De toutes nos grandeurs la pompe la plus fière.  
Peuples, rois, vous mourrez ; et vous, villes, aussi :  
Là gît Lacédémone, Athènes fut ici.  
Quels cadavres épars dans la Grèce déserte !  
Eh ! que vois-je partout ? la terre n'est couverte  
Que de palais détruits, de trônes renversés,  
Que de lauriers flétris, que de sceptres brisés.  
Où sont, fière Memphis, tes merveilles divines !  
Le temps a dévoré jusques à tes ruines.  
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux,  
Superbes monuments qui portent jusqu'aux cieux  
Du néant des humains l'orgueilleux témoignage !  
A ce pouvoir si craint tout mortel rend hommage :  
Et devant son idole un barbare à genoux  
D'un être destructeur croit fléchir le courroux.

RACINE fils, *la Religion*, ch. I.



140<sup>e</sup> LECTURE.

## Même sujet.

Mais ce Dieu si puissant qui brille sur nos têtes,  
Qui marche sur les vents, monte sur les tempêtes,  
Qui révèle aux mortels sa haute majesté  
Par la voix de la foudre et de l'immensité,  
Souvent moins formidable et moins inaccessible,  
Calme, et s'environnant d'une splendeur paisible,  
Au cœur tendre et pieux qu'il veut bien consoler,  
Dans des objets plus doux aime à se dévoiler.  
Quels témoins enchanteurs ! N'est-ce pas sa présence  
Qui brille dans les yeux de l'aimable innocence ;  
Qui se peint sur le front de la douce pudeur,  
Et se révèle à nous dans la plus humble fleur ?  
C'est lui qui, tous les ans, de l'Égypte rappelle  
Ces oiseaux, de nos champs postérité nouvelle ;  
C'est lui qui, des Lapons égayant les déserts,  
De quelques fleurs encore embellit leurs hivers.  
Oui, tout nous entretient, tout parle du grand Être :  
Lorsqu'avec un cœur simple, on cherche à le connaître,  
Ce Dieu consolateur est facile à trouver,  
Et c'est par ses bienfaits qu'il aime à se prouver.

O vous tous qui d'un Dieu rejetez la croyance,  
Quel secours irez-vous porter à l'indigence ?  
Qu'offrirez-vous à l'homme accablé de regrets,  
Lorsque du désespoir il sentira les traits ?  
Comment calmerez-vous ce cœur longtemps coupable  
Qui, pressé sous le poids de la mort qui l'accable,  
Ne voit plus d'autre appui que la Divinité,  
Et s'abandonne aux cieux, des hommes rejeté ?  
Qu'il faut être cruel pour ôter l'espérance

Au cœur infortuné qu'assiège la souffrance,  
 Pour briser sans pitié dans la main du malheur  
 Cette ancre où peut du moins s'appuyer la douleur !  
 Otez Dieu ! vous ôtez au repentir son juge,  
 A l'innocence un père, au malheur un refuge.

CHÉNEDOLLÉ.

## 141<sup>e</sup> LECTURE.

### Instinct des oiseaux.

Ainsi qu'adroits chasseurs, architectes savants,  
 Contre leurs ennemis, les frimats et les vents,  
 Avec combien d'adresse, instruits par la nature,  
 Ils savent de leur nid combiner la structure !  
 Chaque race choisit et la forme et le lieu :  
 L'une, en ces longs canaux où petille le feu,  
 Sur nos toits, sur nos murs, hospitaliers pour elle,  
 Construit de ses enfants la demeure nouvelle ;  
 L'un au chêne orgueilleux, l'autre à l'humble arbrisseau  
 De ses jeunes enfants confia le berceau ; [seau  
 Là, des œufs maternels nouvellement éclos,  
 Sur le plus doux coton la famille repose,  
 Et la laine et le crin, assemblés avec art,  
 De leur tissu serré leur forment un rempart,  
 Dont le tour régulier, l'exakte symétrie  
 Défendraient le compas de la géométrie.  
 Par un soin prévoyant, d'autres placent leurs nids  
 Au lieu le plus propice à nourrir leurs petits.  
 Ici, l'amour craintif les cache sous la terre ;  
 Là, de leurs ennemis pour éviter la guerre,  
 Les suspend aux rameaux mollement balancés,

Et dans ce doux hamac les enfants sont bercés.  
Quelques-uns ont leur toit, leur auvent, leur issue,  
Qui de leurs ennemis ne peut être aperçue :  
Chacun a son instinct inspiré par l'amour.  
Voyez, de ses enfants préparant le séjour,  
En architecte adroit, mais en père timide,  
Cet oiseau leur construire une humble pyramide,  
Mille fois préférable à celle de l'orgueil.  
Son air mystérieux d'abord étonne l'œil :  
Introduit par la porte au sein du vestibule,  
L'oiseau monte et descend dans une autre cellule,  
Où, cachés et bravant les pièges, les saisons,  
Reposent mollement ses tendres nourrissons.  
Ainsi nos toits, nos murs, les forêts, les charmilles,  
Tout a ses constructeurs, ses berceaux, ses familles ;  
Tout aime, tout jouit, tout bâtit à son tour.  
Protège, Dieu puissant, ces enfants de l'amour.  
Le doux chardonneret, la fauvette fidèle,  
Le folâtre pinson, et surtout Philomèle !  
. . . . .  
. . . . .  
Que de charmes n'ont point leurs amours maternelles !  
Voyez le tendre oiseau réchauffer sous ses ailes  
Ses petits enfermés dans leur frêle séjour ;  
Tantôt j'ai peint son nid : qui peindra son amour ?  
Eh ! qui peut surpasser le courage du père !  
Quel soin peut s'égarer aux doux soins de la mère !  
Cet être si léger que le frêne ou l'ormeau  
Ne voit pas deux instants sur le même rameau,  
Mère aujourd'hui constante et nourrice assidue,  
Demeure jour et nuit sur ses œufs étendue.  
Le père, heureux époux autant qu'heureux amant,  
De sa tendre moitié va chercher l'aliment,  
Ou, sur les bords du nid se plaçant auprès d'elle,

Soulage par ses chants sa compagne fidèle.  
 Des ennemis souvent l'un et l'autre est vainqueur,  
 Et dans de faibles corps se déploie un grand cœur ;  
 Souvent avec ses fils une mère enlevée  
 Vit pour eux, les nourrit et meurt sur sa couvée.  
 Enfin avec quel soin et quel zèle nouveau  
 Ses parents à voler forment le jeune oiseau !  
 C'est aux heures du soir, lorsque, dans la nature,  
 Tout est repos, fraîcheur, et parfum, et verdure ;  
 L'adolescent, ravi de ce bel horizon,  
 S'agite dans son nid, devenu sa prison ;  
 Il sort, et balancé sur la branche pliante,  
 Il hésite, il essaye une aile encor tremblante.  
 Le couple, en voltigeant, provoque son essor,  
 Gourmande sa frayeur, l'appelle et vole encor :  
 Enfin il se hasarde, et, déployant ses ailes,  
 Non sans crainte, il se fie à ses plumes nouvelles ;  
 L'air reçoit ce doux poids, il touche le gazon ;  
 Les parents enchantés répètent la leçon.  
 D'une aile moins novice alors le jeune élève  
 S'enhardit, prend l'essor, s'abat et se relève ;  
 Enfin, sûr de sa force, et plus audacieux,  
 Il part. Tout est fini, tous se font leurs adieux ;  
 Et l'instinct dénouant la chaîne mutuelle,  
 Un nouveau nœud commence une race nouvelle.  
 DELILLE, *les Trois Règnes*, ch. VII et VIII.

## 142<sup>e</sup> LECTURE.

### L'immortalité de l'âme.

D'où me vient de mon cœur l'ardente inquiétude ?  
 En vain je promène mes jours

Du loisir au travail, du repos à l'étude :  
Rien n'en saurait fixer la vague incertitude,  
Et les tristes degoûts me poursuivent toujours.

Des voluptés essayons le délire ;  
Couronnez-moi de fleurs, apportez-moi ma lyre ;  
Grâces, Plaisirs, Amours, Jeux, Ris, accourez tous !  
Que le vin coule !

Que mon pied foule

Les parfums les plus doux !

Mais quoi ! déjà la rose pâissante  
Perd son éclat, les parfums leur odeur ;  
Ma lyre échappe à ma main languissante,  
Et les tristes ennuis sont rentrés dans mon cœur.

Volons aux plaines de Bellone ;

Peut-être son brillant laurier

A mon cœur va faire oublier

Le noir chagrin qui l'environne.

Marchons : déjà la charge sonne,

Le fer brille, la foudre tonne ;

J'entends hennir le fier coursier ;

L'acier retentit sur l'acier ;

L'Olympe épouvanté résonne

Des cris du vaincu, du vainqueur ;

Autour de moi le sang bouillonne.

A ces tableaux mon cœur frissonne,

Et la Pitié plaintive a crié dans mon cœur.

D'un air moins turbulent l'Ambition m'appelle  
Sublime quelquefois, et trop souvent cruelle.

Pour commander, j'obéis à sa loi.

Puissant dominateur de la terre et de l'onde,

Je dispose à mon gré du monde,

Et ne puis disposer de moi.

Ainsi, d'espérances nouvelles



Toujours avide et toujours dégoûté,  
 Vers une autre félicité  
 Mon âme ardente étend ses ailes;  
 Et rien ne peut calmer, dans les choses mortelles,  
 Cette indomptable soif de l'immortalité.

Lorsqu'en mourant le sage cède  
 Au décret éternel dont tout subit la loi,  
 Un Dieu lui dit : « J'ai réservé pour moi  
 L'éternité qui te précède;  
 L'éternité qui s'avance est à toi. »  
 Ah! que dis-je? écartons ce profane langage.  
 L'éternité n'admet point de partage :  
 Tout entière en toi seul Dieu sut la réunir;  
 Dans lui ton existence à jamais fut tracée;  
 Et déjà ton être à venir  
 Était présent à sa vaste pensée.

Sois donc digne de ton auteur;  
 Ne ravale point la hauteur  
 De cette origine immortelle!  
 Eh! qui peut mieux t'enseigner qu'elle  
 A braver de faux biens l'éclat ambitieux?  
 Que la terre est petite à qui la voit des cieux!  
 Que semble à ses regards l'Ambition superbe?  
 C'est de ces vers rampants, dans leur humble cité,  
 Vils tyrans des gazons, conquérants d'un brin  
 L'invisible rivalité. [d'herbe,  
 Tous ces objets qu'agrandit l'ignorance,  
 Que colore la vanité,  
 Que sont-ils, aperçus dans un lointain immense,  
 Des célestes hauteurs de l'Immortalité?  
 Ah! si ce noble instinct, par qui du grand Homère,  
 Par qui des Scipions l'esprit fut enchanté,

N'était qu'une vaine chimère,  
Qu'un vain roman par l'orgueil inventé;  
Aux limites de sa carrière,  
D'où vient que l'homme épouvanté,  
A l'aspect du néant, se rejette en arrière?  
Pourquoi, dans l'instabilité  
De cette demeure inconstante,  
Nourrit-il cette longue attente  
De l'immuable éternité?

Non, ce n'est point un vain système,  
C'est un instinct profond vainement combattu;  
Et, sans doute, l'Être suprême  
Dans nos cœurs le grava lui-même,  
Pour combattre le vice et servir la vertu.

Dans sa demeure inébranlable,  
Assise sur l'éternité,  
La tranquille Immortalité,  
Propice au bon et terrible au coupable,  
Du temps qui sous ses yeux marche à pas de géant,  
Défend l'ami de la justice,  
Et ravit à l'espoir du vice  
L'asile horrible du néant.

Oui : vous qui de l'Olympe usurpant le tonnerre,  
Des éternelles lois renversez les autels,  
Lâches oppresseurs de la terre,  
Tremblez, vous êtes immortels!

Et vous, vous, du malheur victimes passagères,  
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,  
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,  
Consolez-vous, vous êtes immortels!...

## 143° LECTURE.

## Même sujet.

Je te salue, ô Mort ! libérateur céleste,  
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste  
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur ;  
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,  
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide ;  
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide ;  
Tu n'anéantis pas, tu délivres ! Ta main,  
Céleste messenger, porte un flambeau divin.  
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,  
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière ;  
Et l'Espoir près de toi rêvant sur un tombeau,  
Appuyé sur la Foi, m'ouvre un monde plus beau !  
Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles ;  
Viens, ouvre ma prison, viens, prête-moi tes ailes :  
Que tardes-tu ? parais ; que je m'élançe enfin  
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin.  
Qui m'en a détaché ? qui suis-je et que dois-je être ?  
Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître.  
Toi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,  
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu ?  
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile ?  
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile ?  
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports  
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps ?  
Quel jour séparera l'âme de la matière ?  
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre ?  
As-tu tout oublié ? par delà le tombeau  
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau ?  
Vas-tu recommencer une semblable vie ?

Ou dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,  
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,  
As-tu jouir enfin de tes droits éternels?  
Oui, tel est mon espoir, ô moitié de ma vie!  
C'est par lui que déjà mon âme raffermie  
A pu voir sans effroi sur tes traits enchanteurs  
Se faner du printemps les brillantes couleurs;  
C'est par lui que, percé du trait qui me déchire,  
Jeune encore, en mourant vous me verrez sourire,  
Et que des pleurs de joie, à nos derniers adieux,  
A ton dernier regard, brilleront dans mes yeux.  
Vain espoir! s'écria le troupeau d'Épicure,  
Et celui dont la main disséquant la nature,  
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit  
Voit penser la matière et végéter l'esprit.  
Insensé! diront-ils, que trop d'orgueil abuse,  
Regarde autour de toi; tout commence et tout s'use,  
Tout marche vers un terme, et tout naît pour mourir:  
Dans ses prés jaunissants tu vois la fleur languir;  
Tu vois dans ses forêts le cèdre au front superbe  
Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe;  
Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir;  
Les cieux mêmes, les cieux commencent à pâlir;  
Cet astre dont le temps a caché la naissance,  
Le soleil, comme nous, marche à sa décadence,  
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus  
Le chercheront un jour et ne le verront plus!  
Tu vois autour de toi dans la nature entière  
Les siècles entasser poussière sur poussière,  
Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,  
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.  
Et l'homme, et l'homme seul! ô sublime folie!  
Au fond de ce tombeau croit retrouver la vie,  
Et, dans le tourbillon au néant emporté,

Abattu par le temps, rêve l'éternité !  
Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre !  
Laissez-moi mon erreur : j'aime, il faut que j'espère.  
Notre faible raison se trouble et se confond.  
Oui, la raison se tait ; mais l'instinct vous répond,  
Pour moi, quand je verrais, dans les célestes plaines,  
Les astres s'écartant de leurs routes certaines,  
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,  
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;  
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre ;  
Quand je verrais son globe errant et solitaire,  
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,  
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;  
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,  
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,  
Seul je serais debout ; seul, malgré mon effroi,  
Être infailible et bon, j'espérerais en toi,  
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,  
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore !

DE LAMARTINE, *Méditations poétiques.*

---

## 144<sup>e</sup> LECTURE.

### La Conscience.

C'est pour moi que je vis ; je ne dois rien qu'à moi.  
La vertu n'est qu'un nom ; mon plaisir est ma loi.  
Ainsi parle l'impie, et lui-même est l'esclave  
De la foi, de l'honneur, de la vertu, qu'il brave.  
Dans ses honteux plaisirs, s'il cherche à se cacher,  
Un éternel témoin les lui vient reprocher.  
Son juge est dans son cœur, tribunal où réside



Le censeur de l'ingrat, du traître ou du perfide.  
Par ses affreux complots nous a-t-il outragés,  
La peine suit de près, et nous sommes vengés :  
De ses remords secrets triste et lente victime,  
Jamais un criminel ne s'absout de son crime.  
Sous des lambris dorés ce triste ambitieux,  
Vers le ciel, sans pâlir, n'ose lever les yeux.  
Suspendu sur sa tête, un glaive redoutable  
Rend fades tous les mets dont on couvre sa table.  
Le cruel repentir est le premier bourreau  
Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.

Des chagrins dévorants attachés sur Tibère,  
La cour de ses flatteurs veut en vain le distraire.  
Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter ?  
Quel juge sur la terre a-t-il à redouter ?

Cependant il se plaint, il gémit ; et ses vices  
Sont ses accusateurs, ses juges, ses supplices.  
Toujours ivre de sang et toujours altéré,  
Enfin par ses forfaits au désespoir livré,  
Lui-même étale aux yeux du sénat qu'il outrage  
De son cœur déchiré la déplorable image.  
Il périt chaque jour, consumé de regrets,  
Tyran plus malheureux que ses tristes sujets.  
Ainsi de la vertu les lois sont éternelles ;  
Les peuples ni les rois ne peuvent rien contre elles.  
Je l'apporte en naissant, elle est écrite en moi,  
Cette loi qui m'instruit de tout ce que je doi  
A mon père, à mon fils, à ma femme, à moi-même  
A toute heure je lis dans ce code suprême  
La loi qui me défend le vol, la trahison,  
Cette loi qui précède et Lycurgue et Solon.  
Avant même que Rome eût gravé douze tables,  
Métius et Tarquin n'étaient pas moins coupables.  
Je veux perdre un rival. Qui me retient le bras ?

Je le veux, je le puis, et je n'achève pas.  
Je crains plus de mon cœur le sanglant témoignage  
Que la sévérité de tout l'aréopage.  
La vertu, qui n'admet que de sages plaisirs,  
Semble d'un ton trop dur gourmander nos désirs;  
Mais, quoique pour la suivre il coûte quelques larmes,  
Tout austère qu'elle est, nous admirons ses charmes.  
Jaloux de ses appas dont il est le témoin,  
Le vice, son rival, la respecte de loin.  
Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise,  
Pour consoler du moins l'âme qu'il a surprise.

Adorable vertu, que tes divins attraits  
Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets!  
De celui qui te hait ta vue est le supplice :  
Parais! que le méchant te regarde et frémisses!  
La richesse, il est vrai, la fortune te fuit;  
Mais la paix t'accompagne, et la gloire te suit;  
Et, perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,  
Sans bien, sans dignité, se suffit à lui-même.

RACINE fils.

---

## 145° LECTURE.

### **Aveuglement des hommes.**

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille!  
Rois, soyez attentifs; peuples, ouvrez l'oreille!  
Que l'univers se taise et m'écoute parler.  
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre;  
L'Esprit saint me pénètre; il m'échauffe, il m'inspire  
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance.  
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,  
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.

Mais, ô moment terrible ! ô jour épouvantable  
Où la mort saisira ce fortuné coupable,  
Tout chargé des liens de son iniquité !

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,  
Que deviendront les biens où votre espoir se fonde,  
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?

Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile ;  
Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile  
Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes,  
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,  
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort !

Non, non, tout doit franchir ce terrible passage.  
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,  
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avidés étrangers, transportés d'allégresse,  
Engloutissent déjà toute cette richesse,  
Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis.  
Et que vous reste-t-il, en ces moments suprêmes ?  
Un sépulcre funèbre où vos noms, où vous-mêmes,  
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,  
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,  
Ont de ces vérités perdu le souvenir.

Pareils aux animaux farouches et stupides,  
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,  
Et pour eux le présent paraît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente ;  
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,

Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.  
 Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes  
 Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,  
 Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,  
 Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,  
 Dont le juste autrefois sentit le poids fatal.  
 Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture,  
 Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure  
 Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes :  
 Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes ;  
 Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous. [mes ;  
 Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,  
 Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères,  
 Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

J.-B. ROUSSEAU.

## 146° LECTURE.

### Vanité de l'Ambition.

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde.  
 Sa lumière est un verre et sa faveur une onde  
 Que toujours quelque vent empêche de calmer.  
 Quittons ces vanités, laissons-nous de les suivre.

C'est Dieu qui nous fait vivre ;

C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,  
 Nous passons près des rois tout le temps de nos vies  
 A souffrir des mépris et ployer les genoux.

Ce qu'ils peuvent n'est rien : ils sont comme nous  
Véritablement hommes, [sommés,  
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière  
Que cette majesté si pompeuse et si fière,  
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers;  
Et, dans ces grands tombeaux où leurs âmes hau-  
Font encore les vaines, [taines  
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,  
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;  
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de  
[flatteurs,  
Et tombent avec eux, d'une chute commune,  
Tous ceux que leur fortune  
Faisait leurs serviteurs.

MALHERBE.

---

## 147° LECTURE.

### **Des biens véritables.**

Source délicieuse, en misères féconde,  
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?  
Honteux attachements de la chair et du monde,  
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés?  
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre,  
Toute votre félicité,  
Sujette à l'instabilité,  
En moins de rien tombe par terre;  
Et comme elle a l'éclat du verre,  
Elle en a la fragilité.



Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire ;  
Vous étalez en vain vos charmes impuissants ;  
Vous me montrez en vain, par tout ce vaste empire  
Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.  
Il étale à son tour des revers équitables  
Par qui les grands sont confondus.  
Les glaives qu'il tient suspendus  
Sur les plus fortunés coupables  
Sont d'autant plus inévitables  
Que leurs coups sont moins attendus.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,  
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir.  
De vos sacrés attraits les âmes possédées  
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.  
Vous promettez beaucoup et donnez davantage.  
Vos biens ne sont point inconstants,  
Et l'heureux trépas que j'attends  
Ne vous sert que d'un doux passage  
Pour nous introduire au partage  
Qui nous rend à jamais contents.

CORNEILLE.

---

## 148<sup>e</sup> LECTURE.

### ÉLÉGIE.

#### **Les Captifs de Babylone.**

Captifs chez un peuple inhumain,  
Nous arrosions de pleurs les rives étrangères,  
Et le souvenir du Jourdain,  
A l'aspect de l'Euphrate, augmentait nos misères.

Aux arbres qui couvraient les eaux,  
Nos lyres tristement demeuraient suspendues,  
Tandis que nos maîtres nouveaux  
Fatiguaient de leurs cris nos tribus éperdues.

« Chantez, nous disaient ces tyrans,  
Les hymnes préparés pour vos fêtes publiques :  
Chantez, et que vos conquérants  
Admirent de Sion les sublimes cantiques. »

Ah! dans ces climats odieux,  
Arbitres des humains, peut-on chanter la gloire?  
Peut-on, dans ces funestes lieux,  
Des beaux jours de Sion relever la mémoire!

De nos aïeux, sacré berceau,  
Sainte Jérusalem, si jamais je t'oublie,  
Si tu n'es pas jusqu'au tombeau  
L'objet de mes désirs et l'espoir de ma vie,

Rebelle aux efforts de mes doigts,  
Que ma lyre se taise entre mes mains glacées,  
Et que l'organe de ma voix  
Ne prête plus de sons à mes tristes pensées.

Rappelle-toi ce jour affreux,  
Seigneur, où d'Ésaü la race criminelle  
Contre ses frères malheureux  
Animait du vainqueur la vengeance cruelle.

« Égorgez ces peuples épars;  
Consommez, criaient-ils, les vengeances divines,  
Brûlez, abattez ces remparts,  
Et de leurs fondements dispersez les ruines. »

Malheur à tes peuples pervers,  
Reine des nations, fille de Babylone!

La foudre gronde dans les airs ;  
Le Seigneur n'est pas loin : tremble, descends du trône.

Puissent tes palais embrasés  
Éclairer de tes rois les tristes funérailles !

Et que, sur la pierre écrasés,  
Les enfants de leur sang arrosent les murailles !

LE FRANC DE POMPIGNAN.

---

### 149° LECTURE.

#### **Derniers moments d'un jeune poète.**

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;  
Il a vu mes pleurs pénitents ;  
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :  
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :  
Qu'il meure, et sa gloire avec lui !  
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :  
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage ;  
Tout trompe ta simplicité.  
Celui que tu nourris court vendre ton image.  
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène  
Un vrai remords, né des douleurs ;  
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine  
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice  
De l'incorruptible avenir ;

Eux-mêmes épureront par leur long artifice  
Ton honneur qu'ils pensent ternir.  
Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre  
L'innocence et son noble orgueil ;  
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,  
Veillerez près de mon cercueil !  
Au banquet de la vie, infortuné convive,  
J'apparus un jour, et je meurs :  
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,  
Nul ne viendra verser des pleurs.  
Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,  
Et vous, riant exil des bois !  
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,  
Salut pour la dernière fois !  
Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée  
Tant d'amis sourds à mes adieux !  
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit  
Qu'un ami leur ferme les yeux. [pleurée !  
GILBERT.

---

150<sup>e</sup> LECTURE.**Hymne de l'Enfant à son réveil.**

O Père, qu'adore mon père,  
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux !  
Toi dont le nom terrible et doux  
Fait courber le front de ma mère !

On dit que ce brillant soleil  
N'est qu'un jouet de ta puissance,  
Que sous tes pieds il se balance  
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître  
Les petits oiseaux dans les champs,  
Et qui donnes aux petits enfants  
Une âme aussi pour te connaître!

On dit que c'est toi qui produis  
Les fleurs dont le jardin se pare,  
Et que, sans toi, toujours avare,  
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure  
Tout l'univers est convié;  
Nul insecte n'est oublié  
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet;  
La chèvre s'attache au cytise;  
La mouche au bord du vase puise  
Les blanches gouttes de mon lait.

L'alouette a la graine amère  
Que laisse envoler le glaneur;  
Le passereau suit le vanneur;  
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et pour obtenir chaque don  
Que chaque jour tu fais éclore,  
A midi, le soir, à l'aurore,  
Que faut-il? prononcer ton nom!

O Dieu! ma bouche balbutie  
Ce nom, des anges redouté.  
Un enfant même est écouté  
Dans le cœur qui te glorifie.

On dit qu'il aime à recevoir  
Les vœux présentés par l'enfance,  
A cause de cette innocence  
Que nous avons sans le savoir.



On dit que leurs humbles louanges  
A son oreille montent mieux ;  
Que les anges peuplent les cieux,  
Et que nous ressemblons aux anges !

Ah ! puisqu'il entend de si loin  
Les vœux que notre bouche adresse,  
Je veux lui demander sans cesse  
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,  
Donne la plume aux passereaux,  
Et la laine aux petits agneaux,  
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne aux malades la santé,  
Au mendiant le pain qu'il pleure,  
A l'orphelin une demeure,  
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse  
Au père qui craint le Seigneur ;  
Donne à moi sagesse et bonheur,  
Pour que ma mère soit heureuse !

Que je sois bon, quoique petit,  
Comme cet enfant dans le temple,  
Que chaque matin je contemple,  
Souriant auprès de mon lit !

Mets dans mon âme la justice,  
Sur mes lèvres la vérité ;  
Qu'avec crainte et docilité  
Ta parole en mon cœur mûrisse !

Et que ma voix s'élève à toi  
Comme cette douce fumée

Que balance l'urne embaumée  
Dans la main d'enfants comme moi !

LAMARTINE.

---

### 151° LECTURE.

#### Le retour à la chapelle.

Je te salue, ô Vierge tutélaire ;  
Ton humble autel reconnaît-il ma voix ?  
Est-ce bien là ce degré solitaire  
Où, jeune encor, j'ai prié tant de fois ?

Oui, la voilà cette image gothique  
Qui souriait, son enfant dans les bras ;  
Voici la nef, et le pavé rustique  
Qui résonnait au seul bruit de mes pas.

Non, ce n'est point un de ces vains mensonges  
Dont si souvent fut bercé mon sommeil ;  
Je vois ces lieux qu'appelaient tous mes songes,  
Ces lieux témoins de mon premier réveil.

Ici mon œil, sur le fleuve des âges,  
Poursuit en vain quelques flots écoulés,  
Ou redemande à de nouveaux ombrages  
Quelques rameaux par le temps dépouillés.

Je reconnais l'airain mélancolique  
Qui m'éveillait de son glas matinal,  
Ou proclamait la prière angélique,  
De mon repos fidèle et doux signal.

Qu'ils étaient purs les vœux que mon enfance  
Offrait alors à la reine des cieux !

Qu'ils étaient beaux les jours que l'espérance  
Laisait briller à mes regards joyeux !

Comme un essaim dont les rapides ailes  
D'un bruit confus troublent longtemps les airs,  
Elles ont fui ces heures infidèles,  
Et m'ont ravi mes trésors les plus chers.

Combien de fois, sur un autre rivage,  
D'un long soupir j'appelai le séjour !  
Des bords lointains, vers ce riant village,  
Combien de fois j'ai rêvé mon retour !

Hélas ! j'ai cru, dans ma vaine allégresse,  
En revoyant ces abris protecteurs,  
Y retrouver les biens de ma jeunesse,  
La paix, la joie et les nobles erreurs.

Songes trompeurs, illusions menteuses,  
Dont le réveil est douloureux et prompt,  
L'âge a détruit vos images flatteuses,  
Comme il pâlit les roses de mon front !

Partout l'oubli, le deuil, le froid silence,  
Tous mes amis dispersés ou perdus,  
Et par le temps, le trépas et l'absence,  
Tous mes liens dénoués ou rompus !

Coteaux fleuris, bosquets, vallon fertile,  
Sentier connu, de feuillage ombragé,  
Bois que j'aimais, fleuve pur et tranquille,  
Pour moi du moins vous n'avez pas changé !

Vous, murs sacrés, des jours de mon jeune âge  
Vous éveillez un plus doux souvenir !  
Comme autrefois, antique et sainte image,  
Tu peux encor m'entendre et me bénir !

Le sort jaloux, Vierge mystérieuse,  
N'a pu m'ôter ma constance et ma foi;  
Et ma prière, humble et silencieuse,  
D'un vol pieux s'élève encore vers toi!

MME TASTU.

---

## 152<sup>e</sup> LECTURE.

### ÉLÉGIE.

#### **Le petit Savoyard.**

#### CHANT PREMIER.

#### *Le Départ.*

« Pauvre petit, pars pour la France.  
Que te sers mon amour? je ne possède rien.  
On vit heureux ailleurs; ici, dans la souffrance.  
Pars mon enfant, c'est pour ton bien.  
Tant que mon lait put te suffire,  
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,  
Heureuse et délassée en te voyant sourire,  
Jamais on n'eût osé me dire :  
Renonce aux baisers de ton fils.  
Mais je suis veuve; on perd sa force avec la joie.  
Triste et malade, où recourir ici?  
Où mendier pour toi? chez des pauvres aussi!  
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie,  
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.  
Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent;  
Avant de le quitter, viens; qu'il nous réunisse.  
Une mère bénit son fils en l'embrassant :  
Mon fils, qu'un baiser te bénisse.  
Vois-tu ce grand chêne là-bas?

Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère.  
Quatre ans déjà passés j'y conduisis ton père;

Mais lui, mon fils, ne revint pas!

Encor s'il était là pour guider ton enfance,  
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi ;  
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense....

Que je vais prier Dieu pour toi!

Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde?  
Seul parmi les méchants (car il en est au monde),  
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir....  
Oh! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir!  
Mais Dieu le veut ainsi; nous devons nous soumettre.

Ne pleure pas en me quittant;

Porte au seuil des palais un visage content.

Parfois mon souvenir t'affligera peut-être....

Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.

Chante tant que la vie est pour toi moins amère;

Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau;

Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,

Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Si ma force première encor m'était donnée,

J'irais, te conduisant moi-même par la main;

Mais je n'atteindrais pas la troisième journée;

Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin :

Et moi je veux mourir aux lieux où je suis née.

Maintenant de ta mère entends le dernier vœu :

Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,

Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.

Prie, et demande au riche : il donne au nom de Dieu.

Ton père le disait; sois plus heureux : adieu. »

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines;

Et la mère avait dit : « Il faut nous séparer; »

Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes

Se tournant quelquefois, et n'osant pas pleurer.



## CHANT SECOND.

*Paris.*

« J'ai faim : vous qui passez, daignez me secourir.  
 Voyez : la neige tombe, et la terre est glacée.  
 J'ai froid : le vent se lève, et l'heure est avancée,  
 Et je n'ai rien pour me couvrir.

Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,  
 A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.  
 Donnez : peu me suffit, je ne suis qu'un enfant ;  
 Un petit sou me rend la vie.

On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain.  
 Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines  
 Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines ;  
 Eh bien, moi, je suis pauvre, et je vous tends la main  
 Faites-moi gagner mon salaire :

Où me faut-il courir ? Dites, j'y volerai.  
 Ma voix tremble de froid ; eh bien, je chanterai,  
 Si mes chansons peuvent vous plaire.  
 Il ne m'écoute pas, il fuit ;

Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)  
 Finir son heureuse journée.

Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,  
 Quelque guérite abandonnée.

Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir ?  
 Rendez-moi ma pauvre chaumière,

Le laitage durci qu'on partageait le soir,  
 Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière  
 Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir  
 Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :

« Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi....  
 Hélas ! et tout petit faudra-t-il que je meure  
 Sans avoir rien gagné pour toi ?

Non, l'on ne meurt point à mon âge ;  
Quelque chose me dit de reprendre courage....  
Eh ! que sert d'espérer?... que puis-je attendre en-  
J'avais une marmotte; elle est morte de faim. » [fin?...  
Et, faible, sur la terre il reposait sa tête ;  
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi,  
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,  
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

« Qu'il vienne à nous celui qui pleure,  
Disait la voix mêlée au murmure des vents ;

L'heure du péril est notre heure :

Les orphelins sont nos enfants. »

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.  
Lui, docile et confus, se levait à leur voix ;  
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts  
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire ;  
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

#### CHANT TROISIÈME.

##### *Le Retour.*

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,  
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !  
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,  
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.  
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter !  
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter !  
Quel est ce voyageur que l'été leur envoie,  
Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main ?  
C'est un enfant ; il marche, il suit le long chemin

Qui va de France à la Savoie.

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier :

Il a mis ce matin la bure du dimanche,

Et dans son sac de toile blanche  
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.  
Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?  
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,  
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau  
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà!... tels encor qu'il les a vus toujours :  
Ces grandsbois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage.  
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours.

Il est si près de son village !  
Tout joyeux, il arrive et regarde.... Mais quoi !  
Personne ne l'attend ! sa chaumière est fermée !  
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée.  
Et l'enfant plein de trouble : « Ouvrez, dit-il, c'est  
La porte cède, il entre ; et sa mère attendrie, [moi.]  
Sa mère, qu'un long mal près du foyer retient,  
Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie :

« N'est-ce pas mon fils qui revient ? »  
Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle.  
« Je suis infirme, hélas ! Dieu m'afflige, dit-elle,  
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,  
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir. »  
Mais lui : « De votre enfant vous étiez éloignée ;  
Le voilà qui revient : ayez des jours contents ;  
Vivez : je suis grandi, vous serez bien soignée ;

Nous sommes riches pour longtemps. »  
Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,  
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,  
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,  
Et le pain de froment que pour elle il gardait.  
Sa mère l'embrassait et respirait à peine ;  
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,

Sur un grand crucifix de chêne  
Suspendu devant elle, et par le temps noirci.

« C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères  
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin ;  
Lui qui me consolait quand mes plaintes amères  
Appelaient mon fils de si loin.

C'est le Christ du foyer que les mères implorent  
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.  
Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent ;  
Nos fils s'en vont tout seuls et reviennent enfin.  
Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle ?  
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours ;  
Elle mourrait sans toi. » L'enfant, à ce discours,  
Grave et joignant ses mains, tombe à genoux près d'elle  
Disant : « Que le bon Dieu vous fasse de longs jours. »

A. GUIRAUD, *Poèmes et Chants élégiaques.*

---

## 153<sup>e</sup> LECTURE.

### Le Curé.

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère ?  
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère  
Du peuple réuni présente au ciel les vœux,  
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux ;  
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,  
Bénit et les moissons et les fruits de l'année,  
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,  
Le conduit dans la vie et le suit au tombeau.  
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,  
Il est pour le village une autre Providence.  
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits ?  
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.  
Souvent dans ces réduits où le malheur assemble  
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,

Il paraît ; et soudain le mal perd son horreur,  
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.  
Qui prévient le besoin prévient souvent le crime.  
Le pauvre le bénit et le riche l'estime ;  
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,  
S'embrassent à sa table et retournent amis.

DELILLE.

---

### 154<sup>e</sup> LECTURE.

#### **Cantique de Moïse après le passage de la mer Rouge.**

Gloire au Seigneur ! qu'un chant sublime  
Célèbre de son bras les exploits éclatants ;  
Il a renversé dans l'abîme  
Les coursiers et les combattants.

Le Seigneur est ma force, il a pris ma défense,  
Béni soit son nom glorieux !  
Que l'univers connaisse sa puissance,  
Il est le Dieu de mes aïeux.

Quand pour moi son bras se signale,  
Qu'importe des combats l'appareil menaçant ?  
La terre n'a point vu de guerrier qui l'égale,  
Et son nom est le *Tout-Puissant*.

Les chars de Pharaon et son armée entière  
Ont péri dans les flots amers ;  
Dieu les a dans les eaux lancés comme la pierre,  
Et l'abîme les a couverts.

Ton bras, Seigneur, est invincible ;  
Il a frappé nos oppresseurs ;



Et dans ta gloire inaccessible  
Tu triomphes de leurs fureurs.

Ainsi que la paille légère  
Que la flamme dévore en des champs altérés,  
Tels, par les feux de ta colère,  
Nous les avons vus dévorés.

Ton haleine a soufflé: de l'onde courroucée  
Les abîmes se sont ouverts;  
Et dans leur lit à sec nous avons vu tracée  
Une route au milieu des mers.

L'ennemi disait dans sa rage:  
« Je les poursuis, mon bras les atteindra;  
Ils mourront: j'en vais faire un horrible carnage,  
Leur dépouille m'appartiendra. »

Tu souffles: l'onde obéissante  
Sur eux roule et retombe; ils sont anéantis:  
Leurs corps, comme un plomb vil, sous la vague  
Dans les gouffres sont engloutis. [écumante,

Est-il un Dieu qui te ressemble?  
Un rival de ta force et de ta majesté,  
Qui, comme toi, fasse éclater ensemble  
Tant de puissance et de bonté?

Ta voix tonne au sein de la nue,  
Tu fais le destin des combats:  
Sur nos tyrans ta main s'est étendue,  
La terre a dévoré leurs pas.

Nous gémissions sous le joug de l'impie:  
Tu nous affranchis de sa loi;  
Tu nous donnes une patrie  
Où nous ne servirons que toi.

Les peuples l'ont appris; leur colère s'irrite :  
La Palestine est dans les pleurs;  
L'effroi saisit Moab; l'Iduméen s'agite;  
Chanaan est en proie aux plus vives terreurs,

Que la terreur enchaîne leur audace,  
Qu'elle glace leur bras, qu'elle glace leur cœur!  
Et cependant ton peuple passe :  
Qui pourrait l'arrêter, Seigneur?

Tu le conduis dans la demeure sainte  
Que ta bonté lui prépara;  
Dans cet asile heureux d'où tu bannis la crainte,  
Ta main, Seigneur, le fixera.

Gloire au Seigneur! que nos hommages  
S'élèvent vers les cieux d'où nous vint son secours;  
Son règne a précédé les âges,  
Les temps s'écouleront sans en borner le cours.

Pharaon dans les flots a voulu nous poursuivre,  
Les flots ont englouti son char et ses guerriers;  
Mais les fils d'Israël, que le Seigneur délivre,  
Ont traversé l'abîme affermi sous leurs pieds.

FR. VAULTIER, *professeur à Caen.*

---

## 55<sup>e</sup> LECTURE.

### Le Crucifix.

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante  
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,  
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,  
Image de mon Dieu,

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,  
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,  
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore  
De son dernier soupir !

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme  
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,  
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme  
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace ;  
Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté  
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,  
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée  
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,  
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée  
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche,  
L'autre, languissamment replié sur son cœur,  
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche  
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore ;  
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,  
Comme un divin parfum que la flamme dévore  
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée :  
Le souffle se taisait dans son sein endormi,  
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée  
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète  
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré

Comme si du trépas la majesté muette  
L'eût déjà consacré.

Je n'osais !... mais le prêtre entendit mon silence,  
Et de ses doigts glacés prenant le crucifix :  
« Voilà le souvenir et voilà l'espérance,  
Emportez-les, mon fils ! »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage !  
Sept fois depuis ce jour l'arbre que j'ai planté  
Sur sa tombe sans nom a changé de feuillage ;  
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface,  
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli.  
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace  
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole !  
Viens, reste sur mon cœur, parle encore, et dis-moi  
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole  
N'arrivait plus qu'à toi.

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,  
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,  
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,  
Sourde aux derniers adieux ;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,  
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,  
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine  
Sur la nuit du tombeau ;

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie,  
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,  
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie,  
Comme un dernier ami.

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,  
Pour relever vers Dieu son regard abattu,  
Divin consolateur dont nous basons l'image,  
Réponds ! que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et les larmes divines,  
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,  
De l'olivier sacré baignèrent les racines,  
Du soir jusqu'au matin.

De la croix où ton œil senda ce grand mystère,  
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ;  
Tu laissas, comme nous, tes amis sur la terre  
Et ton corps au cercueil.

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne  
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir ;  
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,  
O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante  
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,  
Et son âme viendra guider mon âme errante  
Au sein du même Dieu.

Ah ! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,  
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,  
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche  
L'héritage sacré !

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure ;  
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,  
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure,  
Passe ainsi tour à tour !

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,  
Une voix dans le ciel le rappelant sept fois,



Ensemble éveillera ceux qui dormaient à l'ombre  
De l'éternelle croix !

DE LAMARTINE.

---

## 156<sup>e</sup> LECTURE.

### **Le jour des morts à la campagne.**

.... Malheur aux temps, aux nations profanes,  
Chez qui, dans tous les cœurs affaibli par degré,  
Le culte des tombeaux cessa d'être sacré !  
Les morts ici, du moins, n'ont pas reçu d'outrage ;  
Ils conservent en paix leur antique héritage.  
Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux !  
Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux,  
Sous ces pierres sans art tranquillement sommeille.  
Elles couvrent peut-être un Turenne, un Corneille,  
Qui dans l'ombre a vécu de lui-même ignoré.  
Eh bien, si de la foule autrefois séparé,  
Illustre dans les camps, ou sublime au théâtre,  
Son nom charmait encor l'univers idolâtre,  
Aujourd'hui son sommeil en serait-il plus doux ?  
De ce nom, de ce bruit dont l'homme est si jaloux,  
Combien, auprès des morts, j'oubliais les chimères !  
Ils réveillaient en moi des pensers plus austères.  
Quel spectacle ! D'abord un sourd gémissement  
Sur le fatal enclos erre confusément :  
Bientôt les vœux, les cris, les sanglots retentissent ;  
Tous les yeux sont en pleurs, toutes les voix gémissent.  
Seulement j'aperçois une jeune beauté [sent.  
Dont la douleur se tait et veut fuir la clarté.  
Ses larmes cependant coulent en dépit d'elle,

Son œil est égaré, son pied tremble et chancelle.  
Hélas ! elle a perdu l'amant qu'elle adorait,  
Que son cœur pour époux se choisit en secret !  
Son cœur promet encor de n'être point parjure.  
Une veuve, non loin de ce tronc sans verdure,  
Regrettait un époux, tandis qu'à ses côtés  
Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés,  
Ignorant son malheur, pleurait aussi comme elle.  
Là, d'un fils qui mourut en suçant la mamelle  
Une mère au destin reprochait le trépas,  
Et sur la pierre étroite elle attachait ses bras.  
Ici, des laboureurs au front chargé de rides,  
Tremblants, agenouillés sur des feuilles arides,  
Venaient encor prier, s'attendrir dans ces lieux  
Où les redemandait la voix de leurs aïeux.  
Quelques vieillards, surtout, d'une voix languissante,  
Embrassaient tour à tour une tombe récente :  
C'était celle d'Hombert, d'un mortel respecté,  
Qui depuis neuf soleils en ces lieux fut porté.  
Il a vécu cent ans ; il fut cent ans utile.  
Des fermes d'alentour le sol rendu fertile,  
Les arbres qu'il planta, les heureux qu'il a faits,  
A ses derniers neveux conteront ses bienfaits ;  
Souvent on les vanta dans nos longues soirées.  
Lorsqu'un hiver fameux désolait nos contrées,  
Et que le grand Louis, dans son palais en deuil,  
Vaincu, pleurait trop tard les fautes de l'orgueil,  
Hombert, dans l'âge heureux qu'embellit l'espérance,  
Déjà d'un premier fils bénissait la naissance.  
Le rigoureux janvier, ramenant l'aquilon,  
Détruit tous les trésors qu'attendait le sillon.  
Sur les champs dévastés la mort seule domine.  
Deux mois dans nos climats la hideuse famine  
Courut seule et muette en dévorant toujours.

Hombert désespéré, sa femme sans secours,  
Voyaient le monstre affreux menacer leur asile.  
Ils pleuraient sur leur fils, leur fils dormait tranquille.  
O courage ! ô vertu ! renfermant ses douleurs,  
Hombert, pour la sauver, fuit une épouse en pleurs :  
Soldat, il prend le glaive, il s'exile loin d'elle ;  
Mais au milieu des camps sa tendresse fidèle,  
A sa femme, à son fils, se hâtait d'envoyer  
Ce salaire indigent, noble prix du guerrier.  
On dit que de Villars il mérita l'estime ;  
Et même sous les yeux de ce chef magnanime,  
Aux bataillons d'Eugène il ravit un drapeau.  
La paix revint alors : il revit son hameau,  
Et pour le soc paisible oublia son armure.  
Son exemple, éclairant une aveugle culture,  
Apprit à féconder ces domaines ingrats ;  
Ce rempart tutélaire, élevé par son bras,  
Du fleuve débordé contint les eaux rebelles.  
Que de fois il calma les naissantes querelles !  
Lui seul para ces monts de leurs premiers raisins ;  
Et même il transplanta sur les mûriers voisins  
Ce ver laborieux qui déroule en silence  
Les fragiles réseaux filés pour l'opulence.  
Tu méritais sans doute, ô vieillard généreux !  
Les honneurs de ce jour, nos regards et nos vœux.  
DE FONTANES.

---

## 157<sup>e</sup> LECTURE.

### Le jugement dernier.

Quel bruit s'est élevé ? La trompette sonnante  
A retenti de tous côtés ;

Et sur son char de feu la foudre dévorante  
Parcourt les airs épouvantés.  
Ces astres teints de sang, et cette horrible guerre  
Des vents échappés de leurs fers,  
Hélas ! annoncent-ils aux enfants de la terre  
Le dernier jour de l'univers ?

L'Océan révolté loin de son lit s'élance,  
Et de ses flots séditieux  
Court en grondant battre les cieux,  
Tout prêt à les couvrir de leur ruine immense.  
C'en est fait : l'Éternel, trop longtemps méprisé,  
Sort de la nuit profonde  
Où loin des yeux de l'homme il s'était reposé,  
Il a paru ; c'est lui, son pied frappe le monde,  
Et le monde est brisé.

Tremblez, humains ! voici de ce juge suprême  
Le redoutable tribunal.  
Ici perdent leur prix l'or et le diadème ;  
Ici l'homme à l'homme est égal ;  
Ici la vérité tient ce livre terrible  
Où sont écrits vos attentats ;  
Et la religion, mère autrefois sensible,  
S'arme d'un cœur d'airain contre ses fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle ;  
Rassemblez-vous, âmes des morts ;  
Et, reprenant vos mêmes corps,  
Paraissez devant Dieu : c'est Dieu qui vous appelle.  
Arrachés de leur froid repos,  
Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent,  
Pâles et secouant la cendre des tombeaux.

O Sion ! oh ! combien ton enceinte immortelle  
Renferme en ce moment de peuples éperdus !

Le musulman, le juif, le chrétien, l'infidèle,  
Devant le même Dieu s'assemblent confondus.  
Quel tumulte effrayant ! que de cris lamentables !  
Ciel ! qui pourrait compter le nombre des coupables !

Ici près de l'ingrat,  
Se cachent l'imposteur, l'avare, l'homicide,  
Et ce guerrier perfide  
Qui vendit sa patrie en un jour de combat.

Ces juges trafiquaient du sang de l'innocence  
Avec ses fiers persécuteurs :  
Sous le vain nom de bienfaiteurs  
Ces grands semaient ensemble et les dons et l'offense.  
Où fuir ? où vous cacher ? L'œil vengeur vous poursuit,  
Vous, brigands, jadis rois, ici sans diadème ;  
Les antres, les rochers, l'univers est détruit ;  
Tout est plein de l'Être suprême.

Coupables, approchez :  
De la chaîne des ans les jours de la clémence  
Sont enfin retranchés.  
Insultez, insultez aux pleurs de l'innocence :  
Son Dieu dort-il ? Répondez-nous.  
Vous pleurez ! vains regrets ! ces pleurs font notre joie.  
A l'ange de la mort Dieu vous a promis tous,  
Et l'enfer demande sa proie.

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté ?  
Ciel ! malgré moi, s'égarant sur ma lyre,  
Mes doigts harmonieux peignent la volupté !  
Fuyez, pécheurs, respectez mon délire.  
Je vois les élus du Seigneur  
Marcher d'un front riant au fond du sanctuaire,  
Des enfants doivent-ils connaître la terreur  
Lorsqu'ils approchent de leur père ?



Quoi ! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés,  
Ce petit nombre, ô ciel ! rangea ses volontés  
Sous le joug de tes lois augustes !  
Des vieillards ! des enfants ! quelques infortunés !  
A peine mon regard voit , entre mille justes,  
S'élever deux fronts couronnés.

Que sont-ils devenus ces peuples de coupables  
Dont Sion vit ses champs couverts ?  
Le Tout-Puissant parlait ; ses accents redoutables  
Les ont plongés dans les enfers.  
Là tombent condamnés et la sœur et le frère,  
Le père avec le fils, la fille avec la mère ;  
Les amis, les amants, et la femme et l'époux :  
Le roi près du flatteur, l'esclave avec le maître ;  
Légions de méchants, honteux de se connaître,  
Et livrés pour jamais au céleste courroux.

Le juste enfin remporte la victoire,  
Et de ses longs combats, au sein de l'Éternel,  
Il se repose environné de gloire.  
Ses plaisirs sont au comble et n'ont rien de mortel  
Il voit, il sent, il connaît, il respire  
Le Dieu qu'il a servi, dont il aima l'empire.  
Il en est plein, il chante ses bienfaits.  
L'Éternel a brisé son tonnerre inutile ;  
Et, d'ailes et de faux dépouillé désormais,  
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

GILBERT.



# ESTHER

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE

PAR J. RACINE

## PERSONNAGES.

ASSUÉRUS, roi de Perse.

ESTHER, reine de Perse.

MARDOCHÉE, oncle d'Esther.

AMAN, favori d'Assuérus.

ZARÈS, femme d'Aman.

HYDASPE, officier du palais intérieur d'Assuérus.

ASAPH, autre officier d'Assuérus.

ÉLISE, confidente d'Esther.

GARDES DU ROI ASSUÉRUS.

CHŒUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

(La scène est à Suse, dans le palais d'Assuérus.)

La PIÉTÉ fait le Prologue.



# ESTHER.

## TRAGÉDIE EN TROIS ACTES.

---

### PROLOGUE

#### LA PIÉTÉ.

Du séjour bienheureux de la Divinité,  
Je descends dans ce lieu par la Grâce habité :  
L'Innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,  
Et n'a point sous les yeux d'asile plus fidèle.  
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints  
Tout un peuple naissant est formé par mes mains ;  
Je nourris dans son cœur la semence féconde  
Des vertus dont il doit sanctifier le monde.  
Un roi qui me protège, un roi victorieux,  
A commis à mes soins ce dépôt précieux.  
C'est lui qui rassemble ces colombes timides,  
Éparses en cent lieux, sans secours et sans guides.  
Pour elles, à sa porte élevant ce palais,  
Il leur y fit trouver l'abondance et la paix.

Grand Dieu, que cet ouvrage ait place en ta mémoire !  
Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ta gloire  
Soient gravés de ta main au livre où sont écrits  
Les noms prédestinés des rois que tu chéris !  
Tu m'écoutes : ma voix ne t'est point étrangère,  
Je suis la Piété, cette fille si chère,  
Qui t'offre de ce roi les plus tendres soupirs :  
Du feu de ton amour j'allume ses désirs.  
Du zèle qui pour toi l'enflamme et le dévore,  
La chaleur se répand du Couchant à l'Aurore :  
Tu le vois tous les jours, devant toi prosterné,  
Humilier ce front de splendeur couronné,  
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,  
Baiser avec respect le pavé de tes temples.  
De ta gloire animé, lui seul de tant de rois  
S'arme pour ta querelle et combat pour tes droits.  
Le perfide intérêt, l'aveugle jalousie,  
S'unissent contre toi pour l'affreuse hérésie ;  
La discorde en fureur frémit de toutes parts ;  
Tout semble abandonner tes sacrés étendards ;  
Et l'enfer, couvrant tout de ses vapeurs funèbres,  
Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres.  
Lui seul, invariable et fondé sur la foi,  
Ne cherche, ne regarde et n'écoute que toi ;  
Et, bravant du démon l'impuissant artifice,  
De la religion soutient tout l'édifice.  
Grand Dieu ! juge ta cause, et déploie aujourd'hui  
Ce bras, ce même bras qui combattait pour lui,  
Lorsque des nations à sa perte animées  
Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.  
Des mêmes ennemis je reconnais l'orgueil :



Ils viennent se briser contre le même écueil :  
Déjà, rompant partout leurs plus fermes barrières,  
Du débris de leurs forts il couvre ses frontières.

Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,  
Qui sait combattre, plaire, obéir, commander,  
Un fils qui, comme lui suivi de la victoire,  
Semble à gagner son cœur borner toute sa gloire ;  
Un fils à tous ses vœux avec amour soumis,  
L'éternel désespoir de tous ses ennemis :  
Pareil à ces esprits que ta justice envoie,  
Quand son roi lui dit : Pars ! il s'élance avec joie ;  
Du tonnerre vengeur s'en va tout embraser,  
Et, tranquille, à ses pieds revient le déposer.

Mais, tandis qu'un grand roi venge ainsi mes injures,  
Vous qui goûtez ici des délices si pures,  
S'il permet à son cœur un moment de repos,  
A vos jeux innocents appelez ce héros ;  
Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,  
Et sur l'impiété la foi victorieuse.

Et vous, qui vous plaisez aux folles passions  
Qu'allument dans vos cours les vaines fictions,  
Profanes amateurs de spectacles frivoles,  
Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles,  
Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité :  
Tout respire ici Dieu, la paix, la vérité.



# ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente la chambre d'Esther.)

## SCÈNE PREMIÈRE.

ESTHER, ÉLISE.

ESTHER.

Est-ce toi, chère Élise? O jour trois fois heureux!  
Que béni soit le ciel, qui te rend à mes vœux!  
Toi qui, de Benjamin comme moi descendue,  
Fus de mes premiers ans la compagne assidue,  
Et qui, d'un même joug souffrant l'oppression,  
M'aidais à soupirer les malheurs de Sion!  
Combien ce temps encore est cher à ma mémoire!  
Mais toi, de ton Esther ignorais-tu la gloire?  
Depuis plus de six mois que je te fais chercher,  
Quel climat, quel désert a donc pu te cacher?

ÉLISE.

Au bruit de votre mort, justement éplorée,  
Du reste des humains je vivais séparée,  
Et de mes tristes jours n'attendais que la fin,  
Quand tout à coup, madame, un prophète divin :  
« C'est pleurer trop longtemps une mort qui t'abuse ;  
Lève-toi, m'a-t-il dit, prends ton chemin vers Suse :  
Là tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,  
Et sur le trône assis le sujet de tes pleurs.  
Rassure, ajouta-t-il, tes tribus alarmées,  
Sion ; le jour approche où le Dieu des armées  
Va de son bras puissant faire éclater l'appui  
Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui. »  
Il dit ; et moi, de joie et d'horreur pénétrée,  
Je cours. De ce palais j'ai su trouver l'entrée.

O spectacle ! ô triomphe admirable à mes yeux,  
 Digne, en effet, du bras qui sauva nos aïeux !  
 Le fier Assuérus couronne sa captive,  
 Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive !  
 Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement  
 Le ciel a-t-il conduit ce grand événement ?

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce  
 De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place,  
 Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,  
 La chassa de son trône ainsi que de son lit.  
 Mais il ne put sitôt en bannir la pensée :  
 Vasthi régna longtemps dans son âme offensée ;  
 Dans ses nombreux États il fallut donc chercher  
 Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.  
 De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent ;  
 Les filles de l'Égypte à Suse comparurent ;  
 Celles même du Parthe et du Scythe indompté  
 Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.  
 On m'élevait alors, solitaire et cachée,  
 Sous les yeux vigilants du sage Mardochée :  
 Tu sais combien je dois à ses heureux secours.  
 La mort m'avait ravi les auteurs de mes jours ;  
 Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,  
 Me tint lieu, chère Elise, et de père et de mère.  
 Du triste état des Juifs jour et nuit agité,  
 Il me tira du sein de mon obscurité ;  
 Et, sur mes faibles mains fondant leur délivrance  
 Il me fit d'un empire accepter l'espérance.  
 A ses desseins secrets, tremblante, j'obéis :  
 Je vins ; mais je cachai ma race et mon pays.  
 Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales  
 Que formait en ce lieu ce peuple de rivaux,  
 Qui toutes, disputant un si grand intérêt,  
 Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt ?  
 Chacune avait sa brigue et de puissants suffrages  
 L'une d'un sang fameux vantait les avantages.  
 L'autre, pour se parer de superbes atours,

Des plus adroites mains empruntait le secours;  
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,  
De mes larmes au ciel j'offrais le sacrifice.

Enfin, on m'annonça l'ordre d'Assuérus.  
Devant ce fier monarque, Élise, je parus. [santes;  
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puis-  
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,  
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.  
De mes faibles attrait le roi parut frappé :  
Il m'observa longtemps dans un sombre silence;  
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,  
Dans ce temps-là, sans doute, agissait sur son cœur.  
Enfin, avec des yeux où régnait la douceur :  
« Soyez reine, » dit-il; et, dès ce moment même,  
De sa main sur mon front posa son diadème.  
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,  
Il combla de présents tous les grands de sa cour;  
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,  
Invitèrent le peuple aux noces de leur prince.  
Hélas! durant ces jours de joie et de festins,  
Quelle était en secret ma honte et mes chagrins!  
Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est assise,  
La moitié de la terre à son sceptre est soumise  
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs!  
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,  
Voit de son temple saint les pierres dispersées,  
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées!

ÉLISE.

N'avez-vous point au roi confié vos ennuis?

ESTHER.

Le roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis.  
Celui par qui le ciel règle ma destinée  
Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée.

ÉLISE.

Mardochée? Eh! peut-il approcher de ces lieux?

ESTHER.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.  
Absent, je le consulte, et ses réponses sages

Pour venir jusqu'à moi trouvent mille passages :  
 Un père a moins de soin du salut de son fils.  
 Déjà même, déjà, par ses secrets avis,  
 J'ai découvert au roi les sanglantes pratiques  
 Que formaient contre lui deux ingrats domestiques.  
 Cependant mon amour pour notre nation  
 A rempli ce palais de filles de Sion,  
 Jeunes et tendres fleurs par le sort agitées,  
 Sous un ciel étranger comme moi transplantées.  
 Dans un lieu séparé de profanes témoins,  
 Je mets à les former mon étude et mes soins ;  
 Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,  
 Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,  
 Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier,  
 Et goûter le plaisir de me faire oublier.  
 Mais à tous les Persans je cache leurs familles.  
 Il faut les appeler. Venez, venez, mes filles,  
 Compagnes autrefois de ma captivité,  
 De l'antique Jacob jeune postérité.

## SCÈNE II.

ESTHER, ÉLISE, LE CHOEUR.

UNE ISRAÉLITE, *chantant derrière le théâtre.*  
 Ma sœur, quelle voix nous appelle ?

UNE AUTRE.

J'en reconnais les agréables sons :  
 C'est la reine.

TOUTES DEUX.

Courons, mes sœurs, obéissons.

La reine nous appelle :

Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

TOUT LE CHOEUR, *entrant sur la scène par plusieurs endroits différents.*

La reine nous appelle :

Allons, rangeons-nous auprès d'elle.



ÉLISE.

Ciel ! quel nombreux essaim d'innocentes beautés  
S'offre à mes yeux en foule, et sort de tous côtés !  
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte !  
Prospérez, cher espoir d'une nation sainte.  
Puissent jusques au ciel vos soupirs innocents  
Monter comme l'odeur d'un agréable encens !  
Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques !

ESTHER.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques  
Où vos voix si souvent se mêlant à mes pleurs  
De la triste Sion célèbrent les malheurs.

UNE ISRAÉLITE *chante seule.*

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire ?  
Tout l'univers admirait ta splendeur :  
Tu n'es plus que poussière ; et de cette grandeur  
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.  
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,  
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,  
Puissé-je demeurer sans voix,  
Si dans mes chants ta douleur retracée  
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée !

TOUT LE CHOEUR.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !  
Sacrés monts, fertiles vallées  
Par cent miracles signalées !  
Du doux pays de nos aïeux  
Serons-nous toujours exilées ?

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Quand verrai-je, ô Sion, relever tes remparts,  
Et de tes tours les magnifiques faites ?  
Quand verrai-je de toutes parts  
Tes peuples en chantant accourir à tes fêtes ?

TOUT LE CHOEUR.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !  
Sacrés monts, fertiles vallées  
Par cent miracles signalées !

Du doux pays de nos aïeux  
Serons-nous toujours exilées?

### SCÈNE III.

ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE, LE CHOEUR.

ESTHER.

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous?  
Que vois-je? Mardochée! O mon père, est-ce vous?  
Un ange du Seigneur, sous son aile sacrée,  
A donc conduit vos pas et caché votre entrée?  
Mais d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,  
Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux?  
Que nous annoncez-vous?

MARDOCHÉE.

O reine infortunée!  
O d'un peuple innocent barbare destinée!  
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel....  
Nous sommes tous perdus! et c'est fait d'Israël!

ESTHER.

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace.

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.  
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés;  
Les glaives, les couteaux sont déjà préparés;  
Toute la nation à la fois est proscrite.  
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,  
A, pour ce coup funeste, armé tout son crédit;  
Et le roi, trop crédule, a signé cet édit.  
Prévenu contre nous par cette bouche impure,  
Il nous croit en horreur à toute la nature.  
Ses ordres sont donnés, et, dans tous ses États  
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.  
Cieux, éclairerez-vous cet horrible carnage!  
Le fer ne connaîtra ni le sexe ni l'âge :

Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours,  
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours!

ESTHER.

O Dieu qui vois former des desseins si funestes,  
As-tu donc de Jacob abandonné les restes?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Ciel, qui nous défendra, si tu ne nous défends?

MARDOCHÉE.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfants.  
En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères :  
Il faut les secourir; mais les heures sont chères;  
Le temps vole, et bientôt amènera le jour  
Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.  
Toute pleine du feu de tant de saints prophètes,  
Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes.

ESTHER.

Hélas! ignorez-vous quelles sévères lois  
Aux timides mortels cachent ici les rois?  
Au fond de leur palais leur majesté terrible  
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible;  
Et la mort est le prix de tout audacieux  
Qui, sans être appelé, se présente à leurs yeux,  
Si le roi dans l'instant, pour sauver le coupable  
Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.  
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,  
Ni le rang, ni le sexe; et le crime est égal.  
Moi-même, sur son trône, à ses côtés assise,  
Je suis à cette loi, comme une autre, soumise;  
Et, sans le prévenir, il faut, pour lui parler, [ler.  
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appe-

MARDOCHÉE.

Quoi! lorsque vous voyez périr votre patrie,  
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie!  
Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux!  
Que dis-je, votre vie, Esther, est-elle à vous?  
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue?  
N'est-elle pas à Dieu, dont vous l'avez reçue?  
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,

Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas ?  
Songez-y bien : ce Dieu ne vous a pas choisie  
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,  
Ni pour charmer les yeux des profanes humains :  
Pour un plus noble usage il réserve ses saints.  
S'immoler pour son nom et pour son héritage,  
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage :  
Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours !  
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?  
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?  
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre :  
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer ;  
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.  
Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble ;  
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;  
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,  
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.  
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,  
Sans doute qu'il voulait éprouver votre zèle.  
C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,  
Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher ;  
Et, s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,  
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.  
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers  
Par la plus faible main qui soit dans l'univers ;  
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce,  
Vous périrez peut-être, et toute votre race.

## ESTHER.

Allez : que tous les Juifs dans Suse répandus,  
A prier avec vous jour et nuit assidus,  
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,  
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère.  
Déjà la sombre nuit a commencé son tour :  
Demain, quand le soleil rallumera le jour,  
Contente de périr s'il faut que je périsse,  
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.  
Qu'on s'éloigne un moment.

*(Le chœur se retire vers le fond du théâtre.)*

SCÈNE IV.

ESTHER, ÉLISE, LE CHOEUR.

ESTHER.

O mon souverain roi,  
 Me voici donc tremblante et seule devant toi ?  
 Mon père mille fois m'a dit, dans mon enfance,  
 Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,  
 Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,  
 Il plut à ton amour de choisir nos aïeux.  
 Même tu leur promis, de ta bouche sacrée,  
 Une prospérité d'éternelle durée.  
 Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi ;  
 La nation chérie a violé sa foi ;  
 Elle a répudié son époux et son père,  
 Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère ;  
 Maintenant elle sert sous un maître étranger.  
 Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger.  
 Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,  
 Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,  
 Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel  
 Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel.  
 Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,  
 Pourrait anéantir la foi de tes oracles,  
 Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons,  
 Le saint que tu promets et que nous attendons !  
 Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,  
 Ivres de notre sang, ferment les seules bouches  
 Qui, dans tout l'univers, célèbrent tes bienfaits ;  
 Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.  
 Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,  
 Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,  
 Et que je mets au rang des profanations  
 Leur table, leurs festins et leurs libations ;  
 Que même cette pompe où je suis condamnée,



Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée  
 Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,  
 Seule et dans le secret je le foule à mes pieds ;  
 Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,  
 Etn'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.  
 J'attendais le moment marqué dans ton arrêt,  
 Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.  
 Ce moment est venu : ma prompte obéissance  
 Va d'un roi redoutable affronter la présence.  
 C'est pour toi que je marche : accompagne mes pas  
 Devant ce fier lion qui ne te connaît pas ;  
 Commande en me voyant que son courroux s'apaise  
 Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.  
 Les orages, les vents, les cieux te sont soumis :  
 Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

## SCÈNE V.

(Toute cette scène est chantée.)

## LE CHOEUR.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes ;  
 A nos sanglots donnons un libre cours ;  
 Levons les yeux vers les saintes montagnes  
 D'où l'innocence attend tout son secours.

O mortelles alarmes !

Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux :  
 Il ne fut jamais sous les cieux  
 Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHOEUR.

O mortelles alarmes !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

N'était-ce pas assez qu'un vainqueur odieux  
 De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,  
 Et traîné ses enfants captifs en mille lieux ?

TOUT LE CHOEUR.

O mortelles alarmes!

LA MÊME ISRAÉLITE.

Faibles agneaux livrés à des loups furieux,  
Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHOEUR.

O mortelles alarmes!

UNE ISRAÉLITE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements  
Qui parent notre tête.

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillements  
Conformes à l'horrible fête  
Que l'impie Aman nous apprête.

TOUT LE CHOEUR.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements  
Qui parent notre tête.

UNE ISRAÉLITE, *seule*.

Quel carnage de toutes parts!  
On égorge à la fois les enfants, les vieillards,  
Et la sœur et le frère,  
Et la fille et la mère,  
Le fils dans les bras de son père!  
Que de corps entassés, que de membres épars,  
Privés de sépulture!  
Grand Dieu! tes saints sont la pâture  
Des tigres et des léopards!

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas! si jeune encore,  
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?  
Ma vie à peine a commencé d'éclore:  
Je tomberai comme une fleur  
Qui n'a vu qu'une aurore.  
Hélas! si jeune encore,

Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui, malheureuses victimes,  
Que nous servent, hélas! ces regrets superflus?

Nos pères ont j'éché, nos pères ne sont plus,  
Et nous portons la peine de leurs crimes.

TOUT LE CHOEUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats

Non, non, il ne souffrira pas  
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE, *seule*.

Eh quoi ! dirait l'impiété,  
Où donc est-il, ce Dieu si redouté  
Dont Israël vous vantait la puissance ?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,  
Frémissez, peuples de la terre,  
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,  
Est le seul qui commande aux cieux :  
Ni les éclairs ni le tonnerre  
N'obéissent point à vos dieux.

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense.

TOUT LE CHOEUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats

Non, non, il ne souffrira pas  
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu que la gloire couronne,  
Dieu que la lumière environne  
Qui voles sur l'aile des vents,  
Et dont le trône est porté par les anges !

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu, qui veux bien que de simples enfants  
Avec eux chantent tes louanges !

TOUT LE CHOEUR.

Tu vois nos pressants dangers :  
Donne à ton nom la victoire ;  
Ne souffre point que ta gloire  
Passe à des dieux étrangers ;

UNE ISRAËLITE, *seule.*

Arme-toi, viens nous défendre.

Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre ;  
Que les méchants apprennent aujourd'hui

A craindre ta colère :

Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère  
Que le vent chasse devant lui.

TOUT LE CHOEUR.

Tu vois nos pressants dangers :

Donne à ton nom la victoire ;

Ne souffre point que ta gloire

Passe à des dieux étrangers.

## ACTE DEUXIÈME.

(Le théâtre représente la chambre où est le trône d'Assuérus.)

### SCÈNE PREMIÈRE.

AMAN, HYDASPE.

AMAN.

Eh quoi ! lorsque le jour ne commence qu'à luire,  
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire ?

HYDASPE.

Vous savez qu'on s'en peut reposer sur ma foi ;  
Que ces portes, seigneur, n'obéissent qu'à moi :  
Venez. Partout ailleurs on pourrait nous entendre.

AMAN.

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre ?

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,

Je me souviens toujours que je vous ai juré  
 D'exposer à vos yeux, par des avis sincères,  
 Tout ce que ce palais renferme de mystères.  
 Le roi d'un noir chagrin paraît enveloppé ;  
 Quelque songe effrayant cette nuit l'a frappé.  
 Pendant que tout gardait un silence paisible,  
 Sa voix s'est fait entendre avec un cri terrible.  
 J'ai couru. Le désordre était dans ses discours :  
 Il s'est plaint d'un péril qui menaçait ses jours ;  
 Il parlait d'ennemi, de ravisseur farouche ;  
 Même le nom d'Esther est sorti de sa bouche.  
 Il a dans ces horreurs passé toute la nuit.  
 Enfin, las d'appeler un sommeil qui le fuit,  
 Pour écarter de lui ces images funèbres,  
 Il s'est fait apporter ces annales célèbres  
 Où les faits de son règne, avec soin amassés,  
 Par de fidèles mains chaque jour sont tracés.  
 On y conserve écrits le service et l'offense,  
 Monuments éternels d'amour et de vengeance.  
 Le roi, que j'ai laissé plus calme dans son lit,  
 D'une oreille attentive écoute ce récit.

AMAN.

De quel temps de sa vie a-t-il choisi l'histoire ?

HYDASPE.

Il revoit tous ces temps si remplis de sa gloire,  
 Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus  
 Le choix du sort plaça l'heureux Assuérus.

AMAN.

Ce songe, Hydaspes, est donc sorti de son idée ?

HYDASPE.

Entre tous les devins fameux dans la Chaldée,  
 Il a fait assembler ceux qui savent le mieux  
 Lire en un songe obscur les volontés des cieux....  
 Mais quel trouble vous-même aujourd'hui vous agite ?  
 Votre âme, en m'écoutant, paraît toute interdite :  
 L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis ?

AMAN.

Peux-tu le demander dans la place où je suis ?



Haï, craint, envié, souvent plus misérable  
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable !

HYDASPE.

Eh ! qui jamais du ciel eut des regards plus doux ?  
Vous voyez l'univers prosterné devant vous.

AMAN.

L'univers ! Tous les jours un homme.... un vil esclave  
D'un front audacieux me dédaigne et me brave.

HYDASPE.

Quel est cet ennemi de l'État et du roi ?

AMAN.

Le nom de Mardochée est-il connu de toi ?

HYDASPE.

Qui ? ce chef d'une race abominable, impie ?

AMAN.

Oui, lui-même.

HYDASPE.

Eh ! seigneur, d'une si belle vie  
Un si faible ennemi peut-il troubler la paix ?

AMAN.

L'insolent devant moi ne se courba jamais.  
En vain de la faveur du plus grand des monarques  
Tout révere à genoux les glorieuses marques ;  
Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés  
N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,  
Lui, fièrement assis, et la tête immobile,  
Traite tous ces honneurs d'impiété servile,  
Présente à mes regards un front séditieux,  
Et ne daignerait pas au moins baisser les yeux !  
Du palais cependant il assiège la porte :  
Aquelque heure que j'entre, Hydaspes, ou que je sorte,  
Son visage odieux m'afflige et me poursuit ;  
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.  
Ce matin j'ai voulu devancer la lumière :  
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière,  
Revêtu de lambeaux, tout pâle ; mais son œil  
Conservait sous la cendre encor le même orgueil.  
D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace ?

Toi qui dans ce palais vois tout ce qui se passe,  
Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui?  
Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui?

HYDASPE.

Seigneur, vous le savez, son avis salutaire  
Découvrit de Tharès le complot sanguinaire.  
Le roi promit alors de le récompenser;  
Le roi, depuis ce temps, paraît n'y plus penser.

AMAN.

Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice.  
J'ai su de mon destin corriger l'injustice :  
Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,  
Je gouverne l'empire où je fus acheté;  
Mes richesses des rois égalent l'opulence;  
Environnés d'enfants soutiens de ma puissance,  
Il ne manque à mon front que le bandeau royal.  
Cependant (des mortels aveuglement fatal!)  
De cet amas d'honneurs la douceur passagère  
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère;  
Mais Mardochée, assis aux portes du palais,  
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits;  
Et toute ma grandeur me devient insipide,  
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

HYDASPE.

Vous serez de sa vue affranchi dans dix jours :  
La nation entière est promise aux vautours.

AMAN.

Ah! que ce temps est long à mon impatience!  
C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance,  
C'est lui qui, devant moi refusant de ployer,  
Les a livrés au bras qui les va foudroyer.  
C'était trop peu pour moi d'une telle victime :  
La vengeance trop faible attire un second crime.  
Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,  
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.  
Il faut des châtimens dont l'univers frémisses;  
Qu'on tremble en comparant l'offense et le supplice;  
Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.

Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :  
 « Il fut des Juifs, il fut une insolente race ;  
 Répandus sur la terre, ils en couvraient la face :  
 Un seul osa d'Aman attirer le courroux,  
 Aussitôt de la terre ils disparurent tous. »

HYDASPE.

Ce n'est donc pas, seigneur, le sang amalécite  
 Dont la voix à les perdre en secret vous excite ?

AMAN.

Je sais que, descendu de ce sang malheureux,  
 Une éternelle haine a dû m'armer contre eux ;  
 Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage ;  
 Que, jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage,  
 Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé :  
 Mais, crois-moi, dans le rang où je suis élevé,  
 Mon âme, à ma grandeur tout entière attachée,  
 Des intérêts du sang est faiblement touchée.  
 Mardochée est coupable ; et que faut-il de plus ?  
 Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus,  
 J'inventai des couleurs ; j'armai la calomnie ;  
 J'intéressai sa gloire ; il trembla pour sa vie.  
 Je les peignis puissants, riches, séditieux ;  
 Leur Dieu même ennemi de tous les autres dieux.  
 « Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,  
 Et d'un culte profane infecte votre empire ?  
 Étrangers dans la Perse, à nos lois opposés,  
 Du reste des humains ils semblent divisés,  
 N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,  
 Et, détestés partout, détestent tous les hommes.  
 Prévenez, punissez leurs insolents efforts :  
 De leur dépouille, enfin, grossissez vos trésors. »  
 Je dis, et l'on me crut. Le roi, dès l'heure même,  
 Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême.  
 « Assure, me dit-il, le repos de ton roi :  
 Va, perds ces malheureux ; leur dépouille est à toi. »  
 Toute la nation fut ainsi condamnée.  
 Du carnage avec lui je réglai la journée.  
 Mais de ce traître enfin le trépas différé

Fait trop souffrir mon cœur de son sang altéré.  
Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.  
Pourquoi dix jours encore faut-il que je le voie ?

HYDASPE.

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer ?  
Dites au roi, seigneur, de vous l'abandonner.

AMAN.

Je viens pour épier le moment favorable.  
Tu connais comme moi ce prince inexorable :  
Tu sais combien, terrible en ses soudains transports,  
De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts.  
Mais à me tourmenter ma crainte est trop subtile :  
Mardochée à ses yeux est une âme trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous ? Allez, et faites promptement  
Élever de sa mort le honteux instrument.

AMAN.

J'entends du bruit ; je sors. Toi, si le roi m'appelle....

HYDASPE.

Il suffit.

## SCÈNE II.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH, SUITE D'ASSUÉRUS.

ASSUÉRUS.

Ainsi donc, sans cet avis fidèle,  
Deux traîtres dans son lit assassinaient leur roi ?  
Qu'on me laisse, et qu'Asaph seul demeure avec moi.

## SCÈNE III.

ASSUÉRUS, ASAPH.

ASSUÉRUS, *assis sur son trône.*

Je veux bien l'avouer : de ce couple perfide  
J'avais presque oublié l'attentat parricide  
Et j'ai pâli deux fois au terrible récit  
Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.

Je vois de quel succès leur fureur fut suivie.  
Et que dans les tourments ils laissèrent la vie.  
Mais ce sujet zélé qui, d'un œil si subtil,  
Sut de leur noir complot développer le fil,  
Qui me montra sur moi leur main déjà levée,  
Enfin par qui la Perse avec moi fut sauvée,  
Quel honneur pour sa foi, quel prix a-t-il reçu?

ASAPH.

On lui promit beaucoup : c'est tout ce que j'ai su.

ASSUÉRUS.

Oh! d'un si grand service oublié trop condamnable!  
Des embarras du trône effet inévitable!  
De soins tumultueux un prince environné  
Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné;  
L'avenir l'inquiète, et le présent le frappe :  
Mais, plus prompt quel'éclair, le passé nous échappe;  
Et de tant de mortels, à toute heure empressés  
A nous faire valoir leurs soins intéressés,  
Il ne s'en trouve point qui, touchés d'un vrai zèle,  
Prennent à notre gloire un intérêt fidèle,  
Du mérite oublié nous fassent souvenir,  
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.  
Ah! que plutôt l'injure échappe à ma vengeance,  
Qu'un si rare bienfait à ma reconnaissance!  
Et qui voudrait jamais s'exposer pour son roi?  
Ce mortel qui montra tant de zèle pour moi  
Vit-il encore?

ASAPH.

Il voit l'astre qui vous éclaire.

ASSUÉRUS.

Et que n'a-t-il plus tôt demandé son salaire?  
Quel pays reculé le cache à mes bienfaits?

ASAPH.

Assis le plus souvent aux portes du palais,  
Sans se plaindre de vous ni de sa destinée,  
Il y traîne, seigneur, sa vie infortunée.

ASSUÉRUS.

Et je dois d'autant moins oublier la vertu,



Qu'elle même s'oublie. Il se nomme, dis-tu?

ASAPH.

Mardochée est le nom que je viens de vous lire.

ASSUÉRUS.

Et son pays?

ASAPH.

Seigneur, puisqu'il faut vous le dire,  
C'est un de ces captifs à périr destinés,  
Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenés.

ASSUÉRUS.

Il est donc Juif? O ciel! sur le point que la vie  
Par mes propres sujets m'allait être ravie,  
Un Juif rend par ses soins leurs efforts impuissants!  
Un Juif m'a préservé du glaive des Persans!  
Mais, puisqu'il m'a sauvé, quel qu'il soit, il n'importe.  
Holà, quelqu'un!

## SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH.

HYDASPE.

Seigneur?

ASSUÉRUS.

Regarde à cette porte  
Vois s'ils s'offre à tes yeux quelque grand de ma cour.

HYDASPE.

Aman à votre porte a devancé le jour.

ASSUÉRUS.

Qu'il entre. Ses avis m'éclaireront peut-être.

## SCÈNE V.

ASSUÉRUS, AMAN, HYDASPE, ASAPH.

ASSUÉRUS.

Approche, heureux appui du trône de ton maître,  
Ame de mes conseils, et qui seul tant de fois  
Du sceptre dans ma main as soulagé le poids.

Un reproche secret embarrasse mon âme.  
 Je sais combien est pur le zèle qui t'enflamme :  
 Le mensonge jamais n'entra dans tes discours,  
 et mon intérêt seul est le but où tu cours.  
 Dis-moi donc : que doit faire un prince magnanime  
 Qui veut combler d'honneurs un sujet qu'il estime ?  
 Par quel gage éclatant, et digne d'un grand roi,  
 Puis-je récompenser le mérite et la foi ?  
 Ne donne point de borne à ma reconnaissance :  
 Mesure tes conseils sur ma vaste puissance.

AMAN, à part.

C'est pour toi-même, Aman, que tu vas prononcer :  
 Et quel autre que toi peut-on récompenser ?

ASSUÉRUS.

Que penses-tu ?

AMAN.

Seigneur, je cherche, j'envisage  
 Des monarques persans la conduite et l'usage ;  
 Mais à mes yeux en vain je les rappelle tous :  
 Pour vous régler sur eux, que sont-ils près de vous ?  
 Votre règne aux neveux doit servir de modèle.  
 Vous voulez d'un sujet reconnaître le zèle ;  
 L'honneur seul peut flatter un esprit généreux :  
 Je voudrais donc, seigneur, que ce mortel heureux,  
 De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,  
 Et portant sur le front le sacré diadème,  
 Sur un de vos coursiers pompeusement orné,  
 Aux yeux de vos sujets dans Suse fût mené ;  
 Que, pour comble de gloire et de magnificence,  
 Un seigneur éminent en richesse, en puissance,  
 Enfin de votre empire après vous le premier,  
 Par la bride guidât son superbe coursier ;  
 Et lui-même, marchant en habits magnifiques,  
 Criât à haute voix dans les places publiques :  
 « Mortels, prosternez-vous ; c'est ainsi que le roi  
 Honore le mérite, et couronne la foi. »

ASSUÉRUS.

Je vois que la sagesse elle-même t'inspire :

Avec mes volontés ton sentiment conspire.  
 Va, ne perds point de temps, ce que tu m'as dicté,  
 Je veux de point en point qu'il soit exécuté :  
 La vertu dans l'oubli ne sera plus cachée.  
 Aux portes du palais prends le Juif Mardochée :  
 C'est lui que je prétends honorer aujourd'hui.  
 Ordonne son triomphe, et marche devant lui.  
 Que Suse par ta voix de son nom retentisse,  
 Et fais à son aspect que tout genou fléchisse.  
 Sortez tous.

AMAN, *à part.*

Dieux!

## SCÈNE VI.

ASSUÉRUS.

Le prix est sans doute inouï ;  
 Jamais d'un tel honneur un sujet n'a joui ;  
 Mais plus la récompense est grande et glorieuse,  
 Plus même de ce Juif la race est odieuse,  
 Plus j'assure ma vie, et montre avec éclat  
 Combien Assuérus redoute d'être ingrat.  
 On verra l'innocent discerné du coupable ;  
 Je n'en perdrai pas moins ce peuple abominable ;  
 Leurs crimes....

## SCÈNE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR,  
 UNE PARTIE DU CHŒUR.

(Esther entre, s'appuyant sur Élise ; quatre Israélites soutiennent sa robe.)

ASSUÉRUS.

Sans mon ordre on porte ici ses pas !  
 Quel mortel insolent vient chercher le trépas ?  
 Gardes... C'est vous, Esther ? Quoi ! sans être attendue ?

ESTHER.

Mes filles, soutenez votre reine éperdue;  
Je me meurs.

*(Elle tombe évanouie.)*

ASSUÉRUS.

Dieux puissants! quelle étrange pâleur  
De son teint tout à coup efface la couleur!  
Esther, que craignez-vous? suis-je pas votre frère?  
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère?  
Vivez : le sceptre d'or que vous tend cette main  
Pour vous de ma clémence est un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix salulaire ordonne que je vive,  
Et rappelle en mon sein mon âme fugitive?

ASSUÉRUS.

Ne connaissez-vous pas la voix de votre époux?  
Encore un coup vivez, et revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte  
L'auguste majesté sur votre front empreinte;  
Jugez combien ce front irrité contre moi  
Dans mon âme troublée a dû jeter d'effroi :  
Sur ce trône sacré qu'environne la foudre,  
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.  
Hélas! sans frissonner, quel cœur audacieux  
Soutiendrait les éclairs qui partent de vos yeux?  
Ainsi du Dieu vivant la colère étincelle....

ASSUÉRUS.

O soleil! ô flambeau de lumière immortelle!  
Je me trouble moi-même, et sans frémissement  
Je ne puis voir sa peine et son saisissement.  
Calmez, reine, calmez la frayeur qui vous presse.  
Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse,  
Éprouvez seulement son ardente amitié.  
Faut-il de mes États vous donner la moitié?

ESTHER.

Eh! se peut-il qu'un roi craint de la terre entière,  
Devant qui tout fléchit et baise la poussière,

Jette sur son esclave un regard si serein  
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain ?

ASSUÉRUS.

Croyez-moi, chère Esther, ce sceptre, cet empire,  
Et ces profonds respects que la terreur inspire,  
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,  
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.  
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce  
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.  
De l'aimable vertu doux et puissants attrails !  
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.  
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,  
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres :  
Que dis-je ? sur ce trône assis auprès de vous,  
Des astres ennemis j'en crains moins le courroux,  
Et crois que votre front prête à mon diadème  
Un éclat qui le rend respectable aux dieux même.  
Osez donc me répondre, et ne me cachez pas  
Quel sujet important conduit ici vos pas.  
Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent ?  
Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au ciel s'adressent.  
Parlez : de vos désirs le succès est certain,  
Si ce succès dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

O bonté qui m'assure autant qu'elle m'honore !  
Un intérêt puissant veut que je vous implore :  
J'attends ou mon malheur ou ma félicité ;  
Et tout dépend, seigneur, de votre volonté.  
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,  
Peut rendre Esther heureuse entre toutes les reines.

ASSUÉRUS.

Ah ! que vous enflammez mon désir curieux !

ESTHER.

Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux,  
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,  
Permettez, avant tout, qu'Esther puisse à sa table  
Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur,  
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.



J'oserai devant lui rompre ce grand silence,  
Et j'ai pour m'expliquer besoin de sa présence.

ASSUÉRUS.

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez !  
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez.  
Vous, que l'on cherche Aman, et qu'on lui fasse enten-  
Qu'invité chez la reine, il ait soin de s'y rendre. [dre

## SCÈNE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR,  
HYDASPE, UNE PARTIE DU CHOEUR.

HYDASPE.

Les savants chaldéens, par votre ordre appelés,  
Dans cet appartement, seigneur, sont assemblés.

ASSUÉRUS.

Princesse, un songe étrange occupe ma pensée :  
Vous-même, en leur réponse êtes intéressée.  
Venez, derrière un voile écoutant leurs discours,  
De vos propres clartés me prêter le secours.  
Je crains pour vous, pour moi, quelque ennemi per-

ESTHER.

[fide.

Suis-moi, Thamar. Et vous, troupe jeune et timide,  
Sans craindre ici les yeux d'une profane cour,  
A l'abri de ce trône attendez mon retour.

## SCÈNE IX.

(Cette scène est partie déclamée et partie chantée.)

ÉLISE, UNE PARTIE DU CHOEUR.

ÉLISE.

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous som-  
D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter ? [mes ?  
Est-ce Dieu, sont-ce les hommes,

Dont les œuvres vont éclater ?  
 Vous avez vu quelle ardente colère  
 Allumait de ce roi le visage sévère.

UNE DES ISRAÉLITES.

Des éclairs de ses yeux l'œil était ébloui.

UNE AUTRE.

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ÉLISE.

Comment ce courroux si terrible  
 En un moment s'est-il évanoui ?

UNE DES ISRAÉLITES *chante*.

Un moment a changé ce courage inflexible :  
 Le lion rugissant est un agneau paisible.  
 Dieu, notre Dieu sans doute, a versé dans son cœur  
 Cet esprit de douceur.

LE CHOEUR *chante*.

Dieu, notre Dieu sans doute, a versé dans son cœur  
 Cet esprit de douceur.

LA MÊME ISRAÉLITE *chante*.

Tel qu'un ruisseau docile  
 Obéit à la main qui détourne son cours,  
 Et, laissant de ses eaux partager le secours,  
 Va rendre tout un champ fertile ;  
 Dieu, de nos volontés arbitre souverain,  
 Le cœur des rois est ainsi dans ta main.

ÉLISE.

Ah ! que je crains, mes sœurs, les funestes nuages  
 Qui de ce prince obscurcissent les yeux !  
 Comme il est aveuglé du culte de ses dieux !

UNE ISRAÉLITE.

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE.

Aux feux inanimés dont se parent les cieux  
 Il rend de profanes hommages.

UNE AUTRE.

Tout son palais est plein de leurs images.

LE CHOEUR *chante*.

Malheureux ! vous quittez le maître des humains

Pour adorer l'ouvrage de vos mains!

UNE ISRAËLITE *chante*.

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre.  
Des larmes de tes saints quand seras-tu touché?

Quand sera le voile arraché  
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre?

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre.

Jusqu'à quand seras-tu caché?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAËLITES.

Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel! si quelque infi-  
écoutant nos discours, nous allait déceler! [dèle,

ÉLISE.

Quoi! fille d'Abraham, une crainte mortelle

Semble déjà vous faire chanceler!

Eh! si l'impie Aman, dans sa main homicide

Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,

A blasphémer le nom du Tout-Puissant

Voulait forcer votre bouche timide!

UNE AUTRE ISRAËLITE

Peut-être Assuérus, frémissant de courroux,

Si nous ne courbons les genoux

Devant une muette idole,

Commandera qu'on nous immole.

Chère sœur, que choisirez-vous?

LA JEUNE ISRAËLITE.

Moi, je pourrais trahir le Dieu que j'aime!

J'adorerais un dieu sans force et sans vertu,

Reste d'un tronc par les vents abattu,

Qui ne peut se sauver lui-même!

LE CHOEUR *chante*.

Dieux impuissants, dieux sourds, tous ceux qui vous

Ne seront jamais entendus. [implorent

Que les démons et ceux qui vous adorent,

Soient à jamais détruits et confondus!

UNE ISRAËLITE *chante*.

Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,

Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

Dans les craintes, dans les ennuis,

En ses bontés mon âme se confie.  
 Veut-il par mon trépas que je le glorifie?  
 Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis  
 Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Au bonheur du méchant qu'une autre porte envie

ÉLISE.

Tous ses jours paraissent charmants;  
 L'or éclate en ses vêtements,  
 Son orgueil est sans borne, ainsi que sa richesse  
 Jamais l'air n'est troublé de ses gémissements;  
 Il s'endort, il s'éveille au son des instruments;  
 Son cœur nage dans la mollesse.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Pour comble de prospérité,  
 Il espère revivre en sa postérité;  
 Et d'enfants à sa table une riante troupe  
 Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

(Tout le reste est chanté.)

LE CHOEUR.

Heureux, dit-on, le peuple florissant  
 Sur qui ces biens coulent en abondance !  
 Plus heureux le peuple innocent  
 Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance !

UNE ISRAÉLITE, seule.

Pour contenter ses frivoles désirs  
 L'homme insensé vainement se consume :  
 Il trouve l'amertume  
 Au milieu des plaisirs.

UNE AUTRE, seule.

Le bonheur de l'impie est toujours agité :  
 Il erre à la merci de sa propre inconstance.  
 Ne cherchons la félicité  
 Que dans la paix de l'innocence.

LA MÊME, avec une autre.

O douce paix !

O lumière éternelle !

Beauté toujours nouvelle !

Heureux le cœur épris de tes attraits,

O douce paix !

O lumière éternelle !

Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LE CHOEUR.

O douce paix !

O lumière éternelle !

Beauté toujours nouvelle !

O douce paix !

Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LA MÊME, seule.

Nulle paix pour l'impie : il la cherche, elle fuit ;  
Et le calme en son cœur ne trouve point de place.

Le glaive au dehors le poursuit ;

Le remords au dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchants en un moment s'éteint ;

L'affreux tombeau pour jamais les dévore.

Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint :

Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHOEUR.

O douce paix !

Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

ÉLISE, sans chanter. [chaine.

Mes sœurs, j'entends du bruit dans la chambre pro-

On nous appelle : allons rejoindre notre reine.





## ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente les jardins d'Esther et un des côtés du salon où se fait le festin.)

## SCÈNE PREMIÈRE.

AMAN, ZARÈS.

ZARÈS.

C'est donc ici d'Esther le superbe jardin,  
Et ce salon pompeux est le lieu du festin ?  
Mais, tandis que la porte en est encor fermée,  
Écoutez les conseils d'une épouse alarmée.  
Au nom du sacré nœud qui me lie avec vous,  
Dissimulez, seigneur, cet aveugle courroux ;  
Éclaircissez ce front où la tristesse est peinte :  
Les rois craignent surtout le reproche et la plainte.  
Seul entre tous les grands par la reine invité,  
Ressentez donc aussi cette félicité.  
Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche.  
Je l'ai cent fois appris de votre propre bouche :  
Quiconque ne sait pas dévorer un affront,  
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,  
Loin de l'aspect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie !  
Il est des contre-temps qu'il faut qu'un sage essuie :  
Souvent avec prudence un outrage enduré  
Aux honneurs les plus hauts a servi de degré.

AMAN.

O douleur ! ô supplice affreux à la pensée !  
O honte qui jamais ne peut être effacée !  
Un exécration Juif, l'opprobre des humains,  
S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains !

C'est peu qu'il ait sur moi remporté la victoire :  
 Malheureux ! j'ai servi de héraut à sa gloire !  
 Le traître ! il insultait à ma confusion ;  
 Et tout le peuple même, avec dérision  
 Observant la rougeur qui couvrait mon visage,  
 De ma chute certaine en tirait le présage.  
 Roi cruel, ce sont là les jeux où tu te plais !  
 Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits  
 Que pour me faire mieux sentir ta tyrannie  
 Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

ZARÈS.

Pourquoi juger si mal de son intention ?  
 Il croit récompenser une bonne action.  
 Ne faut-il pas, seigneur, s'étonner, au contraire,  
 Qu'il en ait si longtemps différé le salaire ?  
 Du reste, il n'a rien fait que par votre conseil ;  
 Vous-même avez dicté tout ce triste appareil :  
 Vous êtes le premier après lui de l'empire.  
 Sait-il toute l'horreur que ce Juif vous inspire ?

AMAN.

Il sait qu'il me doit tout, et que, pour sa grandeur,  
 J'ai foulé sous mes pieds remords, crainte, pudeur ;  
 Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance,  
 J'ai fait taire les lois et gémir l'innocence ;  
 Que pour lui des Persans bravant l'aversion,  
 J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction :  
 Et, pour prix de ma vie à leur haine exposée,  
 Le barbare aujourd'hui m'expose à leur risée !

ZARÈS.

Seigneur, nous sommes seuls. Que sert de se flatter ?  
 Ce zèle que pour lui vous fîtes éclater,  
 Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,  
 Entre nous, avaient-ils d'autre objet que vous-même ?  
 Et, sans chercher plus loin, tous ces Juifs désolés,  
 N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez ?  
 Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste...  
 Enfin la cour nous hait, le peuple nous déteste ;  
 Ce Juif même, il le faut confesser malgré moi,

Ce Juif, comblé d'honneurs, me cause quelque effroi.  
 Les malheurs sont souvent enchaînés l'un à l'autre,  
 Et sa race toujours fut fatale à la vôtre.  
 De ce léger affront songez à profiter.  
 Peut-être la fortune est prête à vous quitter.  
 Aux plus affreux excès son inconstance passe :  
 Prévenez son caprice avant qu'elle se lasse.  
 Où tendez-vous plus haut ? Je frémis quand je voi  
 Les abîmes profonds qui s'offrent devant moi :  
 La chute désormais ne peut être qu'horrible.  
 Osez chercher ailleurs un destin plus paisible :  
 Regagnez l'Hellespont et ces bords écartés  
 Où vos aïeux errants jadis furent jetés,  
 Lorsque des Juifs contre eux la vengeance allumée  
 Chassa tout Amalec de la triste Idumée.  
 Aux malices du sort enfin dérobez-vous.  
 Nos plus riches trésors marcheront devant nous.  
 Vous pouvez du départ me laisser la conduite ;  
 Surtout de vos enfants j'assurerai la fuite.  
 N'ayez soin cependant que de dissimuler.  
 Contente, sur vos pas vous me verrez voler.  
 La mer la plus terrible et la plus orageuse  
 Est plus sûre pour nous que cette cour trompeuse.  
 Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un mar-  
 C'est Hydaspes. [cher.

## SCÈNE II.

AMAN, ZARÈS, HYDASPE.

HYDASPE, à Aman.

Seigneur, je courais vous chercher.  
 Votre absence en ces lieux suspend toute la joie ;  
 Et pour vous y conduire Assuérus m'envoie.

AMAN.

Et Mardochée est-il aussi de ce festin ?

HYDASPE

A la table d'Esther portez-vous ce chagrin ?  
 Quoi ! toujours de ce Juif l'image vous désolé !  
 Laissez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.  
 Croit-il d'Assuérus éviter la rigueur ?  
 Ne possédez-vous pas son oreille et son cœur ?  
 On a payé le zèle, on punira le crime ;  
 Et l'on vous a, seigneur, orné votre victime.  
 Jeme trompe, ou vos vœux par Esther secondés  
 Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN.

Croirai-je le bonheur que ta bouche m'annonce ?

HYDASPE.

J'ai des savants devins entendu la réponse :  
 Ils disent que la main d'un perfide étranger  
 Dans le sang de la reine est prête à se plonger.  
 Et le roi, qui ne sait où trouver le coupable,  
 N'impute qu'aux seuls Juifs ce projet détestable.

AMAN.

Oui, ce sont, cher ami, des monstres furieux :  
 Il faut craindre surtout leur chef audacieux.  
 La terre avec horreur dès longtemps les endure ;  
 Et l'on n'en peut trop tôt délivrer la nature.  
 Ah ! je respire enfin. Chère Zarès, adieu.

HYDASPE.

Les compagnes d'Esther s'avancent vers ce lieu :  
 Sans doute leur concert va commencer la fête.  
 Entrez, et recevez l'honneur qu'on vous apprête.

### SCÈNE III.

ÉLISE, LE CHOEUR.

(Ceci se récite sans chant.)

UNE DES ISRAÉLITES.

C'est Aman.

UNE AUTRE.

C'est lui-même, et j'en frémis, ma sœur.

LA PREMIÈRE.

Mon cœur de crainte et d'horreur se resserre.

L'AUTRE.

C'est d'Israël le superbe oppresseur.

LA PREMIÈRE.

C'est celui qui trouble la terre.

ÉLISE.

Peut-on, en le voyant ne le connaître pas?  
L'orgueil et le dédain sont peints sur son visage.

UNE ISRAÉLITE.

On lit dans ses regards sa fureur et sa rage.

UNE AUTRE.

Je croyais voir marcher la mort devant ses pas.

UNE DES PLUS JEUNES.

Je ne sais si ce tigre a reconnu sa proie :  
Mais, en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé  
Qu'il avait dans les yeux une barbare joie  
Dont tout mon sang est encore troublé.

ÉLISE.

Que ce nouvel honneur va croître son audace !

Je le vois, mes sœurs, je le voi :

A la table d'Esther, l'insolent, près du roi,

A déjà pris sa place.

UNE DES ISRAÉLITES.

Ministres du festin, de grâce, dites-nous,  
Quels mets à ce cruel, quel vin préparez-vous ?

UNE AUTRE.

Le sang de l'orphelin,

UNE TROISIÈME.

Les pleurs des misérables,

LA SECONDE.

Sont ses mets les plus agréables ;

LA TROISIÈME.

C'est son breuvage le plus doux.

ÉLISE.

Chères sœurs, suspendez la douleur qui vous presse.  
Chantons, on nous l'ordonne ; et que puissent nos  
Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse, [chants



Comme autrefois David, par ses accords touchants,  
Calmaït d'un roi jaloux la sauvage tristesse !

(Tout le reste de cette scène est chanté.)

UNE ISRAÉLITE.

Que le peuple est heureux,

Lorsqu'un roi généreux,

Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime !

Heureux le peuple ! heureux le roi lui-même !

TOUT LE CHOEUR.

O repos ! ô tranquillité !

O d'un parfait bonheur assurance éternelle,

Quand la suprême autorité

Dans ses conseils a toujours auprès d'elle

La justice et la vérité !

(Ces quatre stances sont chantées alternativement par une voix seule et par tout le chœur.)

UNE ISRAÉLITE.

Rois, chassez la calomnie :

Ses criminels attentats

Des plus paisibles États

Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur, de sang avide,

Poursuit partout l'innocent.

Rois, prenez soin de l'absent

Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche

Craignez la feinte douceur :

La vengeance est dans son cœur.

Et la pitié dans sa bouche.

La fraude adroite et subtile

Sème de fleurs son chemin :

Mais sur ses pas vient enfin

Le repentir inutile.

UNE ISRAÉLITE, seule.

D'un souffle l'aquilon écarte les nuages,

Et chasse au loin la foudre et les orages.

Un roi sage, ennemi du langage menteur,  
Écarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un roi victorieux,  
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux ;  
Mais un roi sage et qui hait l'injustice,  
Qui, sous la loi du riche impérieux,  
Ne souffre point que le peuple gémissé,  
Est le plus beau présent des cieux.

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espère.

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le père.

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste implorant son appui  
Sont précieuses devant lui.

UNE ISRAÉLITE, *seule*.

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles  
De tout conseil barbare et mensonger.

Il est temps que tu t'éveilles ;  
Dans le sang innocent ta main va se plonger  
Pendant que tu sommeilles.

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles  
De tout conseil barbare et mensonger.

UNE AUTRE.

Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière !  
Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis  
Le bruit de ta valeur te servir de barrière !  
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis ;  
Que de ton bras la force les renverse ;  
Que de ton nom la terreur les disperse :  
Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats  
Comme d'enfants une troupe inutile ;  
Et si par un chemin il entre en tes États,  
Qu'il en sorte par plus de mille.

SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE,  
LE CHOEUR.

ASSUÉRUS, à *Esther*.

Où, vos moindres discours ont des grâces secrètes;  
Une noble pudeur à tout ce que vous faites  
Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or.  
Quel climat renfermait un si rare trésor?  
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance?  
Et quelle main si sage éleva votre enfance?  
Mais dites promptement ce que vous demandez :  
Tous vos désirs, Esther, vous seront accordés,  
Dussiez-vous, je l'ai dit et veux bien le redire,  
Demander la moitié de ce puissant empire.

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes désirs.  
Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,  
Puisque mon roi lui-même à parler me convie,  
(*Elle se jette aux pieds du roi.*)  
J'ose vous implorer, et pour ma propre vie,  
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné  
Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ASSUÉRUS, la relevant.

A périr! vous? Quel peuple? Et quel est ce mystère?

AMAN, à part.

Je tremble.

ESTHER.

Esther, seigneur, eut un Juif pour son père  
De vos ordres sanglants vous savez la rigueur.

AMAN, à part.

Ah dieux!

ASSUÉRUS.

Ah! de quel coup me percez-vous le cœur!  
Vous la fille d'un Juif! Eh quoi! tout ce que j'aime,

Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,  
Que je croyais du ciel les plus chères amours,  
Dans cette source impure aurait puisé ses jours?  
Malheureux!

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma prière :  
Mais je demande au moins que, pour grâce dernière  
Jusqu'à la fin, Seigneur, vous m'entendiez parler  
Et que surtout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu! confonds l'audace et l'imposture!  
Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature,  
Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,  
D'une riche contrée autrefois souverains,  
Pendant qu'ils n'adoraient que le Dieu de leurs pères  
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.

Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,  
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux :  
L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage.  
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,  
Juge tous les mortels avec d'égales lois,  
Et du haut de son trône interroge les rois.  
Des plus fermes États la chute épouvantable,  
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable  
Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser :  
Roi, peuples, en un jour tout se vit disperser :  
Sous les Assyriens leur triste servitude  
Devint le juste prix de leur ingratitude.

Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,  
Dieu fit choix de Cyrus avant qu'il vît le jour,  
L'appela par son nom, le promit à la terre,  
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,  
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,  
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,  
De son temple détruit vengea sur eux l'injure :  
Babylone paya nos pleurs avec usure.

Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,  
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,  
Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines;  
Et le temple déjà sortait de ses ruines.  
Mais, de ce roi si sage héritier insensé,  
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,  
Fut sourd à nos douleurs : Dieu rejeta sa race,  
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place..

Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux !  
Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,  
Disions-nous : un roi règne, ami de l'innocence.  
Partout du nouveau prince on vantait la clémence :  
Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.  
Ciel ! verra-t-on toujours par de cruels esprits  
Des princes les plus doux l'oreille environnée,  
Et du bonheur public la source empoisonnée ?  
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté  
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté ;  
Un ministre ennemi de votre propre gloire....

AMAN.

De votre gloire ! Moi ? Ciel ! le pourriez-vous croire ?  
Moi qui n'ai d'autre objet ni d'autre dieu....

ASSUÉRUS.

Tais-toi,

Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi ?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare :  
C'est lui, c'est ce ministre infidèle et barbare  
Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,  
Contre notre innocence arma votre vertu.  
Et quel autre, grand Dieu ! qu'un Scythe impitoyable  
Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable ?  
Partout l'affreux signal en même temps donné  
De meurtres remplira l'univers étonné :  
On verra, sous le nom du plus juste des princes,  
Un perfide étranger désoler vos provinces ;  
Et, dans ce palais même, en proie à son courroux,  
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.



Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée?  
 Quelle guerre intestine avons-nous allumée?  
 Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis?  
 Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis?  
 Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,  
 Pendant que votre main sur eux appesantie  
 A leurs persécuteurs les livrait sans secours,  
 Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,  
 De rompre des méchants les trames criminelles,  
 De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.  
 N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien :  
 Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,  
 Dissipa devant vous les innombrables Scythes,  
 Et renferma les mers dans vos vastes limites;  
 Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein  
 De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.  
 Hélas ! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

ASSUÉRUS.

Mardochée?

ESTHER.

Il restait seul de notre famille.  
 Mon père était son frère. Il descend comme moi  
 Du sang infortuné de notre premier roi.  
 Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,  
 Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,  
 Il n'a devant Aman pu fléchir les genoux,  
 Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.  
 De là contre les Juifs et contre Mardochée  
 Cette haine, seigneur, sous d'autres noms cachée.  
 En vain de vos bienfaits Mardochée est paré :  
 A la porte d'Aman est déjà préparé  
 D'un infâme trépas l'instrument exécration;  
 Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable,  
 Des portes du palais par son ordre arraché,  
 Couvert de votre pourpre, y doit être attaché.

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon âme!  
 Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme.

J'étais donc le jouet... Ciel, daigne m'éclairer!  
 Un moment sans témoins cherchons à respirer.  
 Appelez Mardochée: il faut aussi l'entendre,  
 (*Assuérus s'éloigne.*)

UNE ISRAËLITE.

Vérité que j'implore, achève de descendre!

## SCÈNE V.

ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHOEUR.

AMAN, à *Esther*.

D'un juste étonnement je demeure frappé.  
 Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé.  
 J'en atteste du ciel la puissance suprême:  
 Et les perdant j'ai cru vous assurer vous-même.  
 Princesse, en leur faveur employez mon crédit:  
 Le roi, vous le voyez, flotte encore interdit.  
 Je sais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête.  
 Et fais, comme il me plaît, le calme et la tempête,  
 Les intérêts des Juifs déjà me sont sacrés.  
 Parlez: vos ennemis aussitôt massacrés,  
 Victimes de la foi que ma bouche vous jure,  
 De ma fatale erreur répareront l'injure.  
 Quel sang demandez-vous?

ESTHER.

Va, traître, laisse-moi.

Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toi.  
 Misérable! le Dieu vengeur de l'innocence,  
 Tout prêt à te juger tient déjà sa balance!  
 Bientôt ton juste arrêt te sera prononcé.  
 Tremble: son jour approche, et ton règne est passé.

AMAN.

Oui, ce Dieu, je l'avoue, est un Dieu redoutable.  
 Mais veut-il que l'on garde une haine implacable?  
 C'en est fait: mon orgueil est forcé de plier;

L'inexorable Aman est réduit à prier.

*(Il se jette aux pieds d'Esther.)*

Par le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,  
Par ce sage vieillard, l'honneur de votre race,  
Daignez d'un roi terrible apaiser le courroux;  
Sauvez Aman, qui tremble à vos sacrés genoux.

## SCÈNE VI.

ASSUERUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE,  
LE CHOEUR, GARDES.

ASSUÉRUS.

Quoi! le traître sur vous porte ses mains hardies!  
Ah! dans ses yeux confus je lis ses perfidies;  
Et son trouble, appuyant la foi de vos discours,  
De tous ses attentats me rappelle le cours.  
Qu'à ce monstre à l'instant l'âme soit arrachée;  
Et que devant sa porte, au lieu de Mardochée,  
Apaisant par sa mort et la terre et les cieux,  
De mes peuples vengés il repaisse les yeux.

*(Aman est emmené par les gardes.)*

## SCÈNE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ELISE,  
LE CHOEUR.

ASSUÉRUS *continue en s'adressant à Mardochée.*  
Mortel chéri du ciel, mon salut et ma joie,  
Aux conseils des méchants ton roi n'est plus en proie.  
Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu;  
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû.  
Je te donne d'Aman les biens et la puissance:  
Possède justement son injuste opulence.  
Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis,

Je leur livre le sang de tous leurs ennemis ;  
 A l'égal des Persans je veux qu'on les honore,  
 Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore.  
 Rebâissez son temple. et peuplez vos cités ;  
 Que vos heureux enfants, dans leurs solennités,  
 Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire,  
 Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire.

# SCÈNE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ASAPH,  
 ÉLISE, LE CHOEUR.

ASSUÉRUS.

Que veut Asaph ?

ASAPH.

Seigneur, le traître est expiré,  
 Par le peuple en fureur, à moitié déchiré.  
 On traîne, on va donner en spectacle funeste  
 De son corps tout sanglant le misérable reste.

MARDOCHÉE.

Roi ! qu'à jamais le ciel prenne soin de vos jours !  
 Le péril des Juifs presse, et veut un prompt secours.

ASSUÉRUS.

Oui, je t'entends. Allons, par des ordres contraires,  
 Révoquer d'un méchant les ordres sanguinaires.

ESTHER.

O Dieu ! par quelle route inconnue aux mortels  
 Ta sagesse conduit ses desseins éternels !

# SCÈNE IX.

LE CHOEUR.

TOUT LE CHOEUR.

Dieu fait triompher l'innocence :  
 Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAËLITE.

Il a vu contre nous les méchants s'assembler,  
 Et notre sang prêt à couler.  
 Comme l'eau sur la terre ils allaient le répandre:  
 Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre;  
 L'homme superbe est renversé,  
 Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre:  
 Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux  
 Son front audacieux;  
 Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,  
 Foulait aux pieds ses ennemis vaincus:  
 Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

UNE AUTRE.

On peut des plus grands rois surprendre la justice.  
 Incapables de tromper,  
 Ils ont peine à s'échapper  
 Des pièges de l'artifice.  
 Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui  
 La bassesse et la malice  
 Qu'il ne sent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage?

TOUT LE CHOEUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAËLITE, *seule*.

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé;  
 Au péril d'une mort funeste  
 Son zèle ardent s'est exposé:  
 Elle a parlé; le ciel a fait le reste.

DEUX ISRAËLITES.

Esther a triomphé des filles des Persans  
 La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocents.



Jamais tant de beauté fut-elle couronnée?

L'AUTRE.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissants  
Jamais tant de vertu fut-elle couronnée?

TOUTES DEUX *ensemble.*

Esther a triomphé des filles des Persans :  
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Ton Dieu n'est plus irrité :  
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière ;  
Quitte les vêtements de ta captivité,  
Et reprends ta splendeur première.  
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts :

Rompez vos fers,  
Tribus captives ;  
Troupes fugitives,  
Repassez les monts et les mers ;  
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHOEUR.

Rompez vos fers,  
Tribus captives ;  
Troupes fugitives,  
Repassez les monts et les mers ;  
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHOEUR.

Repassez les monts et les mers ;  
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Relevez, relevez les superbes portiques  
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré :  
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,  
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.  
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques ;  
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu descend et revient habiter parmi nous :  
Terre, frémis d'allégresse et de crainte.

Et vous, sous sa majesté sainte,  
Cieux, abaissez-vous !

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable !  
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !  
Jeune peuple, courez à ce maître adorable : (rable  
Les biens les plus charmants n'ont rien de compa-  
Aux torrents de plaisirs qu'il répand dans un cœur.  
Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable !  
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !

UNE AUTRE.

Il s'apaise, il pardonne ;  
Du cœur ingrat qui l'abandonne  
Il attend le retour :  
Il excuse notre faiblesse ;  
A nous chercher même il s'empresse.  
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour,  
Une mère a moins de tendresse.  
Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TROIS ISRAËLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS *ensemble.*

Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TOUT LE CHOEUR.

Que son nom soit béni ; que son nom soit chanté ;  
Que l'on célèbre ses ouvrages  
Au delà des temps et des âges,  
Au delà de l'éternité !



# ATHALIE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE

PAR J. RACINE

## PERSONNAGES.

JOAS, roi de Juda, fils d'Ochozias.

ATHALIE, veuve de Joram, aïeule de Joas.

JOAD, autrement JOIADA, grand prêtre.

JOSABETH, tante de Joas, femme du grand prêtre.

ZACHARIE, fils de Joad et de Josabeth.

SALOMITH, sœur de Zacharie.

ABNER, l'un des principaux officiers des rois de Juda.

AZARIAS, ISMAEL, ET LES TROIS AUTRES CHEFS DES  
PRÊTRES ET DES LÉVITES.

MATHAN, prêtre apostat, sacrificateur de Baal.

NABAL, confident de Mathan.

AGAR, femme de la suite d'Athalie.

TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉVITES.

SUITE D'ATHALIE.

LA NOURRICE DE JOAS.

CHŒUR DE JEUNES FILLES DE LA TRIBU DE LÉVI.

La scène est dans le temple de Jérusalem, dans un vestibule de  
l'appartement du grand prêtre.



# ATHALIE.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

---

## ACTE PREMIER.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

JOAD, ABNER.

ABNER.

Oui, je viens, dans son temple, adorer l'Éternel ;  
Je viens, selon l'usage antique et solennel,  
Célébrer avec vous la fameuse journée  
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.  
Que les temps sont changés ! Sitôt que de ce jour  
La trompette sacrée annonçait le retour,  
Du temple, orné partout de festons magnifiques,  
Le peuple saint en foule inondait les portiques ;  
Et tous devant l'autel avec ordre introduits,  
De leurs champs dans leurs mains portant les nou-  
[veaux fruits,

Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices.  
Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.  
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,  
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.  
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre  
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre ;  
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal ;  
Ou même, s'empressant aux autels de Baal,  
Se fait initier à ses honteux mystères,



Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères.  
 Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,  
 Vous-même de l'autel vous faisant arracher,  
 N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,  
 Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément!  
 Dès longtemps elle hait cette fermeté rare  
 Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare :  
 Dès longtemps votre amour pour la religion  
 Est traité de révolte et de sédition.  
 Du mérite éclatant cette reine jalouse  
 Hait surtout Josabeth, votre fidèle épouse.  
 Si du grand prêtre Aaron Joad est successeur,  
 De notre dernier roi Josabeth est la sœur.  
 Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilège,  
 Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiège;  
 Mathan, de nos autels infâme déserteur,  
 Et de toute vertu zélé persécuteur.  
 C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,  
 Ce lévite à Baal prête son ministère :  
 Ce temple l'importune, et son impiété  
 Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté. [vente :  
 Pour vous perdre il n'est point de ressort qu'il n'in-  
 Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous  
 Il affecte pour vous une fausse douceur; [vante;  
 Et, par là de son fiel colorant la noirceur,  
 Tantôt à cette reine il vous peint redoutable;  
 Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,  
 Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connaissez,  
 Vous cachez des trésors par David amassés.  
 Enfin, depuis deux jours, la superbe Athalie  
 Dans un sombre chagrin paraît ensevelie.  
 Je l'observais hier, et je voyais ses yeux  
 Lancer sur le lieu saint des regards furieux;  
 Comme si dans le fond de ce vaste édifice

Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice.  
Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter  
Que sur vous son courroux ne soit près d'éclater,  
Et que de Jézabel la fille sanguinaire  
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots  
Sait aussi des méchants arrêter les complots.  
Soumis avec respect à sa volonté sainte,  
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre  
Cependant je rends grâce au zèle officieux [crainte.  
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.  
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,  
Que vous avez encor le cœur israélite.  
Le ciel en soit béni ! Mais ce secret courroux,  
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous ?  
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?  
Huit ans déjà passés, une impie étrangère  
Du sceptre de David usurpe tous les droits,  
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,  
Des enfants de son fils détestable homicide,  
Et même contre Dieu lève son bras perfide ;  
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant État,  
Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,  
Qui, sous son fils Joram, commandiez nos armées,  
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,  
Lorsque d'Ochozias le trépas imprévu  
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu ;  
Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche !  
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche :  
« Du zèle de ma loi que sert de vous parer ?  
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?  
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?  
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses ?  
Le sang de vos rois crie et n'est point écouté.  
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété !  
Du milieu de mon peuple exterminatez les crimes,  
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes. »

ABNER.

Eh ! que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?  
 Benjamin est sans force et Juda sans vertu.  
 Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race  
 Éteignit tout le feu de leur antique audace.  
 Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous :  
 De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,  
 Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée ;  
 Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.  
 On ne voit plus pour nous ces redoutables mains  
 De merveilles sans nombre effrayer les humains ;  
 L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.

JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?  
 Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ?  
 Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,  
 Peuple ingrat ? Quoi ! toujours les plus grandes mer-  
 veilles,  
 Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles !  
 Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours  
 Des prodiges fameux accomplis en nos jours ?  
 Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces.  
 Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ;  
 L'impie Achab détruit, et de son sang trempé  
 Le champ que par le meurtre il avait usurpé ;  
 Près de ce champ fatal Jézabel immolée,  
 Sous les pieds des chevaux cette reine foulée,  
 Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,  
 Et de son corps hideux les membres déchirés ;  
 Des prophètes menteurs la troupe confondue,  
 Et la flamme du ciel sur l'autel descendue ;  
 Élie aux éléments parlant en souverain,  
 Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,  
 Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée,  
 Les morts se ranimant à la voix d'Élisée ?  
 Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants,  
 Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps :  
 Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire,

Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,  
Et prédits même encore à Salomon son fils ?  
Hélas ! nous espérions que de leur race heureuse  
Devait sortir de rois une suite nombreuse ;  
Que sur toute tribu, sur toute nation,  
L'un d'eux établirait sa domination,  
Ferait cesser partout la discorde et la guerre,  
Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre.

JOAD.

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous ?

ABNER.

Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous ?  
Le ciel même peut-il réparer les ruines  
De cet arbre séché jusque dans ses racines ?  
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.  
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau ?  
Ah ! si dans sa fureur elle s'était trompée ;  
Si du sang de nos rois quelque goutte échappée....

JOAD.

Eh bien ! que feriez-vous ?

ABNER.

O jour heureux pour moi !  
De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi !  
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées....  
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées ?  
Déplorable héritier de ces rois triomphants,  
Ochozias restait seul avec ses enfants :  
Par les traits de Jéhu j'ai vu percer le père ;  
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD.

Je ne m'explique point ; mais quand l'astre du jour  
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,  
Lorsque la troisième heure aux prières rappelle,  
Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.  
Dieu pourra vous montrer, par d'importants bien-  
Que sa parole est stable et ne trompe jamais. [faits,

Allez : pour ce grand jour il faut que je m'apprête,  
Et du temple déjà l'aube blanchit le faite.

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas !  
L'illustre Josabeth porte vers vous ses pas :  
Je sors, et vais me joindre à la troupe fidèle  
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

## SCÈNE II.

JOAD, JOSABETH.

JOAD.

Les temps sont accomplis, princesse, il faut parler,  
Et votre heureux larcin ne se peut plus celer.  
Des ennemis de Dieu la coupable insolence,  
Abusant contre lui de ce profond silence,  
Accuse trop longtemps ses promesses d'erreur.  
Que dis-je ? le succès animant leur fureur,  
Jusque sur notre autel votre injuste marâtre  
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.  
Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,  
Sous l'aile du Seigneur dans le temple élevé,  
De nos princes hébreux il aura le courage,  
Et déjà son esprit a devancé son âge.  
Avant que son destin s'explique par ma voix,  
Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois ;  
Aussitôt assemblant nos lévites, nos prêtres,  
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.

JOSABETH.

Sait-il déjà son nom et son noble destin ?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Éliacin,  
Et se croit quelque enfant rejeté par sa mère,  
A qui j'ai par pitié daigné servir de père.



JOSABETH.

Hélas! de quel péril je l'avais su tirer!  
Dans quel péril encore il est près de rentrer!

JOAD.

Quoi! déjà votre foi s'affaiblit et s'étonne?

JOSABETH.

A vos sages conseils, seigneur, je m'abandonne.  
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,  
Je remis en vos mains tout le soin de son sort;  
Même, de mon amour, craignant la violence,  
Autant que je le puis, j'évite sa présence,  
De peur qu'en le voyant quelque trouble indiscret  
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.  
Surtout, j'ai cru devoir aux larmes, aux prières,  
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières.  
Cependant, aujourd'hui puis-je vous demander  
Quels amis vous avez prêts à vous seconder?  
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre?  
A-t-il près de son roi fait serment de se rendre?

JOAD.

Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,  
Ne sait pas même encor si nous avons un roi.

JOSABETH.

Mais à qui de Joas confierez-vous la garde?  
Est-ce Obed, est-ce Amnon que cet honneur regarde?  
De mon père sur eux les bienfaits répandus....

JOAD.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABETH.

Qui donc opposez-vous contre ses satellites?

JOAD.

Ne vous l'ai-je pas dit? nos prêtres, nos lévites.

JOSABETH.

Je sais que, près de vous en secret assemblé,  
Par vos soins prévoyants leur nombre est redoublé;  
Que, pleins d'amour pour vous, d'horreur pour  
Un serment solennel par avance les lie [Athalie,  
A ce fils de David qu'on leur doit révéler.

Mais, quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,  
Peuvent-ils de leurs rois venger seuls la querelle?  
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle?  
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé  
Qu'un fils d'Ochozias est ici renfermé,  
De ses fiers étrangers assemblant les cohortes,  
N'environne le temple et n'en brise les portes?  
Suffira-t-il contre eux de vos ministres saints,  
Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains,  
Ne savent que gémir et prier pour nos crimes,  
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes?  
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups....

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour  
Dieu qui de l'orphelin protège l'innocence, [nous?  
Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance;  
Dieu, qui hait les tyrans, et qui dans Jezraël  
Jura d'exterminer Achab et Jézabel;  
Dieu qui, frappant Joram, le mari de leur fille,  
A jusque sur son fils poursuivi leur famille;  
Dieu dont le bras vengeur pour un temps suspendu,  
Sur cette race impie est toujours étendu?

JOSABETH.

Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère  
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.  
Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,  
Avec eux, en naissant, ne fut pas condamné?  
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,  
En faveur de David voudra lui faire grâce?  
Hélas! l'état horrible où le ciel me l'offrit  
Revient à tous moments effrayer mon esprit.  
De princes égorgés la chambre était remplie:  
Un poignard à la main, l'implacable Athalie  
Au carnage animait ses barbares soldats,  
Et poursuivait le cours de ses assassinats.  
Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue;  
Je me figure encor sa nourrice éperdue,  
Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain,

Et, faible, le tenait renversé sur son sein.  
 Je le pris tout sanglant : en baignant son visage,  
 Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage ;  
 Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,  
 De ses bras innocents je me sentis presser.  
 Grand Dieu ! que mon amour ne lui soit point fu-  
 Du fidèle David c'est le précieux reste : [neste !  
 Nourri dans ta maison, en l'amour de ta loi,  
 Il ne connaît encor d'autre père que toi.  
 Sur le point d'attaquer une reine homicide,  
 A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,  
 Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,  
 Ont trop de part aux pleurs que je répands pour  
 Conserve l'héritier de tes saintes promesses, [lui,  
 Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses !

JOAD.

Vos larmes, Josabeth, n'ont rien de criminel ;  
 Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.  
 Il ne recherche point, aveugle en sa colère,  
 Sur le fils qui le craint l'impiété du père.  
 Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux  
 Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux.  
 Autant que de David la race est respectée,  
 Autant de Jézabel la fille est détestée ;  
 Joas les touchera par sa noble pudeur,  
 Où semble de son rang reluire la splendeur ;  
 Et Dieu, par sa voix même appuyant notre exemple,  
 De plus près à leur cœur parlera dans son temple.  
 Deux infidèles rois tour à tour l'ont bravé ;  
 Il faut que sur le trône un roi soit élevé,  
 Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres  
 Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,  
 L'a tiré par leurs mains de l'oubli du tombeau,  
 Et de David éteint rallumé le flambeau.  
 Grand Dieu ! si tu prévois qu'indigne de sa race,  
 Il doive de David abandonner la trace,  
 Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,  
 Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché !

Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,  
Doit être à tes desseins un instrument utile,  
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis;  
Livre en mes faibles mains ses puissants ennemis;  
Confonds dans ses conseils une reine cruelle!  
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle  
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,  
De la chute des rois, funeste avant-coureur!

L'heure me presse : adieu. Des plus saintes famil-  
Votre fils et sa sœur vous amènent les filles. [les

### SCÈNE III.

JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHOEUR.

JOSABETH.

Cher Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas;  
De votre auguste père accompagnez les pas.

O filles de Lévi! troupe jeune et fidèle,  
Que déjà le Seigneur embrase de son zèle,  
Qui venez si souvent partager mes soupirs,  
Enfants, ma seule joie en mes longs déplaisirs,  
Ces festons dans vos mains et ces fleurs sur vos têtes  
Autrefois convenaient à nos pompeuses fêtes;  
Mais, hélas! en ce temps d'opprobre et de douleurs,  
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs!  
J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée;  
Et du temple bientôt on permettra l'entrée.  
Tandis que je me vais préparer à marcher,  
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

### SCÈNE IV.

LE CHOEUR.

TOUT LE CHOEUR chante.

Tout l'univers est plein de sa magnificence :  
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais!

Son empire a des temps précédé la naissance :  
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX, seule.

En vain l'injuste violence  
Au peuple qui le loue imposerait silence :  
Son nom ne périra jamais.

Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance ;  
Tout l'univers est plein de sa magnificence.  
Chantons, publions ses bienfaits.

TOUT LE CHOEUR répète.

Tout l'univers est plein de sa magnificence ;  
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX, seule.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;  
Il fait naître et mûrir les fruits ;  
Il leur dispense avec mesure  
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.  
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,  
Et la lumière est un don de ses mains ;  
Mais sa loi sainte, sa loi pure,  
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinai, conserve la mémoire  
De ce jour à jamais auguste et renommé,  
Quand, sur ton sommet enflammé,  
Dans un nuage épais, le Seigneur enfermé,  
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.  
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,  
Ces torrents de fumée et ce bruit dans les airs,  
Ces trompettes et ce tonnerre :  
Venait-il renverser l'ordre des éléments ?  
Sur ses antiques fondements  
Venait-il ébranler la terre ?

UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux  
De ses préceptes saints la lumière immortelle :



Il venait à ce peuple heureux  
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle

TOUT LE CHOEUR.

O divine! ô charmante loi!

O justice, ô bonté suprême!

Que de raisons, quelle douceur extrême  
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi?

UNE VOIX, *seule*.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,  
Les nourrit au désert d'un pain délicieux;  
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même :  
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHOEUR.

O justice! ô bonté suprême!

LA MÊME VOIX.

Des mers pour eux, il entr'ouvrit les eaux,  
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux;  
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même :  
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi!

Que de raisons, quelle douceur extrême  
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

UNE AUTRE VOIX, *seule*.

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,  
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?  
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile

Et si pénible de l'aimer?

L'esclave craint le tyran qui l'outrage;

Mais des enfants l'amour est le partage.

Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,  
Et ne l'aimer jamais!

TOUT LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi!

O justice! ô bonté suprême!

Que de raisons, quelle douceur extrême  
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

## ACTE DEUXIÈME.

### SCÈNE I.

JOSABETH, SALOMITH, LE CHOEUR.

JOSABETH.

Mes filles, c'est assez ; suspendez vos cantiques :  
Il est temps de nous joindre aux prières publiques.  
Voici notre heure ; allons célébrer ce grand jour.  
Et devant le Seigneur paraître à notre tour.

### SCÈNE II.

ZACHARIE, JOSABETH, SALOMITH, LE CHOEUR.

JOSABETH.

Mais que vois-je, mon fils, quel sujet vous ramène ?  
Où courez-vous ainsi tout pâle et hors d'haleine !

ZACHARIE.

O ma mère !

JOSABETH.

Eh bien, quoi ?

ZACHARIE.

Le temple est profané.

JOSABETH.

Comment ?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'autel abandonné.

JOSABETH.

Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère.

ZACHARIE.

Déjà, selon la loi, le grand prêtre mon père,  
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains

De la moisson nouvelle offert les premiers pains,  
 Lui présentait encore, entre ses mains sanglantes,  
 Des victimes de paix les entrailles fumantes;  
 Debout à ses côtés, le jeune Éliacin  
 Comme moi le servait en long habit de lin;  
 Et cependant du sang de la chair immolée  
 Les prêtres arrosaient l'autel et l'assemblée :  
 Un bruit confus s'élève, et du peuple surpris  
 Détourne tout à coup les yeux et les esprits.  
 Une femme.... peut-on la nommer sans blasphème !  
 Une femme.... c'était Athalie elle-même....

JOSABETH.

Ciel!...

ZACHARIE.

Dans un des parvis aux hommes réservé,  
 Cette femme superbe entre, le front levé,  
 Et se préparait même à passer les limites  
 De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls lévites.  
 Le peuple s'épouvante et fuit de toutes parts.  
 Mon père.... Ah ! quel courroux animait ses regards !  
 Moïse à Pharaon parut moins formidable :  
 « Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,  
 D'où te bannit ton sexe et ton impiété.  
 Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté ? »  
 La reine alors sur lui jetant un œil farouche,  
 Pour blasphémer sans doute ouvrait déjà la bouche :  
 J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant  
 Est venu lui montrer un glaive étincelant ;  
 Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,  
 Et toute son audace a paru terrassée ;  
 Ses yeux, comme effrayés, n'osaient se détourner :  
 Surtout Éliacin paraissait l'étonner.

JOSABETH.

Quoi donc ! Éliacin a paru devant elle ?

ZACHARIE.

Nous regardions tous deux cette reine cruelle,  
 Et d'une égale horreur nos cœurs étaient frappés  
 Mais les prêtres bientôt nous ont enveloppés ;

On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,  
Et venais vous conter ce désordre funeste.

JOSABETH.

Ah ! de nos bras sans doute elle vient l'arracher,  
Et c'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher.  
Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes....  
Souviens-toi de David, Dieu qui vois mes alarmes !

SALOMITH.

Quel est-il cet objet des pleurs que vous versez ?

ZACHARIE.

Les jours d'Éliacin seraient-ils menacés ?

SALOMITH.

Aurait-il de la reine attiré la colère ?

ZACHARIE.

Que craint-on d'un enfant sans support et sans père ?

JOSABETH.

Ah ! la voici. Sortons ; il la faut éviter.

### SCÈNE III.

ATHALIE, AGAR, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

AGAR.

Madame, dans ces lieux pourquoi vous arrêter ?  
Ici tous les objets vous blessent, vous irritent.  
Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent ;  
Fuyez tout ce tumulte, et, dans votre palais,  
A vos sens agités venez rendre la paix.

ATHALIE.

Non, je ne puis : tu vois mon trouble et ma faiblesse,  
Va, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse.  
Heureuse si je puis trouver par son secours  
Cette paix que je cherche et qui me fuit toujours !  
(*Elle s'assied.*)

## SCÈNE IV.

ATHALIE, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

ABNER.

Madame, pardonnez si j'ose le défendre :  
Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre.  
Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel :  
Lui-même il nous traça son temple et son autel,  
Aux seuls enfants d'Aaron commit ses sacrifices,  
Aux lévites marqua leur place et leurs offices,  
Et surtout défendit à leur postérité  
Avec tout autre dieu toute société.  
Eh quoi ! vous de nos rois et la femme et la mère,  
Êtes-vous à ce point parmi nous étrangère ?  
Ignorez-vous nos lois ? et faut-il qu'aujourd'hui....  
Voici votre Mathan : je vous laisse avec lui.

ATHALIE.

Votre présence, Abner, est ici nécessaire.  
Laissons là de Joad l'audace téméraire,  
Et tout ce vain amas de superstitions  
Qui ferme votre temple aux autres nations :  
Un sujet plus pressant excite mes alarmes.  
Je sais que, dès l'enfance élevé dans les armes,  
Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois  
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois.  
Demeurez.

## SCÈNE V.

ATHALIE, MATHAN, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

Grande reine, est-ce ici votre place ?  
Quel trouble vous agite et quel effroi vous glace ?  
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?  
De ce temple profane osez-vous approcher ?  
Avez-vous dépouillé cette haine si vive ?...



ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.  
 Je ne veux point ici rappeler le passé,  
 Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé :  
 Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.  
 Je ne prends point pour juge un peuple téméraire :  
 Quoi que son insolence ait osé publier,  
 Le ciel même a pris soin de me justifier.  
 Sur d'éclatants succès ma puissance établie  
 A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie :  
 Par moi Jérusalem goûte un calme profond ;  
 Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,  
 Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,  
 Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages ;  
 Le Syrien me traite et de reine et de sœur ;  
 Enfin de ma maison le perfide oppresseur,  
 Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie,  
 Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie :  
 De toutes parts pressé par un puissant voisin  
 Que j'ai su soulever contre cet assassin,  
 Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.  
 Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse ;  
 Mais un trouble importun vient, depuis quelques  
 De mes prospérités interrompre le cours. [jours,  
 Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe ?)  
 Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge :  
 Je l'évite partout, partout il me poursuit.  
 C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit ;  
 Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,  
 Comme au jour de sa mort pompeusement parée.  
 Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;  
 Même elle avait encor cet éclat emprunté  
 Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,  
 Pour réparer des ans l'irréparable outrage :  
 « Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi :  
 Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.  
 Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,  
 Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,

Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;  
 Et moi je lui tendais les mains pour l'embrasser ;  
 Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange  
 D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,  
 Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux  
 Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

ABNER.

Grand Dieu !

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente  
 Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,  
 Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.  
 Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;  
 Mais lorsque revenant de mon trouble funeste,  
 J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,  
 J'ai senti tout à coup un homicide acier  
 Que le traître en mon sein a plongé tout entier.

De tant d'objets divers le bizarre assemblage  
 Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage ;  
 Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,  
 Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.  
 Mais de ce souvenir mon âme possédée  
 A deux fois, en dormant, revu la même idée ;  
 Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer  
 Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.  
 Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,  
 J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,  
 Et chercher du repos au pied de ses autels :  
 Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !  
 Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,  
 Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée ;  
 J'ai cru que des présents calmeraient son courroux ;  
 Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.  
 Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.  
 J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse ;  
 Le grand prêtre vers moi s'élance avec fureur.  
 Pendant qu'il me parlait, ô surprise, ô terreur !  
 J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,

Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée ;  
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,  
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin :  
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand prêtre.  
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.

Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,  
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.  
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable ?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable....

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu :  
Quel est-il ? de quel sang et de quelle tribu ?

ABNER.

Deux enfants à l'autel prêtaient leur ministère :  
L'un est fils de Joad, Josabeth est sa mère ;  
L'autre m'est inconnu.

MATHAN.

Pourquoi délibérer ?

De tous les deux, madame, il se faut assurer.  
Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures ;  
Que je ne cherche point à venger mes injures ;  
Que la seule équité règne en tous mes avis ;  
Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,  
Voudrait-il un moment laisser vivre un coupable ?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable ?

MATHAN.

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main :  
Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.  
Que cherchez-vous de plus ?

ABNER.

Mais, sur la foi d'un songe,  
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge ?  
Vous ne savez encor de quel père il est né,  
Quel il est.

MATHAN.

On le craint ; tout est examiné.

A d'illustres parents s'il doit son origine,  
 La splendeur de son sort doit hâter sa ruine;  
 Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,  
 Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé?  
 Est-ce aux rois à garder cette lente justice?  
 Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.  
 N'allons point les gêner d'un soin embarrassant :  
 Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

ABNER.

Eh quoi, Mathan ! d'un prêtre est-ce là le langage ?  
 Moi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,  
 Des vengeances des rois ministre rigoureux,  
 C'est moi qui prête ici ma voix au malheureux !  
 Et vous, qui lui devez des entrailles de père,  
 Vous, ministre de paix dans les temps de colère,  
 Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,  
 Le sang à votre gré coule trop lentement !  
 Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,  
 Madame : quel est donc ce grand sujet de crainte ?  
 Un songe, un faible enfant que votre œil prévenu  
 Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE.

Je le veux croire, Abner, je puis m'être trompée :  
 Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.  
 Eh bien, il faut revoir cet enfant de plus près ;  
 Il en faut à loisir examiner les traits.  
 Qu'on les fasse tous deux paraître en ma présence.

ABNER.

Je crains....

ATHALIE.

Manquerait-on pour moi de complaisance ?  
 De ce refus bizarre où seraient les raisons ?  
 Il pourrait me jeter en d'étranges soupçons.  
 Que Josabeth, vous dis-je, ou Joad les amène.  
 Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.  
 Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,  
 Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.  
 Je sais sur ma conduite et contre ma puissance

Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence :  
 Ils vivent cependant et leur temple est debout.  
 Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.  
 Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,  
 Et ne m'irrite point par un second outrage.  
 Allez

SCÈNE VI.

ATHALIE, MATHAN, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

Enfin, je puis parler en liberté ;  
 Je puis dans tout son jour mettre la vérité.  
 Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève,  
 Reine : n'attendez pas que le nuage crève.  
 Abner chez le grand prêtre a devancé le jour ;  
 Pour le sang de ses rois vous savez son amour.  
 Et qui sait si Joad ne veut point en leur place  
 Substituer l'enfant dont le ciel vous menace,  
 Soit son fils, soit quelque autre ?

ATHALIE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux :  
 Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.  
 Mais je veux de mon doute être débarrassée.  
 Un enfant est peu propre à trahir sa pensée ;  
 Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger  
 Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.  
 Vous, cependant, allez ; et, sans jeter d'alarmes,  
 A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCÈNE VII.

JOAS, ATHALIE, JOSABETH, ZACHARIE, ABNER,  
 SALOMITH, DEUX LÉVITES, LE CHOEUR, SUITE  
 D'ATHALIE.

JOSABETH, *aux deux lévites.*

O vous, sur ces enfants si chers, si précieux,  
 Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.



ABNER, à *Josabeth*.

Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde.

ATHALIE.

O ciel ! plus j'examine, et plus je le regarde....

C'est lui ! d'horreur encor tous mes sens sont saisis.

(*Montrant Joas.*)

Épouse de Joad, est-ce là votre fils ?

JOSABETH.

Qui ? lui, madame ?

ATHALIE.

Lui.

JOSABETH.

Je ne suis point sa mère.

(*Montrant Zacharie.*)

Voilà mon fils.

ATHALIE, à *Joas*.

Et vous, quel est donc votre père ?

Jeune enfant, répondez.

JOSABETH.

Le ciel, jusqu'aujourd'hui....

ATHALIE, à *Josabeth*.

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui ?  
C'est à lui de parler.

JOSABETH.

Dans un âge si tendre,

Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?

ATHALIE.

Cet âge est innocent : son ingénuité

N'altère point encor la simple vérité.

Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABETH, à *part*.

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche.

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE.

Votre père ?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin,  
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,  
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment, et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays : je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,

Qui ne dit point son nom et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

[soin?

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?

Aux petits des oiseaux il donne la pâture,

Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Tous les jours je l'invoque, et d'un soin paternel

Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse?

La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,

Font insensiblement à mon inimitié

Succéder.... Je serais sensible à la pitié!

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible !  
De vos songes menteurs l'imposture est visible ;  
A moins que la pitié qui semble vous troubler ,  
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE, *à Joas et à Josabeth.*

Vous sortez ?

JOSABETH.

Vous avez entendu sa fortune :  
Sa présence, à la fin, pourrait être importune.

ATHALIE.

Non : revenez. Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur ; on m'explique sa loi ;  
Dans son livre divin on m'apprend à la lire ;  
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé ;  
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé ;  
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;  
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,  
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

[temple ?]

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le con-

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel  
Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel ;  
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ;

Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE. [doux?

Eh quoi! vous n'avez point de passe-temps plus  
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.  
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers; vous servirez le vôtre.  
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien:

Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchants, quels sont-ils?

JOSABETH.

Eh! madame, excusez

Un enfant....

ATHALIE, à Josabeth.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.

Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire;  
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.  
Vous voyez, je suis reine et n'ai point d'héritier;  
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier:  
Je veux vous faire part de toutes mes richesses;  
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses:

A ma table, partout, à mes côtés assis,  
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils !

ATHALIE.

Oui.... Vous vous taisez ?

JOAS.

Quel père

Je quitterais !... et pour....

ATHALIE.

Eh bien !

JOAS.

Pour quelle mère ?

ATHALIE, à Josabeth.

Sa mémoire est fidèle, et, dans tout ce qu'il dit,  
De vous et de Joad je reconnais l'esprit.  
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,  
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.  
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur ;  
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABETH.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?  
Tout l'univers le sait ; vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,  
A vengé mes parents sur ma postérité.  
J'aurais vu massacrer et mon père et mon frère,  
Du haut de son palais précipiter ma mère,  
Et dans un même jour égorger à la fois  
(Quel spectacle d'horreur !) quatre-vingts fils de rois,  
Et pourquoi ? pour venger je ne sais quels prophètes  
Dont elle avait puni les fureurs indiscretes :  
Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,  
Esclave d'une lâche et frivole pitié,  
Je n'aurais pas du moins à cette aveugle rage  
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,  
Et de votre David traité tous les neveux  
Comme on traitait d'Achab les restes malheureux !



Où serais-je aujourd'hui si, domptant ma faiblesse,  
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse;  
Si de mon propre sang ma main versant des flots  
N'eût, par ce coup hardi, réprimé vos complots?  
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance  
Entre nos deux maisons rompit toute alliance.  
David m'est en horreur; et les fils de ce roi,  
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABETH.

Tout vous a réussi. Que Dieu voie et nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,  
Que deviendra l'effet de ses prédictions?  
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,  
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente....  
Mais nous nous reverrons. Adieu. Je sors contente:  
J'ai voulu voir: j'ai vu.

ABNER, à Josabeth.

Je vous l'avais promis,  
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

## SCÈNE VIII.

JOSABETH, JOAD, JOAS, ZACHARIE, ABNER,  
SALOMITH, LÉVITES, LE CHOEUR.

JOSABETH, à Joad.

Avez-vous entendu cette suprême reine,  
Seigneur?

JOAD.

J'entendais tout et plaignais votre peine.  
Ces lévites et moi, prêts à vous secourir,  
Nous étions avec vous résolus de périr.

(A Joas en l'embrassant.)

Que Dieu veille sur vous, enfant dont le courage  
Vient de rendre à son nom ce noble témoignage!  
Je reconnais, Abner, ce service important.

Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.  
 Et nous, dont cette femme impie et meurtrière  
 A souillé les regards et troublé la prière,  
 Rentrons; et qu'un sang pur, par mes mains épanché,  
 Lave jusques au marbre où ses pas ont touché.

## SCÈNE IX.

## LE CHOEUR.

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Quel astre à nos yeux vient de luire?  
 Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux?  
 Il brave le faste orgueilleux,  
 Et ne se laisse point séduire  
 A tous ses attraits périlleux.

UNE AUTRE.

Pendant que du dieu d'Athalie  
 Chacun court encenser l'autel,  
 Un enfant courageux publie  
 Que Dieu lui seul est éternel,  
 Et parle comme un autre Élie  
 Devant cette autre Jézabel.

UNE AUTRE.

Qui nous révélera ta naissance secrète,  
 Cher enfant? Es-tu fils de quelque saint prophète?

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel  
 Croître à l'ombre du tabernacle :  
 Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle  
 Puisses-tu, comme lui, consoler Israël!

UNE AUTRE, *chante*.

O bienheureux mille fois  
 L'enfant que le Seigneur aime,  
 Qui de bonne heure entend sa voix,  
 Et que ce Dieu daigne instruire lui-même!  
 Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux  
 Il est orné dès sa naissance,

Et du méchant l'abord contagieux  
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHOEUR.

Heureuse, heureuse l'enfance  
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense !

LA MÊME VOIX, *seule*.

Tel en un secret vallon,  
Sur le bord d'une onde pure,  
Croît, à l'abri de l'aquilon,  
Un jeune lis, l'amour de la nature.  
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux  
Il est orné dès sa naissance,  
Et du méchant l'abord contagieux  
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHOEUR.

Heureux, heureux mille fois  
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois !

UNE VOIX, *seule*.

Mon Dieu, qu'une vertu naissante  
Parmi tant de périls marche à pas incertains !  
Qu'une âme qui te cherche et veut être innocente  
Trouve d'obstacle à ses desseins !  
Que d'ennemis lui font la guerre !  
Où se peuvent cacher tes saints ?  
Les pécheurs couvrent la terre.

UNE AUTRE.

O palais de David, et sa chère cité,  
Mont fameux que Dieu même a longtemps habité,  
Comment as-tu du ciel attiré la colère ?  
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois

Une impie étrangère

Assise, hélas ! au trône de tes rois ?

TOUT LE CHOEUR.

Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois

Une impie étrangère

Assise, hélas ! au trône de tes rois ?

LA MÊME VOIX *continue*.

Au lieu des cantiques charmants

Où David t'exprimait ses saints ravissements,  
Et bénissait son Dieu, son Seigneur et son père,  
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois

Louer le dieu de l'impie étrangère,  
Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes rois?

UNE VOIX, *seule*.

[core,

Combien de temps, Seigneur, combien de temps en-  
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever?

Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver  
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore. [core,  
Combien de temps, Seigneur, combien de temps en-  
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever?

UNE AUTRE.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage?

De tant de plaisirs si doux

Pourquoi fuyez-vous l'usage?

Votre Dieu ne fait rien pour vous.

UNE AUTRE.

Rions, chantons, dit cette troupe impie :

De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,

Promenons nos désirs!

Sur l'avenir insensé qui se fie.

De nos ans passagers le nombre est incertain;

Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie;

Qui sait si nous serons demain?

TOUT LE CHOEUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu! qu'ils frémissent de

Ces malheureux qui de ta cité sainte [crainte,

Ne verront point l'éternelle splendeur!

C'est à nous de chanter, nous à qui tu révèles

Tes clartés immortelles;

C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

UNE VOIX, *seule*.

De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge,

Que leur restera-t-il? Ce qui reste d'un songe

Dont on a reconnu l'erreur.

A leur réveil (ô réveil plein d'horreur!)

Pendant que le pauvre à ta table

Goûtera de ta paix la douceur ineffable,  
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,  
Que tu présenteras, au jour de ta fureur,  
A toute la race coupable.

TOUT LE CHOEUR.

O réveil plein d'horreur!  
O songe peu durable!  
O dangereuse erreur!

## ACTE TROISIÈME.

### SCÈNE I.

MATHAN, NABAL, LE CHOEUR.

MATHAN.

Jeunes filles, allez. Qu'on dise à Josabeth  
Que Mathan veut ici lui parler en secret.

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Mathan! ô Dieu du ciel, puisses-tu le confondre!

NABAL.

Eh quoi! tout se disperse et fuit sans vous répondre.

MATHAN.

Approchons.

### SCÈNE II.

ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

ZACHARIE.

Téméraire, où voulez-vous passer?

Au delà de ce lieu gardez-vous d'avancer :

C'est des ministres saints la demeure sacrée;

Les lois à tout profane en défendent l'entrée.

Qui cherchez-vous? Mon père, en ce jour solennel,



De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel,  
Et, devant le Seigneur maintenant prosternée,  
Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.

MATHAN.

Mon fils, nous attendrons ; cessez de vous troubler.  
C'est votre illustre mère à qui je veux parler.  
Je viens ici chargé d'un ordre de la reine.

### SCÈNE III.

MATHAN, NABAL.

NABAL.

Leurs enfants ont déjà leur audace hautaine.  
Mais que veut Athalie en cette occasion ?  
D'où naît dans ses conseils cette confusion ?  
Par l'insolent Joad ce matin offensée,  
Et d'un enfant fatal en songe menacée,  
Elle allait immoler Joad à son courroux,  
Et dans ce temple enfin placer Baal et vous.  
Vous m'en aviez déjà confié votre joie,  
Et j'espérais ma part d'une si riche proie.  
Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus ?

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connais plus.  
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,  
Élevée au-dessus de son sexe timide,  
Qui d'abord accablait ses ennemis surpris,  
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix :  
La peur d'un vain remords trouble cette grande âme ;  
Elle flotte, elle hésite, en un mot elle est femme.  
J'avais tantôt rempli d'amertume et de fiel  
Son cœur déjà saisi des menaces du ciel ;  
Elle-même, à mes soins confiant sa vengeance,  
M'avait dit d'assembler sa garde en diligence ;  
Mais, soit que cet enfant devant elle amené,  
De ses parents, dit-on, rebut infortuné,  
Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,

Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme,  
 J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,  
 Et déjà remettant sa vengeance à demain.  
 Tous ses projets semblaient l'un l'autre se détruire.  
 « Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,  
 Ai-je dit; on commence à vanter ses aïeux;  
 Joad de temps en temps le montre aux factieux,  
 Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,  
 Et d'oracles menteurs s'appuie et s'autorise. »  
 Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.  
 Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.  
 « Est-ce à moi de languir dans cette incertitude;  
 Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.  
 Vous-même à Josabeth prononcez cet arrêt :  
 Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt;  
 Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,  
 Si je n'ai de leur foi cet enfant pour otage. »

NABAL.

Eh bien ! pour un enfant qu'ils ne connaissent pas,  
 Que le hasard peut-être a jeté dans leurs bras,  
 Voudront-ils que leur temple enseveli sous l'herbe...

MATHAN.

Ah ! de tous les mortels connais le plus superbe :  
 Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré  
 Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,  
 Tu lui verras subir la mort la plus terrible.  
 D'ailleurs pour cet enfant leur attache est visible.  
 Si j'ai bien de la reine entendu le récit,  
 Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit.  
 Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste :  
 Ils le refuseront. Je prends sur moi le reste ;  
 Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux  
 Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL.

Qui peut vous inspirer une haine si forte ?  
 Est-ce que de Baal le zèle vous transporte ?  
 Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël,  
 Je ne sers ni Baal ni le Dieu d'Israël.

MATHAN.

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole  
Je me laisse aveugler pour une vaine idole,  
Pour un fragile bois que, malgré mon secours,  
Les vers sur son autel consomment tous les jours?  
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,  
Peut-être que Mathan le servirait encore,  
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander  
Avec son joug étroit pouvaient s'accommoder.  
Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle  
De Joad et de moi la fameuse querelle,  
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir, [poir?  
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon deses-  
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,  
Et mon âme à la cour s'attacha tout entière.  
J'approchai par degrés de l'oreille des rois,  
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.  
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,  
Je leur semai de fleurs le bord des précipices.  
Près de leurs passions rien ne me fut sacré :  
De mesure et de poids je changeais à leur gré.  
Autant que de Joad l'inflexible rudesse  
De leur superbe oreille offensait la mollesse,  
Autant je les charmais par ma dextérité,  
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,  
Prêtant à leur fureur des couleurs favorables,  
Et prodigue surtout du sang des misérables.  
Enfin, au dieu nouveau qu'elle avait introduit,  
Par les mains d'Athalie un temple fut construit.  
Jérusalem pleura de se voir profanée;  
Des enfants de Lévi la troupe consternée  
En poussa vers le ciel des hurlements affreux;  
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,  
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,  
Et par là de Baal méritai la prêtrise;  
Par là je me rendis terrible à mon rival;  
Je ceignis la tiare et marchai son égal.  
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,

Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire  
 Jette encore en mon âme un reste de terreur;  
 Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.  
 Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,  
 Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,  
 Et parmi les débris, le ravage et les morts,  
 A force d'attentats perdre tous mes remords!  
 Mais voici Josabeth.

## SCÈNE IV.

JOSABETH, MATHAN, NABAL.

MATHAN.

Envoyé par la reine

Pour rétablir le calme et dissiper la haine,  
 Princesse en qui le ciel mit un esprit si doux,  
 Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.  
 Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,  
 Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,  
 Sur Joad, accusé de dangereux complots,  
 Allait de sa colère attirer tous les flots.  
 Je ne veux point ici vous vanter mes services :  
 De Joad contre moi je sais les injustices;  
 Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.  
 Enfin, je viens chargé de paroles de paix.  
 Vivez, solennisez vos fêtes sans ombrage.  
 De votre obéissance elle ne veut qu'un gage :  
 C'est (pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pu)  
 Cet enfant sans parents qu'elle dit qu'elle a vu.

JOSABETH.

Éliacin?

MATHAN.

J'en ai pour elle quelque honte;  
 D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte,  
 Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis,  
 Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.  
 La reine impatiente attend votre réponse.

JOSABETH.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce!

MATHAN.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter?  
D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter?

JOSABETH.

J'admiraïs si Mathan, dépouillant l'artifice,  
Avait pu de son cœur surmonter l'injustice,  
Et si de tant de maux le funeste inventeur  
De quelque ombre de bien pouvait être l'auteur.

MATHAN.

De quoi vous plaignez-vous? Vient-on avec furie  
Arracher de vos bras votre fils Zacharie?  
Quel est cet autre enfant si cher à votre amour?  
Ce grand attachement me surprend à mon tour.  
Est-ce un trésor pour vous, si précieux, si rare?  
Est-ce un libérateur que le ciel vous prépare?...  
Songez-y.... Vos refus pourraient me confirmer  
Un bruit sourd que déjà l'on commence à semer....

JOSABETH.

Quel bruit?

MATHAN.

Que cet enfant vient d'illustre origine;  
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.

JOSABETH.

Et Mathan, par ce bruit qui flatte sa fureur....

MATHAN.

Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.  
Je sais que, du mensonge implacable ennemie,  
Josabeth livrerait même sa propre vie,  
S'il fallait que sa vie à sa sincérité  
Coûtât le moindre mot contre la vérité.  
Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace?  
Une profonde nuit enveloppe sa race?  
Et vous-même ignorez de quels parents issu,  
De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu?  
Parlez, je vous écoute, et suis prêt à vous croire :  
Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire.



JOSABETH.

Méchant! c'est bien à vous d'oser ainsi nommer  
Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphémer!  
Sa vérité par vous peut-elle être attestée?  
Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée  
Où le mensonge règne et répand son poison,  
Vous, nourri dans la fourbe et dans la trahison!

## SCÈNE V.

JOAD, JOSABETH, MATHAN, NABAL.

JOAD.

Où suis-je? de Baal ne vois-je pas le prêtre?  
Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître!  
Vous souffrez qu'il vous parle! et vous ne craignez pas  
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas  
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,  
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent!  
Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu  
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?

MATHAN.

On reconnaît Joad à cette violence.  
Toutefois il devrait montrer plus de prudence,  
Respecter une reine, et ne pas outrager  
Celui que de son ordre elle a daigné charger.

JOAD.

Eh bien! que nous fait-elle annoncer de sinistre?  
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre?

MATHAN.

J'ai fait à Josabeth savoir sa volonté.

JOAD.

Sors donc de devant moi, monstre d'impiété.  
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure.  
Dieu s'appête à te joindre à la race parjure,  
Abiron et Dathan, Doëg, Achitophel.  
Les chiens à qui son bras a livré Jézabel,

Attendant que sur toi sa fureur se déploie,  
 Déjà sont à ta porte et demandent leur proie.

MATHAN, *troublé*.

Avant la fin du jour... on verra qui de nous....  
 Doit.... Mais sortons, Nabal.

NABAL.

Où vous égarez-vous?  
 De vos sens étonnés quel désordre s'empare?  
 Voilà votre chemin.

## SCÈNE VI.

JOAD, JOSABETH.

JOSABETH.

L'orage se déclare :  
 Athalie en fureur demande Éliacin.  
 Déjà de sa naissance et de votre dessein  
 On commence, seigneur, à percer le mystère....  
 Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son père.

JOAD.

Au perfide Mathan qui l'aurait révélé?  
 Votre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé?

JOSABETH.

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre maîtresse.  
 Cependant, croyez-moi, seigneur, le péril presse :  
 Réservons cet enfant pour un temps plus heureux.  
 Tandis que les méchants délibèrent entre eux,  
 Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,  
 Une seconde fois souffrez que je le cache :  
 Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.  
 Faut-il le transporter aux plus affreux déserts?  
 Je suis prête : je sais une secrète issue  
 Par où, sans qu'on le voie et sans être aperçue,  
 De Cédron avec lui traversant le torrent,  
 J'irai dans le désert où jadis, en pleurant,

Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,  
 David d'un fils rebelle évita la poursuite.  
 Je craindrai moins pour lui les lions et les ours....  
 Mais pourquoi de Jéhu refuser le secours?  
 Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.  
 Faisons de ce trésor Jéhu dépositaire :  
 On peut dans ses États le conduire aujourd'hui,  
 Et le chemin est court qui mène jusqu'à lui.  
 Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable;  
 De David à ses yeux le nom est favorable.  
 Hélas! est-il un roi si dur et si cruel,  
 A moins qu'il n'eût pour mère une autre Jézabel,  
 Qui d'un tel suppliant ne plaignît l'infortune?  
 Sa cause à tous les rois n'est-elle pas commune?

JOAD.

Quels timides conseils m'osez-vous suggérer?  
 En l'appui de Jéhu pourriez-vous espérer?

JOSABETH.

Dieu défend-il tout soin et toute prévoyance?  
 Ne l'offense-t-on point par trop de confiance?  
 A ses desseins sacrés employant les humains,  
 N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains?

JOAD.

Jéhu, qu'avait choisi sa sagesse profonde,  
 Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,  
 D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits :  
 Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,  
 Suit des rois d'Israël les profanes exemples,  
 Du vil Dieu de l'Égypte a conservé les temples;  
 Jéhu, sur les hauts lieux enfin osant offrir  
 Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,  
 N'a, pour servir sa cause et venger ses injures,  
 Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.  
 Non, non; c'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher;  
 Montrons Éliacin, et, loin de le cacher,  
 Que du bandeau royal sa tête soit ornée.  
 Je veux même avancer l'heure déterminée,  
 Avant que de Mathan le complot soit formé.

## SCÈNE VII.

JOAD, JOSABETH, AZARIAS, SUIVI DU CHOEUR  
ET DE PLUSIEURS LÉVITES.

JOAD.

Eh bien, Azarias, le temple est-il fermé?

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes?

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour;  
Tout a fui, tous se sont séparés sans retour :  
Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte !  
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.  
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,  
Une égale terreur ne l'avait point frappé.

JOAD

Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage,  
Hardi contre Dieu seul ! Poursuivons notre ouvrage.  
Mais qui retient encor ces enfants parmi nous ?

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Eh ! pourrions-nous, seigneur, nous séparer de vous ?  
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères ?  
Vous avez près de nous nos pères et nos frères.

UNE AUTRE.

Hélas ! si pour venger l'opprobre d'Israël,  
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel,  
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,  
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.  
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,  
Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurss'arment pour ta querelle,  
Des prêtres, des enfants, ô sagesse éternelle !

Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler?  
 Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler;  
 Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.  
 Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,  
 Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,  
 En tes serments jurés au plus saint de leurs rois,  
 En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,  
 Et qui doit du soleil égaler la durée.  
 Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?  
 Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi? [vrent,  
 C'est lui-même : il m'échauffe, il parle, mes yeux s'ou-  
 Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.  
 Lévités, de vos sons prêtez-moi les accords,  
 Et de ses mouvements secondez les transports.

LE CHOEUR *chante au son de toute la symphonie  
 des instruments.*

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,  
 Et qu'à nos cœurs son oracle divin

Soit ce qu'à l'herbe tendre

Est, au printemps, la fraîcheur du matin.

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille.  
 Ne dis plus, ô Jacob! que ton Seigneur sommeille.  
 Pécheurs, disparaissez, le Seigneur se réveille.  
 (*Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend  
 la parole.*)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?...  
 Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé?...  
 Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,  
 Des prophètes divins malheureuse homicide;  
 De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé,  
 Ton encens à ses yeux est un encens souillé....

Où menez-vous ces enfants et ces femmes?

Le Seigneur a détruit la reine des cités :  
 Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.  
 Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.  
 Temple, renverse-toi; cèdres, jetez des flammes.  
 Jérusalem, objet de ma douleur,



Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?  
 Qui changera mes yeux en deux sources de larmes  
 Pour pleurer ton malheur?

AZARIAS.

O saint temple!

JOSABETH.

O David!

LE CHOEUR.

Dieu de Sion, rappelle,  
 Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.  
*(La symphonie recommence encore, et Joad,  
 un moment après, l'interrompt.)*

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle  
 Sort du fond du désert, brillante de clartés,  
 Et porte sur le front une marque immortelle?  
 Peuples de la terre, chantez.  
 Jérusalem renaît plus charmante et plus belle :  
 D'où lui viennent de tous côtés  
 Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés?  
 Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;  
 Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés :  
 Les rois des nations, devant toi prosternés,  
 De tes pieds baisent la poussière;  
 Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.  
 Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur  
 Sentira son âme embrasée!  
 Cieux, répandez votre rosée,  
 Et que la terre enfante son Sauveur!

JOSABETH.

Hélas! d'où nous viendra cette insigne faveur,  
 Si les rois de qui doit descendre ce Sauveur....

JOAD.

Préparez, Josabeth, le riche diadème  
 Que sur son front sacré David porta lui-même.  
*(Aux lévites.)*

Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux  
 Où se garde caché, loin des profanes yeux,

Ce formidable amas de lances et d'épées  
Qui du sang philistin jadis furent trempées,  
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs  
Fit consacrer au Dieu qui l'avait protégé. [chargé,  
Peut-on les employer pour un plus noble usage?  
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

## SCÈNE VIII.

SALCMITH, LE CHOEUR.

SALOMITH.

Que de craintes, mes sœurs, que de troubles mortels!  
Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,  
Les parfums et les sacrifices  
Qu'on devait en ce jour offrir sur tes autels?

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Quel spectacle à nos yeux timides!  
Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais  
Les glaives meurtriers, les lances homicides  
Briller dans la maison de paix?

UNE AUTRE.

D'où vient que, pour son Dieu pleine d'indifférence,  
Jérusalem se tait en ce pressant danger?

D'où vient, mes sœurs, que, pour nous protéger,  
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence?

SALOMITH.

Hélas! dans une cour où l'on n'a d'autres lois  
Que la force et la violence,  
Où les honneurs et les emplois  
Sont les prix d'une aveugle et basse obéissance,  
Ma sœur, pour la triste innocence  
Qui voudrait élever la voix?

UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,  
Pour qui prépare-t-on le sacré diadème?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler;

Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,  
Qui pourra nous le faire entendre?  
S'arme-t-il pour nous défendre?  
S'arme-t-il pour nous accabler?

TOUT LE CHOEUR *chante.*

O promesse! ô menace! ô ténébreux mystère!  
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour?  
Comment peut-on avec tant de colère  
Accorder tant d'amour?

UNE VOIX *seule.*

Sion ne sera plus : une flamme cruelle  
Détruira tous ses ornements.

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protège Sion : elle a pour fondements  
Sa parole éternelle.

LA PREMIÈRE.

Je vois tout son éclat disparaître à mes yeux.

LA SECONDE.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIÈRE.

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

LA SECONDE.

Sion a son front dans les cieux.

LA PREMIÈRE.

Quel triste abaissement!

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire!

LA PREMIÈRE.

Que de cris de douleur!

LA SECONDE.

Que de chants de victoire.

UNE TROISIÈME.

Cessons de nous troubler : notre Dieu, quelque jour  
Dévoilera ce grand mystère.

TOUTES TROIS.

Révérons sa colère :  
Espérons en son amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime,  
 Mon Dieu, qui peut troubler la paix?  
 Il cherche en tout ta volonté suprême,  
 Et ne se cherche jamais.  
 Sur la terre, dans le ciel même,  
 Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix  
 D'un cœur qui t'aime?

---

## ACTE QUATRIÈME.

---

### SCÈNE I.

JOAS, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH,  
 UN LÉVITE, LE CHOEUR.

SALOMITH.

D'un pas majestueux, à côté de ma mère,  
 Le jeune Éliacin s'avance avec mon frère. [deux?  
 Dans ses voiles, mes sœurs, que portent-ils tous  
 Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux?

JOSABETH, à Zacharie.

Mon fils, avec respect posez sur cette table  
 De notre sainte loi le livre redoutable.  
 Et vous aussi, posez, aimable Éliacin,  
 Cet auguste bandeau près du livre divin.  
 Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,  
 Le glaive de David auprès de sa couronne.

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau?  
 Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau?  
 Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,

D'un semblable appareil je n'ai pas vu d'exemple.

JOSABETH, *en lui essayant le diadème.*

Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front?

Ah! princesse, gardez d'en profaner la gloire!

Du roi qui l'a porté respectez la mémoire.

Un malheureux enfant aux ours abandonné....

JOSABETH, *en lui essayant une seconde fois le diadème.*

Laissez, mon fils; je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche!

Princesse, vous pleurez! Quelle pitié vous touche?

Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté,

Je dois, comme autrefois la fille de Jephthé,

Du Seigneur, par ma mort, apaiser la colère?

Hélas! un fils n'a rien qui ne soit à son père.

JOSABETH.

Voici qui vous dira la volonté des cieux;

Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux.

## SCÈNE II.

JOAS, JOAD.

JOAS, *courant dans les bras du grand prêtre.*  
Mon père!

JOAD.

Eh bien, mon fils?

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépare?

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.

Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,

Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur  
[vous.]



Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle :  
Il est temps de montrer cette ardeur et ce zèle  
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,  
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.  
Sentez-vous cette noble et généreuse envie ?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, à lui donner ma vie.

JOAD.

On vous a lu souvent l'histoire de nos rois :  
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites lois  
Doit s'imposer un roi digne du diadème ?

JOAS.

Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même,  
Sur la richesse et l'or ne met point son appui,  
Craint le Seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui  
Ses préceptes, ses lois, ses jugements sévères,  
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.

JOAD.

Mais sur l'un de ces rois s'il fallait vous régler,  
A qui choisiriez-vous mon fils de ressembler ?

JOAS.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidèle,  
Me paraît des grands rois le plus parfait modèle.

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas  
L'infidèle Joram, l'impie Ochozias ?

JOAS.

O mon père !

JOAD.

Achevez, dites : que vous en semble ?

JOAS.

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble !

*(Joad se prosterne à ses pieds.)*

Mon père, en quel état vous vois-je devant moi !

JOAD.

Je vous rends le respect que je dois à mon roi.  
De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

Joas ! Moi ?

JOAD, *se relevant*

Vous saurez par quelle grâce insigne,  
 D'une mère en fureur Dieu trompant le dessein,  
 Quand déjà son poignard était dans votre sein,  
 Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.  
 Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage :  
 Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis  
 Perdre en vous le dernier des enfants de son fils,  
 A vous faire périr sa cruauté s'attache,  
 Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.  
 Mais sous vos étendards j'ai déjà su ranger  
 Un peuple obéissant et prompt à vous venger.  
 Entrez, généreux chefs des familles sacrées,  
 Du ministère saint tour à tour honorées.

## SCÈNE III.

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL, TROIS AUTRES  
 CHEFS DES LÉVITES.

JOAD.

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis ;  
 Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis.

AZARIAS.

Quoi ! c'est Éliacin ?

ISMAËL.

Quoi ! cet enfant aimable....

JOAD.

Est des rois de Juda l'héritier véritable,  
 Dernier né des enfants du triste Ochozias,  
 Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.  
 De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée,  
 Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,  
 Avec ses frères morts le crut enveloppé.  
 Du perfide couteau commè eux il fut frappé ;

Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,  
 Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,  
 Permit que, des bourreaux trompant l'œil vigilant,  
 Josabeth dans son sein l'emportât tout sanglant,  
 Et, n'ayant de son vol que moi seul pour complice,  
 Dans le temple cachât l'enfant et la nourrice.

JOAS.

Hélas ! de tant d'amour et de tant de bienfaits,  
 Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais ?

JOAD.

Gardez pour d'autres temps cette reconnaissance.  
 Voilà donc votre roi, votre unique espérance.  
 J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver :  
 Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.  
 Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,  
 Instruite que Joas voit encor la lumière,  
 Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger :  
 Déjà, sans le connaître, elle veut l'égorger.  
 Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage ;  
 Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,  
 Venger vos princes morts, relever votre loi,  
 Et faire aux deux tribus reconnaître leur roi.  
 L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse :  
 J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,  
 Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nom-  
 De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux ; [breux  
 Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide.  
 Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.  
 Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler ;  
 Déjà, trompant ses soins, j'ai su vous rassembler.  
 Elle nous croit ici sans armes, sans défense.  
 Couronnons, proclamons Joas en diligence.  
 De là, du nouveau prince intrépides soldats,  
 Marchons en invoquant l'arbitre des combats ;  
 Et, réveillant la foi dans les cœurs endormie,  
 Jusque dans son palais cherchons notre ennemie.  
 Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,  
 Nous voyant avancer dans ce saint appareil,

Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple ?  
 Un roi que Dieu lui-même a nourri dans son temple,  
 Le successeur d'Aaron, de ses prêtres suivi,  
 Conduisant au combat les enfants de Lévi,  
 Et, dans ces mêmes mains des peuples révérees,  
 Les armes au Seigneur par David consacrées ?  
 Dieu sur ses ennemis répandra la terreur.  
 Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur ;  
 Frappez et Tyriens et même Israélites.  
 Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites  
 Qui, lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël  
 Rendit dans le désert un culte criminel,  
 De leurs plus chers parents saintement homicides,  
 Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,  
 Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur  
 D'être seuls employés aux autels du Seigneur ?  
 Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.  
 Jurez donc avant tout sur cet auguste livre,  
 A ce roi que le ciel vous redonne aujourd'hui,  
 De vivre, de combattre et de mourir pour lui.

*AZARIAS, au bout de la table, ayant la main  
 sur le livre saint.*

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,  
 De rétablir Joas au trône de ses pères,  
 De ne poser le fer entre nos mains remis,  
 Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.  
 Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,  
 Qu'il éprouve, grand Dieu ! ta fureur vengeresse ;  
 Qu'avec lui ses enfants, de ton partage exclus,  
 Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus ;

JOAD.

Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,  
 Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle ?

JOAS.

Pourrais-je à cette loi ne pas me conformer ?

JOAD.

O mon fils ! de ce nom j'ose encor vous nommer,  
 Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes

Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.  
 Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,  
 Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur ;  
 De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,  
 Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.  
 Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,  
 Maîtresses du vil peuplé, obéissent aux rois ;  
 Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;  
 Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;  
 Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,  
 Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;  
 Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.  
 Ainsi de piège en piège, et d'abîme en abîme,  
 Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,  
 Ils vous feront enfin haïr la vérité,  
 Vous peindront la vertu sous une affreuse image.  
 Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage !  
 Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,  
 Que Dieu sera toujours le premier de vos soins :  
 Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge,  
 Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge ;  
 Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,  
 Comme eux vous fûtes pauvre et comme eux orphelin.

*JOAS, au milieu de la table, ayant la main  
 sur le livre saint.*

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne :  
 Mon Dieu, punissez-moi si je vous abandonne !

JOAD.

Venez : de l'huile sainte il faut vous consacrer.  
 Paraissez, Josabeth : vous pouvez vous montrer.



## SCÈNE IV.

JOAS, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH,  
AZARIAS, ISMAEL, TROIS AUTRES CHEFS DE  
LÉVITES, LE CHOEUR.

JOSABETH, *embrassant Joas.*

O roi, fils de David !

JOAS.

O mon unique mère !

Venez, cher Zacharie, embrasser votre frère.

JOSABETH, *à Zacharie.*

Aux pieds de votre roi, prosternez-vous, mon fils.

*(Zacharie se jette aux pieds de Joas.)*

JOAD, *pendant qu'ils s'embrassent.*

Enfants, ainsi toujours puissiez-vous être unis !

JOSABETH, *à Joas.*

Vous savez donc quel sang vous a donné la vie ?

JOAS.

Et je sais quelle main sans vous me l'eût ravie.

JOSABETH.

De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer ?

JOAS.

Joas ne cessera jamais de vous aimer.

UNE VOIX

Quoi ! c'est là....

JOSABETH.

C'est Joas.

JOAD.

Écoutons ce lévite.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN LÉVITE.

LE LÉVITE.

J'ignore contre Dieu quel projet on médite ;  
 Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts ;  
 On voit luire des feux parmi des étendards,  
 Et sans doute Athalie rassemble son armée :  
 Déjà même au secours toute voie est fermée ;  
 Déjà le sacré mont où le temple est bâti,  
 D'insolents Tyriens est partout investi ; [entendre  
 L'un d'eux, en blasphémant, vient de nous faire  
 Qu'Abner est dans les fers, et ne peut nous défendre.

JOSABETH, à Joas.

Cher enfant, que le ciel en vain m'avait rendu,  
 Hélas ! pour vous sauver j'ai fait ce que j'ai pu :  
 Dieu ne se souvient plus de David votre père !

JOAD, à Josabeth.

Quoi ! vous ne craignez pas d'attirer sa colère  
 Sur vous et sur ce roi si cher à votre amour !  
 Et quand Dieu, de vos bras l'arrachant sans retour,  
 Voudrait que de David la maison fût éteinte,  
 N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte  
 Où le père des Juifs sur son fils innocent  
 Leva, sans murmurer, un bras obéissant,  
 Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,  
 Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,  
 Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,  
 Tout l'espoir de sa race en lui seul renfermé ?  
 Amis, partageons-nous : qu'Ismaël en sa garde  
 Prenne tout le côté que l'orient regarde ;  
 Vous, le côté de l'ourse, et vous de l'occident ;  
 Vous, le midi. Qu'aucun, par un zèle imprudent,  
 Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit lévite,  
 Ne sorte avant le temps et ne se précipite ;  
 Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé,  
 Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.

L'ennemi nous regarde, en son aveugle rage,  
Comme de vils troupeaux réservés au carnage,  
Et croit ne rencontrer que désordre et qu'effroi.  
Qu'Azarias partout accompagne le roi.

(*A Joas.*)

Venez, cher rejeton d'une vaillante race,  
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace;  
Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir,  
Et périssez du moins en roi, s'il faut périr

(*A un lévite.*)

Suivez-le, Josabeth. Vous, donnez-moi ces armes.

(*Au chœur.*)

Enfants, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

## SCÈNE VI.

SALOMITH, LE CHOEUR.

LE CHOEUR *chante.*

Partez, enfants d'Aaron, partez;  
Jamais plus illustre querelle  
De vos aïeux n'arma le zèle.

Partez, enfants d'Aaron, partez :  
C'est votre roi, c'est Dieu pour qui vous combattez.

UNE VOIX, *seule.*

Où sont les traits que tu lances,  
Grand Dieu, dans ton juste courroux ?  
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?  
N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

UNE AUTRE.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?  
Dans l'horreur qui nous environne  
N'entends-tu que la voix de nos iniquités ?  
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

LE CHOEUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?

UNE VOIX, *seule.*

C'est à toi que dans cette guerre

Les flèches des méchants prétendent s'adresser.  
 « Faisons, disent-ils, cesser  
 Les fêtes de Dieu sur la terre ;  
 De son joug importun délivrons les mortels ;  
 Massacrons tous ses saints ; renversons ses autels.  
 Que de son nom, que de sa gloire  
 Il ne reste plus de mémoire ;  
 Que ni lui ni son Christ ne regnent plus sur nous. »

LE CHOEUR.

Où sont les traits que tu lances,  
 Grand Dieu, dans ton juste courroux ?  
 N'es-tu plus le Dieu jaloux ?  
 N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

UNE VOIX, seule.

Triste reste de nos rois,  
 Chère et dernière fleur d'une tige si belle,  
 Hélas ! sous le couteau d'une mère cruelle  
 Te verrons-nous tomber une seconde fois ! [ceau,  
 Prince aimable, dis-nous si quelque ange, au ber-  
 Contre tes assassins prit soin de te défendre,  
 Ou si dans la nuit du tombeau  
 La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre ?

UNE AUTRE.

D'un père et d'un aïeul contre toi révoltés,  
 Grand Dieu ! les attentats lui sont-ils imputés ?  
 Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne ?

LE CHOEUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?  
 N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

UNE DES FILLES DU CHOEUR, sans chanter.

Chères sœurs, n'entendez-vous pas  
 Des cruels Tyriens la trompette qui sonne ?

SALOMITH.

J'entends même les cris des barbares soldats,  
 Et d'horreur j'en frissonne  
 Courons, fuyons, retirons-nous.  
 A l'ombre salutaire  
 Du redoutable sanctuaire.

---

ACTE CINQUIÈME.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

ZACHARIE, SALOMITH, LE CHOEUR.

SALOMITH.

Cher Zacharie, eh bien, que nous apprenez-vous ?  
Les ennemis de Dieu ressentent-ils nos coups ?

ZACHARIE.

Redoublez au Seigneur votre ardente prière :  
Peut-être nous touchons à notre heure dernière ;  
Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas ?

ZACHARIE.

Joas vient d'être couronné :  
Le grand prêtre a sur lui répandu l'huile sainte.  
O ciel ! dans tous les yeux quelle joie était peinte  
A l'aspect de ce roi racheté du tombeau !  
Ma sœur, on voit encor la marque du couteau ;  
On voit paraître aussi sa fidèle nourrice,  
Qui, cachée en un coin de ce vaste édifice,  
Gardait ce cher dépôt, et n'avait de ses soins  
Que les yeux de ma mère et que Dieu pour témoins.  
Nos lévites pleuraient de joie et de tendresse,  
Et mêlaient leurs sanglots à leurs cris d'allégresse ;  
Lui, parmi ces transports, affable et sans orgueil,  
A l'un tendait la main, flattait l'autre de l'œil,  
Jurait de se régler par leurs avis sincères,  
Et les appelait tous ses pères ou ses frères.



SALOMITH.

Ce secret au dehors est-il aussi semé?

ZACHARIE.

Ce secret dans le temple est encor renfermé.  
Des enfants de Lévi la troupe partagée  
Dans un profond silence aux portes s'est rangée  
Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,  
Et crier pour signal : Vive le roi Joas!  
Mais mon père défend que le roi se hasarde,  
Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.  
Cependant Athalie, un poignard à la main,  
Rit des faibles remparts de nos portes d'airain.  
Pour les rompre elle attend les fatales machines,  
Et ne respire enfin que sang et que ruines.  
Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé  
Qu'en un lieu souterrain, par nos pères creusé,  
On renfermât du moins notre arche précieuse.  
« O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse!  
L'arche qui fit tomber tant de superbes tours,  
Et força le Jourdain de rebrousser son cours,  
Des dieux des nations tant de fois triomphante,  
Fuirait donc à l'aspect d'une femme insolente! »  
Ma mère, auprès du roi, dans un trouble mortel,  
L'œil tantôt sur ce prince et tantôt sur l'autel,  
Muette, et succombant sous le poids des alarmes,  
Aux yeux les plus cruels arracherait des larmes.  
Le roi de temps en temps la presse entre ses bras,  
La flatte.... Chères sœurs, suivez toutes mes pas;  
Et s'il faut aujourd'hui que notre roi périsse,  
Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

SALOMITH.

Quelle insolente main frappe à coups redoublés?  
Qui fait courir ainsi ces lévites troublés?  
Quelle précaution leur fait cacher leurs armes!  
Le temple est-il forcé?

ZACHARIE.

Dissipez vos alarmes,  
Dieu nous envoie Abner.

## SCÈNE II.

ABNER, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE,  
SALOMITH, ISMAEL, DEUX LÉVITES.

JOAD.

En croirai-je mes yeux,  
Cher Abner? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux  
Vous conduire au travers d'un camp qui nous as-  
On disait que d'Achab la fille sacrilège [siège?  
Avait, pour assurer ses projets inhumains,  
Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

ABNER.

Oui, seigneur, elle a craint mon zèle et mon courage;  
Mais c'est le moindre prix que me gardait sa rage,  
Dans l'horreur d'un cachot par son ordre enfermé,  
J'attendais que, le temple, en cendres consumé,  
De tant de flots de sang non encore assouvie,  
Elle vînt m'affranchir d'une importune vie,  
Et retrancher des jours qu'aurait dû mille fois  
Terminer la douleur de survivre à mes rois.

JOAD.

Par quel miracle a-t-on obtenu votre grâce?

ABNER.

Dieu dans ce cœur cruel sait seul ce qui se passe.  
Elle m'a fait venir, et d'un air égaré :  
« Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré,  
Dit-elle ; un feu vengeur va le réduire en cendre,  
Et ton Dieu contre moi ne le saurait défendre.  
Ses prêtres toutefois, mais il faut se hâter,  
A deux conditions peuvent se racheter :  
Qu'avec Éliacin on mette en ma puissance  
Un trésor dont je sais qu'ils ont la connaissance,  
Par votre roi David autrefois amassé,  
Sous le sceau du secret au grand prêtre laissé.  
Va, dis-leur qu'à ce prix je leur permets de vivre. »

JOAD.

Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit

ABNER.

[suivre?

Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet  
Vous gardiez de David quelque trésor secret ;  
Et tout ce que des mains de cette reine avare  
Vous avez pu sauver et de riche et de rare,  
Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins  
Viennent briser l'autel, brûler les chérubins,  
Et, portant sur notre arche une main téméraire,  
De votre propre sang souiller le sanctuaire ?

JOAD.

Mais siérait-il, Abner, à des cœurs généreux  
De livrer au supplice un enfant malheureux,  
Un enfant que Dieu même à ma garde confie,  
Et de nous racheter aux dépens de sa vie ?

ABNER.

Hélas ! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant  
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,  
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente  
Crût calmer par ma mort le ciel qui la tourmente.  
Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins ?  
Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins ?  
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible ?  
Pour obéir aux lois d'un tyran inflexible,  
Moïse, par sa mère au Nil abandonné,  
Se vit, presque en naissant, à périr condamné ;  
Mais Dieu, le conservant contre toute espérance,  
Fit par le tyran même élever son enfance.  
Qui sait ce qu'il réserve à votre Éliacin ;  
Et si, lui préparant un semblable destin,  
Il n'a point de pitié déjà rendu capable  
De nos malheureux rois l'homicide implacable ?  
Du moins, et Josabeth comme moi l'a pu voir,  
Tantôt à son aspect je l'ai vu s'émouvoir ;  
J'ai vu de son courroux tomber la violence.

(A Josabeth.)

Princesse, en ce péril vous gardez le silence ?

Eh quoi ! pour un enfant qui vous est étranger,  
Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse égorger  
Vous, son fils, tout ce peuple, et que le feu dévore  
Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore ?  
Que feriez-vous de plus si des rois vos aïeux  
Ce jeune enfant était un reste précieux ?

JOSABETH, *bas à Joad.*

Pour le sang de ses rois vous voyez sa tendresse :  
Que ne lui parlez-vous ?

JOAD.

Il n'est pas temps, princesse.

ABNER.

Le temps est cher, seigneur, plus que vous ne pensez.  
Tandis qu'à me répondre ici vous balancez,  
Mathan, près d'Athalie, étincelant de rage,  
Demande le signal et presse le carnage.  
Faut-il que je me jette à vos sacrés genoux ?  
Au nom du lieu si saint qui n'est ouvert qu'à vous,  
Lieu terrible où de Dieu la majesté repose,  
Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,  
De ce coup imprévu songeons à nous parer.  
Donnez-moi seulement le temps de respirer :  
Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures  
Pour assurer le temple et venger ses injures.  
Mais je vois que mes pleurs et que mes vains dis-  
[cours

Pour vous persuader sont un faible secours ;  
Votre austère vertu n'en peut être frappée :  
Eh bien, trouvez-moi donc quelque arme, quelque  
[épée,

Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend,  
Abner puisse du moins mourir en combattant !

JOAD.

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse  
De tant de maux, Abner, détournons la menace.  
Il est vrai, de David un trésor est resté,  
La garde en fut commise à ma fidélité :  
C'était des tristes Juifs l'espérance dernière,



Que mes soins vigilants cachaiient à la lumière;  
 Mais puisqu'à votre reine il faut le découvrir,  
 Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir.  
 De ses plus braves chefs qu'elle entre accompagnée;  
 Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée  
 D'un ramas d'étrangers l'indiscrete fureur :  
 Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.  
 Des prêtres, des enfants lui feraient-ils quelque om-  
 De sa suite avec vous qu'elle règle le nombre. [bre?  
 Et quant à cet enfant si craint, si redouté,  
 De votre cœur, Abner, je connais l'équité;  
 Je vous veux devant elle expliquer sa naissance :  
 Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance,  
 Et je vous ferai juge entre Athalie et lui.

ABNER.

Ah! je le prends déjà, seigneur, sous mon appui.  
 Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

### SCÈNE III.

JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH,  
 ISMAEL, DEUX LÉVITES, LE CHOEUR.

JOAD.

Grand Dieu! voici ton heure, on t'amène ta proie!  
 Ismaël, écoutez. *(Il lui parle bas.)*

JOSABETH.

Puissant maître des cieux,  
 Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux,  
 Lorsque, lui dérobant tout le fruit de son crime,  
 Tu cachas dans mon sein cette tendre victime

JOAD.

Allez, sage Ismaël, ne perdez point de temps;  
 Suivez de point en point ces ordres importants.  
 Surtout qu'à son entrée, et que sur son passage,  
 Tout d'un calme profond lui présente l'image.



Vous, enfants, préparez un trône pour Joas;  
 Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats.  
 Faites venir aussi sa fidèle nourrice,  
 Princesse, et de vos pleurs que la source tarisse.  
*(A un lévite.)*

Vous, dès que cette reine, ivre d'un fol orgueil,  
 De la porte du temple aura passé le seuil,  
 Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière,  
 Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière  
 Dans le camp ennemi jette un subit effroi.  
 Appelez tout le peuple au secours de son roi,  
 Et faites retentir jusques à son oreille  
 De Joas conservé l'étonnante merveille.  
 Il vient.

## SCÈNE IV.

JOAS, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH,  
 AZARIAS, TROUPES DE PRÊTRES ET DE LÉVITES,  
 LE CHOEUR.

JOAD.

Lévites saints, prêtres de notre Dieu,  
 Partout, sans vous montrer, environnez ce lieu;  
 Et, laissant à mes soins gouverner votre zèle,  
 Pour paraître attendez que ma voix vous appelle.  
*(Ils se cachent tous.)*

Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis,  
 Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.  
 Celle dont la fureur poursuit votre enfance  
 Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'a-  
 [vance;

Mais ne la craignez point; songez qu'autour de vous  
 L'ange exterminateur est debout avec nous.  
 Montez sur votre trône, et.... Mais la porte s'ouvre :  
 Permettez un moment que ce voile vous couvre.

*(Il tire un rideau.)*

Vous changez de couleur, princesse !

JOSABETH.

Ah ! sans pâlir,  
Puis-je voir d'assassins le temple se remplir ?  
Quoi ! ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte....

JOAD.

Je vois que du saint temple on referme la porte.  
Tout est en sûreté.

## SCÈNE V.

ATHALIE, JOAS *caché derrière le rideau*, JOAD,  
JOSABETH, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

ATHALIE, à Joad.

Te voilà, séducteur,  
De ligues, de complots, pernicieux auteur,  
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,  
Éternel ennemi des suprêmes puissances ?  
En l'appui de ton Dieu tu t'étais reposé :  
De ton espoir frivole es-tu désabusé ?  
Il laisse en mon pouvoir et son temple et ta vie.  
Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie  
Te.... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.  
Ce que tu m'as promis songe à l'exécuter :  
Cet enfant, ce trésor, qu'il faut qu'on me remette,  
Où sont-ils ?

JOAD.

Sur-le-champ tu seras satisfaite :  
Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.  
(*Le rideau étant tiré, on voit Joas sur son trône; sa nourrice est à genoux à sa droite; Azarias, l'épée à la main, est debout à sa gauche, et près de lui Zacharie et Salomith sont à genoux sur les degrés du trône; plusieurs lévites, l'épée à la main, sont rangés sur les côtés.*)  
Paraissez, cher enfant, digne sang de nos rois.

Connais-tu l'héritier du plus saint des monarques,  
Reine? De ton poignard, connais du moins ces mar-  
Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Ochozias. [ques.  
Peuples, et vous Abner, reconnaissez Joas.

ABNER.

Ciel!

ATHALIE, à Joad.

Perfide!

JOAD.

Vois-tu cette Juive fidèle  
Dont tu sais bien qu'alors il suçait la mamelle?  
Il fut par Josabeth à ta rage enlevé;  
Ce temple le reçut, et Dieu l'a conservé.  
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE.

Ta fourbe à cet enfant, traître, sera funeste.  
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi!

JOAD.

Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi!  
*(Ici le fond du théâtre s'ouvre. On voit le dedans du  
temple, et les lévites armés entrent de tous côtés  
sur la scène.)*

ATHALIE.

Où suis-je? ô trahison! ô reine infortunée!  
D'armes et d'ennemis je suis environnée!

JOAD.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,  
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.  
Ce Dieu que tu bravais en nos mains t'a livrée:  
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.

ATHALIE.

Quoi! la peur a glacé mes indignes soldats!  
Lâche Abner, dans quel piège as-tu conduit mes pas?

ABNER.

Reine, Dieu m'est témoin....

ATHALIE.

Laisse-là ton Dieu, traître,  
Et venge-moi.

ABNER, *se jetant aux pieds de Joas.*

Sur qui ? sur Joas ! sur mon maître !

ATHALIE.

Lui, Joas ? lui, ton roi ? Songez, méchants, songez  
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.  
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.  
On vient à mon secours ! Tremblez, troupe rebelle.

## SCÈNE VI.

ISMAEL, JOAS, JOAD, ATHALIE, ET TOUS  
LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

ISMAEL, *à Joad.*

Seigneur, le temple est libre et n'a plus d'ennemis ;  
L'étranger est en fuite, et le Juif est soumis.  
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,  
La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.  
Nos lévites, du haut de nos sacrés parvis,  
D'Ochozias au peuple ont annoncé le fils,  
Ont conté son enfance au glaive dérobée,  
Et la fille d'Achab dans le piège tombée.  
Partout en même temps la trompette a sonné ;  
Et ses sons et leurs cris dans son camp étonné  
Ont répandu le trouble et la terreur subite  
Dont Gédéon frappa le fier Madianite.  
Les Tyriens, jetant armes et boucliers,  
Ont, par divers chemins, disparu les premiers ;  
Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite ;  
Mais, de Dieu sur Joas admirant la conduite,  
Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.  
Enfin, d'un même esprit tout le peuple inspiré,  
Femmes, vieillards, enfants, s'embrassant avec joie,  
Bénissent le Seigneur et celui qu'il envoie.  
Tous chantent de David le fils ressuscité.  
Baal est en horreur dans la sainte cité ;

De son temple profane on a brisé les portes.  
Mathan est égorgé.

ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'emportes !  
Jui, c'est Joas : je cherche en vain à me tromper,  
Je reconnais l'endroit où je le fis frapper ;  
Je vois d'Ochozias et le port et le geste ;  
Tout me retrace enfin un sang que je déteste.  
David, David triomphe ; Achab seul est détruit.  
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit !  
C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,  
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée :  
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,  
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors  
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.  
Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage !  
Et que, pour signaler son empire nouveau,  
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau !  
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère :  
Que dis-je, souhaiter ? Je me flatte, j'espère  
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,  
Fidèle au sang d'Achab qu'il a reçu de moi,  
Conforme à son aïeul, à son père semblable,  
On verra de David l'héritier détestable  
Abolir tes honneurs, profaner ton autel,  
Et venger Athalie, Achab et Jézabel.

*(Athalie sort, les lévites la suivent.)*

JOAD.

Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée,  
Et que la sainteté n'en soit point profanée.  
Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris,  
De leur sang par sa mort faire cesser les cris.  
Si quelque audacieux embrasse sa querelle,  
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.



SCÈNE VII.

JOAS, JOAD, JOSABETH, ABNER,  
ET TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

JOAS, *descendu de son trône.*

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,  
Détournez loin de moi sa malédiction.  
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie :  
Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie.

JOAD, *aux lévites.*

Appelez tout le peuple, et montrons-lui son roi :  
Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi.  
Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnais-  
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance, [sance,  
Et, saintement confus de nos égarements,  
Nous rengager à lui par de nouveaux serments.  
Abner, auprès du roi reprenez votre place.

SCÈNE VIII.

JOAD, UN LÉVITE, JOAS, ET TOUS LES ACTEURS  
DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

JOAD, *au lévite.*

Eh bien ! de cette impie a-t-on puni l'audace ?

LE LÉVITE.

Le fer a de sa vie expié les horreurs.  
Jérusalem, longtemps en proie à ses fureurs,  
De son joug odieux à la fin soulagée,  
Avec joie en son sang la regarde plongée.

JOAD.

Par cette fin terrible, et due à ses forfaits.  
Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais,  
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère.  
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES.



## PREMIÈRE PARTIE.

### PROSE.

#### FABLES ET DIALOGUES.

	Pages.
PRÉFACE.....	V
Lectures.	
1. Le jeune Bacchus et le Faune.....	7
2. Le Dragon et les Renards.....	9
3. Les deux Renards.....	10
4. Le Chat et les Lapins.....	11
5. Le Singe.....	13
6. Les Abeilles et les Vers à soie.....	15
7. Le Connétable de Bourbon et Bayard.....	17
8. Démocrite et Héraclite.....	20

#### SUJETS DIVERS.

9. Une Nuit d'été sur les bords de la Néva.....	23
0. Le Spectacle d'une belle nuit dans les déserts du Nouveau Monde.....	26
11. Les Déserts de l'Arabie Pétrée.....	28
12. La Bétique.....	29
13. Aspect général de l'Allemagne.....	34
14. Les Catacombes.....	36
15. Athènes et Sparte.....	37
16. La ville de Tyr.....	39
17. Prise de Jérusalem par Titus.....	42
18. Bataille de Malplaquet (1709).....	45
19. Jérusalem.....	46
20. Amour de la patrie.....	47
21. Incendie de Moscou.....	49
22. La Butte du Trésor aux Eaux-Bonnes.....	52
23. Le Génie des tempêtes.....	54

Lectures.	Pages.
24. Une Tempête dans la mer des Indes.....	57
25. L'Orage dans les déserts de l'Amérique.....	59
26. Le Rossignol.....	60
27. Les Insectes.....	61
28. Le Chien.....	63
29. L'Oiseau-Mouche.....	65
30. Le Cheval.....	67
31. Le Lion et le Tigre.....	68
32. Le Combat du Taureau.....	70
33. Les Castors.....	72
34. Esops et son maître Xantus.....	75
35. Mort de Bocchoris.....	76
36. Mort d'Adraste.....	78
37. Funérailles d'Hippias.....	83
38. Mort d'Alexandre.....	88
39. Mort de Jeanne d'Arc.....	90
40. Bataille des Francs contre les Romains.....	93
41. Bataille de Rocroy.....	106
42. Bataille de Fribourg.....	108
43. Turenne.....	110
44. Cromwell.....	111

## SUJETS RELIGIEUX.

45. Spectacle général de l'univers.....	113
46. L'infiniment grand et l'infiniment petit.....	114
47. Existence de Dieu. — Preuves physiques.....	116
48. Admirable structure du corps humain.....	124
49. Des esprits forts.....	131
50. La Vraie philosophie.....	132
51. Nécessité de l'aumône.....	133
52. La Providence prouvée par l'histoire.....	134
53. L'immortalité de l'âme.....	137
54. Même sujet.....	140
55. Le Présent et l'Avenir.....	145
56. Rapidité de la vie.....	146
57. Brèveté et néant de la vie.....	147
58. Le Temps.....	148
59. C'est de Dieu seul que nous viennent la lumière et la force.....	152
60. Conseils de la religion pour la conduite même dans le monde.....	153
61. Nécessité d'un culte.....	156

## Lectures.

62. L'Écriture Sainte.....	158
63. Jésus-Christ.....	159
64. Des Miracles.....	161
65. Vérité de la Religion.....	162
66. Piège inévitable.....	165
67. Divinité de la Religion chrétienne prouvée par son établissement.....	166
68. Bienfaits du christianisme.....	170
69. Effets du christianisme sur le génie de l'homme.....	175
70. Misère de l'âme esclave des sens.....	177
71. Le Vice trouve en lui-même son châtiment.....	181
72. Le Monde.....	184
73. L'Avarice.....	187
74. L'Envie.....	189
75. La Médisance.....	190
76. Le Remords de la Conscience.....	193
77. Mort du chrétien.....	194
78. Mort de l'athée.....	196
79. Le Duel.....	197
80. Le Suicide.....	200
81. Les Patriarches.....	202
82. Éloge de Judas Machabée.....	204
83. Saint Paul.....	204
84. Patience des chrétiens.....	207
85. L'Humilité.....	208
86. Le Curé.....	209
87. La Prière du soir à bord d'un vaisseau.....	212
88. Exorde du missionnaire Bridaine.....	214
89. Exorde de l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.....	217
90. Péroration de l'oraison funèbre de Condé.....	218
91. Péroration d'un sermon sur la charité fraternelle. — Exhortation à Louis XIV.....	221

## DEUXIÈME PARTIE.

## POÉSIE.

## FABLES.

92. Le Chêne et le Roseau.....	223
93. Le Lion et le Moucheron.....	225

Leçons.	Pages.
94. Le Lièvre et les Grenouilles.....	226
95. L'Alouette et ses petits.....	227
96. Des Animaux malades de la peste.....	229
97. Le Héron.....	231
98. Le Coche et la Mouche.....	233
99. La Laitière et le Pot au lait.....	234
100. Le Chat, la Belette et le petit Lapin.....	235
101. Le Gland et la Citrouille.....	236
102. Le Singe et le Chat.....	238
103. Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.....	239
104. Le Savetier et le Financier.....	240
105. La Vieille et les deux Servantes.....	242
106. Le Renard et la Cigogne.....	243
107. Le Lièvre et la Tortue.....	244
108. Le Chat et le vieux Rat.....	245
109. Les deux Pigeons.....	247
110. Les Grenouilles qui demandent un roi.....	249
111. Le Paysan du Danube.....	250
112. Le Rat de ville et le Rat des champs.....	253
113. La Carpe et les Carpillons.....	255
114. Le Singe qui montre la lanterne magique.....	256
115. L'Huitre et les Plaideurs.....	258
116. Le Château de cartes.....	259

## SUJETS DIVERS.

117. Manière de lire les vers.....	260
118. La Mort d'Hippolyte.....	263
119. Les Catacombes de Rome.....	266
120. L'Amour maternel.....	269
121. Le Meunier de Sans-Souci et Frédéric le Grand.....	270
122. L'Orage.....	272
123. Le Chien.....	274
124. Le Cheval.....	275
125. Les différents âges.....	276
126. La Jeunesse du jour.....	277
127. La Société à Paris.....	278
128. Les Embarras de Paris.....	279
129. Famine de Paris.....	280
130. Malherbe.....	284
131. A un père sur la mort de sa fille.....	284
132. Mort de J. B. Rousseau.....	285



Lectures.	Pages.
133. Les Douceurs de la vie.....	287
134. Éloge du vrai.....	290
135. La Modestie et la Simplicité.....	291
136. Passage de l'Égypte.....	292
137. Certain... ..	296

## SUIVETS RELIGIEUX.

138. Preuves physiques de l'existence de Dieu.....	297
139. Preuves morales de l'existence de Dieu.....	299
140. Même sujet.....	301
141. Instinct des oiseaux.....	302
142. Immortalité de l'âme.....	303
143. Même sujet.....	304
144. La Conscience.....	308
145. Aveuglement des hommes.....	310
146. Vanité de l'ambition.....	312
147. Des Biens véritables.....	314
148. Les Captifs de Babylone.....	315
149. Derniers moments d'un jeune poète.....	316
150. Hymne de l'enfant à son réveil.....	318
151. Le Retour à la chapelle.....	319
152. Le petit Savoyard.....	322
153. Le Curé.....	329
154. Cantique de Moïse après le passage de la mer Rouge.....	330
155. Le Crucifix.....	332
156. Le Jour des morts à la campagne.....	336
157. Le Jugement dernier.....	338
ESTHER, tragédie.....	343
ATHALIE, tragédie.....	395

FIN DE LA TABLE.

